BERNADETTE DE LOURDES

MYSTÈRE

PROLOGUE

I

C'est dans l'autre vie, dans la Vallée heureuse où reposent en la paix du Seigneur les bergers défunts du Lavedan et de la Bigorre. Une vallée comme en bas, autre cependant : l'herbe plus fraîche, l'eau plus transparente, la lumière plus délicate.

Dans la gorge de Mauhourat, près de Cauterets, quand le brouillard du matin se lève, déchiré par le vent d'Espagne, la terre et le ciel, les âpres rochers et les souples cascades, on dirait que les choses viennent de naître; si jeunes; comme vierges! Aussi neuve, plus pure, est la lumière du paradis; et toujours pure, toujours neuve; un sourire pas déplié tout à fait, une aube qui n'aura pas de crépuscule. Des fleurs; des fleurs à foison; les mêmes qui fleurissent aux prairies de Luz ou d'Argelez; les mêmes; plus ingénues.

Les iris regrettent d'être somptueux, les violettes se plaignent de n'être pas assez humbles. Les passe-roses n'osent pas regarder, curieuses, par-dessus les murs des jardins; têtes levées sur leur tige qui fuse, elles n'aspirent qu'à Dieu seul. Ainsi des bouquets faits, des coquelourdes frivoles. Les plus évaporées s'évertuent à copier les plus sages : les graves soucis, les pensées chargées d'extase, les campanules

agitant leurs clochettes selon les rites. Les roses elles-mêmes ont pris la ressemblance des roses liturgiques, nuées de couleurs passées ou trop vives, comme on les voit sur les chasubles des prêtres ou sur les marges des missels. Les roses sont devenues dévotes. Dévotes aussi les cigales... Plus de farandoles criées à la rage du soleil; la monotonie des chapelets et des rosaires récités à l'instar des mantes religieuses qu'on rencontre à chaque pas, agenouillées dans l'herbe, leurs bras grêles contrariés en des prières anguleuses. Et le gave? Le gave ne saute plus de roc en roc, fou de sauter, rebelle, à travers la fumée blanche des cascades. Apaisé, contrit, il s'étale sur le sable en remous d'oraisons lentes. C'est le paradis. Les passereaux de l'Évangile voltigent à travers les branches, les champs de sénevé croissent, et les lis s'habillent de splendeur, dociles aux paraboles. Arbres, rochers, pâturages, troupeaux, tout est béni, tout travaille à des fins pieuses, tout s'épanouit selon la grâce. Vêtus de blanc, avec des mouvemens aussi aisés que des désirs, les Élus paissent les brebis et les agneaux symboliques. D'autres, sur les pentes, leurs faucilles en mains, pareilles à des lunes nouvellement nées, coupent le blé mûr utile à la boulangerie de la pâque quotidienne, et d'autres encore, jambe nue, pétrissent la vendange céleste, couleur du sang de l'Agneau. Ils chantent. Les hymnes montent éveillant d'autres hymnes, des résonances angéliques se propagent comme des envolées d'ailes blanches à travers les étendues. Des carillons leur répondent. Une poussière d'orémus tombe du haut des chapelles qui s'érigent de tous côtés sur la montagne, animées du geste multiplié des croix. Les Saints et les Saintes du pays habitent là, chacun en son église : Saint Aventin, Saint Mamet, Sainte Colomme... Et autour de chaque église en de gros villages, en de petits hameaux, les filleuls et les filleules du Saint ou de la Sainte, réunis, apparentés par leur nom de baptême : les Mamet, les Colomme, les Aventin. D'une église à l'autre, on se visite, on processionne. Tout le long de la Vallée, c'est l'animation grave, la solennité attendrie d'un perpétuel Jeudi-Saint. Candides sous le lin blanc, pâles à travers la joaillerie des chasubles et des mitres, les Martyrs et les Vierges, les Confesseurs et les Évêques passent en chantant ou bénissent les mains étendues du haut des reposoirs. Et sur leurs pas les foules évoluent, les bannières flottent, les palmes se balancent... Aux jours des grandes fêtes, les petites églises se vident, les villages et les hameaux se dépeuplent. Saints et Saintes, Bienheureux et Bienheureuses, sont appelés par les cloches vers l'Église des Églises, vers la Cathédrale ou réside la Trinité Sainte. Quelle Cathédrale! La Sède de Tarbes ni Saint-Vincent de Bagnères-de-Bigorre n'en peuvent donner une idée. Immense! le Vignemale et le Mont-Perdu pourraient lui servir de piliers, le tonnerre d'orgue, la lune et le soleil de lampes et de lustres... Un jubé ajouré de partout comme un mur en dentelle enferme le Miracle. Une lumière en émane qui fait se pâmer les élus. Ils y volent en troupe, se baignent un moment dans le mystère, et, rassasiés de délices, s'en écartent pour s'y replonger encore. Et ces al-

lées et venues d'âmes amoureuses à travers les découpures de la pierre, on dirait des pigeons battant de l'aile, entrant et sortant par les fuies d'un colombier.

II

Notre-Dame du Paradis, l'église habitée par la Sainte-Vierge; une église tout en marbre blanc du haut en bas, enguirlandée de roses blanches et de lis.

Le deux juillet. Le Paradis célèbre la fête de la Visitation. En présence de la Sainte Mère de Dieu, Saint Bernard vient d'offrir le sacrifice de la Messe. Les derniers accords du *Magnificat* expirent sous les voûtes, les harpes des séraphins frémissent encore... La foule des élus se retire. Saint Bernard est resté seul. Prosterné, le front appuyé aux marches de l'autel, il récite ses prières d'actions de grâces. Et pendant que sa pensée se dilate en la clarté suprême, voilà que, dans le silence de l'église, montent de loin, de très loin, atténuées en des sonorités de rêve, des implorations, des hymnes, des litanies. C'est la terre qui parle, maintenant. Les lutrins, les maîtrises de la chrétienté tout entière, célèbrent les heures bénies de la Visitation. Du fond des cathédrales débordantes de peuple, grondantes du tocsin des cloches, vibrantes des ondes écarlates des orgues, du seuil des églises de village paisibles où la voix des hirondelles sous le porche s'unit au maigre plain-chant, un concert éclate, poussant au ciel les strophes alternées, des *Ave Maria*, des *Regina Cœli*. Saint Bernard écoute. Et il lui semble que les voix ne sont pas assez recueillies, les prières pas assez ferventes : musiques pour la musique, récitation sans âme; les rites et rien de plus.

Saint Bernard s'attriste. Lui, le servant de Marie, le pèlerin de ses perfections, l'inventeur inspiré du *Souvenez-vous*, il gémit de cette décadence de la foi. Il écoute et, maintenant, c'est

UNE VOIX D'ENFANT, qui vient vers lui, une voix de petite fille; mais si pure! si fine! Une âme d'innocence vibre à travers ce cristal :

Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie!

Ce n'est qu'un souffle entre les lèvres, mais ce souffle va au cœur de

SAINT BERNARD; il se lève, se penche au bord du ciel, pour mieux l'entendre.

Où est-elle, celle qui parle?

Sous le Paradis, juste dessous, dans le dédale blanc et bleu des Pyrénées. Comme d'un aigle en chasse, le regard du Saint plane en orbes immenses, descend sur le haut relief des montagnes. Et à mesure qu'il s'abaisse, les montagnes grandissent. Dans l'éther pâle, des figures monstrueuses apparaissent. Noires, déchiquetées, aiguisées comme des flèches barbares, les cimes sortent de la nudité triste des champs

de neige. Voici la pyramide d'Ardiden, la couronne ébréchée de Néouvieille, les quatre pènes du Vignemale portant, comme les quatre bouts d'un linceul, le glacier du Montferrat.

Des précipices se creusent au-dessous, des oulettes fument; des lacs violets, des lacs bleus mettent au creux des gorges arides des colliers de lapis ou d'améthyste; des glaciers font bâiller leurs crevasses couleur d'aigue-marine; des cascades bondissent comme poursuivies, leurs voiles blancs épars, traversés d'arcs-en-ciel.

Le regard du Saint descend encore.

Et ce sont, devant lui, des raillères désolées, des cirques d'herbe et de rhododendrons, des sapinières parfumées de framboises et d'airelles.

Des feux de sapin se tordent au seuil des cabanes couvertes de mottes de gazon; des troupeaux paissent à côté; des chiens aboient; des brebis secouent leurs sonnailles; des pâtres à l'ombre d'un roc en surplomb barattent le lait ou sculptent à la pointe du couteau des jattes de frêne...

Ce n'est pas là encore.

Le regard descend.

Les hauts sommets ont disparu; des murailles d'arbres ferment l'horizon; le ravin s'élargit; une scierie chante au bord du gave; des chevaux secouent leurs grelots le long d'une route; des robes claires s'appuient aux balcons des maisons de marbre.

C'est Cauterets, et plus bas, dans la vallée épanouie, au bord des vergers ruisselans d'eaux vives, c'est Argelès, c'est Lourdes...

La voix est proche maintenant...

Elle vient du côté de cette vallée de maïs et de blé noir qui se creuse entre des collines habillées de la verdure tendre des fougères. Des maisons s'étagent dans le bas; voici la petite place en pente, la croix au milieu, haut emmanchée et la coutumière église au clocher d'ardoises fanées qui porte, comme un jouet d'enfant pauvre, son coq naïf au sommet. Un ruisseau chante doux entre les amarines et les frênes, les pigeons roucoulent sur les toits de chaume, les passereaux piaillent dans les vergers, les abeilles bourdonnent autour des lis et des sauges en fleurs.

Au-dessus du village un chemin monte, ombragé de pommiers, lavé de sources, jusqu'à une friche de fougères et d'ajoncs qui s'étale plate et nue au haut de la colline,

C'est la lande de Bartrès.

Solitaire, perdue entre le ciel et les vagues pays abîmés au-dessous, les campagnes brodées, les villages tout petits en fuite dans la brume, solitaire et triste, triste d'être toujours pareille, de tout temps pareille, avec ses tertres funéraires, ses tertres désherbés témoins de l'autrefois, avec ses chênes, ses trois ou quatre chênes gardiens de l'étendue, elle ondule, couchée au pied des montagnes, prosternée devant les Pyrénées glorieuses et sévères qui se dressent en face d'elle, zébrées de torrens, veloutées d'herbe pâle, couronnées de glaciers.

Des troupeaux de brebis ou de chèvres paissent espacés à travers

la friche : quelques brebis, assez loin des autres, tondent le serpolet et la réglisse.

UNE ENFANT les garde, accroupie au pied d'un chêne.

Malgré la saison chaude et le soleil de midi, elle est vêtue de bure à la façon des filles de la montagne. Sa jupe à plis lourds et son corsage plat lui font un costume de religieuse ; un foulard noir en pointe, noué sous le menton, enferme sa figure dans la fente d'une ogive. Et cette figure est pâle avec la flambée d'âme plus chaude, qui se voit dans les yeux des enfans malades ; la bonté habite les lèvres grises, fléchissantes en un sourire triste.

L'enfant prie. Un chapelet aux doigts, avec un effort d'application qui appuie sur les syllabes, elle débite les *Ave*, les *Pater*. Et, entre deux dizaines, après une pause, les yeux levés en un mouvement de ferveur plus attentive, elle récite le Souvenez-vous :

Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie!

Saint Bernard écoute, et c'est l'âme qu'il entend, la vibration de l'être intérieur.

Oh! le délicieux accord, l'exquise musique, aussi juste, aussi parfaite que la musique des sphères célestes évoluant en mesure dans les harmonies de Là-Haut.

III

Comme l'odeur des giroflées en avril appelle les jeunes abeilles, ainsi le parfum de sainteté, qui émane de l'enfant, attire Saint Bernard. Invisible, il descend vers la pastoure, se pose à sa droite sur la fougère. La tête sous l'aile comme une colombe en sommeil, l'Ange gardien de la petite repose, assis près d'elle, le chapelet aux doigts. Plus loin, la figure tournée vers le haut du pacage, Montagne, la chienne à longs poils, veille sur le troupeau.

Un frisson de l'air déplacé par la chute de Saint Bernard avertit l'Ange. Il s'éveille, se frotte les yeux et rougit, ennuyé d'être pris en faute.

SAINT BERNARD le rassure.

L'enfant n'avait pas besoin d'être gardée !

En même temps il s'informe d'elle, de ses parens, de son pays.

L'ANGE GARDIEN le renseigne.

Elle se nomme Bernadette Soubirous. Elle est née à Lourdes, là où le ruisseau de Lapaca épouse le Gave, dans un moulin d'une meule dont son père était le meunier. Sa mère était malade et déjà chargée de famille ; on l'a prise en nourrice à Bartrès et,

depuis, elle passe la moitié de son temps chez ses parens nourriciers, occupée à garder le troupeau.

SAINT BERNARD.

Sage, n'est-il pas vrai?

L'ANGE GARDIEN.

Très sage. Depuis qu'elle a l'âge de raison, elle n'a commis en tout que six péchés véniels...

SAINT BERNARD.

Lesquels? Si la mémoire ne te manque pas, je serais curieux de les connaître.

L'ANGE GARDIEN se recueille, et gravement.

Le premier fut un mensonge. La petite entrait en sa septième année; elle faisait son apprentissage de bergère. Montagne, la chienne ici présente, l'assistait, mieux instruite qu'elle; et, vivant associées dans la solitude du pacage, la bête et l'enfant avaient pris de l'amitié l'une pour l'autre. Or Montagne avait un défaut; elle s'oubliait quelquefois à mordre les ouailles indociles; et chaque fois que les maîtres en trouvaient une débourrée ils savaient ce que ça voulait dire, et Montagne était accommodée à son tour.

Le cœur de Bernadette en saignait.

Un soir, après une poursuite plus brutale de la chienne, la pastoure ramenait une brebis mal en point, boiteuse, écorchée. Les coups de bâton allaient pleuvoir sur les côtes de Montagne. Bernadette mentit. La brebis avait trébuché, avait roulé d'un rocher en bas. La chienne fut innocentée cette fois, et Bernadette fut fautive!

L'ange gardien baisse les yeux.

SAINT BERNARD sourit.

Oh si peu! Si le second péché n'est pas plus grave!

L'ANGE GARDIEN, soucieux.

Il est un peu lourd, celui-là. Jugez-en. C'était un dimanche, à l'église. Monsieur le Curé prêchait. Bernadette s'est endormie!

SAINT BERNARD.

Il faisait chaud, n'est-ce pas?

L'ANGE GARDIEN.

Un soleil à faire suer les pierres!

SAINT BERNARD.

Je le pensais. Et Monsieur le Curé prêche-t-il bien, au moins?

L'ANGE GARDIEN.

La servante dit oui, le sacristain dit non.

SAINT BERNARD.

Très bien. Combien étaient-elles, femmes ou filles, celles qui dormaient ce jour-là à l'église pareillement à Bernadette?

L'ANGE GARDIEN.

Toutes, si j'ai bien vu; toutes, excepté la Méniquette de Sestia qui était bien en peine, la pauvre, au sujet d'une vache malade. Et son inquiétude la tenait en éveil!

SAINT BERNARD.

Tu vois bien! A l'autre maintenant. Il me tarde d'y arriver, à ce troisième.

L'ANGE GARDIEN.

Oh! celui-là, pas moyen de l'excuser; un vol!

SAINT BERNARD, bras croisés, les yeux vers Bernadette en train de réciter ses oraisons.

Conte toujours!

L'ANGE GARDIEN.

Eh bien, étant pauvres eux-mêmes, les parens de Bernadette se dispensent de faire l'aumône aux passans. Or un dimanche, — circonstance aggravante, — Bernadette gardait la maison pendant la grand'messe, un passant heurta à la porte; mais si vieux, si maigre, si lamentable! l'enfant eut pitié; sans plus réfléchir, elle coupa un gros chanteau de pain à la miche, le donna au mendiant. Le pain n'était pas à elle. S'il faut tout dire, j'ajouterai que la petite, pour réparer le préjudice, économisa chaque jour sur son goûter jusqu'à ce qu'elle eut rendu et au delà ce qu'elle avait pris à la miche... Voilà... Quant au quatrième... Bernadette était plus grande; elle ne pécha cette fois que par pensée. Elle passait, menant paître ses ouailles, devant le jardin des Mazuel. C'était le temps où les pommes commencent à mûrir dans les vergers; et il y en avait ce jour-là une corbeillée à terre sous un pommier; si fraîches, si rouges, d'une odeur si tentante! Bernadette s'arrêta pour les regarder à travers la haie. Et certes elle n'eut pas

envie de les prendre; mais n'était-ce pas trop déjà de les avoir mangées en idée?

IV

L'Ange va continuer. Saint Bernard l'arrête. Inutile d'en réciter plus long. Le Saint aime autant s'en fier à ses yeux et à ses oreilles. Debout, le menton dans la main, longuement, ardemment, il dévisage, il écoute la pastoure. Le rosaire fini, Bernadette se lève. L'ombre du chêne a tourné. Elle suit l'ombre, se rassoit, adossée à l'arbre. Le soleil guette autour. L'herbe flambe, les fougères se penchent. Bernadette regarde le troupeau, et Saint Bernard contemple Bernadette.

Oh! ces yeux, lacs de virginité; ces lèvres, fontaine d'amour! Ces bras toujours ouverts, toujours prêts aux bonnes œuvres!

Saint Bernard contemple, et, après les attestations naïves de l'Ange gardien, ce sont les bêtes maintenant qui proclament la sainteté de la pastoure.

UNE ARAIGNÉE.

était en train de tisser son fil, suspendue entre une branche basse du châtaignier et la crosse d'une fougère. Aussitôt Bernadette assise, elle s'arrête de pousser la navette, s'en va plus loin sur ses longues pattes. Et en s'en allant elle se plaint :

Encore une matinée perdue! Inutile d'achever ma toile tant que Bernadette sera là. Autant de mouches prises, autant de délivrées. Je vous demande un peu si ça la regarde. Il faut bien que tout le monde vive, cependant!

L'araignée s'en va.

UNE MÉSANGE.

sort d'une fente du chêne. Vivement, sans un cri, elle fuit, elle se coule à travers les branches. Puis au moment de disparaître, elle se ravise, se perche tout près de la pastoure :

Pas la peine de me cacher, ce n'est que Bernadette. Brave fille! ce n'est pas elle qui penserait à m'espionner pour mettre la main sur mon nid!

La mésange étire une aile, lisse ses plumes à coups de bec; puis, sa toilette finie, elle chante. Son cou s'allonge, son gosier s'enfle; les trilles partent en fusées légères dans la gaieté du soleil :

Encore cette roulade pour toi, Bernadette, encore cette autre!

BERNADETTE écoute, ravie.

Tout à coup elle se dresse avec un cri qui s'étouffe dans la gorge.

Tout près, sous sa main presque, elle vient d'apercevoir une vipère. La bête impure repose, couchée en rond sur la mousse; les yeux seuls vivent au bord de la tête plate, et la langue mobile qui vibre, par éclairs.

Bernadette a levé sa quenouille, prête à frapper: elle l'abaisse peu à peu en un geste de mansuétude.

Pourquoi te punir? tu dors, tu ne fais de mal à personne. Ton malheur est d'être lente à fuir; la peur seule te rend méchante. Dors, vipère, dors!

LA VIPÈRE.

Merci!

Elle se déroule lentement, se glisse sous un ajonc.

V

Le troupeau arrive. La chaleur lui fait chercher l'ombre du chêne. Têtes basses, anhélantes, les brebis se tiennent un moment serrées en grappe. Puis l'une d'elles fléchit les jarrets, s'agenouille et, les jambes repliées sous elle, s'allonge pour dormir; après celle-là une autre, et une autre encore. Blanches ou noires, les toisons se mêlent. Et un bruit de ruminement très doux sort de la masse immobile, sans autre signe de vie que le mouvement continu des mâchoires qui triturent. La plus menue du troupeau, une boiteuse, s'est accroupie tout contre Bernadette, la tête abandonnée sur les genoux de la pastoure dans un geste d'amitié habituel...

BERNADETTE la câline.

Eh! c'est toi, petite. As-tu profité ce matin? L'herbe est rude un peu, et poudreuse. Sois tranquille, en franchissant le gave, tantôt, je te cueillerai des pousses tendres d'amarine...

Bernadette se penche, embrasse l'infirme. Et les brebis à côté se fâchent, jalouses.

UNE BREBIS NOIRE.

Tout pour une, rien pour les autres, ce n'est pas juste!

UNE BREBIS BLANCHE.

De quoi te plains-tu? On la gâte parce qu'elle est malade. Infirme, Bernadette te soignerait autant qu'elle...

LA BREBIS NOIRE secoue la tête.

Et après? Pour qui travaille-t-elle? Pour nous? Allons donc! Pour ses maîtres; pour se faire bien voir d'eux, pour épargner leur

argent. Louez-la tant que vous voudrez, disputez-vous à qui l'aimera davantage, pauvres innocentes. Moi, je sais ce qu'en vaut l'aune!

La discussion s'échauffe. Des brebis bêlent pour, d'autres contre.

L'ANGE GARDIEN à Saint Bernard.

Est-ce que cette donneuse de mauvais conseils ne vous paraît pas suspecte? Moi je flaire quelque chose là-dessous.

SAINT BERNARD.

Et tu flaires juste; cette brebis noire sent le roussi à plein nez. Bien sûr, le Mauvais habite dans sa peau.

L'ANGE GARDIEN.

Quelle audace! Châtiez-le, bon Saint Bernard, je vous en supplie. Débarrassez-nous de cette peste.

SAINT BERNARD.

Renvoyer le diable, c'est bientôt dit. Mais si le diable n'est plus là, qui se chargera d'éprouver la vertu de Bernadette? Laissons-le faire plutôt; nous verrons comment notre petite amie se tirera de ses griffes.

Ils observent.

La brebis noire est venue se coucher près de Bernadette. Ployée en rond, le museau dans la laine, elle dort.

BERNADETTE, renversée un peu le dos à l'arbre, les mains à plat sur la mousse.

Une rude journée! Les brebis ont bien fait de se réfugier à l'ombre. Cette noire-là, de quel appétit elle dort! Elle a raison. Le soleil tape sur la lande. On est mieux ici sous le chêne. Il vient de l'air. On dirait que quelqu'un vous envoie ça à la figure. Oh! je n'aurai jamais le courage de me lever.

La brebis ronfle; Bernadette bâille.

SAINT BERNARD.

La paresse la tente...

L'ANGE GARDIEN, mains jointes.

Au secours! ne nous laissez pas succomber, Seigneur Jésus!

BERNADETTE.

Les jambes me pèsent. Et les yeux! Pas moyen de les tenir ouverts. Je vais faire comme la noire...

Une cigale se met à chanter, clouée à l'écorce du chêne. Monotone, la chanson sur une note se prolonge, meurt et ressuscite aussitôt pour décroître et recommencer encore.

La brebis ronfle, la cigale chante, et les idées de la pastoure se dissolvent. Ses paupières se closent.

Holà! qu'est-ce qui m'arrive? Il y a déjà un moment que le troupeau aurait dû reprendre son parcours. Allons! un signe de croix pour m'éveiller!

Elle se lève, le troupeau marche.

L'ANGE GARDIEN.

Je respire! Il n'était que temps!

SAINT BERNARD.

C'est la noire qui ne va pas être contente! As-tu vu comme elle jouait bien le sommeil?

L'ANGE GARDIEN.

Qui sait ce qu'elle va inventer, à présent?

Bernadette et le troupeau continuent à marcher. Ils suivent la lisière de la lande, au bord de la forêt d'Ossun. Des précipices d'arbres dévalent brusquement devant eux, plongent dans l'obscurité des ravins. De l'ombre en sort, s'étend au seuil du pacage, et avec l'ombre une senteur de verdure tendre et de fraises mûres. La brebis noire s'est coulée dans le fourré. Elle ne reparaît pas et

BERNADETTE s'inquiète.

Où est-elle encore allée, cette mauvaise?

Elle écarte les branches basses d'un érable. La brebis est là; et dans l'herbe, à côté d'elle, des fraises mûres. Bernadette en cueille une.

Quel bon goût elle a! Je n'ai jamais rien mangé de pareil.

Elle en cueille une autre...

Il m'est arrivé de trouver un reste de miel abandonné par les abeilles au fond d'un châtaignier fendu. Et c'est fameux, le miel! Mais ces fraises! Sûrement, il n'y en a pas de plus parfumées en paradis. En paradis!

Elle s'arrête de manger: sa figure change; recueillie tout à coup, plus claire. Elle répète :

En paradis!

Et en même temps devant elle des visions bleues, des visions blanches, des églises parées de fleurs, résonnantes de cantiques.

SAINT BERNARD.

Rêve, chère âme, contemple! L'appétit du ciel a vaincu la gourmandise d'en bas. Rêve! Espère! Bientôt tu t'assoiras au banquet céleste!

BERNADETTE a repris la quenouille; elle file; les brebis paissent.

Elles arrivent à l'orée de la lande. La pastoure veille. Une clôture vivante de houx sépare le pacage d'un champ d'avoine en herbe.

Les brebis s'arrêtent, le cou tendu vers l'herbe fraîche. Plus hardie, la brebis noire franchit la haie, entraînant le troupeau. Montagne s'est jetée en travers. Elle jappe. Bernadette s'impatiente :

Vas-tu t'arrêter, méchante bête!

La brebis va passer outre. La pastoure ne se possède plus. Du manche de la quenouille, elle tape sur le museau de la révoltée. Et à peine a-t-elle frappé, elle se repent :

Avec ta malice, un peu plus, tu me faisais mettre en colère. Attends, j'ai un autre moyen pour t'obliger à te rendre. Le diable te tente sans doute; et moi je vais réciter l'oraison de Saint Roch à ton intention.

Elle s'agenouille.

O Dieu Saint, Père tout-puissant et éternel! préservez, nous vous en prions, tous nos animaux de l'atteinte de la maladie. Préservez-les, ô Dieu très bon, des rapines des voleurs, des bêtes fauves, de la gale, des morsures, des pièges du démon, de toute infirmité, de la jalousie, de la malice des méchans, de la perversité des hommes, dss maux secrets, des poisons et enfin de tout mal. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

L'ANGE GARDIEN.

Cette fois j'ai bien cru qu' elle fautait. Ses yeux luisaient, sa main se crispait sur le bois de la quenouille. L'avez-vous vue? Si l'oraison de Saint Roch ne lui était pas venue aux lèvres!

SAINT BERNARD.

Tu t'inquiètes pour rien. Je te dis qu'il n'y a pas l'ombre de méchanceté en elle. C'est un vase d'élection. Le Dieu vivant l'habite. Trois tentations, trois victoires.

L'ANGE GARDIEN.

Prenez garde! Si la petite vous entendait, elle tomberait à coup sûr dans le péché d'orgueil, le plus laid de tous, le plus

dangereux. Et tenez, voici la tentation qui vient. Les filles sont tendres à la coquetterie. Qui sait combien d'âmes il a perdues déjà avec ses affiquets et ses bijoux, celui qui arrive là-bas, le colporteur Mathieu. Attention à notre petite amie !

LE COLPORTEUR descend, l'échine pliée sous la balle.

Arrivé devant la bergère, il va passer outre. La brebis noire se met en travers du sentier. Il la menace ; elle persiste.

Cette brebis veut que je m'arrête. Elle n'a pas tort. Je suis un peu las, et Bartrès est encore loin.

Il déboucle la bricole, pose son paquet à terre.

Bonjour, petite, que veux-tu m'acheter? Pas grand'chose, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas de fameuses pratiques à Bartrès. Quelques paquets d'aiguilles par-ci par-là. Ce n'est pas comme à Lourdes. Il faut voir, quand j'arrive devant l'auberge et que je commence à déballer, toutes ces filles ameutées après moi! Combien ce foulard? père Mathieu? ces boucles d'oreilles, combien? C'est un plaisir de les voir frétiller, ces jeunesses. Et toi, petite, ton temps viendra aussi? Tu me donneras ta pratique alors, pas vrai? Mais en attendant d'acheter, on peut toujours voir. Tiens, regarde un peu ce mouchoir de tête.

Il le déplie, le secoue, le chiffonne dans la main.

Ces rayures de toutes les couleurs, c'est beau, hein? on dirait l'arc-en-ciel! Les filles du Béarn ont une façon de nouer ça en arrière; presque tous les cheveux en dehors, et la pointe ici, très courte, derrière l'oreille. Tu devrais essayer, toi!

BERNADETTE.

Essayer? Pour quoi faire?

LE COLPORTEUR.

Pour changer, pardi! Ça t'accompagnerait la figure un peu mieux que ce mouchoir de vieille que tu portes. Et cette chaîne en or, comment la trouves-tu? Mais c'est à ton cou qu'il faut la voir.

Un peu malgré elle qui refuse, le colporteur passe la chaîne autour du cou de Bernadette,

Là, maintenant te voilà belle comme une mariée. Admire!

Il prend un miroir à main, le présente à

BERNADETTE qui se détourne.

Enfermez votre miroir et votre chaîne. Que diraient les gens

si quelqu'un passait? On me prendrait bien pour une folle! Les chaînes en or ne sont pas pour moi, père Mathieu!

LE COLPORTEUR.

Tu accepteras bien ce dé, pour me faire plaisir...

Il lui donne un dé à coudre; puis, ayant soulevé la balle et boucle la bricole, il se remet en chemin.

Bonsoir, petite!

BERNADETTE.

Merci, père Mathieu!

Restée seule, elle examine le dé, le met au doigt, l'ôte, le remet encore.

C'est qu'il est mignon, ce dé. Il brille... S'il était en argent!

L'ANGE GARDIEN s'inquiète.

Aurait-elle échappé au péché d'orgueil pour se laisser prendre par l'avarice! Ne permettez pas que le diable la tente, Seigneur Jésus!

SAINT BERNARD.

Prions plutôt le bon Dieu tous les deux afin qu'il daigne changer le dé d'un sou en un bijou précieux. Ainsi l'épreuve sera complète.

BERNADETTE, examinant encore.

Cette guirlande au bord, comme une tresse de fleurs, je ne l'avais pas vue. Les fleurs sont jaunes, on dirait de l'or; et au milieu, cette pierre rouge, couleur de feu! Qui sait ce que ça vaut! Mathieu s'est trompé, bien sûr. Eh! Mathieu? Mathieu? Il ne m'entend pas, il est déjà loin.

Elle court en l'appelant encore.

Mathieu? Pas moyen de l'atteindre. Je ne peux pourtant pas garder son cadeau. Ce dé me brûle le doigt. Je vais le cacher ici, sous cette pierre, jusqu'à ce que je puisse le restituer à son maître.

Elle soulève la pierre; mais au moment d'enterrer le dé, elle s'arrête, étonnée; le métal ne luit pas autant, la pierre précieuse et la guirlande ont disparu; c'est un dé en fer tout simplement.

Où avais-je les yeux? Mathieu se serait joliment moqué de moi. Quel scrupule!

Elle met le dé à la poche.

SAINT BERNARD se tourne vers l'ange.

Tu connais maintenant ce que vaut l'âme dont tu as reçu la charge. Ne manque pas de noter jour par jour, minute par minute, les paroles, les actes de Bernadette. Si la Sainte Mère de Dieu m'exauce, de grandes choses se feront d'ici à peu par les mains de cette enfant. Tu témoigneras...

Le Saint s'approche de la pastoure. Doucement, de son doigt de rêve, il trace le signe de la croix sur son front.

Maintenant, il faut que je m'en aille. La cloche de là-haut sonne les vêpres de la Visitation, et c'est moi qui officie. Adieu, petit frère!

VI

Saint Bernard a disparu. L'Ange gardien soupire. Douze ans déjà qu'il a quitté le paradis. Douze ans qu'il ne s'est pas uni à la présence divine! Ah! quand finira-t-il, son temps de garde? Quand pourra-t-il conduire l'âme élue au séjour des bienheureux?

L'Ange soupire. Le soleil baisse. La chaleur tombe. Les cailles rappellent dans les blés noirs; les cigales se taisent, et, dans le silence léger qui plane, on entend, comme un bruit de source qui s'égoutte, monter la voix de

BERNADETTE, qui récite le chapelet.

Je vous salue, Marie pleine de grâce...

Elle est heureuse, la petite pastoure; les anges la portent; les prières sont comme du miel dans sa bouche. Elle prie et elle rêve.

Des années de contemplation naïve en la solitude du pacage l'ont approchée de l'Impossible. Les choses de l'autre vie lui apparaissent obscures et immédiates. C'est comme le mystère de la messe, le dimanche, le Dieu caché et voisin, manifesté dans les bruits de la sainte table, dans le choc des burettes, dans le tintement de la patène sur le calice d'argent. Ainsi du Paradis. Elle ne le voit pas, mais il est là au-dessus, pas tellement au-dessus d'elle. Il y a là-bas, au flanc du Ger, un sentier qui grimpe au sommet de la montagne. Une curiosité pousse la pastoure à le suivre de l'œil, jusqu'à la brèche qui le termine.

Là s'ouvrent des pays nouveaux, une montée de serres déchiquetées, de pics neigeux, de cirques, de glaciers.

Les plus proches, Bernadette les connaît; elle nomme le gave et le hameau, et la forêt, et l'ardoisière. Mais le reste, au-dessus, ces fleurs de vertige épanouies dans l'azur, la petite les ignore. Où finit ce sentier, d'où tombe cette cascade, où pose son pied cette cime? Mystère.

Et ce mystère se confond avec l'autre, avec le rêve de l'au-delà qui la hante. Ce pays inconnu, c'est la porte du Paradis, c'est le seuil de l'invisible.

Bernadette regarde. Le soleil a sombré. C'est le crépuscule. Le jour meurt et les réalités s'évaporent, les limites des choses se dissolvent. Il n'y a plus de certain que les sommets, comme des escaliers pour le rêve. Bernadette regarde. Ce qu'elle aime habite par là : le Bon Dieu, la Sainte Vierge. Oh ! se hausser sur la pointe des pieds, voir un peu! Si quelqu'un là-haut se penchait tout à coup. lui faisait signe ! Ce soir, Bernadette s'attarde plus longtemps que d'habitude. Et le troupeau s'impatiente.

LA BREBIS NOIRE grogne.

Encore à prier! Quand nous devrions être à l'étable depuis une heure! Pour le plaisir de réciter quelques *Ave* de plus. Si la Dame du Paradis n'a pas les oreilles rebattues!

L'ANGE GARDIEN s'inquiète.

Prier n'est pas tout; il faut faire chaque chose en son temps. Prends garde, Bernadette!

BERNADETTE.

Cette brebis noire tourne autour de moi en bêlant; il lui tarde de partir. Il fait bon ici, pourtant. C'est la vraie heure pour prier. Patience, mes amies; encore une dizaine!

Je vous salue, Marie...

Elle parle à la Sainte Vierge et il lui semble que la Sainte Vierge est là tout proche, qu'elle va lui répondre. Ce soir surtout, l'illusion s'impose, si douce!

Bernadette se trouble. Ce glacier blanc là-haut, n'est-ce pas une robe qui flotte ? Et ce ruisseau dans le silence du soir, il ne gazouille plus, on croirait qu'il parle. Indistinctement d'abord, mais en suivant bien, les sons se détachent, arrivent en paroles :

BERNADETTE.

Je rêve... Il m'a semblé que le ruisseau m'appelait... par mon nom (Elle écoute.) Là, dans la fougère, cette sauterelle qui chante, je jurerais qu'elle me nomme aussi : Bernadette, Bernadette... Que me veut-elle ?

La sauterelle se tait. C'est la cloche de Bartrès qui parle maintenant lentement, à voix grave, elle invite la pastoure à la prière. Agenouillée, mains jointes, Bernadette récite la Salutation angélique.

Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole...

Elle fait le signe de la croix :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

RÉCIT

Alors, comme elle était en âge de faire la première communion, Bernadette posa sa quenouille de bergère et, ayant dit adieu à ses père et mère nourriciers, elle revint dans sa paroisse, à Lourdes, où habitaient ses parens.

Et ils habitaient en un pauvre logis, dans la rue des Fossés, qui est une rue étroite et noire, au pied du château.

Et l'enfant languissait.

Elle regrettait la lande et la quenouille et la maison paysanne où séchaient, pendus aux solives, les gerbes d'ail et les régimes de maïs.

Or, elle avait avec elle un petit frère et une petite sœur; et ils n'étaient pas toujours d'accord ensemble.

La cadette n'aimait pas le bon Dieu autant que son aînée; elle avait le parler haut et le geste brusque. Et quand elle était en faute, l'aînée la grondait. Alors le petit frère et la petite sœur battaient Bernadette. Et Bernadette pleurait. Mais jamais elle ne se plaignit à ses parens. Car elle aimait tendrement ce frère et cette sœur qui étaient mauvais pour elle.

Et Dieu dans sa bonté lui envoya encore d'autres afflictions. Depuis qu'elle était revenue à Lourdes, l'asthme la tourmentait. Elle toussait et elle avait une oppression sur la poitrine qui la gênait pour marcher.

Et ils étaient très pauvres. Le père gagnait sa vie en travaillant à la journée; la mère s'occupait au ménage. Bernadette gardait son frère et sa sœur. Quelquefois ils allaient, comme font les enfans indigens, glaner du bois mort dans les prairies, au bord du gave... Et dans ces épreuves, la piété de Bernadette croissait chaque jour.

Le soir, c'était elle qui récitait la prière à haute voix, avant d'aller au lit. Elle ne voulait pas commencer avant que tout le monde fût à genoux. Et elle se tenait en grand respect bien droite sans s'appuyer à sa chaise. Car elle était toujours comme en compagnie de la Sainte Vierge et du Bon Dieu. Et ces choses se passaient à la fin de l'hiver de l'année mil huit cent cinquante-huit.

PREMIÈRE PARTIE

LA VOYANTE

LE MIRACLE

I

Lourdes. L'hiver. Une matinée de brouillard, nue, languissante, éteinte. Le ciel est fermé ; l'horizon est bas. Disparu le pic de Ger, disparue la coupole du Béout. Plus proches, presque immédiates, les Espélugues, Garnabie, les Espenettes emmurent la ville, pèsent sur les rues étroites, étreignent la citadelle qui se hausse sans rien voir, prisonnière de la brume. Hors de la ville, de l'autre côté du gave, la campagne est muette, solitaire. Le moulin ne marche pas ; l'heure du déjeuner a suspendu les coups de mine des carriers qui éclatent de loin en loin dans la paix de la montagne. Seul, le gave mène au long des rochers sa musique de gave, et la chaussée fait son roulement de chaussée au-dessus du moulin silencieux.

Et le pont est désert, déserte la route, déserte la prairie. Dans l'île seulement, entre le canal de fuite du moulin et le gave, trois enfans s'occupent à ramasser du bois mort; trois petites filles. Les deux plus jeunes ont relevé un pan de leur robe et s'en servent pour y loger les menues branches, les brindilles sèches que le vent a arrachées aux peupliers. A chaque trouvaille, ce sont des cris de joie, des rires, des bavardages. La plus âgée est restée en arrière. Lente, essoufflée, un peu distraite, elle n'a pas encore cueilli un fétu. C'est

BERNADETTE.

Plus navrée, plus pâle qu'à son habitude. L'asthme la tracasse. Chaussée de laine dans ses sabots montagnards, le capulet de lainage blanc par-dessus le foulard de tête, elle frissonne au vent de bise.

J'ai eu tort de venir...

Bernadette souffre, et, comme toujours, la souffrance l'incline à prier. Tandis que ses yeux scrutent l'herbe humide, ses lèvres, actives servantes de sa piété, récitent le chapelet. Elle marche cependant, elle suit le fil de l'eau qui, retenue un moment par le moulin, s'en va légère, vers le gave. Elle marche, et déjà, devant elle, de l'autre côté du canal, la roche Massabielle s'élève à pic d'une seule coulée, duvetée çà et là d'herbes mortes, drapée de broussailles et de buis. Dans le bas, au bord de l'eau, la roche se déchire, une grotte s'ouvre, et au-dessus de

la grotte deux excavations bâillent dans un fouillis de ronces et d'églantiers. Arrivées au droit de la roche, les deux petites, Marie et Jeanne, se déchaussent, retroussent leurs jupes et traversent le canal. Sur le sol de la grotte, parmi les pierres et le sable charriés par une crue du gave, elles ont aperçu une traînée de bois mort.

MARIE hèle sa sœur.

Eh! Bernadette, viens-tu? Nous avons trouvé le nid. Arrive! à nous trois nous aurons plus tôt fini la récolte!

BERNADETTE s'approche, hésite. L'eau est froide. Elle a peur de se mouiller.

Si vous m'aidiez un peu? Avec deux ou trois grosses pierres en travers du courant, je passerais à pied sec.

JEANNE, son tablier à moitié plein, sans même relever la tête.

Voyez-vous cette princesse! Fais comme nous, mets-toi nu-pieds.

BERNADETTE.

A la volonté de Dieu! tu as raison!

Elle s'assied, laisse tomber un sabot, ôte le bas, tout à coup elle s'arrête.

II

Un coup de vent vient de se lever derrière elle, dans la prairie. D'un rude élan, avec un roulement de cascade, il passe, il l'enveloppe.

BERNADETTE se retourne, étonnée. Et ce qu'elle voit l'étonne davantage. Le vent souffle, et l'herbe, les feuilles, rien ne bouge.

Oh! qu'est-ce qui arrive?

Ne sachant que penser, troublée un peu, elle continue à se déchausser, laisse tomber son second sabot.

Mais à peine s'est-elle penchée de nouveau, la musique du vent recommence, brusque, impérieuse, l'oblige à relever la tête.

Et elle est effrayée pour tout de bon cette fois.

Devant elle, dans l'obscur de la cavité béante au-dessus de la grotte, quelque chose vient d'apparaître. Une dame habillée de blanc se tient là, debout, mains jointes, les pieds nus au bord du roc sur une touffe d'églantier; elle a un chapelet aux doigts; deux roses jaunes fleurissent sur ses pieds; une clarté légère l'enveloppe. Elle regarde Bernadette.

Bernadette tombe à genoux éblouie, la main devant les yeux. Cela ne peut pas être, et cela est, pourtant.

Si elle osait regarder de nouveau?

Elle regarde. De nouveau éblouie; moins effrayée cependant; attirée

presque. C'est comme la douceur d'un vertige, un abandon d'elle-même au mystère qui vient la prendre.

Et cet abandon la fait plus calme.

Elle voit mieux. Des détails lui apparaissent : le voile blanc tombant sur la robe blanche, les grains blancs du chapelet, la couleur des yeux, la forme du sourire.

Qui est-elle, cette dame? Que lui veut-elle?

Lentement, d'un geste souverain, l'apparition fait le signe de la Croix. Bernadette l'imite.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Comme elle achève le signe, la Vision disparaît. C'est, devant elle, la niche vide dans le rocher, l'églantier sans feuilles, les enfans ramassant le bois mort dans la grotte. C'est cela, mais plus éteint, plus pâle; comme si les choses tout à coup avaient perdu leur couleur.

Bernadette a franchi le ruisseau, elle s'est rechaussée; et elle ne sait pas ce qu'elle fait; elle ne sait pas où elle va. Ses bras, ses jambes agissent sans elle; elle copie machinalement les gestes de ses camarades, regarde à terre sans rien voir, se baisse sans rien ramasser.

III

MARIE l'interpelle.

Que faisais-tu là, tantôt? Pas la peine de sortir pour demeurer un quart d'heure agenouillée dans la rosée. Tu aurais aussi bien fait de réciter le chapelet à la maison!

BERNADETTE, honteuse.

Ah! si vous saviez! Vous n'avez donc rien vu, là, dans ce trou?

MARIE.

Rien, et toi?

BERNADETTE, troublée.

N'en parlez pas, au moins; j'ai vu une dame habillée de blanc. Elle a fait le signe de la croix et elle a disparu.

MARIE, éclatant de rire.

Une dame en blanc?

BERNADETTE.

Oui; tout en blanc avec une ceinture bleue. Je l'ai vue comme je vous vois...

JEANNE.

Et la figure, comment était-elle?

BERNADETTE, anxieuse.

J'ai peut-être tort de parler. Qui sait si ça ne fâchera pas la Dame?

JEANNE.

Pourquoi se ferait-elle voir, si elle ne veut pas qu'on parle d'elle?

BERNADETTE.

C'est vrai. Je n'ose pourtant pas. Ah! si vous l'aviez vue!

JEANNE.

Affreuse, peut-être...

BERNADETTE.

Affreuse! Elle! Je n'ai jamais rien vu de si joli! Oh ses yeux!

JEANNE.

De quelle couleur?

BERNADETTE.

Bleus.

JEANNE.

Comme les miens?

BERNADETTE.

Ni comme les tiens, ni comme ceux de personne...

JEANNE.

Comment alors? Couleur de bleuet, couleur de ciel?

BERNADETTE.

Non. Je cherche, je ne trouve pas. Ce que j'ai vu ne ressemblait à rien de ce monde.

JEANNE.

Et la robe? tout en dentelle sans doute?

BERNADETTE.

Unie au contraire et le voile aussi; le voile plus léger seulement...

JEANNE.

Et pas un bracelet, pas un collier?

BERNADETTE.

Pas un.

JEANNE.

La robe, en soie au moins?

BERNADETTE.

En laine plutôt; mais si fine, si blanche! On aurait dit de la neige nouvellement tombée. Oh! qu'elle était jolie! (Elle soupire.) Et dire que je ne la verrai plus!

MARIE.

Si tant est que tu l'aies vue. Tu rêves tout éveillée, ma pauvre aînée, ou tu te moques de nous. Une farce, ta dame en blanc!

BERNADETTE, effrayée.

Chut! Si elle t'entendait!

(Elle lève les yeux vers le rocher, et aussitôt elle tombe à genoux, mains jointes.)

Elle est là!

Jeanne et Marie lèvent la tête.

MARIE, désappointée.

Où, là? La niche est vide, il n'y a rien dedans qu'une branche d'églantier. Allons, finis tes histoires, Bernadette. Le temps marche; l'heure est déjà passée de rentrer à la maison...

Bernadette ne répond pas. Immobile, elle contemple ardemment l'Invisible. Marie la prend par le bras. Le bras cède; mais, aussitôt lâché, il reprend le même angle ployé en deux pour la prière.

MARIE, dépitée, se tourne vers Jeanne.

Elle fait semblant de ne pas m'entendre... Laissons-la. Nous ne pouvons pas passer la journée à regarder ses grimaces...

IV

Jeanne et Marie vont franchir le ruisseau; une voix les arrête. C'est la mère de Bernadette et de Marie,

LOUISE SOUBIROUS, qui les appelle de l'autre côté du gave.

Eh! petites? que faites-vous? Une heure que nous vous espérons, votre père et moi. (Elle aperçoit Bernadette agenouillée.) Encore à

tes dévotions, toi, au lieu de rentrer quand on t'attend. Si tu crois donner le bon exemple!

Bernadette ne se dérange pas et

MARIE explique à sa mère.

Elle croit voir quelque chose dans le rocher, une dame en blanc. Elle ne veut pas partir...

LOUISE SOUBIROUS.

Ah! elle ne veut pas? Eh bien! nous allons voir. (Elle traverse l'eau, secoue Bernadette.) Allons, l'endormie!

BERNADETTE, à voix basse, sans faire un mouvement.

Pardonnez-moi, maman. La Dame me fait signe de rester...

LOUISE SOUBIROUS.

Que veux-tu dire, avec ta dame? (Elle essaie de l'entraîner. Bernadette se débat avec de petits cris d'angoisse navrés et doux. Étonnée, sa mère la dévisage.) Ah! mon Dieu, qu'elle est pâle; ses yeux sont fixes! Elle va passer. Au secours! Cette apparition, c'est le diable, bien sûr, qui s'est mis après elle. La voilà possédée... Que faire, Seigneur? (Elle se tourne vers Marie.) Toi, cours chez ta meunière; dis-lui de te prêter sa fiole d'eau bénite; et reviens au galop. (Marie sort de la grotte. Louise Soubirous se lamente.) Quel malheur! Ça va être comme pour la cadette de Noguès. Elle grimpait comme un chat sur tous les meubles et, quand on voulait la prendre, elle se mettait toute nue en reniant Dieu comme un charretier. (Elle regarde Bernadette.) Pourtant sa figure est calme. Elle n'a pas l'air de souffrir.

V

Revient Marie suivie du meunier et de la meunière.

LA MEUNIÈRE.

Voilà l'eau bénite. Et de la bonne! Elle vient de Notre-Dame d'Héas.

LOUISE SOUBIROUS asperge le rocher et la niche.

Si c'est le diable, il va faire la grimace! Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. (Elle asperge encore.) Là; il doit avoir son compte, maintenant. (Elle se penche vers Bernadette, toujours agenouillée en extase.) Eh bien! tu la vois toujours, ta dame?

BERNADETTE.

Toujours. Elle sourit. Elle a l'air contente.

LOUISE SOUBIROUS.

Parle-lui donc, puisqu'elle n'a pas de mauvaises intentions, demande-lui qui elle est. Peut-être quelque âme du Purgatoire qui demande des prières.

MARIE.

C'est ça; questionne-la...

LA MEUNIÈRE.

Et recommande-lui de parler assez fort pour que nous puissions l'entendre...

BERNADETTE, lève les yeux vers la niche; ses mains se joignent, ses prunelles se dilatent, tout son être monte, tendu en un élan d'adoration.] Elle prie; mais ses lèvres ne rendent aucun son; elles remuent faiblement, ébauchant des formes de syllabes.

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous adjure de me dire qui vous êtes. (La Dame sourit; Bernadette continue.) Si c'est par amitié pour moi que vous venez, dites-le. Partout et toujours, je serai votre servante...

LA DAME répond.

Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde; mais dans l'autre...

Oh! la voix, la voix plus douce que le sourire, la voix plus lumineuse que le regard!

LA DAME continue.

Allez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle...

Nouveau silence. On dirait que la Dame laisse à chaque parole le temps de se propager jusqu'aux frontières des mondes. La voix reprend :

Je veux qu'on y vienne en procession.

La parole expire. L'apparition se voile. Bernadette décroise ses mains, se relève, anéantie, heureuse.

LOUISE SOUBIROUS.

Eh bien, que t'a-t-elle dit?

BERNADETTE.

Pourquoi le demander? Vous l'avez entendue comme moi; elle parlait assez haut,

LOUISE SOUBIROUS.

Allons donc? ni elle, ni toi, nous n'avons entendu personne.

JEANNE.

Tu remuais les lèvres; mais rien ne sortait.

BERNADETTE.

C'est curieux! Enfin, si vous voulez savoir. Elle m'a recommandé d'aller dire aux prêtres de lui bâtir une chapelle : « Je veux qu'on y vienne en procession, » a-t-elle ajouté. Et elle est partie.

LOUISE SOUBIROUS, sourcils froncés.

Tu ne mens pas, au moins?

BERNADETTE lève les yeux sur sa mère, longuement.

Mentir?

LOUISE SOUBIROUS.

C'est vrai que ce n'est pas ton habitude. Pauvre Bernadette! (Elle l'embrasse.) C'est que, vois-tu, tout ça, je ne sais pas où ça va nous mener. On parlera; les gens sont mauvais ici. Que pensera-t-on de nous? Pourvu qu'on ne te conduise pas en prison! (Elle se retourne vers Jeanne.) Tu n'en diras rien chez toi? Tu me le promets? (Jeanne promet d'un signe de tête. Et Louise s'adresse à la meunière.) Ni toi non plus, meunière; ni toi, meunier? Les fariniers, ça n'a pas la langue à la poche... Mais vous avez bon cœur tous les deux, vous ne voudriez pas nous faire du tort...

LE MEUNIER.

Ne crains rien. Veille seulement sur les petites. Tiens Bernadette enfermée pendant quelques jours. D'ici là personne n'y pensera plus.

BERNADETTE.

Enfermée? Pas avant que j'aie fait ce que m'a commandé la Dame. Sitôt rentrée en ville, j'irai trouver M. le Curé. (Elle s'exalte.) Oui, j'irai, quand même le Béout et le Ger se mettraient en travers de ma route.

LOUISE SOUBIROUS.

Le Béout ne se dérangera pas pour toi; la volonté de ton père

suffira bien pour t'arrêter. Tu sais qu'il ne badine pas, ton père. Et, tiens, le voilà qui arrive.

VI

FRANÇOIS SOUBIROUS entre, chaussé de sabots pointus, guêtré de cuir; il a une veste de cadis et un béret blanc, le béret des meuniers.

Bonsoir, vous autres. Eh bien! que se passe-t-il? De ma vie, je n'avais vu autant de monde à la fois dans ce trou de rocher!

LE MEUNIER.

Et tu ne vois pas encore toute la compagnie. Il y a une Dame habillée de blanc qui se fait voir à ta fille Bernadette, là, au-dessus de l'églantier.

FRANÇOIS SOUBIROUS.

Une apparition! à elle, à Bernadette. On vient de me le raconter, tout à l'heure au moulin; et moi, je n'ai pas voulu le croire... Une apparition. (Il se tourne vers ses filles.) Allons, rentrons d'abord; on s'expliquera après.

BERNADETTE, doucement, résolument.

Rentrez, vous autres; moi, je reste. La Dame va revenir. Tenez, père, regardez; elle est là!

Bernadette s'agenouille; ses joues pâlissent, ses prunelles flambent; une joie l'inonde, monte à ses lèvres qui se pâment. C'est de nouveau la transfiguration de l'extase.

FRANÇOIS SOUBIROUS la dévisage et sa colère tombe.

Devant cette figure nouvelle pour lui, quasi étrangère, de sa fille, un étonnement le gagne où il y a un peu de frayeur et presque du respect. Doucement, comme s'il n'osait pas la réveiller, il l'appelle :

Bernadette? Bernadette?

Elle ne répond pas, et Soubirous s'inquiète. Une fois partie comme ça pour l'autre monde, si l'enfant allait ne pas revenir! Son immobilité le trouble.

C'est la dévotion qui lui est montée à la tête. Nuit et jour à prier, cela n'est pas naturel. Pourvu qu'elle ne tombe pas du haut mal!

VII

Arrive

UN MÉDECIN, un vieil homme, habillé de noir, l'œil vif sous des sourcils en broussaille.

Bonjour, gens. Qu'est-ce qu'on me dit, qu'il se passe des choses extraordinaires par ici? Voyons, voyons... (Il s'approche de Bernadette, l'examine, décroise ses mains jointes, lui tâte le pouls.) Les battemens sont pleins et réguliers; pas de fièvre, le bras est souple : aucune indication de catalepsie, et on dit qu'elle voit une dame en blanc dans un trou du rocher? Là, n'est-ce pas? (Il indique du bout de la canne la niche habitée par le miracle.) Bien, bien. Peut-être simplement quelque jeu de lumière, un reflet. (Il se baisse au niveau de la voyante, observe et se relève.) Non, et pourtant elle voit. Pas moyen de se tromper à sa figure. Et ce qu'elle voit doit être beau. Vraiment cette enfant a le ciel sur son visage! (A voix plus basse et comme se parlant à lui-même, il continue.) Hallucination? Mais l'hallucination ne va pas sans l'hystérie, et cette petite n'est pas hystérique. (Il s'arrête, fronce le sourcil.) C'est à n'y rien comprendre. Enfin, contentons-nous pour aujourd'hui de regarder, d'écouter, de réfléchir. La conclusion viendra plus tard.

FRANÇOIS SOUBIROUS.

Eh bien, docteur?

LE MÉDECIN.

Chut!

Bernadette s'agite. La Dame est venue vers elle; elle s'est avancée jusqu'au bord du rocher; sévère tout à coup, les yeux noyés de tristesse. Le regard de

BERNADETTE s'attriste à son tour. Elle questionne.

Qu'avez-vous? que dois-je faire?

LA DAME.

Vous prierez pour les pécheurs; vous baiserez la terre. (Docile aussitôt, Bernadette se prosterne, baise le sol de la grotte. Et la Dame continue.) Allez boire à la fontaine et vous y laver; allez manger de cette herbe qui est là... (Bernadette est debout. Elle va vers le gave. Mais un signe de l'apparition la fait rebrousser chemin, se diriger vers le fond de la grotte.)

JEANNE, qui la regarde faire, bas à la meunière.

Où va-t-elle? à droite, à gauche? Elle n'a pas l'air de le sa-

voir. Cette fois, la tête n'y est plus. Elle a les yeux ouverts, et elle n'y voit pas; elle a failli me renverser en passant.

LA MEUNIÈRE.

Tais-toi, laisse-la faire. Ne vois-tu pas que c'est le bon Dieu qui la mène?

BERNADETTE, en suspens.

Elle a dit : « Allez boire à le fontaine, » et je ne vois pas de fontaine. Il n'y a là sous mes pieds que du sable et du roc... (Elle se baisse à terre égratigne le sol de ses ongles. La première croûte crevée, la terre devient humide. Bernadette fouille encore. Dans le creux, sous ses doigts, un peu d'eau bourbeuse se ramasse.) Elle a dit : « Buvez! » Et ce n'est que de la boue?

L'enfant puise un peu de cette boue dans la main, la porte à ses lèvres, la rejette aussitôt, recommence. L'eau reposée après un peu de temps est moins épaisse. Bernadette en boit une gorgée; puis ayant cueilli et mangé une touffe de saxifrages, elle revient s'agenouiller devant la dame.

VIII

Des laveuses passent de l'autre côté du canal, dans la prairie. Elles s'étonnent.

UNE LAVEUSE.

Eh! Jeanne? Louise? que faites-vous par là?

JEANNE.

Nous faisons comme toi; nous regardons. (Elle montre Bernadette agenouillée.) Celle-là prétend voir une dame en blanc dans ce trou.

AUTRE LAVEUSE.

Une dame en blanc! Si c'était la Sainte Vierge! J'ai envie d'aller voir.

PREMIÈRE LAVEUSE.

Vas-y. Moi, je n'ai pas le temps. Tu sais que nous avons promis de rendre le linge à quatre heures...

SECONDE LAVEUSE.

Tant pis! On ne voit pas des miracles tous les jours. Regarde Bernadette. L'as-tu vue se signer? On aurait dit un évêque. Bien sûr, la Sainte Vierge est avec elle! (Les laveuses traversent le canal, s'agenouillent à côté de la Voyante.)

Un peu après, ce sont des bergers de chèvres qui passent, menant paître leurs troupeaux sur les pentes de Massabielle. Ils s'arrêtent, interrogent. Les chèvres, après avoir envahi un moment la grotte à grand bruit de sonnailles, se dispersent en bêlant, grimpent, suspendues aux rochers. Le tintement des sonnailles diminue.

UN BERGER.

Cette Bernadette Soubirous, je la croyais encore à Bartrès...

AUTRE BERGER.

Il paraît que c'est une petite sainte. Les Soubirous ont de la chance. Si c'est la Vierge qui visite leur fille, sûrement, elle leur portera bonheur...

PREMIER BERGER.

Et si ça n'était rien du tout? Ces bergerettes sont espiègles. Ça pourrait bien finir par une risée.

SECOND BERGER.

Tant pis! Je voudrais que ça fût vrai! Nous sommes pauvres par ici. Nous avons tous besoin que la Sainte Vierge nous assiste. J'ai envie de prier avec Bernadette. (Il ôte son béret, s'agenouille en arrière des laveuses. Le voyant faire, le meunier ôte la pipe de sa bouche. Tous ont l'air recueilli.)

Arrive

UN GARDE FORESTIER, en tournée.

On l'a averti de ce qui se passait, comme il descendait des Espelugues. Il vient voir. Il compte les assistans :

Quinze déjà. Et il en arrive d'autres. Si ça continue, cette petite fille va ameuter toute la ville.

(Il s'adresse à François Soubirous.)

A votre place, je ramènerais cette enfant à la maison. Possible qu'on ne lui dise rien, ni à vous non plus. Les autorités prononceront. Mais je vous en préviens, aussitôt rentré, je vais faire mon rapport.

(Il s'en va.)

IX

FRANÇOIS SOUBIROUS essaie d'entraîner Bernadette.

Je te le disais bien que tu nous ferais avoir des désagrémens. Voilà que le garde va faire son rapport, et qui sait ce qu'on décidera contre nous? L'amende, la prison, peut-être? Sans compter

que Monsieur le curé ne sera pas plus content que le maire. Bien sûr, il va te défendre de faire ta première communion! Allons, viens-t'en. Tu reviendras plus tard, quand tu seras seule.

BERNADETTE résiste.

Je suis vouée; tant que la Dame ne m'aura pas déliée de mon vœu, je ne dois pas la quitter...

FRANÇOIS SOUBIROUS.

Je suis bon de raisonner avec une entêtée. Allons, suis-moi!

BERNADETTE.

Pardonnez-moi, père. Vous savez si je vous suis soumise; mais, cette fois, c'est plus fort que moi, je ne peux pas...

LOUISE SOUBIROUS pare un soufflet que François envoyait à sa fille.

Laissons-la tranquille, mon homme. Celle qui la commande est au-dessus d'elle et de nous. Je me trompe peut-être; mais tout à l'heure, pendant que l'apparition était là, quelque chose m'a retournée. Je crois que c'est la Sainte Vierge.

LAVEUSES, BERGERS, PASSANS.

C'est la Vierge! C'est la Vierge!

Entrent deux dévotes en longues capes noires, la figure enfoncée dans l'ombre du capulet noir. La plus âgée tient un cierge allumé à la main.

PREMIÈRE DÉVOTE.

Si nous pouvions la voir, nous aussi!

SECONDE DÉVOTE.

Pourquoi pas? Il serait plus convenable qu'elle se montrât à la présidente ou à la trésorière de la Confrérie de la Bonne-Mort qu'à une mendiante qui ne connaît seulement pas son catéchisme! (Elles s'agenouillent tout près de Bernadette, sur le rocher.)

UNE LAVEUSE.

Dites donc! Reculez-vous, s'il vous plaît! Et puisque vous avez porté un cierge, donnez-le à Bernadette...

Elle s'empare du cierge, et le présente à Bernadette qui le prend sans y faire attention et le pose devant elle, appuyé à une saillie du rocher. Et presque aussitôt, élevant les mains pour prier, de la main droite elle touche la flamme qui glisse entre ses doigts. Et elle ne crie pas, elle n'a pas l'air de se douter qu'elle se brûle. Elle prie et une

tristesse la gagne. Quelque chose l'avertit que le miracle va finir, que l'apparition va la quitter pour toujours. Savoir son nom au moins! Elle l'adjure :

Dame! je vous en prie, dites qui vous êtes!

Et les mains se joignent plus ferventes, le front se prosterne, plus humble, la voix consumée par le désir expire au bord des lèvres.

A la troisième fois,

LA DAME s'émeut.

De l'obscurité rayonnante et tiède de la niche, une réponse descend vers Bernadette :

... Je suis l'Immaculée Conception...

Et tout disparaît.

BERNADETTE sort du pays merveilleux.

La flamme de son regard tombe, ses gestes se détendent. C'est l'air effacé, l'attitude dolente de la Bernadette de tous les jours. Elle fait un dernier signe de croix et se relève, aussitôt entourée, interrogée. Cette flamme du cierge entre ses doigts, elle n'a pas senti?

Quel cierge?

Elle ne comprend pas.

UN BERGER examine sa main droite.

Il constate la peau fraîche, saine, sans trace aucune de brûlure.

Miracle! C'est la Sainte Vierge.

LA FOULE.

C'est la Sainte Vierge! C'est la Sainte Vierge!

BERNADETTE.

Elle a dit : « Je suis l'Immaculée Conception! »

UNE LAVEUSE.

La Sainte Vierge était là; si près de nous! La Sainte Vierge!

Elle pleure. Et tout en pleurant elle se hausse vers la niche, et baise le rocher dévotement. Les autres laveuses baisent le rocher à la même place, et se signent à leur tour.

MARIE, confuse, repentante.

Pardonne-moi, l'aînée! J'ai été méchante avec toi, je t'ai tourmentée un peu. Pardonne-moi! Oh si j'avais su!

BERNADETTE se jette à son cou.

Aime le bon Dieu et la Sainte Vierge! C'est tout ce que je te demande.

JEANNE.

A moi aussi, tu me pardonnes?

BERNADETTE embrasse Jeanne.

Je n'ai rien à te pardonner. Tantôt l'une, tantôt l'autre, nous sommes toutes fautives. (Elle attire sa mère vers elle, s'appuie du front à sa poitrine.) Je vous ai fait inquiéter tantôt, le père et vous. Je vous ai désobéi. Vous ne m'en voulez pas?

LOUISE SOUBIROUS.

Mon enfant! Ma pauvre enfant! (Elle la serre dans ses bras, l'embrasse au front tendrement.)

X

Arrive

UN SERGENT DE VILLE, raide, circonspect; il s'informe.

La nommé Bernadette Soubirous, où est-elle?

UN BERGER.

Qu'est-ce que vous lui voulez?

LE SERGENT DE VILLE.

J'ai mes ordres.

LE BERGER.

Cherchez, en ce cas. Je ne veux pas m'en mêler.

Les laveuses, le meunier, la meunière, cachent Bernadette, pendant que le sergent de ville s'explique avec François Soubirous.

LA MEUNIÈRE, à Bernadette.

Va-t'en! Nous l'empêcherons bien de te poursuivre.

BERNADETTE, très calme.

Pourquoi fuir? Je n'ai rien fait de mal. Je n'ai pas peur. (La foule s'écarte.)

LE SERGENT DE VILLE met la main sur l'épaule de Bernadette.

Au nom de la loi.

BERNADETTE.

Que me voulez-vous?

LE SERGENT DE VILLE.

J'ai ordre de vous prendre et de vous emmener chez le commissaire de police. Suivez-moi.

BERNADETTE.

J'y vais. (Elle jette un regard à la grotte, à la niche vide, fait un signe de croix et sort.)

UN BERGER, à François Soubirous.

Veux-tu que je la délivre? A moi seul je m'en charge. Je coupe par la prairie, j'arrive au pont avant eux. On n'y voit presque plus. Personne ne saura qui a fait le coup... Demain, en ville, on ameutera le faubourg. Ils n'oseront pas la prendre...

FRANÇOIS SOUBIROUS.

Garde-t'en bien, tu gâterais notre affaire. J'y vais, moi. (Ils sortent.)

XI

UNE LAVEUSE.

Avant de m'en aller, je veux tremper mon mouchoir dans cette eau que Bernadette a bue tout à l'heure, sur le commandement de la Sainte Vierge.

SECONDE LAVEUSE.

De l'eau ou de la vase? La petite a fait la grimace avant de la boire! (Elles vont vers le fond de la grotte, se baissent, s'exclament.)

PREMIÈRE LAVEUSE.

Oï! l'eau coule grand train maintenant. Elle s'est fait un chemin à travers les pierres. Miracle! Venez voir! (On vient, on s'ameute autour de la fontaine.)

UN PÊCHEUR DE TRUITES, qui passait, roseau en main, s'arrête.

Qui parle d'une source? Je connais bien l'endroit. Il n'y a jamais eu une goutte d'eau dans la grotte. (Il s'approche, constate, s'émerveille.) Vous pouvez me croire, mes amis. Là où l'eau coule maintenant, hier encore le sol était sec autant que l'argile cuite au four...

LE BERGER.

Celle qui a empêché de se consumer la main de Bernadette a

pu commander à l'eau de naître du rocher. C'est la Sainte Vierge qui nous a fait cadeau de la source... (Il s'agenouille, puise de l'eau dans le creux de la main, boit et fait le signe de la croix. Hommes et femmes, ceux et celles qui sont là, boivent et se signent.)

Entre un flot de peuple : ouvriers, artisans, un bourgeois, une bourgeoise.

LA BOURGEOISE.

On dit qu'on va la mettre en prison. Toinon l'a vue entrer chez le commissaire. Le peuple n'est pas content. Mon Dieu! comment cela va-t-il finir?

LE BOURGEOIS.

Force restera à la Loi. Sois tranquille, mon amie. Le gouvernement n'est que trop complaisant pour les dévots; mais, cette fois, le scandale est trop criant; on sévira.

LA BOURGEOISE.

Chut! ne parle pas si fort. Ces gens ont l'air très animés; on pourrait te faire un mauvais parti.

Arrive

UN FONCTIONNAIRE. Il s'approche, salue la bourgeoise.

Vous, ici? Figurez-vous qu'on m'avait mal renseigné. Je suis allé me casser le nez aux Espélugues. J'ai même pris chaud en montant, et il fait une humidité ici! (Il relève le collet de son pardessus, enfonce son chapeau sur les yeux.)

LA BOURGEOISE.

Je m'enrhume aussi. Je suis partie comme j'étais, sans me donner le temps de prendre un manteau...

LE BOURGEOIS.

Et pour ce que nous voyons! Nous arrivons quand tout est fini! quand la représentation est terminée... (Il interpelle une des laveuses.) Qu'est-ce que vous faites là, tous, à barboter dans cette vase?

LA LAVEUSE.

Ce n'est pas de la vase, Monsieur, c'est une source miraculeuse.

LE BOURGEOIS, lui tournant le dos.

Que cette population est encroûtée! A Tarbes seulement ça ne prendrait pas. Une apparition, une source miraculeuse quatre-

vingts ans après la mort de Voltaire, dans le siècle des chemins de fer, de l'électricité, du progrès!

LE FONCTIONNAIRE.

Moi, j'en ai assez. Je m'en vais... On vous verra ce soir au cercle, à la quatrette?

XII

Entre

UN AVEUGLE, conduit par une jeune fille.

C'est un ancien carrier blessé à l'œil droit par un éclat de mine. Il n'y voit plus depuis vingt ans. Les médecins l'ont abandonné. Désœuvré, malade, il traîne sa vie de son lit au seuil de sa porte. Mais aussitôt qu'il a su l'apparition et le miracle de la source, il s'est levé; de son pas vacillant il a marché vers la grotte. Une force le pousse, un espoir le soulève; il se hâte.

A sa fille :

Nous y sommes, n'est-ce pas? Conduis-moi à la source.

La foule s'écarte, curieuse. Du silence se fait. On entend le bruit de l'eau cheminant entre les pierres. L'aveugle s'agenouille, récite un *Ave Maria*, puis il commande :

Prends un peu d'eau dans ta main, ma fille.

LA FILLE DE L'AVEUGLE obéit.

Tenez, père. (Elle lui tend la paume de la main.)

L'AVEUGLE mouille son doigt, frotte la paupière de l'œil malade. Il prie en même temps.

Il me semble que j'y vois un peu! (Il frotte encore et prie... Tout à coup, sa figure s'éclaire, un tremblement agite ses mains. Il écarte sa fille, s'avance vers la foule.) J'y vois! J'y vois! C'est toi, meunier; toi, pêcheur; ah, mon Dieu! mon Dieu. (Il leur serre les mains, les embrasse.)

LA FILLE DE L'AVEUGLE.

Père, vous oubliez quelqu'un.

L'AVEUGLE.

Toi, c'est vrai; pardonne-moi, je suis fou. (Il l'embrasse.)

LA FILLE DE L'AVEUGLE.

Ce n'est pas pour moi que je réclamais, père; je n'ai pas fait le miracle.

L'AVEUGLE.

Oh! c'est vrai! Malheureux que je suis. La Sainte Vierge! (Il se jette à genoux.) La première pierre de la chapelle qui se bâtira ici, en votre honneur, je la taillerai pour rien, Bonne Vierge.

LA DÉVOTE.

Tous ensemble, chantons le *Magnificat* pour remercier notre Sainte Mère.

Elle entonne le cantique, et tous après elle, à l'unisson. Les strophes triomphales partent à toute volée, se prolongent de montagne en montagne. Et en même temps que la musique, la bonne nouvelle se propage. La prairie en face de la grotte se remplit de curieux et de curieuses. Des femmes prient agenouillées dans l'herbe, des cierges allumés à la main. Des pèlerins descendent par les âpres sentiers de Massabielle. Des voix montent de la foule.

UNE MENDIANTE raconte.

Tout le temps qu'elle était en prières, une colombe planait au-dessus de sa tête...

UNE PAYSANNE.

La Sainte Vierge a dit que la fin du monde allait arriver. Elle a commandé de faire pénitence...

UN PASSANT.

Le commissaire a télégraphié au préfet. Il paraît qu'on va fermer la grotte.

XIII

Arrive

UN JOURNALISTE. Il bouscule tout le monde, se pousse en avant jusqu'à la source. Et, apercevant le bourgeois :

Enfin! Depuis une heure je n'ai affaire qu'à des fous. Cette malheureuse histoire d'apparition met toutes les cervelles à l'envers. Vous qui étiez là, voyons, que faut-il en penser?

LE BOURGEOIS.

Que voulez-vous que je vous dise? Cette Bernadette n'est même pas en âge de prêter serment; on l'écouterait à peine devant un tribunal, et on voudrait tenir compte de son témoignage quand elle affirme le surnaturel, c'est-à-dire l'impossible!

LE JOURNALISTE.

Résumons : voilà trois petites filles qui viennent dans l'île sous prétexte de ramasser du bois mort, en réalité pour marauder les débris de la coupe de peupliers semés dans l'herbe... Le propriétaire les surprend; elles se sauvent dans la grotte. Et là, pour éviter d'être recherchées, elles jouent au miracle... Voilà comment les choses ont dû se passer. Je ne l'ai pas vu, j'en suis sûr. Ces Soubirous d'ailleurs ne valent pas cher : tel père, telle fille; un failli, une menteuse... Si la Sainte Vierge voulait se montrer, elle aurait pu mieux choisir sa compagnie. C'est comme le miracle de l'aveugle. L'aveugle y voyait déjà clair. Vous verrez que tout s'expliquera scientifiquement. C'est égal, je suis content d'être venu, d'avoir tout contrôlé par moi-même. La presse est un sacerdoce. Et maintenant, je me sauve; nous allons composer toute la nuit, pour être prêts au jour. Je tire l'*Écho* à trois mille... (Il s'en va.)

Des montagnards arrivent, s'agenouillent, baisent le rocher, boivent une gorgée d'eau à la fontaine et sortent en faisant le signe de la Croix. Après ceux-là, d'autres, et d'autres encore. C'est comme une cérémonie réglée, une procession qui défile.

XIV

UN MYSTIQUE se tient à l'écart, bras croisés, la tête inclinée un peu. Il médite.

Un miracle! (Il relève la tête.) Pourquoi pas? Les lois de la nature sont invariables, c'est vrai. Mais la loi, la loi unique, la loi absolue, qui peut se vanter de la connaître? Cet églantier sur lequel Bernadette a vu se poser les pieds nus de la Vierge, cet églantier sauvage en sait juste autant que moi sur les limites du Possible et de l'Impossible. Condamnée à tout ignorer, curieuse de tout connaître, que misérable est la condition de la race humaine! Les philosophies passent, le Mystère reste. Que faire, chétifs? De nos faibles doigts comment saisir l'immensité de la vie universelle? Que faire? Abdiquer; se délivrer du moi, se donner dans l'acte de foi du chrétien, disparaître vivant dans l'absolu. (Il hésite, sourit amèrement.) Se donner! C'est peut-être beaucoup. Et l'occasion est-elle vraiment si pressante? Quoi? Pour l'étonnement d'une thaumaturgie pratiquée de tout temps et par tous les cultes? pour le soulagement inattendu de quelques misères privilégiées? pourquoi privilégiées? pour quelques gouttes de joie inutiles, perdues qu'elles sont dans l'Océan de la douleur humaine? Se donner pour si peu! Échapper à l'obscurité formi-

dable du Grand Mystère, pour acquiescer à l'obscurité du petit mystère catholique, où est l'avantage? (Silence encore; puis résolument.) L'avantage, il est dans la douceur d'espérer, dans le bonheur de croire. Il est dans la foi. Ce n'est pas notre faute, si la science invoquée se dérobe, si les méthodes essayées l'une après l'autre font faillite. Une trop longue dictature de la raison nous en a fait toucher les limites; combien étroites, hélas! combien dures! Espérons ailleurs. Hélons l'inconnu, embarquons-nous dans le Rêve. A quoi bon le plein jour, s'il n'éclaire que le néant! Oh, mes amis, ne résistons plus. Laissons se répandre sur nous l'ombre du merveilleux, cette ombre secourable pareille à celle que fait la lampe baissée dans la chambre d'un malade! (Il s'agenouille, baise le rocher, fait le signe de la croix et sort.)

PLUSIEURS PÈLERINS en route pour la chapelle de Betharran, se sont arrêtés en apprenant le miracle. Ils défilent bourdon en main en chantant le vieux cantique des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Quand nous fûmes au pont qui tremble,
Hélas, mon Dieu!
Nous ne trouvâmes point d'église
Pour prier Dieu.
Les huguenots l'avaient détruite
En grand malice;
C'est en dépit de Jésus-Christ
Et de la Vierge Marie.

Ils passent. — Après eux vient

UN POÈTE; il rêve.

Là, tout à l'heure, cette vision du ciel, cette icone vivante, si un œil de poète avait pu la saisir! L'imaginer? Présomption. La polychromie des adjectifs, le bercement des rythmes, qu'est-ce, tout cela, pour exprimer l'inexprimable?

Ce qu'il faudrait? Oublier toutes les formes d'art, se refaire une âme d'enfant, de tout petit enfant, agenouillé devant le mystère. L'image qui se refuse à la réflexion, l'ingénuité la cueillerait peut-être.

Je me souviens, autrefois, quand ma mère me conduisait à l'église, le dimanche; que c'était beau! Autour de moi tout était neige et or, splendeur et innocence. Oh! ressusciter mon âme d'enfant! Si j'essayais! (Il prend un crayon, écrit, rature sur son carnet. Puis, le geste tourné vers le rocher, il récite :)

La Vierge a quitté sa maison en or,
Son chalet céleste au balcon d'ivoire;
Pour nous visiter — oh! douceur d'y croire!
La Vierge a quitté son enfant qui dort.

Pieds nus, toute en blanc, dans la grotte noire,
La Vierge est venue, et le printemps mort
Soudain refleurit, et, du rocher, sort
L'eau du miracle où les âmes vont boire.

Ames justes et vous, lis ingénus,
La Vierge vous cueille au hasard des branches;
Puis, au pays des éternels dimanches,

Elle vous porte, en sa robe cousus.
Moisson de lis blancs, moisson d'âmes blanches,
Ce sont les jouets de l'Enfant Jésus!

XV

Un mouvement de la foule interrompt la rêverie du poète.

UNE MÈRE arrive en courant, les cheveux défaits, les yeux égarés, les lèvres agitées, bouillonnantes de prières et de sanglots.

Elle porte un enfant nu dans son tablier. Et l'enfant est plus effrayant à voir que la mère; la pâleur de la mort sur la bouche, dans les yeux déjà vitrés, presque éteints.

La mère s'agenouille au seuil de la grotte et, toujours agenouillée, se traîne avec son fardeau, vers l'eau miraculeuse. Là brusquement, après avoir fait le signe de la croix sur elle et sur son fils, elle plonge l'agonisant dans la fontaine.

LA FOULE MURMURE, des voix crient :

Elle va le tuer! Empêchez-la!

La mère ne voit rien, n'entend rien. Elle pleure, elle prie; elle espère. L'enfant ne crie pas, ne remue pas. Une minute passe. Et tout à coup le cadavre s'anime, les yeux s'éveillent comme d'un rêve, les lèvres se rejoignent pour un sourire.

DES VOIX s'élèvent brisées par l'émotion.

Miracle! miracle!

LA MÈRE embrasse son fils.

Mon ange; mon trésor!

Frémissante, elle va vers le rocher, élève l'enfant dans ses mains, l'offre à la Vierge; puis refermant son tablier sur la chair nue du petit miraculé, comme si elle avait peur que la maladie le lui reprenne, elle l'emporte en courant.

UNE VOIX alors entonne le *Magnificat:* et de la montagne, de la prairie d'autres voix lui répondent.

Magnificat anima mea dominum...

LE BOURGEOIS essuyant une larme au coin de l'œil.

C'est de la démence !

LA BOURGEOISE.

Oh! mon ami! comment as-tu le courage?... Tu avais l'air bouleversé, toi-même.

LE BOURGEOIS.

Bouleversé, oui; c'est vrai : cette mère, cet enfant! Et puis cette foule autour de moi... Le fanatisme finit par être contagieux.

UN FRANC-MAÇON.

Ah! si le gouvernement faisait son devoir! Est-ce qu'il est permis d'établir un culte sans autorisation? L'église aux dévots, la rue aux citoyens, voilà la règle.

LA FOULE chante :

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.

XVI

Un appel de trompette lointain coupe le triomphe ingénu des strophes latines. Et aussitôt après la sonnerie une récitation à voix haute, impérative. La voix se tait, reprend, voyage, précédée par l'éclat de la trompette. Quelle annonce peut-on faire au public? Et cette annonce, pourquoi, contre tout usage, va-t-elle dans la campagne? Elle s'arrête au pont, monte vers les Espélugues, entre dans la grotte.

LE TROMPETTE DE VILLE en uniforme se plante en avant, suivi du commissaire de police ceinturé de l'écharpe tricolore. Plusieurs sergens de ville et une escouade d'ouvriers charpentiers portant des planches et des outils sur leurs épaules, ferment la marche. Un dernier appel redoublé par l'écho de la grotte. Puis, le trompette tire un papier de sa tunique. Il lit :

LE MAIRE DE LA VILLE DE LOURDES,

Vu les instructions à lui adressées par l'autorité supérieure; vu les lois des 14-22 décembre 1789, des 16-24 août 1790, et celle du 10 juillet 1837 sur l'administration municipale; considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la religion, de mettre un terme aux scènes regrettables qui se passent à la grotte de Massabielle, sise à Lourdes sur la rive gauche du Gave; considérant d'un autre côté que le devoir du maire est de veiller à la santé publique locale; considérant qu'un grand nombre de ses administrés et de personnes étrangères à la commune viennent puiser de l'eau à une source de ladite grotte; considérant qu'il y a de sérieuses raisons de penser que cette eau contient des principes minéraux, et qu'il est prudent, avant d'en permettre l'usage, d'attendre qu'une analyse scientifique fasse connaître les applications qui pourraient en être faites par la médecine; que, d'ailleurs, la loi soumet

l'exploitation des sources minérales à l'autorisation préalable du gouvernement,

Arrête :

Article premier. — Il est défendu de prendre de l'eau à ladite source.

Art. 2. — Il est également interdit de passer sur le communal dit rive de Massabielle.

Art. 3. — Il sera établi à l'entrée de la grotte une barrière pour en empêcher l'accès ; des poteaux seront également placés qui porteront ces mots : Il est défendu d'entrer dans cette propriété.

Art. 4. — Toute contravention au présent arrêté sera poursuivie conformément à la loi.

Art. 5. — M. le commissaire de police, la gendarmerie, les gardes champêtres et les autorités de la commune demeurent chargés de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Lourdes en l'hôtel de la mairie.

Un silence se fait. On s'étonne. Et, après l'étonnement, la colère.

LA FOULE grogne.

Ah-oû, ah-oû...

UNE FEMME

A l'eau ! Au gave, la police !

AUTRES VOIX.

A l'eau ! à l'eau !

Une poussée fait reculer le trompette.

LE COMMISSAIRE.

Du calme, s'il vous plaît. Nous ne sommes pas venus ici pour notre plaisir. Faites comme nous ; obéissez à la loi.

UN PRÊTRE.

Retirons-nous, mes amis. Laissons agir l'autorité. Soyez tranquilles. La Sainte Vierge, — si c'est bien elle, — aura le dernier mot.

La foule se retire.

UNE DÉVOTE, poing levé au nez du trompette.

Toi, musicien, prends garde à la trompette du Jugement dernier. Ce jour-là je ne voudrais pas être à ta place !

La dévote s'en va. Et les charpentiers se mettent à l'œuvre. Les planches sont prêtes et les écriteaux ; la barrière est bientôt plantée, les écriteaux en place. Au moment de fixer la dernière planche de la clôture,

UN DES CHARPENTIERS se glisse dans la grotte, remplit une fiole à la source; et à un camarade qui l'interroge :

C'est pour la petite; depuis six mois, elle tient les fièvres, rien n'y fait. La Sainte Vierge en sait plus que les médecins. Elle la guérira!

XVII

Le charpentier sort.

Les derniers coups de marteau résonnent dans le crépuscule. Trompette, sergens de ville, ouvriers, la petite troupe reprend le chemin de Lourdes. Claire, glacée, fourmillante d'astres, la nuit d'hiver se pose sur la vallée. L'ombre descend. Toute noire, d'un seul bloc, comme enveloppée d'un linceul, la figure morte de la ville se soulève sur le ciel. Sèche, grêle, avec le rythme assourdi des tambours, arrive de loin la retraite militaire; puis c'est, comme une berceuse, les tercets du couvre-feu, suggestifs des rêves paisibles. Puis, rien que la plainte du gave, tourmenté par le roc; rien que le bruissement des herbes mortes et des arbustes secoués par le vent.

LE GAVE dit :

Un reflet blanc, tantôt, s'est allongé jusqu'à moi. Ah! si j'avais pu m'arrêter, fixer la vision céleste!

L'ÉGLANTIER soupire :

Le printemps est venu aujourd'hui. Une tiédeur m'a caressé; la sève courait déjà, soulevait, comme des paupières closes, les yeux des bourgeons emprisonnés dans mon écorce.

LE BÉOUT a entendu parler dans la nuit l'églantier et le gave.

Il parle, à son tour. Grave, énorme, sa voix mugit dans le silence.

Frère Alian et toi, frère Ger, écoutez : écoutez aussi Garnabie, Espénette et toi, lande bénie de Bartrès qui vis Bernadette enfant garder les troupeaux; écoutez! La vertu de Dieu est descendue sur moi aujourd'hui; la Vierge a posé son pied nu au bord de la grotte Massabielle. Sur son commandement le rocher s'est fendu; une source a fait violence au granit. Et cette source fait des miracles. Les aveugles voient, les paralytiques marchent. De toutes parts les malades accourent, les pèlerins se mettent en route. Et, moi, le Béout, je m'enorgueillis de ces choses et je les proclame afin d'être honoré par mes sœurs les montagnes et par mes frères, les pics pyrénéens.

Le Béout se tait, et la nouvelle voyage d'un bout à l'autre de la chaîne. Du couchant alors, de la vallée où serpente, à travers les forêts

et les landes, la blancheur azurée du gave de Pau, une voix s'élève, claire, harmonieuse.

BÉTHARRAM répond au Béout.

Je ne suis qu'une colline; mais la Sainte Vierge m'a visitée, moi aussi. Et ce n'est pas d'hier. Les siècles m'ont honorée; les siècles des siècles m'honoreront encore. Les genoux des pèlerins ont usé les dalles de ma chapelle; les *ex-voto* font aux murailles un vêtement de piété et d'or.

Notre-Dame de Lourdes ne fera pas oublier Notre-Dame de Bétharram.

Voix au couchant; voix au midi. C'est

L'AGUILA qui parle.

Je suis celui qui garde le sombre défilé, la porte noire par où les troupeaux vont aux paradis herbeux d'Estoubé et de Troumouse. Notre-Dame d'Héas repose dans mon ombre. Là, sur un bloc de pierre, entre deux touffes d'aconit, la Vierge est descendue autrefois; là elle a voulu habiter avec ses amis les pâtres. Je ne me souviens plus quand, tellement ces choses sont anciennes. Et l'église est très belle. Elle a trois autels dorés et trois statues miraculeuses; il y en a une en bois, sans ornement, et une autre habillée avec un riche manteau, galonné d'or, et coiffée d'un capulet rouge; mais des trois, la plus petite est la plus efficace. Les pèlerins qui peuvent l'aborder et baiser sa robe de faïence peinte, sont à l'instant même soulagés de tous leurs maux. Voilà ce que j'avais à te dire, à toi frère qui proclames si haut ta dignité nouvelle, à toi, le Béout de Lourdes.

La déclaration de l'Aguila, comme d'un démesuré porte-voix, s'élance hors du défilé de Camplong, rebondit aux murailles d'Ardiden, vole émiettée le long de la vallée de Luz, jusqu'aux châtaigneraies d'Argelès et aux pâturages de la vallée d'Azun.

LE GABIZOS s'émeut.

La dévotion que je protège est très riche et très glorieuse. Que Lourdes ait sa chapelle, puisque telle est la volonté de Dieu; mais qu'on le sache bien, ni les Azunois, ni les Ferrarais, ni les gens de Gaillagos ou d'Arcizan-Dessus, n'ont envie d'abandonner pour une autre la bonne Vierge de Poueylaün. Tant que l'herbe poussera dru entre les bordures de noisetiers le long du Gave d'Arrens, la foule des pèlerins ne s'arrêtera pas de monter à la chapelle. Il fait bon là-haut, à l'ombre parfumée des tilleuls; et quelle douceur de prier entre les murailles épaisses sur le dallage

creusé dans le roc vif, au bruit que fait la source miraculeuse en s'épanchant dans le marbre.

Après Poueylaün, c'est

NOTRE-DAME DE BÉDOURET qui proteste par les trois voix à l'unisson, grêles et traînardes, des trois Femmes-Ermites qui, de temps immémorial, sans règle ni statut, se succèdent dans le gouvernement de la chapelle.

Pauvres déjà, bien pauvres nous étions, chichement nourries de petit-lait et de fromage par les bergers d'Artalens. Et voilà que de nouveaux pèlerinages surgissent. La foi diminue et le nombre des chapelles augmente... Hélas! pauvres femmes ermites, qu'allons-nous devenir?

Piètre, exténué, au seuil de sa chapelle, pas plus grande qu'une maison de berger,

L'ERMITE DE SOULOM se lamente en même temps.

Hélas! ma Sainte Vierge et moi, qui viendra maintenant nous visiter, à la pointe de ce rocher perdu? Ma chèvre se fait vieille; elle ne donne plus que quelques gouttes de lait; les abeilles ne se plaisent plus dans mes ruches. Si Lourdes accroche les pèlerins à l'entrée de la vallée, c'est fini de toi, pauvre ermite de Soulom!

Plus lointaine clame, du fond des cavernes qui la dévorent,

LA MONTAGNE CREUSE DE SABART.

Tu peux triompher à l'aise, frère Béout. Je ne suis pas jalouse. Les Pyrénées sont vastes. Combien de brèches et de ports entre Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame de Sabart. Et des siècles, combien entre hier qui t'a vu naître et Charlemagne qui a bâti mon église? Le temps et l'espace nous séparent. A toi les pèlerins du Lavedan, à moi les dévots et les dévotes de l'Ariège.

Tête levée,

LA NURIA après les autres répond à la notification du Béout :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, frère, je te salue. Notre-Dame de la Nuria est mon nom. Je règne sur les précipices. La plaine bleue de la Méditerranée est à mes pieds; à mes pieds la plaine blanche des Albères. On ne sait pas par qui fut bâtie ma chapelle. Une jarre de bronze est scellée dans le mur; là viennent les femmes stériles, réciter, la tête dans le creux de la jarre, un *Ave* et trois *Pater*, pendant que le mari, pieusement, sonne la cloche appeleuse du miracle.

La rude parole de la Nuria finit à peine de vibrer à l'Orient, et déjà,

vers le centre, au bord de la vallée où se marient la Pique et la Garonne, une plainte s'exhale.

LE GAR chante.

Ne t'enorgueillis pas trop, ami Béout; triomphe avec philosophie. La Vierge Divine t'a visité, prétends-tu? telle est ta gloire. Que serait-ce donc si, comme moi, tu avais été Dieu! Ce fut ainsi pourtant; les peuples m'honoraient; pareille au brouillard d'automne, la fumée des sacrifices montait vers ma couronne de marbre à sept pointes. Ami, crois-moi; la pensée des hommes est changeante; tu te glorifies en ton Dieu unique et en ta Vierge-mère, et voici déjà peut-être monter à l'horizon du ciel le cortège doré des divinités nouvelles. J'ai dit.

Le Gar enveloppe sa tête de vaincu du manteau secourable d'une nuée. Il songe. Pâles, tristes,

DES VOIX s'élèvent pas loin de lui :

Nous aussi, nous avons été Dieux. Les anciens hommes avaient voué des autels au Dieu Beisiris, au Dieu Illumne. Nous n'existons plus maintenant que dans l'éternité du marbre gardien indifférent de nos mémoires.

Comme la musique du rossignol en été, quand il hésite, oublieux de sa chanson printanière, la parole des anciens dieux expire inachevée. C'est de nouveau, sur les Pyrénées endormies, le règne auguste du silence. Mais, dans la grotte, au flanc de la roche Massabielle, le long de la prairie blanche de givre, aux branches noires des peupliers où s'effeuillent les étoiles, les esprits célestes planent, voltigent, travaillent en troupes légères. Ceux ci récitent le chapelet, ceux-là vont en procession baiser sur le roc les places effleurées par l'apparition. Quelques-uns s'essaient à ébranler la cloison de planches qui barricade l'entrée de la grotte; d'autres travaillent à creuser de leurs mains dans la roche vive une rigole et un bassin pour la fontaine miraculeuse. Et tandis que ces bandes s'activent à la besogne ou se recueillent dans la prière, plus haut. suspendus en grappe à la voûte du sanctuaire sauvage, une troupe d'esprits musiciens, avec des brins d'herbes en guise de harpes entre leurs doigts frèles, envoient aux échos de la roche Massabielle les paroles bénies qui désormais ne s'arrêteront plus de jaillir avec l'eau sainte :

Ave Maris Stella
Dei mater alma!

ÉMILE POUVILLON.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LES

TRANSFORMATIONS

DE LA DIPLOMATIE

II. — L'EUROPE NOUVELLE

I

La fortune avait accordé aux princes un répit de trois siècles pour refondre le corps des peuples. Notre époque apprit à ces peuples qu'ils avaient une âme. C'est assez pour immortaliser un temps dont les esprits médiocres, noyés d'égoïsme, n'aperçoivent pas la grandeur.

Dès la fin du XVIII[e] siècle, la Révolution française déchire la trame subtile de l'ancienne politique et laisse apercevoir, derrière le rideau des cours, la figure des nations. Elles sortent successivement, mais inégalement de l'ombre. A ces peuples qui s'éveillent, on peut appliquer les vers du poète :

> Avec le sol natal ils émergent ou plongent :
> Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
> Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

C'est d'abord la France et l'Angleterre, ces deux vieilles rivales, qui se mesurent en pleine tourmente révolutionnaire et substituent la querelle des peuples à celle des rois. Dans ce duel mémorable, il semble que leurs traits saillans s'éclairent. Le

fastueux décor qui masquait la nation française s'écroule, et l'on aperçoit un corps de peuple achevé, compact, indivisible, recevant et transmettant les émotions avec une rapidité foudroyante; des membres amaigris, mais sains et pleins de ressources cachées; une tête énorme qui emporte le reste; une âme ardente, mobile, capable de sursauts terribles, comme si les âmes des cinq ou six races qui la composent se débattaient encore en elle; un cœur chaud, aisément détaché de lui-même, s'éprenant d'une idée ou d'un homme, aussi prompt au découragement qu'à l'espérance; une intelligence limpide et claire, momentanément gâtée par l'esprit de système, mais possédant le sens de l'universel et ramassant dans une formule éclatante les principes essentiels auxquels le monde revient après les avoir maudits. De l'autre côté du détroit, une métamorphose aussi profonde s'accomplit, mais dans un sens différent : le gouvernement habile et corrompu des hommes d'État sceptiques, le vernis mal appliqué d'élégance française, l'athéisme de bon ton, s'effacent, et l'on voit surgir le véritable Anglais, bien nourri, actif, débordant de sève, appuyé sur un fond solide d'esprit puritain; trois nations incomplètement fondues, mais dominées, entraînées par les qualités vigoureuses de la plus forte; un esprit insulaire qui fait de l'isolement la règle de la politique aussi bien que de la morale et transforme chaque individu, comme la nation tout entière, en une citadelle armée contre les influences du dehors; dans cette étroite enceinte, l'énergie cultivée, resserrée, rejaillissant plus forte, comme un liquide comprimé se fraie un passage au dehors; l'amour de la liberté instruit à respecter celle du voisin; une âme repliée sur elle-même, soutenue par l'orgueil et le sentiment du devoir, fortement attachée à ses souvenirs, à ses traditions et à ses droits; un esprit tourné vers les applications pratiques, plus plein de faits que d'idées; en somme, un peuple admirablement doué pour l'action et marchant d'un pas tranquille et sûr dans la voie des progrès politiques, où les Français s'élancent par bonds prodigieux suivis de chutes profondes.

Tels furent les premiers modèles proposés à l'imitation des peuples, pendant un conflit de vingt ans; et, comme aucune péripétie ne devait manquer à ce drame épique, à la même époque, la raison d'État, incarnée dans un génie puissant et chimérique, exploitant à son profit le caractère universel de la Révolution française, essayait de domestiquer le sentiment national et de repétrir l'Europe par le plus singulier mélange d'idées nouvelles et de conceptions surannées. Tandis que l'ancienne politique méconnaissait les peuples, Napoléon distinguait très bien leurs aspira-

tions; mais il prétendait les dominer par son ascendant et leur imposer ses voies : dupe en cela de ces idéologues qui lui inspiraient tant de mépris; car le cadre administratif uniforme qu'il leur offrait, qu'était-ce, sinon l'esprit de la révolution retourné au profit du pouvoir? L'ancienne politique était un jeu de patience; l'épopée impériale fut un jeu forcené, qui entraîna l'Europe dans un mouvement vertigineux, secouant les trônes et les peuples, sans autres lois que l'intérêt du moment, appelant la Pologne aux armes et comprimant l'Espagne, remplaçant, en Italie, des républiques illusoires par un royaume plus illusoire encore, essayant en un mot de reconstruire l'empire de Charlemagne avec les matériaux de 89. C'est ainsi que le siècle s'ouvrit par la plus effrayante débauche d'intérêts et de forces qu'on eût encore vue dans le monde, comme pour démontrer que la force seule, même maniée par un génie surhumain, était désormais impuissante, et que rien ne se fonderait de durable sans le concours des peuples. La démonstration fut complète, lorsqu'on vit le César moderne échouer, moins devant la coalition des souverains, que devant le patriotisme des nations, qu'il avait réveillé, puis exaspéré.

Ce fut alors que l'Espagne, qu'on croyait morte, sous un gouvernement déconsidéré, se redressa tout à coup et montra aux Français étonnés, non pas ces gros bataillons serrés dont parle Bossuet, « semblables à des tours qui sauraient réparer leurs brèches », mais une nation fière, tenace, indomptable, enflammée par ses prêtres, toujours prête, comme au temps des Maures, à recommencer la lutte au couteau contre l'étranger, raidie dans son patriotisme au point qu'on eût pu croire que trois siècles de mauvais gouvernement avaient glissé sur elle et qu'elle retournait aux croisades, mais avec cette différence que l'ivresse de l'indépendance avait gagné jusqu'aux dernières couches du peuple et que les mendians eux-mêmes ressemblaient à des rois dépossédés. Dès lors, cette nation si grave et si malheureuse inspira du respect jusque dans sa hautaine indolence; on cessa de disposer d'elle par des « pactes de famille », et quand on se mêla de ses affaires, ce fut pour flatter ses passions plutôt que pour les contrarier. La diplomatie se donna quelquefois l'air de la régenter, mais en la priant humblement de n'agir qu'à sa guise, et en retirant vivement la main chaque fois que le lion se mettait à rugir.

A l'autre extrémité de l'Europe, dans cette immense et silencieuse Russie où dominait seulement la figure d'un maître entouré de serviteurs dociles, parmi ces peuples dont la physionomie est empreinte d'une sorte de résignation orientale, on vit,

en 1812, un sentiment national se former et grandir dans le danger public, embrasser avec amour cette patrie sans contours apparens, mais si rapidement incarnée dans son chef, bénir le terrible hiver protecteur de la terre russe, reconnaître et comme rassembler dans un élan patriotique les traits diffus de tant d'hommes épars pour en composer l'image d'un peuple bon, facile, patient, plus vivant par le cœur que par la pensée, plein de foi, d'abnégation et d'espérance, que les écrits des Tourguenef et des Tolstoï nous ont rendu familière. Le cyclone de l'invasion, en labourant la Russie, achevait de la révéler à elle-même.

Désormais le branle est donné dans toute l'Europe et le mouvement ne s'arrêtera plus. Comme on voit, sur les hauteurs, le soleil percer les nuages et faire étinceler tantôt un bout de forêt, tantôt un clocher, tantôt une prairie, quelquefois illuminer un pan tout entier de montagne, que la brume enveloppe de nouveau pour la découvrir plus tard, de même, dans le cours de ce siècle, tantôt un fragment de peuple, tantôt un autre, souvent une nation tout entière se réveillent et quelquefois retombent dans leur engourdissement jusqu'à des temps meilleurs. Parfois ce sont de simples épisodes, tels que la résistance obstinée du Tyrol aux armées françaises ; le plus souvent, c'est un drame complet, comme ces agitations de l'Allemagne et de l'Italie, dont notre génération devait voir le dénouement. Pendant cinquante ans, l'Allemagne se cherche péniblement, à travers les ambitions rivales et les idées contradictoires. Incertaine encore sous Napoléon, mobile et indécise comme ses frontières, poursuivant ses tronçons épars sans réussir à mettre son corps vigoureux, mais pesant, d'accord avec une âme à qui l'espace et le temps ne coûtent rien, flottant entre des intérêts trop bornés et des idées trop générales, un moment rassemblée sur le champ de bataille de Leipzig, elle disparaît et reprend pour un demi-siècle le travail de la pensée, jusqu'au jour où la discipline prussienne poussera son peuple vers l'action avec ce fracas de torrent prédit par Henri Heine. La dernière, elle entrera, comme nation, dans le système européen, dont elle était jadis le centre et qu'elle dominera de nouveau par sa masse et par son poids. Cette race laborieuse, réfléchie, pleine de persévérance et de force jusque dans ses préjugés, trouvera enfin un corps digne d'elle pour fixer sa pensée errante. Mais dans la joie de cette découverte, elle coupera les ailes à cette pensée dont elle fera momentanément l'humble servante de la patrie reconquise. Les universités seront enrégimentées : l'esprit allemand, pour être plus national, deviendra moins humain.

De l'autre côté des Alpes, le siècle assiste aux apparitions radieuses, coupées de brusques éclipses, de cette Italie si bien formée par la nature pour être le berceau d'une nation : sur ce sol privilégié, la montagne et la plaine se marient dans une harmonie lumineuse; les hauteurs modérées fleurissent en cités élégantes, pleines de souvenirs et de monumens augustes; les passions les plus violentes se fondent en grâce et en beauté, de même que les murs sombres des vieux palais s'animent sous la caresse du ciel. Ce peuple a derrière lui vingt histoires différentes, tantôt enchevêtrées, tantôt parallèles, et il a greffé l'une sur l'autre quatre ou cinq civilisations. Sorti le premier du chaos, il a jeté d'abord sa sève dans l'épanouissement de la Renaissance; puis il a payé cette maturité précoce par une sorte d'arrêt de développement. Pour n'avoir pas accepté la contrainte nationale qui unit, il a dû subir la domination étrangère qui divise. Mais il sait attendre: il a vu passer tant de choses sur la terre! Sous le joug de ses maîtres changeans, il a déployé une dextérité supérieure, une rare faculté de combinaison, une ténacité qui cède au temps sans renoncer à son but, une philosophie portée à se dédommager des malheurs présens par la certitude d'un meilleur avenir. Comment pouvait-il désespérer, lorsque son caractère propre était imprimé sur le sol et sur la pierre en traits si forts et si durables? lorsqu'un peuple de statues héroïques perpétuait dans le marbre le geste puissant des ancêtres et semblait veiller sur son tombeau jusqu'au jour de sa résurrection? Combien d'Italiens, pendant les siècles d'abaissement, n'ont-ils pas contemplé la *Nuit* de Michel-Ange et sa formidable *Aurore*, en songeant que l'Italie pourrait, elle aussi, secouer son sommeil et soulever son buste vigoureux? Aussi suffit-il d'un coup de vent, — que ce soit une campagne de Bonaparte ou quelque orage ré olutionnaire, — pour balayer un instant la brume qui l'enveloppe et montrer au monde ébloui les lignes de ce corps parfait, ranimées par un souffle de liberté. Lorsque la nuée se reforme après 1815, on entrevoit l'Italie toujours vivante derrière le mensonge des apparences; on la visite, on l'admire, on la plaint. Son réveil annoncé, prédit, ne surprendra personne, elle-même moins que tout autre. L'Europe, en lui tendant la main, ne fait à ses yeux qu'acquitter une ancienne dette. A la fois souple et passionnée, elle conservera son double caractère, adroite à saisir et à suivre son intérêt sur la scène compliquée du monde, grave et vraiment romaine lorsqu'elle se recueille dans la contemplation de ses grands souvenirs. C'est ainsi que, dans les fondemens de l'édifice qu'elle habite, à travers le badigeon contemporain, derrière la façade

pompeuse d'un Palladio, plus loin même que la majesté d'un Bramante, on découvre tout à coup une vieille arche romaine dont l'orgueil inébranlable supporte sans plier toutes ces constructions parasites.

Le soleil du siècle, en montant sur l'horizon, ne cessait de découvrir de nouvelles perspectives et de faire saillir les formes réelles des peuples sous leur vêtement d'emprunt. Si l'on oublie pour un instant le sang et les larmes que ces renaissances ont coûté, il faut convenir qu'il n'est pas de plus merveilleux spectacle et que l'Europe débarrassée de ses voiles est infiniment plus belle et plus riche de contours. Que représentait à nos pères la péninsule des Balkans, sinon le champ de bataille séculaire des chrétiens et des musulmans? A l'ombre des forteresses du Danube, si souvent prises et reprises, sur ces routes piétinées par les armées, ils donnaient un regard distrait à leurs frères opprimés, que les mémoires du temps dépeignent dans une humble attitude, courbés sous le fouet des janissaires, semblables à ces longues files d'esclaves que, sur la colonne Trajane, les légionnaires poussent devant eux. Cependant la nouvelle ère, à peine ouverte, rend à la lumière les nations ensevelies depuis trois siècles et comme embaumées dans la domination turque, qui conserve encore plus qu'elle ne détruit. Ce sont d'abord les Serbes, endormis sur leur poste de combat, parmi ce dédale de fleuves et de montagnes qui avait égaré si longtemps leur monarchie errante : les voilà debout, jeunes avec des traits vieux, tels que des Francs ou des Goths qui auraient sommeillé depuis les Théodebert et les Alaric. Ils secouent avec peine la courbature de cette longue torpeur et gardent je ne sais quelle tristesse incurable, propre aux races fières qui ont été abreuvées d'amertume.

A côté d'eux, les Roumains, plus souples, plus politiques, instruits pendant des siècles à se dérober comme une matière fluide entre les mains des vainqueurs : les récits des voyageurs peignaient encore, au début du siècle, la campagne vide, les habitans cachés dans les forêts ou même sous terre, le pays dévoré par les armées de passage comme un champ d'Afrique par une nuée de sauterelles, ou mis en coupe réglée par des princes qui achetaient à Constantinople le droit de commander. Cependant les moissons et les hommes repoussent par enchantement dans ces riches campagnes. Un peuple ingénieux, remuant, composé de sagesse antique et d'ardeur juvénile, une brillante noblesse, des traditions militaires, un art suprême et presque italien pour tirer parti des situations indécises, une

liberté conquise sans fracas et qui a placé peu à peu l'Europe en présence d'un fait accompli, tels sont les dons vraiment supérieurs qui ont rendu cette jeune nation respectable le lendemain du jour où l'on apprenait son existence.

C'est au contraire aux acclamations du monde que le peuple grec a manifesté la sienne. Le canon de Missolonghi a éveillé plus d'échos en Europe, mis en mouvement plus de journalistes, d'orateurs, de diplomates et de poètes, que trois ou quatre révolutions d'un grand peuple : comme s'il appartenait à ce rocher entouré d'eau de fixer l'attention du globe et de changer les proportions des événemens! A l'ombre du Parthénon, le présent se double de la majesté du passé; chaque émotion est une réminiscence. Que cette maigre terre, d'un profil si noble, d'une si glorieuse nudité, puisse porter tant de souvenirs et tant d'espérances, c'est un des plus beaux triomphes de l'âme sur la matière. Parmi les États continentaux enfoncés dans la terre grasse, immenses troupeaux humains ruminant leur pâture, il était bon qu'une petite nation nerveuse et vive montrât ce qu'on peut faire encore avec la mer libre et beaucoup d'esprit. La Grèce tout entière n'est qu'un port de refuge et une base d'opération. Un Grec ne renferme pas sa patrie entre le Pinde et Cythère : il la voit répandue sur les flots, qu'il écume de Suez à Gibraltar et de Marseille à Odessa; et par delà les mers, il étend la main vers d'autres horizons qu'il possède déjà par la pensée : Smyrne, la Crète, Constantinople même, tant il lui est impossible de distinguer ses souvenirs de ses droits. — C'est, du reste, un trait commun à toutes ces jeunes nations qu'elles vivent, comme on dit, d'espérance et d'eau claire, et que le moment actuel leur semble un point insignifiant dans le vaste tableau de leur destinée. Cette foi robuste est contagieuse. On les aime parce qu'elles espèrent et parce qu'elles croient. Un pèlerin en marche, fût-il maigre et poudreux, est plus beau qu'un fermier qui digère au coin du feu.

Mais il est un spectacle plus attachant encore pour quiconque poursuit le mystère de la vie et cherche à deviner le tableau dans l'ébauche : c'est le travail inachevé qui semble découper, dans le bloc central de l'Europe, de nouvelles figures de peuples. Ailleurs, les nations sont sorties tout armées de la raison d'État, comme Minerve du cerveau de Jupiter; ou bien elles ont brisé le moule historique comme une enveloppe inutile. Petites ou grandes, solides ou fragiles, mais simples et d'un seul jet, l'œil les embrasse aisément. Ici, elles continuent d'évoluer autour d'une vieille monarchie qui les contient, les apaise et les dirige sans les absorber.

Les Etats rangés sous le sceptre de la maison d'Autriche ressemblent aux échelons d'une armée en marche qui, après avoir fait tête du côté de l'Orient, serait partie pour la domination de l'Occident et aurait pris racine sur place. Déjà les têtes de colonnes étaient postées sur le massif des Alpes ou dans le quadrilatère de Bohême; le corps d'armée, appuyé sur les régimens croates et sur la cavalerie hongroise, traînant dans ses bagages un morceau de Pologne, prenait l'Allemagne en queue et en flanc. A dix siècles de distance, la plupart de ces peuples occupaient encore leur terrain d'invasion et restaient dans l'ordre où ils s'étaient précipités sur l'Europe. Leur mouvement vers l'Ouest était si prononcé, qu'ils avaient négligé les deux grandes voies naturelles d'une civilisation mieux assise, le bas Danube et l'Adriatique. On sait à la suite de quelles luttes mémorables, dont la crise de 1866 n'est que le dernier épisode, l' « Empire de l'Est », arrêté dans sa marche, dut refluer vers l'Orient. C'est alors qu'il accomplit ce changement de front qui restera un des faits les plus curieux de l'histoire; non qu'il subisse autant qu'on l'a dit le fatal attrait de Byzance : il se contente d'occuper fortement ces deux grandes routes trop longtemps négligées, l'Adriatique et le Danube; et c'est assez pour mettre à l'avant-garde ces mêmes nationalités qui suivaient en soutien la tête allemande de l'Empire. Une pareille évolution ne se fait pas sans encombre. Les nations qui, brusquement, passaient du second rang au premier, jalouses de justifier cet honneur inattendu, fouillèrent à la hâte dans leurs archives et en exhumèrent tous leurs vieux parchemins. Les plus heureux ou les plus habiles furent les Hongrois, peuple cavalier, politique, audacieux, conquérant, à la fois fier et discipliné, le dernier venu en Europe; il n'a dans l'histoire que quelques pages, mais les plus éclatantes, et quelques héros, mais les plus purs; fidèle à la solidarité militaire qui l'a maintenu intact parmi les populations hostiles ou mal soumises, peu enraciné sur une plaine immense où les villages ressemblent à des campemens de nomades, il a échappé, par cette mobilité même, à l'abaissement de la domination turque et il a refait ses cadres rompus, comme un corps de cavalerie se disperse et se reforme instantanément. Mais il est plus facile à une cavalerie de conquérir les peuples que de les transformer à fond : dans leur mouvement de conversion, les Hongrois poussent devant eux plusieurs petits peuples, qui, à leur tour, refusent de marcher confondus avec le bagage.

Parmi les autres nations qui composent cette monarchie, la nation tchèque est la plus éveillée, mais aussi l'une des plus mal-

heureuses, des plus tenaces et des plus grandes dans sa petite taille. Avoir été le cœur et le cerveau de l'Europe, le centre de l'empire sous les Luxembourg, le centre de l'intelligence avec Jean Huss; avoir, avant tous les autres, versé son sang pour une idée, secoué le joug de l'église féodale, proclamé la liberté de conscience; puis, malgré la plus sanglante répression, après deux siècles d'un morne silence, donner de nouveau le signal de la résistance à la tyrannie religieuse; subir ensuite la domination savante des jésuites, qui retournent ce vieux sol rebelle pour en extirper un fond vivace d'hérésie; servir d'enjeu dans des batailles qui n'intéressent pas la destinée du pays, au point que pendant un siècle toute bonne guerre commence par un siège de Prague, et, en dépit de tant de vicissitudes, de massacres, de dépeuplemens, retrouver la conscience nationale au fond d'une vieille langue obstinée, élever ainsi l'idéal de la patrie en dehors et au delà de l'histoire, l'envelopper dans ce mystère des origines sur lequel aucun titre postérieur ne saurait prévaloir, — c'est le signe d'une âme indomptable et bien digne de reprendre sa place dans le concert des peuples.

Pour achever cette peinture de l'Europe, il faudrait suivre et montrer partout les réveils ou les renaissances des nations: — les soubresauts de la Pologne, victime de ses propres fautes au moins autant que du conflit des ambitions, et qui aurait vécu si elle avait déployé autant de suite et de liaison dans ses desseins qu'elle a montré de persévérance dans ses souvenirs, mais acharnée à la politique du tout ou rien et regrettant peut-être aujourd'hui d'avoir dédaigné les demi-concessions de ses maîtres; — à l'autre bout de l'Europe, des nations toutes neuves et presque sans passé: une Belgique obtenant sans coup férir cette liberté pour laquelle on s'égorge ailleurs, patrie improvisée par une alliance des anciennes libertés locales avec de solides intérêts contemporains; — une Norvège renouant la chaîne des temps après une éclipse de cinq siècles, impatiente et comme à l'étroit parmi ces rochers grandioses et mélancoliques qui assombrissent son âme agitée, de même que les montagnes étendent leur ombre sur ses fiords, et, dans son amertume, disposée à rejeter sur ses voisins les torts de la nature; — une Irlande non moins fameuse que la Pologne, impressionnable, éloquente, dramatique, pleine de finesse et de gaîté, avec de brusques emportemens, mais des ressources, une fécondité qui lui ont permis d'attaquer pendant trois siècles la barrière la plus savante que jamais ingénieurs politiques aient dressée contre une race vaincue.

Il faudrait encore montrer les progrès du sentiment national

parmi ces peuples si respectables qui, après avoir rendu de grands services à la civilisation, semblent se retirer des affaires internationales et se reposer dans la contemplation du passé : le Portugal, qui a découvert un monde ; — la Hollande, cette antique gardienne des libertés de l'Europe, borne extrême contre laquelle ont échoué tous les despotismes ; — la Suède, ce soldat de la Réforme sans lequel l'Allemagne protestante ne serait jamais sortie du néant ; — le Danemark, si héroïque, hier encore, sur son Danebrog, et défendant seul l'indépendance des petits peuples, comme il avait défendu seul, jadis, les droits des neutres sous les bombes des Anglais ; — la Suisse enfin, c'est-à-dire trois races unies sans se confondre, exemple admirable d'une âme nationale indépendante des fatalités d'origine. Non seulement on trouverait chez ces peuples l'amour de la patrie aussi vif qu'autrefois, mais on constaterait qu'il s'est propagé depuis la tête jusqu'aux plus humbles membres de chaque nation ; de sorte que, si le patrimoine de gloire ne s'est point accru par de nouvelles acquisitions, il est cependant devenu plus populaire, et par suite plus inviolable. La Hollande ne s'appelle plus « Leurs Hautes Puissances les États généraux ; » on ne connaît plus en Suisse les privilèges féodaux de « Messieurs de Berne » ou de la ligue des Grisons, ni la rigueur théocratique du conseil de Genève. En Portugal ou en Suède, le soin des intérêts du pays n'est plus un privilège aristocratique. Mais qu'une grande puissance menace, même de loin, leur indépendance, et l'on ne verra pas ces peuples abandonner leurs nobles ou leur gouvernement, comme cela se faisait naguère. Une prétention de l'Angleterre en Portugal, une note allemande en Suisse, soulèvent aujourd'hui plus de tempêtes que ne faisait jadis le séjour d'une armée étrangère. Chacun prend sa neutralité au sérieux et s'arme de son mieux pour la défendre.

Tant il est vrai qu'en politique extérieure, le grand fait du siècle est la renaissance ou le développement de l'esprit national.

II

En présence d'un mouvement si général et si soutenu, la diplomatie avait trois partis à prendre : le combattre, — l'exploiter, — ou le servir. C'est ce qu'elle a fait tour à tour, avec un succès fort inégal.

Elle a d'abord combattu le mouvement national sous toutes ses formes. Ce système porte un nom dans l'histoire : il s'est appelé la Sainte-Alliance. Il est si connu qu'on n'a pas besoin d'insister. Quoique battu en brèche, il a tenu bon jusque vers le mi-

lieu du siècle, grâce à l'assurance imperturbable d'un homme d'État célèbre, qui se flatta d'enchaîner le monstre populaire par les mêmes artifices dont il avait enveloppé la fortune chancelante de Napoléon. Opposant un front serein aux plus cruelles déceptions, il disait en 1848 à M. Guizot : « L'erreur n'a jamais approché de mon esprit (1). » On a essayé de réhabiliter les traités de 1815 sous prétexte qu'ils ont donné quarante ans de paix à l'Europe. Je ne saurais partager cette admiration. Que penserait-on d'un ingénieur chargé de régler le cours d'un torrent irrésistible, s'il se contentait d'élever un barrage en travers de la vallée? Les villages voisins s'endormiraient dans une trompeuse sécurité, jusqu'au moment où les eaux, rompant la digue, renverseraient tout sur leur passage. Les politiques du Congrès de Vienne ne firent pas autre chose. La France elle-même, tout en déclamant contre les « odieux traités, » n'apercevait ni la force ni la direction des eaux menaçantes qui s'accumulaient derrière ce fragile rempart; et lorsque, plus tard, elle travailla de ses mains à le démolir, elle fut la première submergée. Si, dès 1815, les gouvernemens, au lieu de combattre le mouvement national en Italie et en Allemagne, s'étaient efforcés de le diriger, peut-être nous auraient-ils épargné les douloureuses surprises de la fin du siècle.

Du reste, du côté des peuples, la lutte était si simple et le bon droit si évident, que, malgré beaucoup de souffrances, cet âge laisse une impression d'héroïsme juvénile. On montait joyeusement à l'assaut de la vieille citadelle. Les tuteurs de l'Europe avaient beau renforcer leurs grilles, les nations enfiévrées passaient au travers et couraient à de suspects rendez-vous. La Belgique jouait la pièce du *Mariage forcé :* malgré les supplications des puissances garantes, elle faussait compagnie au roi des Pays-Bas. L'Italie s'enveloppait dans un manteau couleur de muraille et se faufilait chez les carbonari, un poignard caché dans sa ceinture. Les étudians allemands chantaient, derrière leurs lunettes, de terribles « *Gaudeamus igitur,* » et faisaient trembler les trônes en battant la mesure avec leurs chopes. Temps heureux et naïf, où le drapeau tricolore semblait contenir dans ses plis les libertés du monde!

Cependant la diplomatie ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle faisait fausse route. Ne pouvant supprimer le mouvement national, elle cessa de l'attaquer de front. Elle entreprit de le tourner, c'est-à-dire de le faire servir à ses fins particulières. On flatterait les peuples, on les encouragerait au besoin et l'on aurait toute une

(1) Voir la remarquable étude de M. A. Sorel sur Metternich, dans ses *Essais de critique et d'histoire.*

clientèle de nations vassales qu'on pourrait opposer à ses adversaires. C'était reprendre, avec d'autres armes, la vieille tactique de l'ancien régime, en substituant seulement des confédérations de peuples aux confédérations de princes. On imiterait ainsi ces politiques du temps passé qui avaient su plier à leurs desseins les forces les plus réfractaires et même la passion religieuse. Les affaires de Grèce offraient la première occasion d'appliquer cette nouvelle méthode. On vit les puissances, enflammées d'un beau zèle pour la liberté, rivaliser de promesses et même de secours effectifs; et cette émulation de popularité les poussa jusqu'à Navarin, cette victoire célèbre, remportée presque involontairement, que Wellington qualifiait d'événement malencontreux.

Par malheur, le sentiment national se retourne généralement contre ceux qui l'exploitent. Autrefois les gouvernemens disposaient de mille moyens de séduction : ils avaient les subsides en argent, que personne, pas même l'empereur, ne rougissait d'accepter; ils pratiquaient dans les cours des intelligences, en attaquant les souverains par leurs passions, les ministres par l'avarice ou la vanité. Mais aujourd'hui tous ces procédés sont percés à jour et la fierté des nations ne s'accommode d'aucun lien de dépendance. Quel ressort fera-t-on jouer pour gagner définitivement un peuple? La reconnaissance? Nous sommes bien revenus de cette illusion généreuse : l'ingratitude, déguisée sous le nom de patriotisme, paraîtra toujours aux nations le plus saint des devoirs. Les liens dynastiques? Ils ne sauraient prévaloir à la longue contre les sentimens du pays. La parenté de race? Elle n'a jamais contre-balancé le plus faible intérêt d'État. La ressemblance des institutions? Je ne vois pas que les républiques de l'Amérique du Sud entretiennent des rapports fort amicaux.

Cependant la diplomatie a tout mis en œuvre. Pendant une trentaine d'années, elle s'est acharnée à la poursuite de cet avantage insaisissable qu'on nomme *influence*. « Il faut aux États de la considération, » disait un des diplomates les plus avisés de l'ancien régime (1). Mais n'est-ce pas hasarder cette considération que de la fonder sur un crédit purement illusoire? Le négociateur ressemble alors à ce fils d'Éole des *Lettres persanes*, qui invite les peuples à s'enrichir dans l'empire de l'imagination : « Peuples de Bétique, voulez-vous être *puissans?* Imaginez-vous que vous l'êtes. Mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre *influence* a doublé pendant la nuit. Levez-vous ensuite; et, si vous

(1) *Le Secret du Roi*, par le duc de Broglie, I, p. 515.

avez des *cliens* et des *alliés*, allez les payer de ce que vous avez imaginé, et dites-leur d'imaginer à leur tour. »

Qu'est-ce en effet qu'un commerce de sympathie sans résultat? qu'est-ce qu'une entente cordiale, quand on s'en tient au sourire et à la poignée de main? qu'est-ce qu'une influence qui n'enfante pas? Peut-on mesurer sa force et son rayon? sonder le fond des cœurs? L'amour platonique est une belle chose; mais il n'a rien à voir dans les relations des gouvernemens.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe, on a parlé, en France, d'entente cordiale avec l'Angleterre. Cependant les relations des deux pays étaient loin d'être faciles. Ils se heurtaient sur tous les points du monde, et chacun d'eux paraissait principalement occupé de ne point marcher à la remorque de l'autre. En 1830, Talleyrand déclarait l'alliance anglaise nécessaire; elle lui sembla funeste trois ans plus tard. Or, entre ces deux dates, il n'y avait rien de changé, que la vanité de Talleyrand blessée. Il y avait aussi l'amour-propre, encore plus irritable, de Palmerston. Cet homme d'État fougueux, toujours prêt à dégainer, d'autant plus entêté dans ses démêlés que le motif en était plus frivole, dissimulant sous la crânerie de l'attitude le peu de consistance de ses combinaisons, remportant avec fracas des victoires sans lendemain, personnifie la politique d'influence comme Metternich celle de la répression.

Si l'on veut se faire une idée de l'étrange atmosphère dans laquelle vivaient alors les hommes d'État, il faut voir la France et l'Angleterre aux prises, pendant vingt ans, dans la péninsule Ibérique. Mais qui peut suivre aujourd'hui les péripéties de ce fastidieux tournoi? qui s'intéresse à Dom Miguel, si ce n'est les porteurs du fameux emprunt? qui a retenu les noms de Mendizabal et d'Ituritz, dont l'élévation ou la chute mettait en rumeur les nouvellistes de Paris et de Londres? et qui croirait que le mariage de la reine Isabelle nous parut presque une revanche de Waterloo? On jouait à la guerre de succession d'Espagne; on manœuvrait sur le terrain où Wellington s'était illustré contre les armées de Napoléon; mais les seules batailles étaient des crises ministérielles, et le peuple espagnol, qui ne se dérange pas pour si peu, préférait les combats de taureaux.

Le chef-d'œuvre de la politique oratoire fut de prêter une sorte d'existence collective à l'Europe. La transition était naturelle: puisque les peuples se mêlaient d'avoir une âme, pourquoi l'Europe n'en aurait-elle pas une aussi? On sentait bien toutefois que cette âme ne pouvait être de la même espèce, puisqu'elle animait tant de corps différens; mais les profonds politiques qui pensaient mener

le chœur des nations n'étaient pas embarrassés pour si peu. Ils imaginèrent un conseil de l'Europe dans lequel les puissances de premier rang auraient droit à un fauteuil, tandis que les petits États se tiendraient modestement sur un tabouret. Cette assemblée s'appela le *Concert européen*. Tels, chez les anciens Grecs, ces amphictyons, institués pour maintenir l'harmonie entre les glorieuses cités hellènes, mais qui ne les empêchèrent jamais de s'égorger les unes les autres, jusqu'au jour où Philippe de Macédoine leur infusa une âme de sa façon, par des moyens qui n'admettaient point de réplique. Ces arbitres de l'Europe s'engagèrent solonnellement à terminer ensemble et d'un commun accord toutes les brouilleries des gouvernemens. L'invention parut si belle, que, pendant un temps, les hommes d'État eurent la bouche pleine du concert européen. En faire partie devint l'objet suprême de l'ambition d'un peuple ; en être exclu, le comble de l'infortune ; et, pour avoir perdu notre place dans cet aréopage, nous faillîmes, en 1840, mettre le feu à l'Europe.

Or ce fameux concert ne produisit le plus souvent qu'une désastreuse cacophonie : chaque exécutant, voulant être chef d'orchestre, se serait cru déshonoré s'il avait réglé son instrument sur celui du voisin. Il est vrai qu'on a signé ensemble un certain nombre de traités. Mais ces actes, dressés le lendemain des batailles, ne sont point des gages de paix et de concorde. Nés de la guerre, ils portent le plus souvent la guerre dans leurs flancs, et, comme jadis, ne font que constater l'équilibre momentané des forces. Entre le mouvement national qui repousse toute ingérence étrangère et je ne sais quel rêve de fédération européenne, il y a contradiction dans les termes (1).

Ainsi la diplomatie, d'abord hostile aux revendications nationales, ne fut pas beaucoup plus heureuse dans ses gauches tentatives pour les confisquer à son profit. Vainement employa-t-elle ses grâces les plus pénétrantes et ses sourires les plus irrésistibles pour attirer à elle ces forces nouvelles et les enrégimenter sous sa bannière. Les peuples se laissèrent flatter, mais répondirent par des grognemens ou des coups de dents chaque fois qu'on essayait de les faire sortir de la sphère la plus étroite de leurs intérêts. Ils se montrèrent superbement ingrats et grossièrement attachés, comme des parvenus qu'ils étaient, au bon sens terre à terre qui leur conseillait de rester chez eux. Ils avaient le cœur du bonhomme Chrysale, qui s'intéresse principalement à son pot-

(1) Voir les argumens invoqués en faveur de cette politique dans l'*Histoire diplomatique de l'Europe*, par A. Debidour, et dans l'ouvrage de M. Thureau-Dangin sur la Monarchie de Juillet, particulièrement le 4e volume (la Crise de 1840).

au-feu et ne s'informe pas de ce qui se passe dans la lune. Frustrés dans leurs espérances, les politiques durent remplacer les faits par les paroles. Ils se vantèrent d'un crédit qu'ils n'avaient pas. Ils firent des manœuvres savantes devant les parlemens ébahis et quand on demandait où se cachaient leurs troupes, et quel était le terrain conquis par leurs victoires, ils étalaient des influences, bien sûrs que personne n'irait interroger un par un les habitans des pays désignés pour s'enquérir de leurs véritables sentimens. Impuissans à fonder un système sur le véritable équilibre des forces, déroutés par ces nations qui ne comprenaient rien à la grande politique, ils donnèrent le change à l'opinion en constatant, par des traités solennels, de prétendus accords qui entretenaient soigneusement toutes les causes de malentendus.

Tel fut à peu près l'état de l'Europe jusqu'aux approches de la guerre d'Italie. Les événemens qui se sont déroulés depuis lors ont été glorieux pour les uns, funestes pour les autres, selon la justesse des calculs ou le sort des armes : du moins ont-ils condamné cette politique de trompe-l'œil et déterminé des accords ou des rivalités plus conformes à la nature des choses.

III

Tandis que la vieille Europe s'épuisait en vaines combinaisons, deux États déjà respectables par leur passé, mais jeunes par l'espérance, entraient en scène et devaient modifier profondément les procédés de la diplomatie : c'est la Prusse et le Piémont. Depuis longtemps déjà, ils avaient abandonné ces manœuvres correctes qui sont le triomphe des chancelleries, pour prendre la tête du mouvement national en Allemagne et en Italie. Dès 1833, tout en accédant pour la forme à la ligue des rois contre les peuples, la Prusse jetait les fondemens de cette union douanière d'où devait sortir l'unité allemande. A la politique pompeuse des principes, elle opposait celle des résultats. Convaincue que la fusion des peuples ne se fait pas par des déclarations sonores et qu'il faut une base de granit à ces édifices toujours menacés, elle se gardait également contre l'esprit de croisade et contre l'entraînement des foules, et refusait la couronne impériale des mains du parlement de Francfort. Le Piémont, moins circonspect, se faisait battre, en 1848, à Custozza. Mais il était de l'intérêt de ce royaume de se compromettre pour la cause nationale. Trop longtemps on l'avait vu se ménager entre les partis contraires : quelquefois l'imprudence est le meilleur des

calculs et certaines défaites matérielles sont des victoires morales.

Sans doute, il est pénible de reconnaître que les œuvres les plus durables de l'Europe contemporaine ont été faites à nos dépens ou contre nous. Mais c'est la seule manière de nous instruire sur la cause de nos revers. Notre excuse est dans ce vieil adage, qu'il est plus difficile de conserver que d'acquérir et de bien user de sa fortune que d'en construire une nouvelle. De deux États dont l'un est jeune et l'autre ancien, l'un a tout à gagner, l'autre tout à perdre. L'un voit devant lui son but, l'autre craint de le dépasser. Pour le premier, les fautes ne sont que des écarts de jeunesse, et souvent même, en l'éclairant, lui profitent; le second ne saurait faire un faux pas sans que tout son organisme n'en soit ébranlé.

Toujours est-il qu'en Italie et en Prusse, les grands hommes ne manquèrent point aux grandes occasions. Personne n'a oublié la finesse, la ténacité, la patience, le mélange de calcul et d'audace, et même les emportemens à demi sincères qui composent la physionomie du comte de Cavour ; et nous avons encore sous les yeux cet autre personnage d'un génie brusque, impérieux, d'un dévoûment hautain pour sa patrie, habile à manier les hommes tout en les méprisant, plein de son but et parfaitement indifférent sur le choix des moyens, né tout exprès et formé par la nature pour trancher avec l'épée les nœuds gordiens que la lenteur allemande embrouillait depuis des siècles, de même que son éloquence nerveuse rompt et disloque ces périodes majestueuses dont se moquait Voltaire. Dans les succès de ces deux hommes d'État, il y a eu du bonheur et de l'adresse. Suivant le mot de Richelieu, qui s'y connaissait, « il faut que le jeu en die et que le joueur sache bien user de la chance. » Toutefois, si on laisse de côté l'à-propos, le tour de main, les fautes de l'adversaire, le hasard favorable d'un entretien à Plombières ou à Biarritz, au-dessus des accidens passagers, des différences de pays et de tempérament, un trait commun rapproche les deux figures : c'est l'intelligence des nécessités de la politique nouvelle, qui doit consister dans la coïncidence d'un vigoureux intérêt d'État avec le sentiment national. La raison d'État toute seule donne la politique d'un Metternich. Elle est faite de prudence et d'atermoiemens. Elle peut ajourner les questions nationales, elle ne les supprime pas. D'autre part, le sentiment tout seul touche, intéresse, mais il ne suffit ni à relever les empires ni à les conserver. La chute de la Pologne, l'échec du parlement de Francfort en 1849, les vœux stériles pour la liberté de l'Italie pendant un demi-siècle, l'ont prouvé surabondamment. Le principe des nationalités, quand il

n'est pas pondéré par le lest de l'intérêt d'État, produit la politique vacillante d'un Napoléon III.

Cavour et Bismarck ont compris qu'ils ne pourraient rien faire sans le vœu des peuples, mais qu'il appartenait aux gouvernemens de les diriger et de les contenir. L'un a mis au service de l'unité italienne cette diplomatie piémontaise dont le savoir-faire est devenu proverbial ; il a donné à la péninsule le pivot qui lui manquait. L'autre nous a raconté lui-même ses dégoûts devant le potage à l'eau claire de la Diète germanique, image réduite de cette politique verbeuse où l'Europe se complaisait depuis 1815. Il a deviné que tout cet étalage d' « influences » ressemblait à des armures vides campées sur des chevaux empaillés, qui tomberaient au premier coup de canon. Cependant, comme il était aussi prudent qu'audacieux, il commença par un remue-ménage en Danemark, pour voir si l'Europe se réveillerait. L'Europe ne bougea pas et Bismarck comprit qu'il pouvait tout se permettre. Le coup de tonnerre de 1866 renversa toutes les anciennes apparences de l'ordre européen. Il est inexact de dire que ce fut le triomphe pur et simple de la force. En réalité, la Prusse apportait aux Allemands ce qui leur a toujours manqué : la contrainte nécessaire, irrésistible, sans laquelle il n'y a point d'unité. Toutefois, des deux forces que Bismarck mettait en jeu, la raison d'État et le sentiment national, la première seule lui inspirait un culte qui ne s'est jamais démenti. C'est par là qu'on a pu dire qu'il était un homme d'ancien régime. Il n'a contracté avec la seconde que des alliances passagères, tempérées par une ironie méfiante. Allemand, certes, il l'est jusqu'à la moelle ; mais « les droits » des nations, c'est-à-dire leur conscience distincte de l'intérêt d'État, lui inspirent un dédain qu'il n'a jamais pris la peine de dissimuler. Il a patronné tour à tour et sans contrôle toutes les théories écloses dans le cerveau des professeurs, quand elles étaient favorables à ses desseins, tantôt celle des droits historiques, tantôt celle des races, de même qu'il traitait successivement avec tous les partis dans le Reichstag, sans trop se soucier des difficultés du lendemain. Il n'a pas vu que chez les peuples d'une civilisation avancée, le véritable lien n'est ni la langue, ni la race, ni des origines souvent contestables, mais la volonté bien arrêtée de vivre ensemble. Il a méconnu chez les autres cette conscience qu'il rendait à sa propre patrie et attaché un boulet au pied de l'Allemagne ressuscitée.

Ainsi la diplomatie doit ses plus grands triomphes dans ce siècle à l'alliance d'un intérêt d'État solide avec un sentiment national incontestable.

Ira-t-on plus loin? Verrons-nous l'antique sagesse des gouvernemens se mettre à la remorque des jeunes et bruyantes nationalités? Suffira-t-il à celles-ci de signifier, par d'impérieux vagissemens, leur volonté de se débarrasser de tous les maillots et de toutes les lisières, pour qu'aussitôt les pouvoirs complaisans les laissent courir en liberté?

Bien des signes annoncent en effet que la raison d'État, tutrice morose des peuples, a perdu quelque chose de cette superbe confiance qu'elle déployait autrefois, lorsqu'elle sacrifiait des milliers d'hommes au bien public et qu'elle étouffait sans scrupule les contradictions. Elle est devenue timide et raisonneuse; elle plaide les circonstances atténuantes, tandis que l'audace, avec la popularité, passe dans le camp des revendications nationales. Qui doute aujourd'hui, par exemple, que l'Irlande obtiendra ce qu'elle demande? Les partisans de l'Union semblent résister pour l'honneur; ils seraient certainement soulagés si quelque habile homme leur offrait une transaction qui mît leur conscience d'État d'accord avec le sentiment public. Il faut avouer que leur situation n'est pas agréable : on les traite, en plein parlement, de mauvais frères et de Judas. A la Chambre des lords, il est vrai, les applaudissemens discrets et parfumés qui tombent des tribunes les dédommagent un peu des coups de poing nationaux qu'ils reçoivent ailleurs. Mais aux hommes d'État modernes, le suffrage des salons ne suffit pas : il leur faut une popularité qui sente la bière et le whisky. Ailleurs, en Autriche-Hongrie, les nations parlent si haut, et dans toutes les langues à la fois, qu'il ne s'agit pas de les faire taire, mais tout au plus de gagner du temps.

Plaignons les hommes d'État futurs : leur tâche va devenir singulièrement ingrate. Leurs devanciers sculptaient hardiment la figure des nations, et, prenant à pleines mains la grasse argile des peuples, ils en façonnaient des statues colossales. Ils avaient la joie de créer, qui est un plaisir des dieux; de temps en temps, lorsqu'ils écartaient le voile qui enveloppait leur œuvre mystérieuse, une immense acclamation, partie d'en bas, saluait les traits divins de ces grandes figures qui s'épanouissaient dans la lumière. Tout récemment encore, les créateurs de l'Italie et de l'Allemagne n'étaient-ils pas portés et soulevés par l'enthousiasme populaire comme par un flot puissant? Aujourd'hui le devoir du politique est tout autre : il ne s'agit plus de célébrer les noces bruyantes des peuples, mais de les détourner du divorce, en leur démontrant que le plus mauvais ménage vaut encore mieux que la meilleure séparation. Fâcheuse besogne, qui n'a rien d'hé-

roïque. Nous touchons à cet âge critique où le sentiment national, après avoir rapproché les peuples et multiplié leurs forces, tend à les diviser, par suite à les affaiblir.

Voici ce qu'on pourrait dire aux nations : Ne vous pressez pas, réfléchissez encore. Pensez aux périls du lendemain, aux discordes qui vont éclater dans votre propre sein. Vous manquez d'expérience. Votre patriotisme est vif et sincère, mais il est sentimental et mal éclairé. Portez une main prudente sur vos vieilles institutions. Souffrez que vos gouvernemens tempèrent quelquefois vos ardeurs. Avez-vous calculé les conséquences de votre petite taille dans la mêlée des peuples? Comment remplacerez-vous ce rempart qui vous gêne, mais qui vous abrite? Savez-vous ce qu'il faut de dépense, d'armemens, de diplomatie, pour défendre l'intégrité d'un territoire? Voyez-vous ces voisins en armes qui guettent vos défaillances? Et puis, ne vous reste-t-il rien à apprendre sous la férule de vos maîtres? Imiterez-vous ces peuples pour lesquels l'indépendance est le droit de ne rien faire et qui, souverains sans partage d'un domaine admirable, ne savent point en tirer parti? A ceux-là, sans doute, quelques siècles de travail silencieux, sans parlement et sans journaux, eussent été fort utiles. Avant de décider sur les affaires d'État, il faut aller à l'école. Mais soit! vous êtes des peuples adultes et bien formés, vous comptez même une longue suite d'aïeux, votre patriotisme n'est pas une invention de grammairiens. Il reste encore à savoir où s'arrêtera cette décomposition du corps politique. Votre réclamation va en soulever vingt autres tout aussi respectables, si la conscience des peuples varie avec leur langue, et s'il suffit, pour avoir droit de cité parmi les nations, de parler des jargons différens dont l'origine remonte aux époques barbares. Eh quoi! faut-il revenir à l'âge de la tour de Babel? Quelle barrière arrêtera cette folle entreprise, si ce n'est cette raison d'État dont vous faites si bon marché?

Et si les peuples demandent au nom de quelle autorité on prétend leur imposer des bornes, on peut leur répondre hardiment : « Au nom de votre propre conservation. » Le point précis où le mouvement national cesse d'être légitime, c'est lorsqu'il compromet l'existence même du corps qu'il a la prétention d'animer. Mais comment fixer ce point? Par la prévoyance, par le calcul, par la comparaison des forces, c'est-à-dire par une série d'opérations qui rentrent, au premier chef, dans les fonctions de l'État.

Un peuple qui ne sait pas faire de sacrifices à l'intérêt d'État ne mérite pas le titre de nation : il végète dans une éternelle enfance. Il est à peine supérieur aux tribus du désert ou aux noires

peuplades de l'Afrique. Car enfin on chérit aussi l'indépendance au Sahara et au Dahomey. Une vraie nation n'arrive à la maturité que lorsque sa conscience, tardivement éclose, égale et remplit sa destinée. Le merveilleux n'est pas qu'un peuple se révolte et secoue ses fers : c'est qu'il entre un jour dans la pensée de ses maîtres, et qu'il s'élève à la conception d'une existence collective et des charges qu'elle comporte. Alors on peut vraiment dire qu'il a pris possession de lui-même et qu'il est apte à se gouverner.

Voilà des vérités qu'il serait bon de faire entendre même aux vieux peuples qui n'ont rien à craindre pour leur unité, si une aveugle confiance dans les inspirations du sentiment national leur faisait dédaigner les calculs de la politique et perdre la notion du pouvoir. Il suffit, pour s'en convaincre, de promener notre regard sur l'Europe nouvelle et de le ramener ensuite sur nous-mêmes.

IV

Il y a, en Europe, des rois, des gouvernemens et des peuples : il n'y a plus de cours. Le somptueux décor d'autrefois est relégué parmi les accessoires de théâtre, avec la perruque, la poudre et les bas de soie. Essayez d'introduire dans une dépêche diplomatique ces expressions, si usitées jadis : la Cour de Londres, la Cour de Vienne..., vous aurez l'air d'avoir dormi cent ans. On écrit aujourd'hui : le Cabinet de Londres, le Cabinet de Vienne. Le terme même de courtisan est démodé; il exprime une façon d'être, un trait de caractère : il n'indique pas une position sociale.

De fait, rien ne ressemble moins aux anciennes cours que l'entourage actuel d'un souverain. Des fonctionnaires respectueux et réservés, généralement fort boutonnés; des chambellans prenant leur tour de service comme un tour de faction; un cérémonial simplifié, qui permet aux souverains d'être des hommes et les débarrasse du fardeau pesant de la divinité; une vie de famille calme et bourgeoise dans les petits appartemens, une représentation correcte et froide dans les grands; des bals où l'on s'amuse par ordre, où l'on vient par curiosité et par amour-propre, où les souverains se montrent par devoir; puis des réunions sans étiquette, ouvertes seulement à quelques rares privilégiés, tel est le ton ordinaire d'une cour à la fin du XIXe siècle. La dernière qui ait rappelé de fort loin les magnificences d'autrefois fut celle de Napoléon III. Les larges réceptions de Compiègne, où les invités étaient admis sur le pied d'une familiarité discrète; une jeune impératrice tenant le sceptre de la beauté et de la mode, et mêlant à

des fantaisies gracieuses comme celles de Marie-Antoinette des passions politiques aussi tranchées; un souverain dont l'humeur naturellement taciturne se dérobait en public et s'épanchait volontiers dans l'abandon de l'intimité, tout cela sentait assez son ancienne cour, bien que celle-ci fût de fraîche date. Mais on ne voulait pas avoir l'air de parvenus. Les ministres étrangers profitaient adroitement de ce besoin d'imiter les vieilles mœurs. La chronique parle d'un secret d'État saisi au vol entre deux contredanses. Ce qui est malheureusement plus authentique, ce sont les confidences de Plombières ou de Biarritz et l'influence personnelle exercée par l'impératrice. La catastrophe dans laquelle cette cour, un moment si brillante, a sombré, semble avoir instruit les autres et démontré l'inutilité du faste ou les dangers de la familiarité. La plupart des souverains ont réduit leur train et limité leurs épanchemens. Ils estiment généralement que l'argent peut être mieux employé qu'à donner des fêtes et que les conversations sérieuses sont mieux à leur place dans un cabinet que dans un salon. Si l'Europe est un camp retranché, une cour a l'aspect sévère et la régularité monotone d'un quartier général.

Le souverain lui-même, fût-il absolu, se considère aujourd'hui comme le premier serviteur de son peuple. C'est un changement d'une immense portée. Il faut être nourri des légendes révolutionnaires pour s'imaginer qu'un roi est encore un demi-dieu qui peut se passer beaucoup de caprices. Il n'y a pas d'existence moins enviable et plus asservie à ses devoirs. La plupart des hommes d'État n'y tiendraient pas trois mois. Tel souverain, maître d'un grand empire, se lève à quatre heures du matin, donne ses premières audiences à cinq ou six heures, se fait apporter son déjeuner sur une table volante, mange distraitement tout en feuilletant ses dossiers, travaille sans désemparer jusqu'à deux heures, monte à cheval pour visiter ses troupes, rentre pour conférer avec ses ministres, dîne en deux temps, et recommence le lendemain. Depuis des années, il ne s'est pas donné trois heures de distraction. Tel autre, dont l'empire s'étend sur une moitié du globe, s'est imposé la tâche colossale de voir tout par lui-même, et, plus encore que Louis XIV, d'être son premier ministre. Ses fortes épaules supportent sans fléchir cet immense labeur, et son unique délassement consiste dans les joies les plus simples de la famille. De leur côté, les souverains constitutionnels apportent tant de bonne foi, tant de sérieux, tant d'exactitude dans l'accomplissement de leur tâche, qu'ils ont presque partout raffermi les institutions dont on leur a confié la garde. Qui dira l'influence d'une sage reine sur les destinées de la Grande-Bretagne? l'ascendant de ses vertus, de son

exemple? l'effet de ce travail incessant, quoique peu visible, et d'une correction parfaite qui a toujours sacrifié ses préférences au bien public et au respect de la liberté? Lorsqu'on jugera de loin ce long règne, on verra qu'il a porté les institutions parlementaires à leur point de perfection, accru la dignité des mœurs, fortifié le respect de la loi, permis les grandes évolutions sans violence et qu'enfin l'Angleterre de Victoria est infiniment plus paisible, plus heureuse, sinon plus héroïque, que celle des Georges.

Il faut le reconnaître, le type du souverain « vertueux et éclairé » que rêvaient les philosophes du XVIII[e] siècle, et qui semblait alors une chimère, on le rencontre à chaque pas aujourd'hui. Jamais peut-être l'Europe, dans tout le cours des siècles, n'a présenté un tel ensemble de princes laborieux, attentifs, dévoués à leurs peuples, chefs vigilans de leurs armées, gardiens sévères des lois.

C'est donc une erreur de croire que l'institution monarchique, déracinée en France, soit ébranlée dans le reste de l'Europe. Sans doute, elle serait impuissante, et par conséquent funeste, dans un pays comme le nôtre, où le principe héréditaire est à jamais détruit; mais elle rend ailleurs des services d'autant plus grands que les nations sont moins unies et leurs territoires moins compacts. Les États modernes ressemblent à des édifices dont tous les ornemens parasites auraient été enlevés : on n'aperçoit que mieux les pièces nécessaires de la charpente. Or la royauté est une clef de voûte : il faut que la voûte soit bien solide, ses assises inébranlables et ses pierres liées par un ciment indestructible pour s'en passer.

Mais il est une reine plus puissante aujourd'hui que les rois; une souveraine impérieuse, fantasque, et cependant illuminée par des lueurs subites de bon sens; pleine d'erreur et de passion dans l'usage quotidien; d'une ignorance incroyable sur les affaires petites et communes, mais respirant l'amour du bien public, et, dans les grandes crises, quelquefois plus pénétrante que la sagesse des hommes d'État. Cette souveraine, c'est l'opinion publique. « Nous sommes tous des gouvernemens d'opinion, me disait un des princes les plus éclairés de l'Europe. C'est elle qui décide en dernier ressort sur toutes les affaires. Seulement il faut savoir résister à ses entraînemens passagers : pour cela, nous croyons avoir plus de force que les gouvernemens démocratiques. » Elle s'impose même aux autocrates, ne fût-ce que par la force d'inertie. Lorsque Alexandre I[er] voulut faire cause commune avec Napoléon, le sentiment russe était contre lui. La Russie ne luttait pas contre son empereur, mais elle se faisait traîner. Les salons de Péters-

bourg se vidaient devant l'ambassadeur de France, les fonctionnaires se dérobaient. Aussitôt qu'Alexandre rompit avec le dominateur de l'Europe, toute la Russie se leva comme un seul homme pour défendre son indépendance et repousser l'invasion. Le gouvernement n'avait plus qu'à se laisser porter par le courant (1).

Qu'est-ce donc que cette voix de l'opinion, si ce n'est le langage tantôt confus, tantôt précis, des nations prenant conscience d'elles-mêmes? Si l'opinion parle à voix basse dans les pays de monarchie pure, ses injonctions deviennent de plus en plus claires, et même impérieuses, dans les pays constitutionnels. Chez nous, le gouvernement de l'opinion frise la tyrannie, car nous ne savons rien faire à demi. Ce serait une belle question que de savoir s'il convient de lui donner la parole à toute heure, ou s'il ne vaudrait pas mieux espacer un peu ses oracles en confiant à quelques initiés le soin de les interpréter. Mais nous n'avons plus le choix. Depuis que nous avons été prendre par la main cette maîtresse capricieuse pour la faire asseoir sur le trône de Henri IV et de Napoléon, il ne nous reste qu'à nous incliner devant elle. Consolons-nous en songeant que chez la plupart de nos voisins, elle gouverne sous un autre nom, et qu'elle n'est ni moins exigeante, ni plus infaillible.

Or l'ancienne intrigue de cour n'était qu'un simple jeu auprès des luttes homériques qui se livrent tous les jours pour persuader, enjôler, capter et finalement entraîner l'opinion publique. Elle offre cet avantage aux ambitieux, que ses faveurs semblent à la portée de tout le monde et qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut. Jadis, pour pénétrer à la cour, il fallait au moins une épée, un habit, un nom et quelques manières. Aujourd'hui, pour faire la cour au peuple souverain, il suffit d'une feuille de papier, d'un peu d'encre et de beaucoup d'aplomb. Lorsqu'on présentait une supplique au roi, c'était une supplique, et rien de plus : on n'avait pas la prétention de lui donner des ordres. Lorsque, par le journal, on s'adresse à l'opinion, c'est peu de la solliciter : on lui dicte ses arrêts. Il n'est pas de feuille de chou qui ne se flatte de parler au nom « du pays ». Dans ces millions de cerveaux qui composent l'esprit d'un peuple, une pensée n'a pas le temps d'éclore, et déjà cette pensée informe est interprétée, publiée par les cent bouches de la Renommée. Un télégramme nous apprend, le soir, un événement imprévu : le lendemain matin, les journaux qui s'impriment dans la nuit nous révèlent déjà les réflexions de la France entière sur cet événement. L'honnête homme qui ouvre son journal et qui est, à sa

(1) Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*.

manière, une parcelle de souveraineté, apprend en même temps le fait et son propre sentiment. Par là, nous avons fait un grand pas sur la démocratie antique. Car enfin, lorsque, dans l'Agora, un Cléon haranguait les citoyens d'Athènes, il pouvait bien leur escamoter un vote, mais il n'avait pas la prétention de leur enseigner tous les matins ce qu'ils devaient penser le soir. Une fois rentrés chez eux, ces bonnes gens étaient laissés à leurs réflexions et à l'influence de leurs femmes, ce qui, parfois, les rendait plus sages. On n'avait point inventé l'art de fabriquer le sentiment public.

Il suffit de pénétrer dans les bureaux d'un journal pour voir avec quelle désinvolture s'opère cette fabrication, principalement pour les affaires extérieures. Neuf fois sur dix, c'est à coups de découpures dans les journaux étrangers. Le jeune homme chargé de ce petit travail y ajoute un peu de son cru, de sorte qu'au bout de deux ou trois emprunts successifs, l'événement a fait des petits. On assurait, à Pesth, que le roi de Serbie avait regardé une dame. A Vienne, elle passait déjà pour sa maîtresse. A Paris, on leur supposait des enfans. Les correspondances faites sur place sont meilleures, quelques-unes même tout à fait remarquables : beaucoup d'hommes distingués débutent ainsi dans la carrière des lettres et trouvent l'occasion de déployer une vivacité d'impression, une rapidité de coup d'œil qui sont des qualités de notre race. Toutefois, ces correspondances témoignent souvent d'une singulière naïveté. Le journaliste qui passe la frontière croit découvrir le pays qu'il visite. Il écrit trop pour avoir le temps de lire, et recommence invariablement la description cent fois faite avant lui. Du reste, il ne se fait pas faute de juger d'un trait de plume toute une civilisation. Quelques lignes d'histoire empruntées au premier guide du coin, un peu de couleur qui dissimule adroitement la pauvreté du fond, et le tour est joué. Vient ensuite le rédacteur, qui tire la conclusion des événemens, non seulement passés, mais futurs. Celui-là, s'il est Français, son système est simple : il divise tous les pays de l'univers en deux groupes, pour ou contre l'Allemagne. Il applique à la lettre le mot de l'Écriture : Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. C'est là son critérium, sa balance unique. Volontiers irait-il demander au Grand Lama ce qu'il pense de l'Alsace-Lorraine. Rien n'énerve davantage les étrangers que ces jugemens sommaires. « Comparaissez, brave petit peuple, dit le journaliste d'un ton protecteur. Avouez que vous détestez les Allemands. — Mais non, répond le brave petit peuple. Nous ne détestons personne : nous désirons vivre en paix avec tout le monde. — Compris ! s'écrie le journa-

liste. Je vois le fond de vos cœurs : les ennemis de nos ennemis sont nos amis. — Allez à tous les diables! reprend le peuple impatienté. Chacun pour soi et Dieu pour tous! »

Il n'est pas question de contester les immenses bienfaits de la presse dans un pays libre; mais si elle est un porte-voix indispensable, elle grossit l'erreur aussi bien que la vérité. Ce n'est donc pas elle qui empêchera l'opinion publique de s'égarer. Songez en effet que cette puissance d'opinion est jeune, incertaine et diffuse; que pendant des siècles elle a été tenue à l'écart des affaires publiques; qu'une légion d'officieux lui hurlent aux oreilles des avis discordans; qu'elle doit se décider au milieu de ce tumulte et trouver sa route dans ce dédale où tant d'hommes d'État se sont perdus. La rapidité de l'information ne fait que l'embrouiller davantage. Pour juger à quel degré elle est impressionnable, qu'on entre à la Bourse : là les dépêches se succèdent, non pas d'heure en heure, mais de minute en minute. Ceux qui les reçoivent ne sont pas les premiers venus. Ils ont au moins la triture des affaires. Enfin il ne s'agit pas d'un assaut électoral où l'on peut impunément défigurer la vérité : chacun a le plus grand intérêt à la connaître, puisqu'il risque son argent, que la plupart des hommes prisent plus que leur réputation. Est-il cependant un milieu plus faux pour juger les événemens d'une certaine portée? une foule plus crédule? une telle cohue de badauds pour accueillir et colporter les bruits les plus invraisemblables? Tel monarque a porté un toast : la Bourse baisse. Tel autre qui devait voyager reste chez lui : la Bourse monte. Deux gendarmes ont franchi la frontière : une panique se déclare. A quand la guerre? a-t-on donné l'ordre de mobiliser? Quoi! ne savez-vous pas que tous les officiers allemands ont déjà leur feuille de route? Un tel, qui arrive de Berlin, a rencontré un convoi de troupes. Tel négociant, qui est dans la landwehr, attend son ordre de départ, etc. Le télégraphe joue, le téléphone grince, jusqu'à ce que la clôture suspende subitement cet accès de fièvre intermittente. Et l'opinion publique abasourdie rentre chez elle, ne sachant plus que croire ni auquel entendre.

Deux causes contribuent à la redresser : d'abord, la liberté même. Le bruit neutralise le bruit. L'énormité du boniment lui ôte toute créance. On prend le parti de traverser ce champ de foire et d'aller à ses affaires, sans tourner la tête pour chaque hercule qui bat la grosse caisse devant sa baraque. Je me souviens encore des ravages que faisait un simple pamphlet sous l'Empire. On le dégustait en cachette. S'attaquer aux puissans du jour, quelle audace! Aujourd'hui, cinquante journaux plus vio-

lens, deux ou trois aussi spirituels, attirent à peine l'attention. Débarquant aux États-Unis en 1876, j'étais stupéfait du langage de la presse à l'égard du président Grant. Les mots de voleur, d'ivrogne et d'abruti étaient les termes les plus doux de ses adversaires. Cependant il n'en perdait ni l'appétit ni le sommeil et les affaires n'allaient pas sensiblement plus mal qu'avant ou après lui.

Le second remède, c'est la publicité. L'opinion est sans doute fort ignorante et difficile à saisir; mais on lui parle tout haut, devant témoins, à la face de tout un peuple. On ne peut pas, comme jadis aux princes, lui glisser à l'oreille de vilains conseils. Tout mensonge est rapidement découvert, toute basse manœuvre déjouée. Ceux mêmes qui flattent les passions populaires doivent donner une couleur généreuse à leur doctrine et prendre au moins le masque de la vertu. Les hommes réunis et parlant publiquement, n'avouent jamais qu'ils cherchent autre chose que le bien. C'est une grande force : le bien finit à la longue par s'imposer. Car l'opinion est fort sujette à se tromper, mais, dans son ensemble, elle est incorruptible. Chacun peut espérer l'instruire ou la détromper. Il n'y a plus de bastille pour murer les secrets d'État, ni de lettres de cachet pour sceller les bouches indiscrètes.

La politique extérieure elle-même, citée à la barre de l'opinion, surveillée par la presse, forcée de se défendre à la tribune, ne doit plus craindre le grand jour. Par suite, elle est devenue moins puérile : ces laborieux châteaux de cartes qui étaient le triomphe de l'ancienne diplomatie seraient emportés comme par un coup de vent; — moins ténébreuse : impossible de creuser une mine dont la mèche ne soit rapidement éventée; — moins inhumaine enfin : les guets-apens, les cruautés inutiles, les noires perfidies, les exécutions en masse, que couvrait jadis la raison d'État, soulèveraient aujourd'hui un long cri d'horreur, et le politique le plus endurci faiblit devant la réprobation universelle. Certes, il ne faut pas donner dans la sensiblerie, mais il faut accepter comme un fait ce besoin de justice qui travaille notre humanité : c'est une phase nouvelle dans l'éveil des peuples. Sur ce point, les erreurs mêmes du public ont quelque chose de touchant. Lorsqu'il n'est point aveuglé par la passion, une pente naturelle le pousse à protester contre les abus de la force. Peut-on lui en vouloir de souhaiter qu'il y ait un peu moins de souffrance, moins de larmes, moins de haine dans le monde et que la politique coûte moins de sang? Ici l'instinct populaire est quelquefois supérieur à la raison. Il distingue mal la vérité d'aujourd'hui, mais beaucoup mieux celle de demain. Même en politique, on peut répéter le mot de

Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Parce qu'il y a moins de manège dans la conduite des affaires publiques, est-ce à dire que le rôle de la diplomatie soit terminé? Ce serait méconnaître sa véritable mission, et prendre pour les affaires d'État ce qui en est tout au plus la parodie. La diplomatie porte aujourd'hui la peine de ses fautes. Elle a si longtemps piétiné sur place, elle est demeurée si souvent étrangère aux grandes idées du siècle, enfin elle a été si fréquemment prise en flagrant délit d'imprévoyance, que le type du diplomate, cachant son néant sous la gravité des formes, a été livré aux risées de la foule. Mais l'esprit de finesse, les démarches obliques, la feinte profondeur, n'ont jamais servi que les petits hommes. Ce sont des bulles éphémères que le flot de l'histoire emporte pêle-mêle avec les débris des âges. Un Richelieu, un Frédéric, un Bonaparte, un Cavour, un Bismarck, n'avaient pas besoin de cacher leurs desseins. L'intrigue leur paraissait un instrument, non pas inutile, mais subalterne; et la partie durable de leur œuvre reposait d'abord sur le discernement d'une grande cause ou d'une grande idée dont ils se faisaient les habiles serviteurs. Aussi longtemps qu'il faudra surveiller la marche des événemens, saisir les occasions, nouer des rapports et préparer des entreprises qui dépassent l'étroit horizon de la génération présente, contenir l'impatience des uns, affermir la confiance des autres, il y aura une diplomatie.

On peut même dire que, si elle n'a plus, comme autrefois, carte blanche, si chaque diplomate, pris à part, a moins d'initiative, la surveillance que ces agens exercent tous ensemble n'est ni moins difficile ni moins indispensable que par le passé. Sans doute, il était périlleux, jadis, de s'aventurer sur le terrain mouvant d'une cour: il fallait éviter les pièges et les chausse-trapes. Mais est-il plus aisé de conserver son sang-froid au milieu des clameurs de la presse? de lutter contre ces émotions populaires qui gagnent si rapidement la rue et la tribune? de jeter de l'eau froide sur les engouemens irréfléchis ou sur les colères plus généreuses que prudentes? de dévorer sans mot dire les injures des démagogues, toujours prêts à lancer leur meute contre l'esprit chagrin qui contrecarre la passion du moment? On dit : « Le télégraphe et le journal ont tué l'information diplomatique. » Ils la rendent au contraire absolument nécessaire pour rétablir la proportion des événemens. Le métier des journalistes est de tout grossir et de faire sensation; le devoir du diplomate est d'amortir les chocs et de remettre la perspective au point. Le journaliste enfle sa voix, le diplomate modère la sienne. Le premier, comme son nom l'indique, vit de

l'accidentel et du passager; le second a les yeux fixés sur les intérêts permanens des peuples, et s'il pèche, c'est par le culte exagéré de la tradition. Sans cet observateur impartial, la politique étrangère oscillerait comme une boussole affolée.

L'observation même est plus difficile et plus compliquée qu'autrefois. Il ne s'agit plus de surprendre les secrets d'une cour et de connaître les ressorts assez simples qui font mouvoir un petit nombre d'hommes. Aujourd'hui, le premier rôle appartient aux peuples : il faut donc pénétrer leur tempérament, leurs aspirations, leurs forces; et ce n'est pas trop, pour cela, de vivre au milieu d'eux, de respirer le même air et d'entrer, pour ainsi dire, dans leur âme. Une diplomatie qui ne recueillerait que des paroles officielles et se tiendrait à l'écart des nations, une diplomatie endormie dans l'existence décorative de ses palais somptueux, ressemblerait à une machine pneumatique qui fait le vide autour d'elle. Jadis on comparait l'Europe à un échiquier, les politiques à des joueurs penchés sur un problème. Mais supposez que, tout à coup, l'échiquier s'anime, que les tours se mettent d'elles-mêmes en branle, que les cavaliers commencent à sautiller de-ci de-là, en déconcertant les calculs par leurs bonds imprévus : ne faudrait-il pas changer toutes les règles et savoir un peu quelle sorte d'âme agite cette tour rebelle et ce cavalier peu docile?

Il ne suffit pas qu'un gouvernement ait de bons yeux : il lui faut encore une tête solide, c'est-à-dire un peu de stabilité. S'il est vrai que la politique extérieure ne soit que le mariage d'un jeune sentiment national avec une vieille raison d'État, n'est-il pas manifeste que ce sentiment ne saurait se passer de guides et cette tradition de gardiens? Supposez l'opinion publique aussi éclairée que vous voudrez : encore ne peut-elle donner que l'impulsion générale de la politique. Elle est l'arbre de couche qui met toute la machine en branle : cela ne dispense ni des rouages délicats qui transforment ce mouvement, ni du mécanicien qui le surveille, ni du pilote qui le dirige. Notre erreur, en France, est de croire que le gouvernement de l'opinion suffit à tout : de là cette mobilité dans le pouvoir qui est aujourd'hui notre vice capital. Qu'on parcoure la liste des ministres des affaires étrangères à partir du 1er janvier 1589, c'est-à-dire depuis la création des quatre charges de secrétaires d'État par le roi Henri III (1) : jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire en deux cents ans, on compte seulement 26 titulaires de ce département, ce qui fait, en moyenne, un ministre pour sept ou huit ans. Dans les cent ans qui nous séparent de la révolution

(1) Cette liste se trouve dans l'*Annuaire diplomatique* de 1893, à la page 333.

française, il y a eu 63 ministres des Affaires étrangères en titre. Si l'on ajoute les nombreux intérimaires, on arrive au chiffre formidable de 77 personnes chargées, pendant un siècle, de nos relations extérieures : cela ne fait pas, en moyenne, un an et demi pour chacune. Il est vrai que M. Guizot a duré sept ans : longévité si extraordinaire chez nous qu'elle a paru factieuse et provoqué une révolution. En revanche, la seule année 1848 a vu trois ministres des affaires étrangères, et l'année 1851, quatre. Quelle étude, quelle suite, quelles alliances sont possibles avec une telle mobilité de direction?

On ne doit pas se lasser de répéter aux Français cette vérité, banale depuis Archimède : que le levier le plus puissant ne peut rien soulever sans un point fixe. Or, dans chaque pays, la politique extérieure s'appuie sur un point fixe. Aux États-Unis, c'est le pouvoir du président, secondé par un secrétaire d'État qui dure autant que lui, et par le sénat, qui dure davantage. En Angleterre, ce sont quelques familles où la connaissance des affaires extérieures est héréditaire et parmi lesquelles chaque parti recrute les chefs du *Foreign Office*. En Allemagne, M. de Bismarck aurait-il fait de si grandes choses s'il n'avait duré plus de vingt ans? L'empereur de Russie ne retire presque jamais sa confiance, et, du reste, gouverne seul les affaires du dehors. A Vienne, le ministre des affaires étrangères n'est responsable que devant les délégations et ne répond que de ses actes : il n'a point à partager la fortune de ses collègues autrichiens ou hongrois ; il peut durer. A Constantinople, le Sultan fait tout. A Rome, la politique extérieure, dans ses grandes lignes, est l'œuvre personnelle de la dynastie de Savoie : le parlement n'en a que le contrôle. Plusieurs pays, dont le plus notable est la Belgique, ont mis derrière le ministre responsable un secrétaire général permanent. C'est une excellente institution. Le ministre représente la volonté nationale ; le fonctionnaire, plus stable, incarne la tradition. Ils ne sauraient se faire ombrage, car le ministre a le rôle actif et brillant, tandis que son auxiliaire se tient modestement au fond de la scène. L'un décide et l'autre informe. Parmi les grands États, je ne vois guère que la France où les affaires extérieures suivent sans contrepoids la bascule parlementaire. Serons-nous donc le seul grand pays qui laisse flotter les rênes de ses destinées? A quoi bon tant de sacrifices? pourquoi cette belle armée, si elle ne sert aucun dessein suivi?

Une circonstance a pu nous faire illusion. Depuis 1870, le sentiment national a parlé si haut et si clair qu'il n'y avait pas d'hésitation possible sur la conduite à tenir et que, par suite, le choix des hommes semblait presque indifférent. La mutilation doulou-

reuse que nous avions subie resserrait l'union de tous les Français et donnait de l'enchaînement à notre politique étrangère. Notre isolement même n'était pas sans grandeur. Les ministres qui se succédaient au quai d'Orsay, soutenus par l'opinion la plus énergique qui se soit jamais prononcée dans un pays, n'avaient qu'à garder la même attitude de dignité, de vigilance et de recueillement. Mais, dès qu'un peuple reprend sa place dans le monde et veut faire de la politique active, il ne change point impunément de pilote au milieu de la manœuvre : nous l'avons éprouvé dans les affaires d'Égypte.

Est-ce à dire qu'il soit impossible de rencontrer en France ce point fixe sur lequel on peut fonder une politique? Lorsque, définitivement rassurés sur l'avenir de la République, nous consentirons à augmenter l'autorité du président ; le jour où ce premier magistrat, usant des pouvoirs que la Constitution lui confère, communiquera par message avec les Chambres, la haute surveillance de nos relations extérieures lui reviendra tout naturellement, en raison même de sa durée relative et des rapports personnels qu'il entretient avec les autres chefs d'État. Jusque-là, rien ne nous empêcherait d'essayer, aux affaires étrangères, ce qu'on pratique à la guerre et à la marine, c'est-à-dire de placer à côté du ministre un fonctionnaire plus stable, représentant l'expérience technique. Il suffirait peut-être d'étendre les attributions du directeur politique. Ce fonctionnaire peut rendre des services d'autant plus grands, que le régime nouveau, à la différence de l'ancien, pèche par une excessive mobilité. Fortifier la tradition, c'est justement le soutenir du côté où il penche (1).

Mais la question est plus élevée. Considérons l'état des esprits en France. Quel est, parmi nos agitations, le point fixe? Précisément notre union devant l'étranger. Les partis, divisés sur tout le reste, se tendent la main dès que l'honneur national est en cause. Qu'un orateur se lève au milieu de l'assemblée la plus tumultueuse et qu'il s'écrie : « L'étranger nous regarde! » — ou bien : « Vous calomniez votre pays! » — aussitôt une triple salve d'applaudissemens l'avertit qu'il a touché juste. Combien de présidens du conseil ont été sauvés par cet appel au sentiment national! Voilà le point solide : quel génie clair et pénétrant y mettra son levier? Le patriotisme ne nous débarrassera pas des crises ministérielles, mais il peut les circonscrire et distinguer entre l'intérieur et l'extérieur. Il ne supprime pas la discussion, mais il la déplace. On diffère d'avis sur les affaires du dehors, mais cet avis n'est pas

(1) Depuis 1881, il y a eu sept directeurs des affaires politiques au quai d'Orsay. Voilà ces premiers commis dont la stabilité était jadis proverbiale!

nécessairement dicté par la passion politique. Un prélat fougueux n'a-t-il pas naguère défendu l'expédition du Tonkin? N'a-t-il pas donné cet exemple de vertu civique, de soutenir comme Français le gouvernement qu'il détestait comme prêtre? Qu'un ministre des Affaires étrangères soit seulement responsable de ses actes, qu'il ne subisse pas tous les remous de la politique intérieure, alors il aura le temps de penser aux intérêts permanens de la France, et l'Europe trouvera à qui parler. On veut que le gouvernement reflète la Chambre, comme celle-ci reflète l'opinion publique? Il y aurait beaucoup à dire sur l'omnipotence des assemblées. Mais enfin, si vous admettez le système, appliquez-le sincèrement. Si le gouvernement doit être l'image exacte du pays, qu'il soit comme lui plus solide, plus décidé, plus ferme sur les affaires du dehors que sur celles du dedans. Que l'homme qui peut engager la signature de la France soit le représentant de la nation tout entière et non celui d'un parti.

*

Mesurons maintenant le chemin parcouru. Le trait fondamental qui distingue l'Europe nouvelle de l'ancienne, c'est le développement des nations. Elles couvrent aujourd'hui le sol de l'Europe, depuis le cap Nord jusqu'au cap Matapan et des bouches de la Tamise à celles du Danube. C'est tout au plus si une petite bande de terre, des deux côtés du Balkan, reste encore vierge de graine nationale. Partout ailleurs, les nations se poussent, se pressent, s'étendent, se bousculent, s'appellent, s'injurient, se glorifient ou se lamentent. Car elles ne sont pas toutes satisfaites, il s'en faut, et plus d'une étouffe dans les frontières que la politique lui impose. Elles sont aussi fort inégalement favorisées de la nature. Il y a, entre elles, les mêmes différences de taille, de richesse, de savoir, de culture qu'on remarque entre les individus. Mais elles existent, et c'est le grand point. Les plus malheureuses peuvent dire : Je souffre, donc je suis; et toutes, elles respirent l'amour de l'indépendance.

Ainsi les vieux cadres de l'Europe craquent ou s'élargissent sous une immense poussée. On pourrait se croire revenu aux libertés tumultueuses de la Renaissance, s'il ne se mêlait à la maturité des peuples modernes ces pressentimens inquiets et ces graves pensées qui, tour à tour, éclairent ou assombrissent le soir de la vie des hommes. Notre patriotisme dépasse les murs de la cité. L'effort continuel qu'il fait pour étreindre une patrie dont les lignes, visibles seulement sur la carte, se dérobent à travers l'espace et le temps, lui imprime quelque chose de tendu, d'abs-

trait, mais aussi de grandiose. Chaque citoyen se dédouble, et vit, pour ainsi dire, deux existences : l'une étroite et resserrée, qui est la sienne, et l'autre, plus vaste, qui est celle de tout un peuple, et dont il reçoit à chaque instant les secousses, comme si chaque fibre d'un même corps se réjouissait ou souffrait pour le corps tout entier.

Ce n'est point ici le lieu de tracer les miracles accomplis par ces millions d'hommes, lorsqu'ils se meuvent à la voix de leur chef ou qu'ils répondent à l'appel de leurs mandataires; ni les effets de cette sollicitude qui s'étend aux membres les plus déshérités de la famille humaine, les plaint, les instruit, les élève, et fait d'une même nation comme une longue chaîne dont tous les anneaux se tiennent. Il suffit de montrer que, dans les affaires extérieures, l'intervention des peuples a changé de fond en comble les conditions de la politique.

A la différence de l'ancien régime, où l'intérêt d'État se confondait avec la grandeur des maisons royales et n'apercevait ni le but précis ni le terme de ses entreprises, l'homme d'État moderne travaille à constituer des nations. Quand il impose silence au vœu des peuples, c'est qu'il espère modifier à la longue leurs sentimens et qu'il en appelle des générations présentes aux générations futures. Mais il sait que les nations jugeront la solidité de son œuvre. Par suite, les lignes générales de la politique sont moins flottantes qu'autrefois. Toutes les frontières n'apparaissent pas comme des bornes essentiellement provisoires que le hasard d'une guerre peut sans cesse déplacer. Les revendications sont plus précises et plus limitées. Elles n'ouvrent plus, devant l'imagination des peuples, des perspectives presque indéfinies; elles laissent, par suite, moins de place aux fantaisies ambitieuses. Sans doute la force et l'intérêt n'ont pas dit leur dernier mot; mais c'est une force mieux réglée, un intérêt mieux entendu. La politique de conquête n'est pas définitivement condamnée, nous le savons par expérience; mais, en Europe, elle devient de plus en plus difficile à pratiquer; car il ne s'agit pas seulement de prendre, il faut aussi conserver. Or, une nation vivante qu'on démembre, ou dont on dispose malgré elle, restant toujours irréconciliable, on doit, pour la maintenir dans l'obéissance, dépenser un luxe de précautions et de forces bien supérieur à l'avantage qu'on en tire. A ce prix, le métier de conquérant ne vaut plus rien et les conquêtes coûtent plus qu'elles ne rapportent. Il est donc probable que les gouvernemens seront moins jaloux d'acquérir qu'attentifs à conserver; qu'ils entreprendront moins sur l'indépendance des peuples et se borneront à la défense de

ce qu'ils considèrent comme leurs intérêts vitaux. Ce n'est point assez pour prévenir tous les conflits, puisque quelques-uns de ces intérêts sont contradictoires, mais c'est assez pour imposer aux gouvernemens des allures circonspectes et pour leur faire sentir le poids de leur responsabilité. Autrefois les principaux États de l'Europe étaient entourés d'une sorte de terrain vague; la diplomatie combattait à distance et pouvait faire une guerre de surprises et d'escarmouches. Aujourd'hui les positions se sont rapprochées; les États comprennent qu'ils combattent pour la vie, et qu'on n'engage point une lutte corps à corps de la même manière qu'on marche à un tournoi. Les crises sont donc plus graves, mais moins fréquentes, et la sagesse des hommes d'État s'attache à les prévenir plutôt qu'à les provoquer.

Il est vrai que cette sagesse semble à la merci des passions populaires, dont l'intempérance est un sujet d'alarme continuelle pour les cabinets. Le sentiment national apporte, dans les affaires publiques, ses qualités et ses défauts : fier, simple, ennemi de la subtilité, repoussant avec dédain l'intrigue, la corruption et même tout patronage humiliant, il est susceptible, ombrageux, loquace, irréfléchi dans ses amours et dans ses haines, et toujours prêt à se jeter dans les jambes de la diplomatie, sans ménagement ni égard pour ses véritables intérêts. Vingt fois, il a été sur le point de rallumer la guerre; vingt fois les cabinets effrayés ont couru aux pompes. Cependant la guerre n'a point éclaté, car ces grandes émotions s'évaporent le plus souvent en paroles. Sur ce point, toutes les prévisions ont été trompées. On pensait qu'avec tant de matières inflammables accumulées dans chaque pays, la moindre étincelle suffirait pour mettre le feu aux poudres. Il n'en a rien été. Peut-être aurait-on dû remarquer que cette effervescence patriotique était tempérée par un fond de prudence, surtout depuis que tout le monde est soldat, et que les nations ne peuvent plus confier à un petit nombre de braves patentés le soin de soutenir leurs querelles.

Si le sentiment public a besoin d'être dirigé et contenu; s'il convient, dans les pays libres, de fortifier les organes de gouvernement, il n'en est pas moins vrai qu'à l'avenir il n'y aura point de politique féconde sans le concours de ces deux forces : *sentiment national, intérêt d'État*. Si l'on veut éprouver la valeur d'une combinaison, par exemple la solidité d'une alliance, il faut savoir : premièrement, si elle est conforme à l'intérêt bien entendu des contractans, ce qui suffisait autrefois, et secondement si elle a gagné le cœur des peuples, ce qui répond au nouvel état du monde. L'enthousiasme le plus sincère, s'il n'est pas modéré par le calcul,

se dissipe en fumée. Le calcul le plus juste, s'il reste confiné dans les chancelleries, ne produit que des rapprochemens artificiels et manque au moment décisif. — Les deux grands mobiles d'action ne font point défaut à la nation française, car jamais le sentiment national ne s'est trouvé d'accord avec une raison d'État plus évidente. Les deux forces sont là : il ne nous manque qu'une main ferme pour les combiner.

Mais il y a une autre conséquence à tirer du spectacle de cette Europe dont les forces colossales se balancent et se neutralisent.

Que l'on réfléchisse à cette situation : des guerres continentales terribles, mais rares ; la vigilance nécessaire, mais la plupart du temps réduite à l'observation ; les conflits de nationalités si épineux, qu'on les abandonne le plus souvent à eux-mêmes ; l'intervention limitée aux nécessités de la défense ; les alliances dissimulant leur pointe et les gouvernemens mis au régime de la diplomatie expectante ; — d'autre part, d'immenses moyens de destruction ; des officiers impatiens de se distinguer ; un esprit public toujours sur le qui-vive ; des nations impétueuses forcées de vivre l'arme au pied, au moment même où cette arme atteint le dernier degré de la précision scientifique ; une humeur active, entreprenante, aiguillonnée par le va-et-vient des nouvelles d'un bout à l'autre de notre univers ; une Europe ardente et forte en contact quotidien avec une Afrique vierge et une Asie somnolente ; les distances supprimées, les horizons qui fuyaient jadis dans l'inconnu subitement rapprochés : qu'on ait ce tableau devant les yeux, et l'on ne doutera pas que les nations, au lieu de battre éternellement les mêmes rives, ne doivent se précipiter par la seule voie qui leur soit ouverte et déborder nécessairement sur le monde.

Alors la diplomatie des grandes puissances, transportant ses évolutions sur une scène agrandie, pourra manœuvrer à l'aise parmi les formes les plus variées de la civilisation, sans risquer à chaque instant d'allumer une de ces guerres fratricides où les nations ne pensent qu'à s'entre-détruire.

***

LA
GRÈVE DES MINEURS
DANS LE NORD DE LA FRANCE

Si l'on veut, d'un esprit impartial et dégagé de tout autre souci que celui de la vérité, rechercher les causes de la grève des mineurs, hier encore agonisante, dans le bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais, on sera tout d'abord étonné de les trouver en apparence mesquines et mal fondées. Il est permis de se demander si les hommes qui l'ont fomentée n'ont pas encouru la plus grave responsabilité en poussant à la misère tant de pauvres ouvriers, en interrompant le travail industriel sur un point éminemment producteur du territoire français, en détournant, au profit de l'étranger, certaines sources de la fortune publique et privée, et finalement en semant dans un pays déjà trop divisé de nouveaux élémens de discorde. L'étonnement cesse quand on étudie de près la question, quand on soulève les voiles qui en dérobent à la vue les motifs secrets et que l'on scrute dans leurs profondeurs les âmes et les consciences agitées. On remarque alors que cette grève, née sans raison, diffère de toutes les autres, sans en excepter celle de Carmaux, et a pris un caractère particulier plus menaçant et plus dangereux dans les conséquences qu'il peut engendrer. Il convient, suivant nous, d'envisager le fait sans faiblesse, mais aussi sans irritation, et de faire en toute sincérité et justice la part des torts ou des erreurs qui ont pu se produire, soit du côté des ouvriers, soit du côté des compagnies houillères. Ces deux forces ont des intérêts pareils : d'où vient qu'elles soient divisées? C'est une vérité trop évidente que souvent ouvriers et patrons sont en lutte; il y a bien à cela

quelques raisons, quoique la raison dise en principe le contraire; sans sortir du cercle étroit que nous nous sommes tracé, nous pouvons essayer de les mettre en relief.

I

Le travail des mines est pénible, dangereux, et, dans une certaine mesure, malsain. Chaque jour, les compagnies, secondées par la science, s'efforcent d'amoindrir les chances de péril, mais elles ne sauraient en modifier les conditions essentielles; la sécurité dans la descente et dans les galeries est devenue plus grande; l'éclairage, comme l'aérage, s'est amélioré, et l'heure viendra où, grâce à l'électricité, les explosions de grisou si terribles et si funestes ne seront plus qu'un souvenir. Rien pourtant n'apportera dans les entrailles de la terre cette pure lumière et ce grand air qui donnent au marin, bien plus exposé que le mineur et moins bien payé, un si beau courage et une si vive passion pour son métier. On peut dire sans exagération que, pendant son travail de taupe, la vie du mineur est en quelque sorte suspendue. Pendant huit heures, il semble retranché du nombre des humains. On ne le voit plus et il ne voit plus que ses sombres compagnons de labeur; il n'entend plus que les coups sourds du pic sur le roc ou sur la veine, le cliquetis agaçant des pelles, le roulement sinistre des wagonnets poussés par les galibots, le pas lourd des chevaux ensevelis comme lui à plus de trois cents mètres sous le sol où poussent le blé et les fleurs. Il n'a plus figure humaine, et ne peut même allumer sa pipe, cette consolation du travailleur. Une allumette, un coup de briquet, c'est la mort. Et la chaleur étouffante qui règne souvent dans ces galeries! Le corps à moitié nu, la sueur ruisselant et se mêlant aux eaux qui suintent du plafond et coulent sous les pieds, et ces « cheminées » étroites et basses par lesquelles il faut passer en rampant; et ce froid qui saisit l'ouvrier quand il revient à la surface où il reprend son tricot, et, noir, frissonnant, s'en va par les chemins en courant, les bras croisés sur sa poitrine, afin d'échapper au mal qui le guette pour le terrasser avant l'âge.

Un écrivain a fait de cette vie dure et abrutissante une peinture qui, pour manquer d'exactitude en quelques points, n'est pourtant pas exagérée. Il y a mêlé toutefois des élémens qui ne l'embellissent pas et qui pourraient diminuer l'intérêt dont cette population souterraine est digne. Il nous est commandé par notre propre observation et par notre désir d'être exact en tout point, d'atténuer les trop vives couleurs d'un tableau où l'imagination s'est donné licence. Les mœurs des mineurs n'ont que très

exceptionnellement le caractère grossier dont le romancier les a enrichies. Dans les corons, qui sont de grands villages symétriquement bâtis par les compagnies, les maisons sont en quelque sorte de verre; rien n'échappe aux voisins, et l'on y chercherait vainement cette promiscuité trop coutumière en plusieurs autres professions industrielles. Nous tenons à le dire très nettement, l'ouvrier mineur est généralement un brave homme, très courageux, très bon père de famille. Son intérieur, où l'on rencontre assez souvent une dizaine d'enfans, est propre, bien tenu par la femme qui peut se permettre un peu de coquetterie en raison des gros salaires que touche son « homme ». Le foyer est alimenté par la mine, un poêle de fonte et de tôle fait entendre le murmure de la marmite, le pavé rouge est souvent lavé, le buffet de merisier luit sous le rayon du soleil ou sous la clarté de la lampe à pétrole suspendue au plafond. Quand il rentre du travail, le premier soin du mari est de se plonger successivement toutes les parties du corps dans l'eau pour revêtir ensuite des vêtemens proprement entretenus, avant de se mettre à table. Il y trouve de la viande presque tous les jours, ce qui n'arrive guère au paysan qu'une fois par semaine. Sa boisson est la bière; il ne montre aucun penchant pour le vin, mais il ne saurait se passer de café, qui serait, quoique fortement mélangé de chicorée, une boisson hygiénique, s'il n'avait coutume d'y verser à plein verre une eau-de-vie suspecte qui en détruit le caractère.

Dans les premiers temps de la mise en exploitation des mines du Pas-de-Calais, alors que Courrières, Hénin-Liétard, Carvin, Nœux, Lens et Marles ouvraient leurs premières fosses, la population minière n'existait pas dans la contrée. Il fallut la faire venir du dehors. Nœux, qui appartenait à Vicoigne, que soutenait Anzin, trouva ses premiers ouvriers dans les environs de Somain et de Valenciennes; il s'y ajouta quelques Belges tentés par un salaire supérieur à ceux des mines de Mons et de Charleroy; mais ce fut M. Rainbeaux, propriétaire de mines en Belgique, qui peupla de mineurs belges les villages de Marles, d'Auchel et de Calonne. Ce fut le point de départ d'une population minière devenue française et à laquelle vint peu à peu s'adjoindre l'ouvrier agricole, abandonnant la culture, avare de bénéfices, pour le travail pénible, mais plus rémunérateur, de la mine. Au commencement un peu flottante, cette population s'est successivement accrue et fixée. On peut dire qu'aujourd'hui les mineurs sont presque tous Français et nés dans le pays. Il vient encore des Belges, mais en infime minorité, et ils ne rencontrent qu'une médiocre estime dans les compagnies comme chez leurs camarades.

C'est cette population, désormais indigène et qu'on estime en

chiffres ronds à 44000 ouvriers, qui s'est mise en grève. Il est nécessaire d'observer que ce chiffre comprend les ouvriers du fond et de la surface; or, les ouvriers du fond, qui sont exactement au nombre de 32869, se partagent en deux catégories : les « ouvriers à la veine », employés exclusivement à l'abatage de la houille, et les ouvriers chargés des autres services : chargement, roulage, entretien des galeries. Les ouvriers à la veine, ainsi que leurs auxiliaires, sont à peu près les seuls qui fassent entendre des plaintes et qui formulent des réclamations, mais ils sont les maîtres du travail de tous les autres. Quand ils chôment, tous, soit du fond, soit du jour, doivent chômer. L'ouvrier à la veine est un chef de bande ou d'équipe. C'est lui qui dirige le travail et qui paie ses auxiliaires suivant le tarif établi; c'est lui qui traite du prix de la berline avec le porion; celui-ci le surveille et le contrôle. La berline est un wagonnet sur rails qui contient cinq hectolitres. Le prix de la berline est variable, comme la difficulté du travail l'est elle-même.

Certaines tailles tombent aisément sous la pointe du pic, d'autres résistent, d'autres s'effritent. Il y a des veines épaisses, il y en a de minces; quelques-unes sont riches, d'autres sont mélangées de pierres et de schistes. Parfois il faut abattre des quartiers de roches pour dégager la houille. On comprend que dans des conditions de taille si variables il soit très difficile d'établir pour la tâche un prix inflexible. Aussi les prix diffèrent-ils suivant les fosses et dans les fosses suivant les veines. Ce prix est débattu et fixé pour chaque équipe, mais l'ouvrier est libre de ne pas l'accepter. Le porion est un ancien ouvrier qui s'est élevé dans la hiérarchie par son intelligence et son caractère. Les porions d'une fosse ont au-dessus d'eux un chef porion, lequel est lui-même soumis aux ingénieurs. Jamais les prix de chaque taille ne sont offerts par le porion sans que le chef porion et l'ingénieur en aient eux-mêmes pesé l'équité. S'il se rencontre dans la taille des difficultés imprévues, le porion en tient compte, et si l'ouvrier a des réclamations à faire, il peut les porter au chef porion et même devant l'ingénieur. Le nombre des ouvriers à la veine est d'environ 9200 dans les mines du Pas-de-Calais.

Sans remonter au temps où le salaire de l'ouvrier mineur ne s'élevait qu'à un franc par jour, il est possible de constater que depuis un demi-siècle il a plus que quadruplé. Que ce résultat ait été atteint par l'ouvrier du plein gré des compagnies exploitantes, il serait invraisemblable de le prétendre; on peut affirmer toutefois que, les circonstances aidant, quand un nouvel essor de l'industrie imposait une large extraction de produits, les compagnies ne se faisaient pas trop tirer l'oreille pour ouvrir la main et

il a été permis de constater que, dans une assez longue période antérieure à 1891, les salaires se sont élevés à une moyenne qui satisfaisait tout le monde. Lorsque le développement considérable, inattendu, inespéré du bassin du Pas-de-Calais amena, par sa richesse même et par l'excellence de ses produits, autant au moins que par la crise industrielle qui pesa sur les cours du charbon, une production qui n'était plus en rapport avec la demande, le travail se ralentit; on ne demanda plus aux ouvriers des heures supplémentaires, on diminua dans quelques charbonnages le nombre des ouvriers; dans d'autres, pour ne pas les congédier, on les fit chômer un jour, deux jours même par semaine. L'ouvrier se plaignit, se mit en grève pour la seconde fois, et obtint la réunion d'arbitres pour discuter et arrêter les conditions d'une entente qui devait mettre fin à toutes les grèves, à tous les conflits, au grand avantage des ouvriers et des compagnies.

Ces compagnies avaient entre elles formé un syndicat. L'idée d'un syndicat ouvrier devait naturellement naître dans les esprits. L'exemple des patrons était sous les yeux des mineurs, et auprès d'eux ils voyaient déjà fonctionner des syndicats agricoles qui tiraient de la loi de 1884 des avantages très appréciables, bien qu'ils fussent de tout autre nature que ceux qu'on prétendait en tirer dans l'industrie minière. C'est une chose digne de remarque que l'agriculteur, auquel les auteurs de la loi n'avaient pensé qu'à la dernière heure, quand cette loi, votée par la Chambre, vint au Sénat, fut le premier à en faire usage; c'est que l'agriculteur, bien plus exploité par le commerce que ne le furent jamais les ouvriers mineurs par leurs patrons, sentait vivement le besoin de se défendre contre le fournisseur d'engrais, de semence et d'instrumens aratoires, en même temps que contre les coalitions d'acheteurs de ses produits. L'ouvrier mineur, en constituant ses syndicats, poursuivait un tout autre but, l'augmentation de ses salaires. Sous l'inspiration d'hommes intelligens, actifs, ambitieux même, — ce qui n'est pas toujours un défaut, — le syndicat naissant des mineurs du Pas-de-Calais était une force avec laquelle il fallait compter. Que M. Basly, ancien ouvrier mineur, puis cabaretier, ait visé dès l'origine une situation élevée à laquelle il sut atteindre, qu'y a-t-il d'étonnant dans ce phénomène? Dans tous les temps n'en fut-il pas ainsi? Favori du prince ou de la multitude, l'homme qui sait se rendre nécessaire ou simplement utile, n'est-il pas à sa place lorsqu'il parvient à se mettre au-dessus des autres? Dans les mines, l'ouvrier à la veine n'est-il pas un maître et souvent un maître absolu? Ces ouvriers vigoureux, habiles, doués d'un courage qui va jusqu'à la témérité, constituent une sorte d'aristocratie; ils exercent une grande

autorité sur tous les autres et sont plus largement payés : c'est justice. L'égalité absolue n'est qu'un doux rêve. Si un ouvrier mineur devient le guide et le chef de ses confrères, ce n'est pas sans qu'il y ait pour cela de bonnes raisons. Il en fut une pour le sujet qui nous occupe, c'est que M. Basly fut un vaincu dans la fameuse grève de 1884, à Anzin, en se portant à la défense du travail manuel. L'idée de la supériorité du travail manuel sur le travail intellectuel, pour être une idée sauvage, n'en existe pas moins dans les sociétés civilisées. D'elle découlent la loi de la supériorité du nombre, du droit de la force, des prétentions de la main-d'œuvre sur le produit, la lutte du labeur des bras contre le capital qui est pourtant la somme d'un travail réalisé. Dans toutes les grèves, dans tous les discours prononcés par ceux qui les fomentent ou les entretiennent, vous rencontrez à chaque instant cette idée, qui vient d'un défaut de l'esprit et d'une insuffisante instruction.

Ce fut à Arras, au mois de novembre 1891, que, sous l'action du gouvernement, favorable aux ouvriers, se tint cette assemblée d'arbitres qui devait dans la pensée de quelques-uns fixer pour longtemps les salaires des mineurs et les unir dans un intérêt commun pour développer une des richesses les plus précieuses du sol français. Dans l'impossibilité pratique d'assigner un salaire fixe pour un travail qui présente des conditions si diverses et si variables, il fut convenu que l'ouvrier à la veine, véritable maître du chantier, recevrait un salaire minimum fixe d'environ 4 fr. 80, auquel viendrait s'ajouter une prime de 20 pour 100. On avait pris pour base la moyenne des salaires payés durant les années 1889-90, période de prospérité pour l'industrie houillère. Il convient d'ajouter que, les journées de travail devant être réduites de dix ou neuf heures à huit heures et demie en y comprenant le temps du repas, c'est-à-dire à huit heures de travail effectif, et que les heures supplémentaires étant supprimées au profit des ouvriers faibles et au détriment des ouvriers forts, la moyenne prise pour base assurait une véritable augmentation du salaire fixe que venaient compléter les 10 pour 100 de prime consentis par les compagnies en plus des 10 pour 100 qu'elles payaient déjà. Les délégués des mineurs qui réclamaient une augmentation de 20 pour 100 s'estimèrent donc heureux d'en avoir obtenu la moitié avec un minimum de paye qui semblait dépasser toutes leurs espérances. Cependant ils furent accusés par quelques-uns de leurs commettans d'avoir fait trop de concessions, d'avoir conclu un marché de dupe ou, tout au moins, de n'avoir pas rendu la convention irrévocable. Ils l'avaient bien tenté, mais il parut impossible aux ingénieurs de l'État comme aux agens des

compagnies d'accéder à un désir qui, s'il s'était réalisé, aurait tendu à interdire aux houillères françaises toute concurrence avec les houillères étrangères, où le prix de main-d'œuvre est variable.

Tel est en résumé le fameux compromis d'Arras dont il a été tant parlé depuis deux mois et qui a servi de point de départ pour les récriminations que les syndicats du Nord et du Pas-de-Calais ont si bruyamment formulées. Les compagnies avaient ajouté qu'elles apporteraient tous leurs soins à réprimer les abus qui avaient pu se produire dans la distribution du travail, dans les réductions opérées sur le nombre des berlines reçues, sur les amendes frappées par les porions soit pour les absences non motivées, soit pour charbons sales, soit pour infractions à un règlement qui doit être étroitement respecté dans l'intérêt de la mine et plus encore pour la sécurité des ouvriers. Afin de faire bien comprendre le jeu des salaires, les motifs de plainte des ouvriers et les objections qu'y opposent les compagnies, il n'est pas inutile de descendre dans la mine et de montrer comment le travail s'opère, comment les comptes s'établissent et à qui incombe le plus souvent la responsabilité des diminutions dans les moyennes.

Nous avons dit que l'« ouvrier à la veine », le chef de coupe ou de taille était le maître de son personnel, le maître absolu; et l'on voudra bien remarquer que dans les grèves il ne s'agit guère que de lui et des ouvriers faits qui travaillent sous ses ordres. Ces ouvriers sont payés par lui, par conséquent sous sa dépendance. Il y a bien une sorte de tarif, ou plutôt de règle admise que les hommes qui travaillent sous ses ordres auront un salaire de 1 à 2 francs inférieur au sien, mais ce n'est pas la mine qui règle ces marchés; ils sont débattus entre les intéressés, et bien souvent le chef de coupe ne les fait connaître à personne. Les conditions d'ailleurs varient suivant les mines. Généralement les ouvriers de la taille se partagent également le salaire après que les auxiliaires ont été payés. La mine se borne à fixer au commencement de chaque quinzaine le prix de la benne ou berline. Ce prix diffère suivant les difficultés du travail; il sera de 30 centimes par berline, de 40, de 60, 75, 80 centimes ou même de 1 franc suivant qu'il aura été fixé par le chef porion après avis et contrôle de l'ingénieur de la fosse. Si le chef de taille n'accepte pas ce prix, il peut en référer à l'ingénieur et demander à changer de coupe. Si dans le cours du travail des accidens se manifestent dans la taille, l'ingénieur consulté ne refuse jamais une indemnité qui compense la durée plus grande du « dépilage ». La berline contient cinq hectolitres. Depuis que l'acier a été substitué au bois dans la construction des berlines, la capacité s'est légère-

ment augmentée, mais jamais elle n'a atteint six hectolitres comme le prétendaient les orateurs du syndicat. Il est d'ailleurs toujours tenu compte des différences. On admet assez couramment qu'une équipe de quatre ouvriers avec un « hercheur » ou chargeur et un apprenti peut fournir, suivant la puissance de la veine, de 40 à 60 berlines par jour. Le « hercheur » est payé sur la masse 3, 4 ou 5 francs par jour suivant les conventions faites avec le chef de coupe. Que les hommes de la veine reçoivent peu ou beaucoup, son salaire est fixe et régulier. L'apprenti reçoit, suivant son âge, 1 ou 2 francs de moins que l'ouvrier. Pour devenir ouvrier à la veine il faut avoir été au moins un an « hercheur, » puis apprenti. L'apprentissage consiste surtout à dégager le charbon du dessus et du dessous des terres et pierres qui s'y trouvent mêlées; c'est le travail de la « rivelaine »; à percer de côté les trous pour faire jouer les mines et en dernier lieu à apprendre à « boiser ». Le « boisage » est une opération importante qui consiste à soutenir par des bois les plafonds et les murs. Il est inutile de dire que ces six ouvriers se prêtent au besoin un mutuel concours. Quand une berline est pleine, le wagonnet est poussé sur les rails jusqu'à l'accrochage, c'est-à-dire jusqu'à une galerie où circulent les chevaux. La berline s'accroche avec d'autres à la « rame » que traîne le cheval; le tout est conduit au puits d'extraction. Le « rouleur » aussi bien que les conducteurs de chevaux est payé à la journée par la compagnie. S'il a besoin d'une aide, c'est le « galibot » qui la lui prête. Le « galibot » est un garçon de 12 à 16 ans qui est le véritable commissionnaire de l'équipe. Les veines sont inclinées; la voie de fond qui mène à la voie de cheval est horizontale. Il y a des treuils pour franchir les rampes; c'est le « galibot » qui les fait mouvoir. Le niveleur a besoin d'un auxiliaire pour traîner sa chaîne, pour porter ses instrumens; cet auxiliaire, c'est encore le « galibot ». Dans toutes les galeries il y a des portes que l'on ouvre ou que l'on ferme à volonté pour modérer ou pour activer l'aération; c'est le « galibot » qui ouvre ou ferme suivant les ordres qu'il reçoit du chef. Ce jeune garçon touche suivant son âge un salaire fixe qui ne s'élève que rarement à 2 francs. A l'accrochage, le « marqueur » prend note des berlines qui sont ensuite enlevées et portées au jour par les machines où elles sont reçues par un employé. Si le charbon est propre, il est versé sur le « carreau »; s'il est « sale », mélangé de terre, de schiste ou de pierres, la berline est frappée d'amende ou confisquée. Dans ce cas, elle va grossir un tas où les filles et les femmes qui ne descendent plus dans les fosses gagnent un modeste salaire à le purger de ses impuretés. Les charbons sales sont funestes aux compagnies : ils sont refusés par les cliens et entraî-

nent parfois la résiliation des marchés; ils font peser sur la mine une mauvaise réputation et peuvent amener sa ruine. On comprend que les compagnies se montrent très sévères dans ce contrôle. Si elles n'avaient en main ni le droit d'infliger des amendes ni le droit de confiscation, elles devraient bien vite congédier les ouvriers qui lui font remonter des pierres au lieu de charbon.

Il est aisé de voir maintenant comment s'opère la distribution des salaires de la tâche. Quand à la fin de la quinzaine le chef de l'équipe a touché sa masse et qu'il en a distrait le salaire fixe du hercheur et de l'apprenti, il partage ce qui reste avec ses ouvriers, également ou suivant les conditions consenties.

La berline qui contient cinq hectolitres, comme nous l'avons dit, ne peut être payée un prix absolument fixe pour toute la fosse; nous en avons exposé les raisons. Afin que l'ouvrier favorisé d'un bon lot n'écrase pas l'ouvrier mal partagé par son gain exagéré qui ferait monter la moyenne pour les uns et la ferait diminuer pour les autres, le porion modère l'activité du premier et s'efforce de donner au second des compensations. Malgré ces précautions, les salaires ne sont pas égaux entre les ouvriers à la veine. Si le plus grand nombre ne dépasse guère le chiffre de 6 fr. 76 par jour, il en est à notre connaissance qui atteignent jusqu'à 10 francs. A Anzin beaucoup d'ouvriers touchent 9 francs par jour; ajoutez-y le médecin gratuit, le chauffage gratuit, l'avantage essentiel que lui assurent les Sociétés coopératives où il s'alimente à prix réduits, la maison dont le loyer dépasse rarement de 30 à 60 francs par an, et la pension qui l'attend s'il est un ouvrier fidèle. Anzin est un modèle dans le Nord comme Lens en est un dans le Pas-de-Calais, mais presque toutes les compagnies suivent leur exemple, plusieurs même ont supprimé les retenues pour la caisse des pensions, Bruay entre autres; la dotation en est prélevée sur les bénéfices. Dans les autres charbonnages, elle est alimentée par le produit des amendes. Quand on veut dégager la somme payée par quinzaine à l'ouvrier de la veine, chef d'équipe, il faut prendre le prix de la berline, le multiplier par le nombre de berlines remontées et reçues au jour, et multiplier ce chiffre par le nombre de journées de travail. On voit que cette opération ne peut être sérieusement faite que sur place et que tous les calculs auxquels nous pourrions nous livrer seraient vains. Cependant si nous prenons les chiffres fournis par le journal de Lille, *le Réveil du Nord*, qui passe pour être l'organe des Syndicats, et qui défend d'ailleurs très vivement leur cause, nous rencontrons les assertions suivantes : dans une des concessions du Pas-de-Calais « le prix moyen de la berline serait de 28 centimes; une bande de cinq ouvriers produit en moyenne 32 berlines par jour »; ce qui donnerait, pour

cinq hommes, une somme de 8 fr. 96 à partager; or comme l'ouvrier prend sur cette masse le salaire fixe de deux auxiliaires, mettons 7 francs seulement pour les deux hommes, le hercheur et l'apprenti, il va rester pour les trois ouvriers à la tâche 1 fr. 96 à partager. Et le calcul ne s'arrête pas là. En deux jours la compagnie a confisqué 35 berlines comme charbons sales et a frappé l'équipe de 35 amendes à 2 francs. C'est 70 francs à retrancher de 1 fr. 96 ou plutôt c'est 1 fr. 96 à retrancher de 70 francs; au lieu de toucher un salaire et d'en distribuer un à ses compagnons, « l'homme à la veine » devra rapporter à la compagnie une somme de 69 fr. 04. Si le calcul est exact, pour descendre dans les mines et exercer le rude métier » d'ouvrier à la veine », il faut être millionnaire.

Notre observation n'a pas pour but de démontrer combien sont inexactes les allégations du calculateur, mais combien il est vain de chercher en dehors des renseignemens précis, que peuvent seules fournir les comptabilités des sociétés, la moyenne des salaires payés au mineur, et l'on comprend que, pour échapper à ces exagérations, nuisibles à sa cause, celui-ci ne se contente pas, pour établir ses comptes, d'une simple fiche volante et qu'il réclame un carnet personnel où son salaire sera inscrit en détail ainsi que son décompte. Pour aller au-devant de toute objection touchant la sincérité des écritures des sociétés, il nous suffira de rappeler qu'elles sont soumises, pour les redevances à payer, au contrôle de l'État et que ce contrôle est exercé par des hommes que leur grand mérite et leur haute capacité met à l'abri de tout soupçon. Les rapports de courtoisie et de gens bien élevés qu'ils entretiennent avec les administrateurs des concessions houillères ne leur enlèvent ni un grain d'indépendance ni un atome de bienveillance pour les ouvriers. Tout au plus pourrait-on désirer qu'ils descendissent plus souvent dans les puits, mais il leur serait peut-être difficile d'en trouver le temps nécessaire dans un centre houiller qui s'étend chaque jour et au milieu des travaux qui leur sont imposés.

II

Avant d'exposer la première phase de la grève, il est bon de faire connaître la situation de l'extraction houillère dans le Pas-de-Calais. Sans en résumer l'histoire, que chacun peut lire dans le livre de Burat, rappelons seulement que la houille, dont l'existence dans le Pas-de-Calais était soupçonnée depuis longtemps et indiquée par la science, fut découverte durant une opération de sondage dans le parc du château d'Oignies, appartenant à Mme de

Clerq. Les sondages se multiplièrent aussitôt dans les environs, et les résultats qu'ils donnèrent dépassèrent toutes les espérances. De 1851 à 1857, Courrières, Nœux, Dourges-Hénin-Liétard, Lens, Béthune, Bully-Grenay, Carvin, ouvrent leurs premiers puits. C'est le centre du bassin. À l'extrémité ouest, Marles et Bruay n'ont pas attendu le succès; ils l'ont provoqué dès 1852. Meurchin n'arrive en ligne qu'en 1857, Liévin en 1862, Drocourt en 1878. Ces trois dernières concessions demeurent longtemps improductives et absorbent leurs premiers capitaux. Il en est de même d'Ostricourt et de Vendin-lez-Béthune. Quant à Ferfay, concession déjà ancienne, mais d'une étendue trop restreinte, elle ne peut guère compter, et moins encore Fléchinelle, qui ne fait pas ses frais. Pour mémoire seulement nous inscrivons ici le nom de la concession la plus ancienne du département, Hardinghem, dans le Boulonnais. En 1892 toutes ces mines ont fourni à la consommation 9 826 524 tonnes (1). Devant ce spectacle de richesse minérale sortie de terre si subitement, le Nord ne devait pas demeurer inactif, et bientôt le célèbre bassin d'Anzin se trouvait relié au bassin du Pas-de-Calais par les concessions d'Aniche, de Douchy, d'Azincourt, de l'Escarpelle; en réalité les deux bassins cessaient d'être distincts et n'en formaient plus qu'un.

Le compromis d'Arras, accepté par toutes les mines, même par celles qui n'y étaient pas représentées, n'avait pas satisfait tous les ouvriers. Beaucoup prétendaient qu'on avait laissé échapper l'occasion de tirer de plus grands avantages d'une situation où le gouvernement était intervenu avec l'intention évidente de forcer la main aux compagnies. Le syndicat du Pas-de-Calais, qui avait M. Basly pour président et M. Lamendin pour secrétaire général, acquit de ces dires une grande force; dès 1892, il se préparait à renouveler la lutte et parvenait à réunir sur ses listes d'adhérens la majeure partie des ouvriers. C'était, au sein de la démocratie ouvrière des mines, une aristocratie qui se formait et qui prenait hardiment la direction des esprits. Il n'est pas près de luire, le jour où l'envie sera bannie de la terre. Des ouvriers intelligens

(1) Voici le relevé, mine par mine, de la production de la houille dans le département du Pas-de-Calais en 1892 :

Dourges	621 661	tonnes.	*Report*	8 118 672	tonnes
Courrières	1 397 885	—	Liévin	699 631	—
Lens et Douvrin	2 105 481	—	Vendin-lez-Béthune	94 602	—
Bully-Grenay (Béthune)	1 117 510	—	Meurchin	278 370	—
Nœux	1 019 635	—	Carvin	202 877	—
Bruay	918 203	—	Ostricourt	133 100	—
Marles	694 552	—	Drocourt	296 264	—
Ferfay	223 759	—	Hardinghem	3 008	—
Fléchinelle	19 986	—	TOTAL	9 826 524	tonnes.
A reporter	8 118 672	—			

avaient quitté la mine pour d'autres professions; ils se sentaient humiliés de voir autour d'eux des fortunes s'élever, de petits ingénieurs devenir de grands personnages, des actionnaires se bâtir des châteaux, des directeurs recevoir de gros appointemens; mais rien ne les touchait plus vivement que de se sentir dirigés, contenus et parfois molestés par d'anciens camarades devenus porions, chefs porions ou employés supérieurs dans l'administration. Ces blessures d'amour-propre ne se pardonnent pas. Il est juste d'ajouter que souvent les administrations minières avaient abusé de leur autorité pour peser sur les ouvriers dans les élections communales ou politiques. On n'a pas oublié le temps où les porions conduisaient leurs hommes au scrutin et leur remettaient à la porte des comices le bulletin qu'ils devaient déposer dans l'urne. Ces temps-là sont loin de nous. Ce ne sont plus les agens de la mine qui mènent les hommes au scrutin, ce sont les délégués du syndicat, et l'on peut affirmer que, pour ne pas être plus libres qu'autrefois, ils sont encore plus étroitement surveillés. Le troupeau n'a fait que changer de berger.

Parmi les plaintes secondaires que dans les nombreuses séances du syndicat les délégués ont fait entendre, il en est une qui confirme ce que nous venons d'exposer. Ils demandaient un peu plus de respect de la part du chef envers les ouvriers qu'il commande. Ce respect que l'ouvrier veut avec raison obtenir pour lui-même, il serait désirable qu'il l'accordât aussi à ses chefs; ce n'est pas l'ordinaire, croyons-nous. Si nous prêtons l'oreille aux discours qui se font entendre, nous y recueillons les plus grossières injures qu'un homme puisse prodiguer à un autre homme. Les mots sont même détournés de leur sens, et on leur fait subir une torture injurieuse quand on les applique à ces chefs dont on réclame le respect. Les ouvriers qui ne travaillent pas sont des courageux, des braves; ceux qui travaillent sont des « fainéans » des traîtres. Il est loyal et juste d'empêcher les camarades de descendre dans les puits; il est déloyal et criminel aux agens des compagnies de les engager à y descendre; ce sont « manœuvres odieuses ». Ceux qui se mettent deux cents pour contraindre les autres à faire avec eux des patrouilles remplissent leur devoir, ceux qui résistent et s'exposent aux coups des grévistes sont des lâches. Les directeurs de mines sont des « exploiteurs », eux et leurs actionnaires sont des « voleurs ». Ces violences de langage émaillent les harangues prononcées depuis le commencement de la grève; elles ne justifient pas les porions et autres agens qui traitent un peu trop leurs subordonnés comme ils ont été traités eux-mêmes avant de s'élever au rang de chefs. En général, ce sont des ouvriers de choix qui arrivent à ces postes de confiance,

mais ce sont des hommes, et ils ont été élevés dans un milieu d'où l'urbanité est bannie. Ils ont des luttes continuelles à soutenir, des débats irritans à engager, une responsabilité souvent redoutable à préserver. On ne se doute pas, quand on a les pieds aux chenets, quels combats le porion doit soutenir pour faire réparer un boisage fléchissant sous le poids des terres qui peuvent ensevelir toute une équipe, ou plus simplement pour empêcher un ouvrier téméraire d'ouvrir sa lanterne ou de battre le briquet pour allumer sa pipe. Que des gros mots soient prononcés, que des ordres soient donnés avec vivacité, avec colère, que le « respect » pour l'ouvrier soit oublié, faut-il s'en étonner? Il vaudrait mieux que le langage fût poli; mais peut-être ne serait-il pas efficace.

Ces piqûres d'amour-propre ont à coup sûr, aussi bien que l'envie, exercé leur lourde influence sur la grève; mais elles n'en ont pas été les causes déterminantes. Le terrain était préparé, mais la semence n'était pas répandue. Aux approches des élections législatives on a commencé à parler de salaires et en même temps du double livret. Ce fut le mot de ralliement. Le bruit courut dans les corons que la convention d'Arras était violée par les compagnies, que les salaires avaient diminué, et que partout la grande grève, la grève générale, internationale, allait mettre les ouvriers de tous les métiers, dans tous les pays, en mesure de faire triompher leurs « revendications ». Ces bruits étaient répandus par les agens des deux syndicats du Pas-de-Calais et du Nord, avec cette réserve, toutefois, qu'il ne s'agissait pour eux que de conquérir une augmentation de salaire en même temps qu'une meilleure distribution du travail. Bref, on affectait de ne poser que la question économique. Si, dès le début, on y avait ajouté comme corollaire la question sociale, le coup eût été manqué, les ouvriers qui ne sont pas socialistes et qui n'entendent rien à ces théories des diverses écoles, se fussent refusés à la grève. Mais dès qu'il s'agissait d'une augmentation de salaires, l'accord se faisait naturellement. Qui donc refuserait d'augmenter ses revenus? La chose était facile, il suffisait de réélire M. Basly député, et de nommer MM. Lamendin et Moché. M. Moché est le président du syndicat des mines du Nord. Ce dernier échoua, mais les deux autres candidats furent élus à une majorité éclatante. Personne dans le pays n'en fut surpris. Ce qui eût été surprenant c'est qu'ils eussent échoué; 44000 électeurs attendaient d'eux la manne céleste. Cette manne promise, espérée, il fallait la leur donner. Ici naissent les difficultés. La situation est-elle favorable aux prétentions nouvelles de la population minière? Les charbons, depuis deux ans, sont en baisse con-

stante; les pays voisins, l'Angleterre, la Belgique, ont diminué leurs salaires, l'Allemagne les maintient à un taux inférieur à tous les autres. Suspendre le travail en ces circonstances, n'est-ce pas courir à un échec, n'est-ce pas appeler en France les charbons étrangers? D'un autre côté, les mineurs anglais décident de se mettre en grève, les Belges promettent d'en faire autant. Si l'Angleterre et la Belgique se soulèvent, l'occasion, pour les mineurs français, est unique : il faut la saisir.

Il semble qu'à ce moment MM. Lamendin, Basly et les autres chefs des syndicats durent éprouver d'assez vives appréhensions et craindre de s'engager trop légèrement dans l'action. Au Congrès international des mineurs, tenu en mai à Bruxelles, la question d'une grève générale des mineurs avait été agitée, mais si elle avait été résolue par l'affirmative, elle demeurait soumise à certaines conditions qui pouvaient ne pas se réaliser. En juillet, à Paris, la même question fut posée à la Bourse du travail, mais plus large et devant s'étendre à toutes les industries. Elle parut prématurée et fut ajournée. D'autre part, les premiers instigateurs des « revendications » durent se demander si une grève partielle tentée dans ces circonstances, si étendue qu'elle fût, même si l'on parvenait à y englober Anzin, aurait chance de réussir; si, comme on le prétendait, les grandes industries, la navigation, les chemins de fer possédaient des approvisionnemens suffisans pour cinq ou six mois; si, de leur côté, les sociétés minières dont les « carreaux » étaient depuis un an encombrés de produits ne pourraient pas les écouler assez avantageusement pour que le chômage même prolongé ne leur fît subir aucune perte. Les grèves de Belgique et d'Angleterre ne prenaient pas le caractère général qu'on leur avait un peu gratuitement prêté. Obligé pourtant de se soumettre au mouvement d'opinion qu'il avait créé, le syndicat du Pas-de-Calais fit mine de s'aboucher avec les compagnies. Le syndicat des patrons après le compromis d'Arras s'était dissous; il fallait négocier avec chacune des administrations particulières. Les délégués portèrent, là où l'on voulut bien les écouter, des doléances qui touchaient particulièrement à deux points : la prétendue inexécution des conventions de 1891, quant aux salaires, et la remise chaque quinzaine au syndicat d'un double du carnet de paye des équipes ou chantiers. Les compagnies refusèrent unanimement de satisfaire à ces deux réclamations. La tentative amiable avait échoué; si la grève éclatait, ce serait la faute des compagnies. On leur avait demandé la lune, elles avaient refusé de donner la lune : le syndicat était couvert. Il n'avait pourtant pas attendu leur réponse pour préparer le champ de bataille et fourbir les armes. A la fin

d'août, une circulaire du syndicat du Pas-de-Calais est adressée aux ouvriers pour les engager à modérer leur travail pour que les houillères françaises ne puissent suppléer aux charbons anglais dont les arrivages vont diminuer à cause de la grève qui sévit en Angleterre. On croirait que nous inclinons à la calomnie si nous ne citions cette pièce curieuse qui est signée par MM. Basly, Lamendin, Evrard et Herman. « Les mineurs d'Angleterre, dit-elle, se sont unis pour une grève formidable. On voulait leur imposer une diminution de salaire de 25 pour 100. Leur cause est la nôtre. Ils sont 500 000. Leur caisse de résistance possède 25 millions. Ils ont la possibilité et la certitude de vaincre. Mais pour cela il faut le concours de leurs frères du continent. Déjà les Belges réclament une augmentation de 10 pour 100. Les concessionnaires du Nord ont emmagasiné des stocks importans. Cette provision sera vite épuisée; on vous dira qu'il faut profiter de la situation. Ne vous laissez pas leurrer. Appliquez-vous à conserver la stabilité de la production. Peu vous importe que l'industriel soit à court de chauffage et le paie plus cher. N'extrayez pas une benne de plus. La baisse des salaires en Angleterre, ce serait la baisse des salaires en France. » Il faut reconnaître que, serré d'un côté par le parti socialiste auquel les deux députés du Pas-de-Calais ont cru devoir se rattacher pour en obtenir l'appui et le concours, et d'un autre côté par les aspirations éveillées parmi les mineurs durant la période électorale, les chefs du syndicat n'avaient guère le choix des moyens pour satisfaire les uns et les autres. Étaient-ils de bonne foi en signant cette regrettable circulaire, ou se laissaient-ils aveugler par un mirage trompeur? Nous n'avons pas mission de sonder les cœurs et les reins; nous ne pouvons donc pas trancher la question; nous pensons seulement qu'une fois engagés ils penchaient plutôt à favoriser l'erreur qu'à la combattre.

On sentait déjà souffler un petit vent de grève dans les corons du centre et de l'ouest. Les délégués allaient semant « la bonne parole » et recommandant aux affiliés de s'y préparer. Le syndicat avait rédigé l'énoncé minimum des « revendications », et multipliait les réunions de son bureau. On savait dans toutes les mines que les discussions rouleraient sur deux points principaux : la moyenne des salaires sur les bases de l'arbitrage de 1891, et le double du carnet de paye remis au syndicat pour la vérification de cette moyenne. Dans une réunion tenue à Lens, M. Evrard, secrétaire général adjoint, s'était chargé d'expliquer en quoi le double du carnet de paye était indispensable. « Un ouvrier gagnant de faibles salaires, dit-il, ne voudra pas communiquer sa fiche, dans la crainte d'être taxé de paresse; un autre ne la donnera

pas non plus de peur d'être accusé de travailler trop pour obtenir de fortes journées; et enfin un troisième, qui sera l'ami du porion et qui gagnera 8 à 9 francs par jour, ne consentira pas à remettre sa fiche, et pour cause. Impossible donc d'établir une moyenne exacte. C'est pour cela que le syndicat réclame le double carnet. »

Il n'est pas difficile de dégager la pensée secrète qui veut se dérober sous le langage, en apparence conciliant, de l'organe du syndicat. M. Evrard est un homme modéré qui voudrait étouffer les conflits et éteindre les grèves; pourtant sa pensée s'inspire de la plus cruelle tyrannie. L'ouvrier ne veut pas dire ce qu'il gagne? il faut l'y contraindre. Cet ouvrier travaille trop, il gagne trop d'argent? Il faut qu'il limite son adresse, son activité, son courage, eût-il un vieux père et dix enfans à nourrir, fût-il hanté du désir sain de l'épargne en prévision des mauvais jours. C'est un bon ouvrier, il faut qu'il se résigne à devenir un ouvrier médiocre. Mais celui que le porion favorise? Le porion ne peut-il pas avoir des amis parmi les « syndiqués » tout aussi bien que parmi les ouvriers qu'on flétrit du surnom de « blanches mains », de « frotte-manche » et autres synonymes dans la langue des mineurs aux épithètes de flatteurs et de courtisans. A un autre but encore tend le syndicat en réclamant un double livret de paye; il veut obliger les ouvriers qui n'en font point partie à s'y réfugier pour échapper aux persécutions que le double livret prépare contre eux. Tous les « syndiqués » ne sont pas mauvais ouvriers; on peut toutefois reconnaître qu'en dehors des syndicats il est des ouvriers excellens, courageux, pleins d'honneur, esclaves de leur devoir. Ils se considèrent comme liés aux compagnies par le contrat de louage et se persuadent qu'ils doivent encore quelque chose de plus beau que leur travail au patron qui leur distribue les plus hauts salaires de l'industrie et les aide à élever une famille honnête et laborieuse. Nous en avons vu un l'autre jour qu'une bande de vauriens est venue assaillir dans sa maison. On brise ses fenêtres, on démolit sa porte, on blesse deux fois sa femme, on va tuer son enfant au berceau. Il sort de chez lui, saisit sa fourche et poursuit ses agresseurs qui fuient dans les champs. Il en blesse un qui ose lui faire face, et en entraîne un autre prisonnier. Il faudrait une récompense à ce jeune homme de 21 ans, si courageux et si fier de son indépendance.

Ce despotisme que le syndicat veut imposer à toute la population minière de la contrée, il essaie de le justifier par des chiffres erronés et des allégations inexactes. M. Evrard, en homme modéré, s'étonne qu'un ingénieur qui a consacré toute sa vie au service de sa société et qui par le labeur le plus intelligent et le

plus dévoué a su de presque rien, d'un premier puits creusé à Lens, tirer la fortune pour une foule de familles et pour plus de 6 000 ouvriers; M. Evrard s'étonne qu'il soit, sur ses vieux jours, assuré de laisser après lui une opulence qu'il doit à son caractère, à son savoir, à sa haute probité, à son travail. L'administration est pour ce champion de la première heure trop généreuse et ne l'est pas assez pour ses ouvriers d'hier qui lui feront défaut demain; et, laissant échapper sa sourde pensée, si Marles, privé de sa section syndicale, refuse de cesser le travail, *on saura l'y contraindre*. Suivant cet orateur conciliant, les houillères du Pas-de-Calais ont en trois ans réalisé en moyenne 51 millions de bénéfice par an. Si l'on consulte les statistiques officielles on a la preuve que, pendant la période indiquée par M. Evrard, ces houillères ont distribué 69366000 francs de salaires, pendant qu'elles réalisaient un bénéfice de 28 millions, et non de 51 millions, dont une forte partie était consacrée à des travaux neufs, c'est-à-dire productifs de salaires pour de nouveaux ouvriers. Il faut avoir bien peu le respect de son auditoire pour le tromper à ce point, et l'on voit par là quelle confiance on peut apporter aux autres assertions de M. le secrétaire général adjoint. Il faut exciter les passions; on le fait au moyen de chiffres dont pas un n'est exact. Les braves gens s'indignent que des hommes qui ne font rien de leurs bras puissent avec leur cerveau gagner des émolumens fabuleux, et en sortant de ces assemblées il leur vient l'envie de crier : « Au voleur! »

Ces réunions inaugurées à Lens vont se poursuivre dans tout le bassin, le 28 août à Meurchin, le 8 septembre à Vendin-le-Vieil, à Bully-Grenay, à Bruay, à Ostricourt, etc. Toujours les mêmes questions, les mêmes récriminations, les mêmes allégations mêlées de déclamations et d'injures suivant le tempérament de l'orateur. L'heure solennelle approche, les délégués du syndicat sont convoqués à Lens pour le 10 septembre. De ce « congrès », c'est le nom qu'on donne à cette assemblée, doivent sortir les plus graves résolutions. On y traitera surtout des moyens « de mettre un frein à la diminution constante des salaires ». Pour ne pas soulever contre soi l'opinion, on parlera « de conciliation, y compris l'arbitrage. » C'est dans le journal officiel du syndicat que nous cherchons cette fois nos renseignemens afin de n'y rien introduire que ce qu'il a plu au syndicat d'y faire figurer.

On a battu le rappel et chauffé l'opinion. Dans chacune des sections du syndicat, des réunions ont eu lieu; des délégués ont été nommés : l'assemblée se compose de 85 membres, dont 52 sont cabaretiers et 27 seulement ouvriers mineurs. Les autres

sont épiciers ou maçons. Dans ce nombre de 52 cabaretiers, il en est 25 qui n'exercent plus le métier ou même ne l'ont jamais exercé; les autres cumulent. Il y a même des étrangers! On peut se demander à quel titre ces cabaretiers, exclusivement voués à leur commerce, font partie d'un syndicat de mineurs; la loi n'est-elle pas violée? Elle l'est certainement, à moins que l'on ne considère le débit de boissons comme une profession annexe. En effet, rien n'est plus étroitement annexé aux mines que le cabaret; ils pullulent autour des fosses. Nous avons sous les yeux une statistique des cabarets en ce moment ouverts dans la région des mines du Pas-de-Calais. Leur nombre s'élève à 5003. Encore n'y avons-nous pu joindre le nombre de deux centres houillers, Fléchinelle et Ostricourt, non plus que de tous les villages qui leur fournissent des ouvriers. Dans quelques concessions, on voit des rues entières dont toutes les maisons sont occupées par des cabarets, des estaminets et des cafés. On peut tirer de là une conséquence : pour que tant d'établissemens de ce genre puissent subsister, il faut qu'ils attirent à eux beaucoup d'argent.

Le « Congrès des délégués des sections syndicales » s'ouvre le 10 septembre, à Lens, dans la salle Gossart; 82 délégués sont présens (85 d'après le *Réveil*). Il est dix heures du matin. M. Basly préside; il a pour assesseurs MM. Lamendin, secrétaire général, et Evrard, secrétaire général adjoint. Assistaient à la séance, outre les délégués, un millier de mineurs ne prenant point part au vote. Ceux-ci sont relégués au fond de la salle; ce sont les claqueurs; les délégués seuls sont assis sur des bancs. Dans l'auditoire figurent quelques délégués du syndicat du Nord, entre autres M. Moché, et le secrétaire général. Tout à l'heure il viendra s'y joindre deux délégués des mineurs belges. M. Evrard procède sérieusement à l'appel nominal des délégués. Conviés successivement à exposer les résolutions prises dans les sections du syndicat général, douze orateurs font entendre leur voix. M. Beugnet, délégué de Béthune, rapporte que sa section ne s'est prononcée ni pour ni contre la grève. Il la votera pourtant si les autres la votent. M. Dilly, de Lens, ne prononce pas un discours; il apporte seulement une liste de « revendications » dont les principales sont : le double carnet, salaire moyen de 6 francs pour huit heures de travail, plus la prime de 20 pour 100. Il ajoute que les ouvriers de Lens, animés du meilleur esprit, s'engagent à ne reprendre le travail qu'après satisfaction donnée aux « revendications » des autres charbonnages; enfin il repousse l'arbitrage. Dilly n'est pas un mineur, mais un cabaretier. M. Cadot (Bruay) n'a pas d'hésitation, Bruay veut la grève. Un autre délégué de Béthune, M. Dufour, défend la cause un peu oubliée des ouvriers du jour; ils

n'appartiennent pas au syndicat du fond, mais il espère qu'ils suivront leurs camarades. M. Carpentier, de Courrières, votera la grève. M. Lemal (Béthune) en fera autant. Carvin n'a pas à se plaindre, mais son délégué, M. Cordier, s'associera à la majorité. M. Delvigne, de Marles, se répand en plaintes amères, mais il ne prendra pas l'initiative de la proposition. Quant à M. Paris, de Dourges, il paraît que ses commettans sont satisfaits de leur sort et ne réclament rien d'autre que de continuer à travailler; il fait appel à la conciliation. On murmure au fond de la salle. Liévin n'est pas content; son délégué, M. Taffin, a reçu mission de voter la grève et il la votera. A Meurchin, dit M. Willot, les moyennes de salaire ne dépassent pas 6 fr. 40; Meurchin ne peut se résigner à une si misérable situation; il faut la grève. Trois délégués ont parlé pour Béthune; deux pour Bruay, sept autres se sont fait entendre pour sept autres mines. En somme, neuf mines seulement sur quinze sont intervenues au débat. Le bureau et les hommes du fond de la salle craignent-ils l'intervention des autres mines? On réclame la clôture, elle est votée.

C'est ici que se manifeste dans toute sa plénitude la pensée personnelle du président. Cinq orateurs sur douze se sont prononcés nettement pour la grève. Les sept autres se sont montrés hésitans sinon même hostiles à la mesure; deux d'entre eux ont fait appel à la conciliation. Les délégués de Fléchinelle, d'Hardinghem, de Drocourt, de Nœux, de Vendin-lez-Béthune, de Ferfay n'ont pas donné leur avis. Le président, M. Basly, substituant son désir à l'opinion encore incertaine de l'assemblée, déclare : « Il résulte des discours que nous venons d'entendre que vous êtes *décidés* à faire grève. » Mais aussitôt, pour échapper à la responsabilité d'une résolution trop vivement et trop clairement indiquée, il ajoute : « Avant de passer au vote, permettez-moi de résumer la situation. » Ce prétendu « résumé de la situation » est un acte d'accusation violent contre les compagnies. « C'est la con currence acharnée entre Lens et Courrières qui a déterminé la baisse des charbons. Les salaires s'en sont ressentis; ils sont partout diminués. Si on allègue que la somme payée n'a pas diminué en France, il a été fait cependant pour le même total de salaires une somme plus considérable de travail qui a engendré une forte « surproduction ». L'an dernier, d'après les statistiques officielles, cette « surproduction » a été de 1 203 492 tonnes. Pour le premier semestre de cette année elle est déjà de 53 000 tonnes; ce qui fait que, pour un salaire identique à celui des années précédentes, on a exigé des mineurs une somme de travail beaucoup plus considérable et dont l'excédent se trouve ainsi n'avoir pas été payé. » L'argument est spécieux; d'autres que des ouvriers mineurs s'y sont

laissé prendre. De là, M. Basly passe au tableau des bénéfices considérables réalisés par les compagnies, ce qui le conduit à cette conciliante observation que, « si l'on voulait empêcher de travailler tous les voleurs, il y a bien des administrateurs de compagnies qui ne le seraient plus ». Il propose ensuite de voter les cinq propositions suivantes : « 1° double carnet de paye; 2° augmentation des salaires pour les ouvriers du fond; 3° plus de renvoi d'ouvriers après l'âge de 40 ans; 4° respect de la part des chefs; 5° suppression des amendes pour charbons sales. » Le délégué Cadot, cabaretier à Bruay, demande qu'on y ajoute l'obligation, pour les compagnies, de « ne plus diminuer les prix de la tâche, sauf en ce qui concerne les différences qui doivent exister entre les traçages et les dépilages », ce qui revient à ne plus tenir compte des facilités plus ou moins grandes du travail à la veine. Ces six propositions sont adoptées.

Il s'agit maintenant de savoir si les décisions prises seront communiquées aux compagnies, et sous quelle forme. L'assemblée se prononce pour l'envoi d'une lettre. Enfin l'on vote sur le montant des salaires; le minimum est fixé à 5 fr. 50, plus une prime de 30 pour 100. C'est la mise à néant du pacte arbitral conclu à Arras en novembre 1891. Enfin l'assemblée s'ajourne au jeudi 14 septembre pour entendre les réponses des compagnies à l'ultimatum qui va leur être envoyé. Durant la séance le secrétaire général du syndicat du Nord n'avait pas manqué de fortifier les courages en leur faisant savoir que tous les syndiqués feraient cause commune avec le Pas-de-Calais et qu'Anzin même se mettrait de la partie. Enfin les deux délégués belges apportaient l'engagement que Mons et Charleroy continuaient et étendraient la grève dans tout le bassin. Ces belles assurances avaient soulevé des tonnerres d'applaudissemens et l'on avait crié : « Vive les Belges! » On oubliait dans un élan de fraternité internationale les injures qu'on leur avait prodiguées naguère et les coups qu'on leur avait distribués pour être venus chercher du travail en France. M. Basly oubliait lui-même qu'il avait un jour demandé à la Chambre le renvoi de ces Belges que l'on acclamait aujourd'hui. Enfin, pour ne rien omettre de curieux ou d'important, le délégué de Lens, M. Dilly, avait formulé une demande tendant à faire allouer aux ouvriers âgés de 50 ans une pension de 2 francs par jour; 730 francs par an, c'est justement le maximum des pensions payées en ce moment par la compagnie de Lens à ses vieux ouvriers frappés d'incapacité de travail; elles varient jusqu'à la moitié selon l'âge et le temps de service des intéressés. Ces pensions sont servies sans qu'il soit fait de retenues sur les salaires. Il n'en est pas de même dans toutes les compagnies. Lens

en ce moment sert 188 pensions dont la moyenne est de 571 francs par an. C'est encore 71 francs de plus que ne touchent de leur société les hommes de lettres âgés de plus de 60 ans.

III

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre jusqu'ici a pu aisément s'apercevoir que, si les chefs des syndicats avaient usé de leur influence pour empêcher la grève d'éclater, ils l'auraient pu même sans exposer leur éphémère popularité. Ils avaient agité le pays depuis longtemps, ils avaient prodigué les belles promesses, mais ils auraient pu maintenir les réclamations dans les limites tracées par le compromis d'Arras. L'ouvrier croyait sur des affirmations erronées et d'après de faux calculs que son salaire avait non pas précisément diminué, mais ne s'était pas accru dans des proportions adéquates à la production. Rien n'était plus simple, si les hauts personnages du syndicat étaient incapables d'établir des calculs exacts, que de les demander à des comptables experts et avisés qui auraient scrupuleusement scruté les écritures des compagnies et contrôlé tous leurs dires ; elles ne s'y seraient pas refusées, puisqu'elles l'ont offert à plusieurs reprises. Marles, Courrières, Lens et tous les autres charbonnages disent : « Nos livres sont à votre disposition ». Courrières va plus loin, il intente un procès en calomnie et fait porter tous ses registres au tribunal. Lens établit clairement que dans ses puits la moyenne atteint 5 fr. 76 et 5 fr. 80. Il fait observer que l'augmentation de salaire consentie à Arras sur la base de 4 fr. 80 par jour était notablement supérieure au prix ancien, puisqu'elle était calculée sur une période où le travail était de 9 heures au moins et que la présence de l'ouvrier dans les chantiers du fond ne devait plus être que de 8 heures, exactement, 7 heures et demie, si l'on tient compte du temps du repas. En réalité le prix de l'heure payé à Lens, en y comprenant la prime de 20 pour 100, dépasse 0 fr. 80 l'heure. Il n'est pas aisé de rencontrer une industrie manuelle aussi largement rétribuée. Il y a plus : d'un relevé fait sur les livres de la compagnie, il résulte que pendant le mois d'août dernier 863 mineurs de Lens ont gagné de 4 fr. 75 à 5 fr. 75, — 1242 ont gagné de 5 fr. 75 à 6 fr. 25, — et 103 de 6 fr. 25 à 7 francs. Ces différences résultent surtout de la force et de l'adresse des ouvriers composant une équipe, et aussi du plus ou moins de facilité dans l'extraction. Il est nécessaire de remarquer que « ces chiffres ne donnent pas les gains réels, car ils comprennent le salaire des aides rétribués par les ouvriers à la veine à un taux inférieur, d'après des conventions spéciales que les mineurs ne communiquent pas

à la Société. » Ajoutons que la mine donne à un ouvrier son logis qu'envieraient bien des petits bourgeois, une maison en briques, saine et accompagnée d'un petit jardin, qui peut suffire aux besoins de la famille, que le loyer est de 5 francs par mois, prix à peine suffisant pour l'entretien, que le charbon de la mine alimente le foyer et que le médecin appointé par la Société est gratuit pour l'ouvrier. Ce que nous disons pour Lens pris comme type peut s'étendre à toutes les autres concessions; les différences ne sont pas notables et portent seulement sur quelques détails. MM. Basly, Lamendin, Evrard, Malagie et Moché devaient savoir tout cela, ainsi que tous les délégués, même cabaretiers, même épiciers ou maçons. S'ils ne le savaient pas, ils pouvaient s'en faire instruire, et, s'ils le savaient, ne devaient-ils pas ramener les esprits agités à une plus juste appréciation des choses, à une entente facile et prompte avec les agens supérieurs des compagnies, et épargner à leurs cliens, à leurs commettans une perte de plus de cinq millions de salaires, sans parler des autres détresses qu'ils ont accumulées autour d'eux. Si la grève qui se prépare va tout à l'heure être déclarée, elle sera sortie de leurs mains, et on la verra bientôt éclater et se développer sous leurs auspices.

Familiers au travail des mines et aux conditions qui le règlent et l'environnent, ces hommes intelligens, instruits, pleins de zèle pour leurs camarades, il n'en faut pas douter, ne risquaient-ils pas, en soulevant cette grève inutile, d'appeler une trop vive lumière sur certains mystères de la répartition des salaires? On se plaint qu'ils ont diminué quand la production paraît avoir augmenté. Les sociétés offrent de prouver que leurs moyennes ont toutes dépassé les moyennes établies d'après les conditions du pacte conclu à Arras en 1891. Cependant on s'obstine à les accuser de tromper les ouvriers par leurs calculs, — on dit élégamment « par leurs trucs », — on prétend qu'elles les volent et l'on crie : « Au voleur! » Comment voulez-vous qu'un brave ouvrier à qui l'on répète chaque jour qu'il est volé, comment voulez-vous qu'il ne se plaigne pas? Il doit y avoir dans les profondeurs des galeries de secrètes manœuvres dont l'œil vigilant des syndicats ne s'est pas aperçu. Les ouvriers d'une taille sont au nombre de trois, assez souvent de quatre. Un seul dirige le travail et reçoit le salaire pour toute l'équipe. Ce salaire, c'est la masse; il s'agit de la partager. Lens le dit : l'ouvrier à la veine, le chef fait souvent ses conditions avec ses auxiliaires; celui qui est inscrit dans les écritures de la société pour 5 francs peut consentir vis-à-vis du chef une diminution. L'ouvrier à la veine se gardera de le faire savoir à l'administration; la production augmentera et en apparence la moyenne du salaire, calculée du dehors, diminuera. Voilà déjà

une des sources des erreurs de chiffres commises par le syndicat et par ses orateurs. Il en est une autre. Nous demandons la permission de ne l'indiquer que par une mise en scène du personnage principal. La quinzaine est écoulée, il passe à la caisse; on lui remet une fiche où son compte et son décompte sont établis. Il a peu travaillé, sa veine était mauvaise, il a *fait* un charbon sale, il a été frappé pour ce fait ou pour tout autre, d'une, deux ou trois amendes; il devrait toucher pour lui et son équipe une somme de 150 francs pour 14 jours de travail; mais les retenues sont décomptées et il ne touche que 130 francs. Il met l'argent dans sa poche; au besoin il en fait contrôler le montant par ses hommes. On voit clairement qu'il n'a touché que 130 francs, c'est tout ce que l'on voit. On se rend au cabaret; c'est là que s'opère la distribution de la masse. Il vide sa poche sur la table et commence par prélever, ce qui est légitime, le salaire des auxiliaires qui travaillent à prix fixe, soit 7 à 10 francs pour les deux, le surplus est à partager entre les quatre ouvriers de l'équipe. On compte, on suppute et l'on arrive à constater que les salaires ont baissé et que la compagnie vole effrontément les ouvriers qu'elle emploie. Le chapitre des retenues et des amendes a été passé sous silence. Autre phénomène qui a certainement échappé à la vigilance du syndicat. L'homme à la veine a touché 100 francs pour sa quinzaine. Il glisse 20 francs dans la poche des réserves et rapporte 80 francs à la maison. La femme, qui s'attendait au chiffre rond, crie, tempête; elle ne doute pas de la droiture de « son homme »; elle accuse la mine; les salaires ont baissé. Vienne une grève; privée de pain pour ses enfans, elle mènera les bandes à l'assaut des puits, elle traitera son mari de lâche s'il ne fait sauter quelque maison de porion et portera le drapeau rouge jusque sous le nez du gendarme bien empêché de sabrer la mégère qui crie : « Du pain! du pain! du pain! » C'est une bien triste extrémité que celle des grèves, et ceux qui les fomentent se montrent bien cruels envers les ouvriers s'ils la font sortir de faux calculs, d'erreurs de jugement, ou même d'un désir passionné, mais inopportun d'être utile à leurs semblables. Celle-ci, on va le voir, est issue d'un prétexte,

Ce prétexte, c'est la diminution des salaires, c'est-à-dire la violation par les compagnies du compromis de 1891. Et cela est si vrai qu'il est aussitôt abandonné sans être autrement formulé que dans les discours. La lettre adressée aux compagnies par MM. Basly, Lamendin et Evrard au nom du syndicat, à l'issue du « congrès » du 10 septembre n'en fait même pas mention. Elle se contente de reproduire les propositions adoptées, en élaguant sagement celle qui est relative au « respect dû aux ouvriers » et

y substituant moins prudemment celle-ci : « Qu'à l'avenir il ne soit plus renvoyé d'ouvriers ayant encouru une condamnation, autant que celle-ci n'aura pas porté préjudice à la compagnie. » Le syndicat s'aperçut le lendemain qu'il avait oublié les ouvriers du jour. Il importait cependant de les attacher à la cause des ouvriers du fond, non pas seulement pour faire nombre et les associer à la grève, mais pour gêner les charbonnages dans l'expédition des approvisionnemens, qu'on disait être considérables, et dans l'exécution de leurs marchés. Aussi, sans avoir recours à une nouvelle assemblée et sans solliciter un vote complémentaire, le syndicat en vertu de son pouvoir absolu prit sur lui de réclamer pour les ouvriers du jour une augmentation de salaire « proportionnelle à celle sollicitée par leurs camarades du fond ». Le bon sens dans cette lettre n'était pas plus respecté que la langue française. Cette prétention d'intervenir pour fixer les salaires d'ouvriers étrangers au syndicat ne marque pas un esprit bien éclairé sur l'étendue de ses droits. Pourquoi ne pas couvrir d'une même sollicitude les ouvriers qui construisent les machines, les maçons qui bâtissent les corons, les charpentiers et les couvreurs ? Les administrateurs des sociétés minières, quand ils reçurent cette seconde lettre, durent être un peu surpris de découvrir tant de gens portés à s'ingérer dans les affaires d'autrui.

A l'ultimatum du syndicat les compagnies avaient envoyé leurs réponses le 14 ; il fut donc possible de tenir le soir la séance qui avait été annoncée. Toutes ces réponses étaient sur tous les points négatives ; toutes les « revendications » étaient repoussées, les unes brièvement, sèchement, les autres accompagnées d'explications qui auraient dû suffire à des esprits droits et sans parti pris. Sur la question du double carnet de paye : Les directeurs ou agens généraux disaient qu'il appartenait aux ouvriers seuls de faire connaître le montant de leur salaire. C'est à eux qu'il appartient d'en faire part au syndicat. Les ouvriers non syndiqués y sont hostiles. Les ouvriers peuvent toujours contrôler l'exactitude de leurs comptes d'après les bulletins qui leur sont remis. — Sur l'augmentation des salaires : Elle est impossible en ce moment où le charbon est à vil prix par suite de la diminution du prix de la main-d'œuvre dans les pays étrangers. Toutes les sociétés ont d'ailleurs exécuté fidèlement la convention d'Arras. C'est la prétention du syndicat qui la viole. — Suppression du renvoi des ouvriers âgés de plus de 40 ans : Dans plusieurs mines le cas ne s'est jamais présenté, dans d'autres, très rarement et pour causes graves ; à Lens, « en cinq ans sur un nombre de plus de 6 000 ouvriers il n'en a été renvoyé que 28 : 8 pour condamnations à la prison, 4 pour vols et fraudes au préjudice de la Société, 10 pour

absences ou insultes à la surveillance, 2 pour falsification de livrets, 4 pour infractions diverses aux règlemens. » — Suppression des amendes pour charbons malpropres : La condition de ne faire que des charbons propres fait partie du contrat de louage. Les ouvriers qui y mélangent des *havries* ou des terres font préjudice à la compagnie et à eux-mêmes ; ils éloignent le client. — Invariabilité des prix de tailles : L'irrégularité du gisement, les changemens fréquens de puissance, de dureté et de composition de la veine rendent impossible la fixité des prix. — Plus de renvoi d'ouvriers pour cause de condamnation n'ayant pas porté préjudice à la Société : Les compagnies ont souci de la dignité de leurs ouvriers ; elles ne peuvent consentir à conserver parmi eux des hommes frappés par la justice pour causes graves. — Enfin touchant l'augmentation du salaire des ouvriers du jour : Ce salaire est réglé sur les prix payés dans les industries du pays suivant la loi de l'offre et de la demande. Sur la cinquième question la réponse de Marles avait dit : « Cette demande est puérile; si l'on s'engageait à ne jamais diminuer les prix de tâche, il faudrait s'engager aussi à ne jamais les augmenter, et, comme les difficultés d'exploitation sont extrêmement variables, on obtiendrait des écarts du simple au triple et au quadruple entre les salaires des mineurs d'une même exploitation. »

Aux demandes d'un caractère général, il s'en était joint de secondaires dans quelques mines; nous n'en surchargerons pas notre exposé. Ce que nous venons de placer sous les yeux du lecteur suffit pour lui montrer le peu de sérieux des « revendications » du syndicat, son intention de déchirer le compromis d'Arras et de se faire, d'une demande d'augmentation de salaires, le prétexte d'une grève. La réunion des délégués des sections syndicales du bassin du Pas-de-Calais eut lieu le 14 à Lens, dans la salle Gossart, à 6 heures du soir. Plus de 500 personnes se pressaient dans la salle comme le jour du congrès, mais les délégués seuls pouvaient prendre part au vote. On constate la présence de 92 délégués, la plupart cabaretiers. Comme le 10, M. Basly préside, secondé par MM. Lamendin et Evrard. Il est donné lecture des réponses des compagnies. Parmi elles, Ferfay se tient à l'écart, l'entente est complète entre elle et ses ouvriers. Lens, dans une note très claire, démontre que la moyenne de ses salaires a augmenté au lieu de baisser depuis la convention de novembre 1891. De 4 fr. 99 au plus haut elle s'est élevée à 5 fr. 78 en 1892, et à 5 fr. 75 en 1893. D'après la convention le prix pouvait ressortir à 5 fr. 76, et il faut noter qu'il a été retranché une heure par jour de travail. La démonstration est lumineuse et il est facile d'en contrôler l'exactitude. Mais ce n'est ni l'exactitude ni la lumière

que demande le syndicat, c'est la guerre. Elle est déclarée séance tenante après de nombreux discours où sont reproduites les déclamations du dimanche précédent. On voit poindre cependant quelques oppositions. Le délégué de Dourges ne croit pas à la grève de sa mine, Carvin n'y croit guère, Vendin-Annezin pas davantage, Ferfay point du tout. La grève ne sera donc pas générale comme on l'espérait; on saura y contraindre les récalcitrans. Et de son côté le bassin du Nord, sollicité par les circulaires de M. Moché, paraît médiocrement empressé à se mettre en mouvement. Anzin ne s'est pas ému; Aniche chômera certainement, ainsi que l'Escarpelle, M. Moché en répond. Il répond aussi de la « Bastille du Nord » si les ouvriers du Pas-de-Calais veulent avec lui livrer l'assaut. La Bastille du Nord c'est Anzin. Sur ces paroles téméraires et sur les encouragemens venus de Belgique et d'Angleterre, la grève du Pas-du-Calais est votée par 81 voix contre 11. Il y a unanimité chez les délégués cabaretiers. Trois jours après, le 17, la grève est déclarée aussi dans le Nord; l'Escarpelle et Aniche s'y laissent prendre. Anzin sommeille toujours; on le réveillera. Le dessein de forcer la main aux dissidens, d'exercer la violence pour obliger les ouvriers à cesser le travail, apparaît dans tous les discours, dans les écrits, dans les circulaires, mais toujours avec cette précaution oratoire, quand c'est le syndicat qui parle, de bien indiquer que les compagnies seules ont voulu et fomenté la grève. C'était leur intérêt; elles avaient des stocks énormes à écouler. et la cessation du travail devait entraîner une hausse qui remplirait d'argent les caisses des compagnies et de satisfaction le cœur des actionnaires. Ces exploiteurs, les pieds au feu, tranquillement, sans rien faire, ont vu leurs actions parties de 300 francs, monter en moins d'un demi-siècle à 28 000 francs et même à 40 000 francs. Ce sera tout à l'heure dans la bouche des « conférenciers » une source de comparaisons menaçantes entre « l'exploiteur » et « l'ouvrier », de rapprochemens redoutables entre le capital et le travail. Les plus hardis, quand on les fera venir de Paris, en déduiront bientôt cette conséquence naturelle que, pour établir l'harmonie, il faut dérober le bien d'autrui.

Cependant le gouvernement avisé a pris ses précautions; la grève doit commencer le 16, à heure fixe; il a envoyé ses gendarmes. Et comme on a crié par-dessus les toits que le Pas-de-Calais allait fondre sur le Nord, que l'armée de la grève allait livrer l'assaut à Anzin, le pouvoir exécutif ajoute à ses gendarmes quelques compagnies de fantassins et quelques escadrons de cavalerie. De Douai, il expédie même des artilleurs, mais sans canons. Quand les grévistes les plus audacieux viennent pour entourer les puits, ils les trouvent gardés; quand les meneurs qui

ont le mot d'ordre pour armer leurs bataillons de gourdins et les précipiter par milliers sur la « Bastille du Nord », leurs soldats sont peu tentés de marcher; ils trouvent la route longue et dangereuse. Anzin, au dire de M. Moché, attend qu'on le vienne délivrer; mais le libérateur aime mieux crier dans ses corons que courir au-devant d'une défaite certaine. Décidément la grève ne sera pas générale; le grand coup est manqué. Et, chose étrange, inouïe, qui renverse tous les calculs et bouleverse toutes les consciences syndicales, les grévistes anglais rentrent sous terre, les houilleurs du Borinage reprennent le pic et la rivelaine, et les houilles de la Ruhr viennent à Charleroy se faire baptiser belges pour être acceptées plus aisément en France. Ce qu'il en coûtera au travail national, on ne le dit pas, mais la statistique des douanes le fera connaître l'an prochain. Que faire devant les obstacles que le gouvernement élève à la liberté d'autrui? Protester dans la presse, par des circulaires, par des discours. Plagiaire de Carmaux, le syndicat par ses affiliés organise des patrouilles. C'est un droit; Carmaux l'a bien démontré; il est admis, et il est hautement « revendiqué ». Si la police l'interdit, elle viole la loi, la loi des précédens. Ce n'est pas l'avis de l'autorité; elle semble revenue des temps où une poignée de turbulens commandait aux pouvoirs publics. On ne souffrira cette fois ni le désordre, ni la violence, ni les insultes aux magistrats ou à l'armée. C'est une surprise pour tout le monde; mais s'en plaignent seuls les hommes qui veulent exercer le despotisme autour d'eux. Le rapporteur au Sénat de la loi des syndicats voudrait même une action plus énergique; il voudrait que les rigueurs de la législation qu'il a étudiée et soutenue ne fussent pas réservées à des hommes dont on n'a rien à craindre, et qu'on en étendît les dispositions rigoureuses aux syndicats où s'introduisent des personnages qui n'exercent pas la profession « syndiquée ». La lettre de M. Trarieux au président du Conseil, ministre de l'Intérieur, reçoit un accueil mérité, une réponse froide du ministre, un sourire moqueur du personnage directement visé. Si le syndicat est dissous, il se transformera en loge maçonnique.

Pendant une dizaine de jours, la grève poursuit son cours normal et habituel. Les « meneurs », — on ne peut pas nier sérieusement qu'il en existât, puisqu'ils allaient partout semant, comme ils disaient, la bonne parole, — les meneurs parlaient salaires, exploitation des ouvriers, prépondérance du capital sur le travail; bref, ils ne mettaient en jeu que la question économique. Sans doute ils provoquaient à la résistance, à la lutte. Celle-ci se traduisait en réunions tumultueuses, en insultes aux soldats, à ses chefs, et parfois une foule trop vivement excitée je-

tait des pierres à la troupe. On procédait à des arrestations, et les tribunaux ne montraient envers les coupables qu'une tendresse modérée. La présence de l'armée et de la gendarmerie était un obstacle, disait-on, au succès de la grève et des réclamations ouvrières. Les députés de l'arrondissement de Béthune, secondés de quelques collègues venus à leur aide de Paris et de diverses autres parties de la France se mêler à un conflit auquel ils paraissaient devoir rester étrangers, réclamaient le « retrait des troupes ». Que serait-il arrivé, demandions-nous à un homme du pays, bien informé et plutôt favorable aux mineurs qu'aux compagnies, si l'on n'avait pas pris les mesures de protection que l'on a prises? « On eût détruit les puits, fait sauter les bâtimens, peut-être bien le haut personnel en même temps. Cela s'est vu. » Déjà, dès le 19 septembre, les explosions de dynamite commençaient à se faire entendre à Mazy, à Lewarde, dans la concession d'Aniche. On n'en voulait peut-être pas à l'ouvrier qui avait repris le travail au point de l'assassiner de sang-froid, mais quand les foules surexcitées se ruent sans qu'un sentiment de crainte les arrête, on peut redouter d'elles tous les attentats. C'est prudence de prévenir au lieu de réprimer. Les instigateurs de la grève ne paraissent pas l'avoir compris. Au lieu de se féliciter de voir leurs forces contenues dans les limites d'une sagesse relative, ils se plaignirent; ils demandèrent que la force armée fût retirée pour laisser le champ libre aux « revendications légitimes » des mineurs. Et comme leurs plaintes ne pouvaient obtenir aucune satisfaction et que les défections commençaient à se mettre dans les rangs des grévistes, ils firent appel à la politique, ils appelèrent à leur secours les nouveaux élus du parti auquel les deux députés prétendent se rattacher. Dès lors la grève change de face; d'économique qu'elle était à l'origine elle devient politique, elle prend le caractère d'une guerre sociale. La pente était facile, le syndicat déjà chancelant s'y laissa glisser.

IV

Il est difficile de dire si ce fut tout à fait de leur plein gré que MM. Lamendin et Basly eurent recours à leurs collègues socialistes pour épargner à leur syndicat une chute imminente; toujours est-il qu'une réunion de ce groupe eut lieu à Paris le 24 septembre, à laquelle M. Basly assistait, et que tous les députés qui en faisaient partie prirent l'engagement de porter la « bonne parole » aux mineurs du Pas-de-Calais. Les juges de paix, sur l'invitation du ministre, avaient convié les parties à un arbitrage que la loi votée par la dernière législature indique, mais ne commande pas.

Le syndicat, qui sentait le terrain se dérober sous lui, s'était empressé d'adhérer à ce simulacre de conciliation, tout en laissant dire autour de lui que cette loi était « absurde, inexécutable, votée à la hâte pour donner aux électeurs ouvriers un semblant de satisfaction ». Il y avait beaucoup de vrai dans cette appréciation. Néanmoins le syndicat avait fait désigner des délégués pour le cas où l'arbitrage aurait lieu. Ce n'avait pas été sans difficulté qu'on était parvenu à former une liste; les personnages les plus influens se méfiaient les uns des autres. Le syndicat aurait eu mauvaise grâce à repousser l'arbitrage en principe : c'est lui qui formulait des demandes. Les compagnies ne demandaient rien et se maintenaient dans les limites de 1891. L'arbitrage pour elles était sans cause et sans raison. Elles étaient unanimes à le repousser. La situation se tend, les violences entrent résolument en jeu. Plusieurs maisons d'ouvriers qui travaillent sont attaquées par des pierres, par la dynamite à Bruay, à Liévin. Une sentinelle attaquée à Vendin-le-Vieil tire le premier coup de feu. On essaie de faire sauter un pont des mines de Lens. « Nous avions des patrouilles nombreuses, qui empêchaient les ouvriers de sortir de chez eux, » dit un gréviste. « Les patrouilles des grévistes pour interdire le travail aux ouvriers libres sont imposées par le devoir; » les patrouilles des militaires pour protéger la liberté du travail sont « odieuses, criminelles. » De là à un conflit sanglant il n'y aurait qu'un pas si les cavaliers laissaient les groupes se former, et si la patience des soldats et de leurs chefs n'était strictement imposée par des ordres venus de haut. Il est évident que l'autorité fait ses efforts pour éviter une collision. Cependant les députés appelés de Paris laissent entendre qu'on la cherche. Nous voyons dès lors défiler les orateurs dont M. Basly est allé solliciter le concours: MM. Millerand, Baudin, Sembat, Constant, Calvinhac, Fabérot, Vaillant, Walter, Pelletan, auxquels se joignent quelques avocats, des journalistes et jusqu'à une femme, Mme Paule Minck, à qui les femmes des grévistes apporteront des bouquets, en attendant que les gendarmes la conduisent devant le tribunal de Lille. Tous ces orateurs, dont plusieurs ont plus de talent qu'il n'en faut souvent pour remuer les masses, abandonnent la question des salaires pour aborder vivement la question sociale. Ces hommes, qui ne seraient d'accord sur aucun point s'ils tentaient de préciser leurs idées, se rencontrent dans une pensée commune, que la société est mal faite, que le capital étouffe le travail, que tout patron est un exploiteur, l'ouvrier un esclave, qu'il a droit à tout, le chef qui l'emploie à rien. Quelques-uns, à qui l'on a mis des chiffres et des statistiques sous les yeux, s'indignent que les compagnies réalisent annuellement de si gros bénéfices, « alors que leurs ouvriers n'ont

pas de pain à donner à leur famille ». Les braves gens qui les écoutent savent bien que ces chiffres sont faux, mais à la pensée que des fortunes se sont parfois accumulées dans des mains subalternes, ils admettent volontiers que les uns ont trop et eux pas assez. Personne n'est là pour leur dire que ces concessions houillères n'ont pas toujours enrichi les concessionnaires, que dans les plus prospères il a fallu souvent attendre dix ans avant de toucher des intérêts; enfin que c'est la loi générale que les biens de toute sorte, et les salaires eux-mêmes, aient suivi une progression constante depuis un siècle. Le loyer de la terre, si abaissé qu'il soit en ce moment, n'est-il pas quatre et cinq fois plus élevé qu'à la fin du XVIII[e] siècle? Le prix des terrains dans Paris n'a-t-il pas augmenté dans une proportion qui atteint et dépasse souvent le centuple? L'ouvrier qui gagnait une livre il y a cent ans ne gagne-t-il pas 5 et 10 francs aujourd'hui? Les exploitations houillères, si difficiles, si scabreuses, si sujettes à des accidens qui les ruinent, ne doivent pas être soustraites à la loi générale. Aux prix actuels de leurs titres elles ne produisent guère qu'un intérêt de 4 p. 100 dont ne se contenteraient ni les cabaretiers des mines ni même l'épicier de Bruay qui ont voté la grève. Il manque à la production de la France environ 10 millions de tonnes de charbon que la consommation est obligée de demander à l'étranger. Pour s'affranchir de ce tribut payé à l'Angleterre, à la Belgique et à l'Allemagne, il ne faudrait pas moins de 50 000 ouvriers et de 300 millions. Pense-t-on qu'il serait facile de réunir de tels capitaux alors que la concurrence étrangère limite les bénéfices et que la situation actuelle est de nature à effrayer l'épargne plutôt que de l'appeler? Une industrie qui est soumise à des chômages triennaux et instantanés n'a rien pour tenter les économies, et il serait à désirer que les hommes qui appliquent leurs talens à entretenir ces crises fissent une œuvre bien meilleure en s'efforçant d'y mettre fin. Cette fois ils auront peut-être atteint ce but sans le vouloir. Quelques-uns des députés venus de Paris pour dégager leurs deux collègues du mauvais pas où ils s'étaient aventurés ont prononcé des paroles qui ont sonné assez mal aux oreilles de leurs auditeurs; il ont parlé de retrait de concessions, de « nationalisation » des richesses minières, ce qui sans doute sous un très vilain mot indique la spoliation par l'État. L'État, déjà marchand de tabac et d'allumettes, deviendrait marchand de charbon. C'est une perspective qui ne sourit pas du tout aux mineurs : il n'y aurait plus de grèves possibles, puisque l'État n'admet pas que ses employés aient recours à la grève pour améliorer leur sort ou pour se faire rendre justice. Avec l'État pour maître, le mineur ne pourrait même plus demander le renvoi

d'un porion. On a fait aussi luire à ses yeux la mine aux mineurs; on a compté sans son bon sens naturel. On lui avait dit quelque chose d'approchant il y a quelques années. Il n'a pas cru que pareille aventure pût jamais lui arriver. Le mineur est vaniteux, mais il n'est pas sot; l'ouvrier du fond, courageux et robuste, ne dépense pas toujours sa paye au cabaret,il a quelquefois un lopin de terre, une maison à lui; il ne serait pas flatté d'avoir à partager ses économies avec son voisin et moins encore à se voir dépouiller de son petit bien. Il se dit que, si l'on prenait les mines on pourrait aussi lui prendre sa maison et son champ. Il n'est plus le nomade des premiers jours; souvent il est encore ouvrier agricole, car les huit heures passées dans la mine lui laissent huit heures pour le repos et huit heures pour le travail au jour. Les lointaines perspectives de la « mine au mineur » ne l'ont pas ébloui et lui ont au contraire inspiré des inquiétudes. Il est à noter que dès l'entrée en scène des députés dits « socialistes », il s'est produit comme un frisson d'appréhension. On crie toujours : « Vive la grève! A bas la police! » Mais on crie aussi : « Vive la Révolution sociale! » et les gens paisibles qui forment la majorité traduisent par « vol, bouleversement, anarchie ».

Les descentes dans les mines ont augmenté. Aniche, Douchy dans le Nord ont repris le pic et la rivelaine; l'Escarpelle a suivi lentement l'exemple. Dans le Pas-de-Calais, Ferfay a toujours travaillé. Vendin-lez-Béthune n'a chômé en partie que quelques jours. Carvin et Dourges qui ne se plaignaient pas n'ont pas cru devoir sacrifier plus longtemps que deux ou trois semaines aux faux dieux du syndicat. Marles, qui a toujours été bien traité, est rentré satisfait dans ses galeries. Un ingénieur intelligent lui a fait confectionner un carnet individuel très clair où s'établiront tous les comptes et décomptes personnels et qui sera remis à la fin de la quinzaine à chacun des ouvriers du fond. L'ouvrier le gardera huit jours et il aura le temps d'en vérifier l'exactitude. Le chef d'équipe échappera ainsi à tout soupçon de fraude et à toute tentation d'y succomber. Il est probable que ce livret sera adopté par toutes les compagnies. Il leur en coûtera un peu plus d'écritures, mais on ne pourra plus les accuser de voler les ouvriers.

Durant la période aiguë de la grève, les ingénieurs de l'État chargés de la surveillance et du contrôle durent à plusieurs reprises intervenir. Le plafond de quelques galeries « boisées » à la hâte s'effondrait sous le poids des terres; des infiltrations menaçaient d'inonder quelques tailles, enfin, faute d'aérage le grisou s'accumulait dans les voies. L'autorité s'en était émue; il fallait avant tout préserver la mine des accidens probables. La loi de

1810 en a remis le droit et le pouvoir entre les mains de ce corps des mines qui a de si glorieux titres à la reconnaissance des ouvriers. L'ingénieur de la circonscription d'Arras, M. Weiss, donna des ordres de réquisition qui n'eurent pas l'heur de plaire aux délégués du syndicat. Un maire refusa même de les exécuter. Il faut plaindre les maires dans ces circonstances difficiles. Pour remplir leurs devoirs, ils se trouvent souvent en opposition avec leurs électeurs. Les réquisitions n'en furent pas moins exécutées; mais il fallut conduire à la mine les ouvriers réquisitionnés entre deux haies de gendarmes, au milieu des huées poussées par les grévistes qui les appelaient ironiquement « les rétamés ». M. Basly, interrogé par un mineur sur ce droit de réquisition, dut reconnaître que ce droit était inscrit dans la loi de 1810, mais ajouta que « rien ne prouvait que les galeries d'Ostricourt, non plus que celles des autres mines fussent en danger, et que quant à lui, s'il était réquisitionné, il refuserait d'obéir ». M. Basly, n'étant plus mineur depuis longtemps, se trouvait à l'abri de toute réquisition; mais ce n'aurait pas été la première fois qu'on eût vu un législateur refuser d'obéir à la loi.

Ces paroles sont mauvaises, ces exemples sont dangereux. Une population peu éclairée, à laquelle on parle souvent de ses droits et jamais de ses devoirs, incline aisément à se croire tout permis quand elle voit ses chefs afficher le mépris des lois. Elle traduit volontiers le mot de résistance par celui de violence, et traite en ennemis ceux qui ne s'associent point à leurs actes. Dans les réunions publiques jusque devant le prétoire, des hommes instruits, éloquens parfois, leur font entendre que le droit de faire grève s'étend au droit d'interdire à autrui de travailler. De là les patrouilles, les vociférations, les insultes aux soldats chargés de les contenir, les cris contre l'autorité, contre le gouvernement, les injures prodiguées à la justice; de là les attaques contre les ouvriers libres, de là les explosions de dynamite. Ces excès redoublent au moment où les ouvriers courageux commencent à reprendre le chemin du travail. Le 5 octobre on constatait dans les mines une rentrée de 1187 ouvriers et aux concessions de Ferfay, de Vendin, le personnel était au complet. Le syndicat s'inquiète, il multiplie ses conférences, il s'assemble périodiquement à Lens, et chaque fois proclame la continuation de la grève. Des personnages étrangers à la contrée, des députés du centre, de la Seine, du Midi, adressent des plaintes aux ministres, il en est qui vont jusqu'à envoyer au ministre de la guerre une façon d'ultimatum pour qu'il retire ses troupes et laisse le champ libre aux énergumènes et aux brutales agressions des grévistes. Malgré ces efforts et des réunions quotidiennes, le nombre des mineurs augmente à chaque descente.

On en compte 3512 le 16 octobre; il y en aura 7859 huit jours après. La grève touche à sa fin, il faut semer la terreur. Les discours deviennent de plus en plus enflammés, les explosions suivent de près les lettres de menaces. A Gauchin-le-Gal, village éloigné, au milieu des terres, un ouvrier qui a repris son travail voit sauter sa maison; à Bruay, quatre explosions successives font redouter une catastrophe; à Divion, sur une vingtaine d'ouvriers que ce village fournit à Bruay ou à Auchel, quinze avaient repris le pic. Une lettre anonyme les menace de la vengeance des grévistes; le lendemain, il n'y en a plus que quatre au départ, quatre courageux. Il en est ainsi partout. Le pays gémit sous la terreur. Qnand les bandes passent, fenêtres et portes se ferment; les femmes avec leurs enfans se réfugient dans les caves. Là encore la dynamite les poursuit. A Givenchy-en-Gohelle, près des mines de Lens et de Liévin, deux gendarmes sont attaqués, frappés, l'un d'eux blessé grièvement. Assiégés dans la maison du garde, ils se défendent. Une balle va frapper parmi les assiégeans un pauvre garçon meunier d'une commune voisine qui est la proie des grévistes. Que venait faire ce blanc farinier au sein du pays noir? Il faut le plaindre, il faut regretter ce douloureux événement, mais ce serait trop que de s'en étonner quand on entend les prédications des envoyés du syndicat. Efforts inutiles, au moment où nous écrivions ces lignes, le 31 octobre, sur une population très exactement de 32869 ouvriers du fond, il n'en manquait plus que 15201. Ce chiffre ira désormais en diminuant si la liberté du travail demeure assurée et surtout si les exploits de la dynamite sont énergiquement réprimés.

Le 3 novembre, il ne restait plus en grève que 7244 ouvriers du fond. Enfin, sous la pression des événemens, le syndicat se décide à clore la crise qu'il a suscitée; il appelle une dernière fois les délégués à Lens, et le 4 novembre, il se résigne à faire voter la reprise du travail; 38 voix se déclarent pour la reprise et 16 contre; les délégués des mines où le travail est au complet refusent de prendre part au vote.

Dans le procès-verbal officiel de cette séance, le syndicat renouvelle ses revendications et ses violences; il y ajoute même des menaces pour l'avenir. « La démonstration, dit-il, est faite une fois de plus que le travailleur n'a nulle amélioration de son sort à espérer, nulle équité à attendre que d'une révolution sociale. Cela nous ne l'oublierons pas. » C'est la culture donnée à la semence répandue par les orateurs parisiens. Qu'en adviendra-t-il de cet appel désespéré? Les mineurs se laisseront-ils éblouir par le mirage des moissons fantastiques qu'on leur promet? Ou bien, mieux instruits sur la source des malheurs que la tyrannie de

quelques-uns leur ont imposés, renieront-ils ces hommes qui les ont trompés? Il sied ici de rappeler que les minorités audacieuses et violentes, quand elles ne sont pas tenues en échec dès la première heure, finissent trop souvent par imposer leur volonté.

Le syndicat n'a pourtant pas voulu clore ses tristes opérations sans en adoucir les cuisans souvenirs par un acte de bienfaisance. Il a recueilli certaines sommes dont il se servait pour entretenir la grève. Ce qu'il en reste sera réparti par une commission spéciale entre les ouvriers renvoyés. On estime le nombre de ces ouvriers à 500 dans tout le bassin. La plupart étaient ces délégués et ces orateurs qui ont fomenté la grève. Les sociétés sont peu portées à conserver dans les rangs ces brandons de discorde; elles ont le droit et même le devoir incontestable de s'en débarrasser. D'ordinaire les ouvriers congédiés se font cabaretiers. Il est probable que beaucoup suivront cette tradition; pourtant, il ne se trouvera pas du jour au lendemain cinq cents maisons prêtes à les recevoir; il faudra attendre, patienter et vivre. On viendra à leur secours; mais, cette fois encore, les ressources du syndicat étant minimes, les compagnies elles-mêmes n'hésiteront pas à combler le déficit. On peut être assuré que les misères les plus méritées trouveront grâce auprès de ces chefs et de ces administrations auxquels tant d'outrages ont été prodigués.

Toutefois, pour ce métier dur de mineur n'est-il rien à faire? Le travail des mines n'est pas le seul qui fatigue et épuise l'homme avant l'âge. Les ouvriers boulangers ont aussi une vie pénible, et il est rare qu'ils dépassent la quarantaine sans porter dans leur sein le germe d'une maladie mortelle. Ce rapprochement ne justifie pas l'oubli où l'on pourrait laisser des hommes en général honnêtes et laborieux dont le travail nous donne ce que l'on a appelé « le pain de l'industrie ». Il faut au moins leur assurer, sinon la vie la plus abondante, du moins la vie suffisante; il faut surtout veiller sur leurs vieux jours, puisqu'ils n'y veillent pas eux-mêmes. Cette réflexion finale pour être développée nous entraînerait hors du cadre que nous nous sommes tracé. Nous avons voulu montrer seulement, en donnant une esquisse aussi exacte que possible de la grève récente, quelles causes multiples, variées, rapprochées ou lointaines avaient contribué à la faire éclater et à l'entretenir si longtemps, au grand dommage d'une industrie considérable, d'une contrée naguère florissante et plus encore d'une population ouvrière trompée, entraînée malgré elle à confondre ses intérêts économiques avec des intérêts politiques d'une valeur très discutables et des ambitions mal justifiées.

ALPHONSE DE CALONNE.

LES ANGLAIS AU MOYEN AGE

LE THÉATRE

I

Le jour même de leur naissance, certains animaux savent marcher; d'autres au contraire naissent malhabiles et informes; ils se développent lentement; il faut, dit-on, beaucoup de temps pour qu'un ours mal léché devienne un ours bien léché.

Les odes, les chansons, les élégies montent aux lèvres et tout de suite s'envolent. Le genre pourra se perfectionner plus tard, mais il naît tout formé; il a des ailes et peut s'en servir. Le drame se présente en ours mal léché; il n'a pas de formes, on ne sait ce que c'est. Il faut regarder de près et avoir en outre un certain courage pour oser dire : Cette masse absurde, pattes et museau, qui bruit et grouille, sera un jour Shakspeare.

Le drame anglais, qui devait être une des grandes gloires de nos voisins, se forma lentement, venant d'origines lointaines et obscures. Pendant presque tout le moyen âge, il bruit et grouille. L'ours pourtant mérite qu'on le regarde; il a des yeux qui brillent et il commence de bonne heure à faire des petits gestes fort intéressans.

En Angleterre, comme dans le reste de l'Europe, les sources du drame moderne furent à la fois civiles et religieuses. L'envie de s'amuser et de rire, qui ne disparut jamais, même aux heures sombres, fit jaillir les sources profanes. Le rire est une invention

fort ancienne, antérieure même au déluge, et qui précéda l'invention des larmes.

On ne peut pas s'attendre que les moyens employés autrefois pour amuser et faire rire aient été fort raffinés. Tous les procédés étaient bons, pourvu que le résultat fût atteint; les coups de pied étaient un des meilleurs, mais non pas du tout des moins raffinés, beaucoup étaient pires et d'un succès encore plus grand. N'en soyons pas surpris; quelques-uns des moins relevés jouissent en ce moment même d'un regain de succès parmi nous (1). Ils étaient pratiqués par des amuseurs tantôt nomades, tantôt attachés à la personne des grands. L'existence de ces individus est attestée, de siècle en siècle, pendant tout le moyen âge principalement par les blâmes qu'ils ne cessaient de s'attirer; et c'est ainsi que, pour trouver des renseignemens sur ces troupes peu recommandables, il faut fouiller les traités pieux et les recueils des actes des conciles.

Conciles et traités, comme bien l'on pense, le prennent de haut avec ces gens-là et ne s'abaissent pas à tracer des distinctions minutieuses. Ils se contentent de procéder par énumérations, condamnant hautement et d'une seule phrase les mimes, sauteurs, faiseurs de tours et culbutes, lutteurs, gredins divers et « toute la troupe des amuseurs ». Ainsi fait l'Anglais Jean de Salisbury au XII[e] siècle, qui note avec horreur les moyens employés par ces individus pour exciter le rire; et quel rire! un rire brutal et grossier, bruyant, convulsif, le rire de Rabelais avant Rabelais. Passe encore si c'eût été « l'hilarité modeste que se permettrait un honnête homme », et que Jean lui-même pratiquait : « mieux vaudrait ne rien faire que de s'occuper si mal ».

Nul doute n'était possible; les troupes ne se souciaient nullement « d'hilarité modeste »; nous retrouvons ces amuseurs longtemps après, au XIV[e] siècle, décrits dans le poème de Langland; et ils procèdent exactement de même; les mêmes grossièretés sont montrées avec le même succès; depuis plus de deux cents ans, elles ont fait rire sans interruption; on s'est lassé de bien des choses dans cet intervalle, de la tyrannie de Jean Sans Terre, de la faiblesse d'Henri III, de l'arbitraire des Plantagenets, de la suprématie du pape; mais les histrions continuent à se tourner vers les spectateurs en abaissant leurs chausses et les seigneurs de la Cour se renversent de rire sur leurs escabeaux.

(1) Ainsi décrits par un auteur anglais du XII[e] siècle : *Quodque magis mirere nec tunc ejiciuntur quando tumultuantes, inferius crebro sonitu aerem fœdant et turpiter inclusum turpius produnt.* Jean de Salisbury, *Policraticus*, liv. I, chap. VIII.

Outre leurs tours et leurs culbutes, les mimes et jongleurs avaient, pour distraire leur auditoire, des reparties, des bons mots, des contes facétieux qu'ils *jouaient* plutôt qu'ils ne les débitaient, car ils les accompagnaient de gestes. D'autres excellaient dans les parodies et caricatures, pour lesquelles le moyen âge avait un goût invétéré. C'étaient des gargouilles vivantes; on les payait,

... L'un pour faire l'ivre,
L'autre le chat, le tiers le sot.

Gestes, parodies, répliques, débits mimés n'étaient pas encore le drame, mais devaient y servir. Le blé et le pain ne sont pas la même chose, mais cela facilite beaucoup la confection du pain d'avoir du blé. La partie de ces amusemens qui se rapprochait le plus du drame, vives répliques, dialogues improvisés, est celle qui, naturellement, a laissé le moins de traces. Les voix se sont tues; les grand'salles qui les entendirent ne sont plus que des ruines couvertes de lierre, aux échos muets. On peut cependant se représenter la chose par approximation. D'abord, on sait par des témoignages innombrables que ces histrions *parlaient* et contaient maintes sornettes. On les leur a assez reprochées pour que du moins on n'ait pas de doutes à ce sujet. Ensuite, on voit par divers fabliaux le goût très vif qui régnait au moyen âge pour les réponses taquines et embarrassantes, l'interrogateur restant à la fin roulé et embrouillé dans ses questions comme une mouche dans des fils d'araignée. Le fabliau du *Jongleur d'Ely* composé en Angleterre au XIIIe siècle donnera une idée du genre de ripostes auxquelles s'exerçaient les amuseurs de cette époque. Le roi ne peut tirer renseignement quelconque du jongleur. Quel est son nom? Le nom de son père. A qui appartient-il? A son seigneur. Comment s'appelle ce cours d'eau? Il n'est pas besoin de l'appeler, il vient tout seul. Le roi veut acheter le cheval du poète; le cheval mange-t-il bien? « Oui, certes, beau doux sire, il mangerait plus d'avoine en un jour que vous ne feriez pas de toute la semaine. »

C'est là un simple échantillon d'une manière (débats, jeux-partis, etc.) qui se prêtait à toutes sortes de variantes.

La parodie conduisait de même par degrés vers le drame. On aimait se déguiser, imiter autrui, caricaturer un grave personnage, ou une cérémonie imposante, la messe par exemple, contrefaire le bruit des orages et le chant des animaux, ajoutant le geste au cri, au chant et à la parole. Aelred, abbé de Rievaulx en Angleterre, au XIIe siècle, donne à ce sujet des détails précis. Il décrit les libertés que prenaient les chantres dans certaines églises, libertés, gestes

et poses qui les faisaient ressembler « à des acteurs » : si bien que nous sommes ainsi renseignés par lui à la fois sur les uns et sur les autres. On rencontre dans les églises, dit-il, des chanteurs qui, les joues gonflées, font entendre des bruits de tonnerre, puis murmurent, susurrent, laissent expirer leur voix, gardent la bouche ouverte, et se flattent d'imiter ainsi l'agonie ou l'extase des martyrs. Par momens on croirait entendre des hennissemens de chevaux; puis ils transforment leurs voix de telle manière qu'on dirait des voix de femmes. Avec cela « tout leur corps se trémousse en gestes d'histrions » ; leurs lèvres, leurs épaules, leurs mains prennent des expressions ou des poses adaptées aux paroles. Le vulgaire rempli de stupeur et d'admiration, à la vue de ces gesticulations désordonnées, finit par éclater de rire; « il semble qu'il soit au théâtre et non pas à l'église, et qu'il ait seulement à regarder, non à prier » (*non ad oratorium sed ad theatrum, nec ad orandum, sed ad spectandum*).

La transition de ces amusemens à de petits drames qui n'étaient que des contes dialogués (*interludes*) fut imperceptible et facile. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre il n'en reste guère d'échantillons; on en possède toutefois, pour l'Angleterre, un qui est du temps d'Édouard Ier et montre qu'alors cette transition était accomplie. C'est précisément une adaptation à la scène d'un des récits que les conteurs se plaisaient le plus à débiter, l'histoire de la *Chienne qui pleure*. Les jongleurs avaient pu, le plus facilement du monde, transformer en drames ce conte qui était populaire en Angleterre, comme en France. Beaucoup d'autres histoires furent de même changées en dialogues; ces pièces ne nous sont pas parvenues, mais nous en savons l'existence : un Anglais du XIVe siècle appelle les représentations qu'on en faisait : *pleyinge of japis*, par opposition aux représentations de drames religieux.

La licence des amuseurs publics étant déjà suffisamment condamnée par la loi religieuse, les conciles ne s'abaissent d'ordinaire jusqu'à eux que lorsqu'ils se permettent, comme c'était fréquemment le cas, de venir pratiquer leurs facéties dans des lieux consacrés : cimetières, cloîtres, églises. Le choix de lieux pareils peut sembler prodigieux, mais le fait est certain, et d'ailleurs s'explique. Aux instincts indisciplinés d'hommes encore en partie barbares, la loi religieuse opposait des prescriptions rigoureuses sur lesquelles nulle discussion n'était permise. A un excès d'indiscipline il fallait opposer un excès de rigueur; il fallait bâtir des contreforts d'une résistance égale au poids du mur. Mais, de temps en temps, une fissure se produisait et les passions comprimées se déchaînaient avec furie. Échappés à la discipline, les hommes

trouvaient alors des délices particulières à violer toutes les défenses à la fois; la bête relevait le défi de l'ange.

Cette force d'impulsion était encore accrue par les goûts macabres propres au moyen âge et qui donnaient lieu à un autre genre de réaction. On se faisait un plaisir de promener les bacchanales dans les cimetières, non pas seulement parce que c'était défendu, mais encore à cause du caractère lugubre du lieu. Les veillées des morts étaient l'occasion d'orgies, de chansons et de fous rires. A l'Université même ces goûts prévalaient; on se couronnait de feuillage; on chantait des chants indécens et on s'enivrait dans les cimetières. Défense, dit Gautier de Chanteloup, évêque de Winchester, dans ses *Constitutions*, de se livrer à des « jeux déshonnêtes dans les cimetières, principalement les jours de fêtes religieuses ou à la veillée des Saints ». Défense, dit le concile provincial d'Écosse de 1225, « de faire entendre des chœurs et des chansons aux funérailles des morts; les larmes d'autrui ne devraient pas être une occasion de rire ». Défense, dit l'Université d'Oxford au XIII[e] siècle, de défiler en chantant dans les églises avec des déguisemens, des couronnes de fleurs et de feuillage.

L'année était coupée par des fêtes, et ces fêtes, dont l'importance dans l'existence de tous s'est atténuée depuis, faisaient alors époque; on y pensait d'avance; on les voyait de loin, dépassant les autres jours, comme les cathédrales dépassent les maisons. La vie ordinaire était arrêtée; c'était le moment de grandes réjouissances soit religieuses, soit impies; les unes et les autres contribuèrent au développement du théâtre, et se trouvèrent parfois intimement mêlées. C'est dans ces occasions surtout que la caricature et la dérision des choses saintes servaient à accroître l'amusement. Le temps de Noël avait hérité de la licence, comme il occupait la date des anciennes saturnales romaines, et si haut qu'on remonte ou si bas qu'on descende dans tout le moyen âge, on trouve que la fête est solennisée en dévotions et en railleries, par des foules moqueuses et adorantes. Car l'un n'empêchait pas l'autre; on caricaturait l'Église, sa hiérarchie et son rituel, mais sans mettre en doute son infaillibilité; on se moquait du diable et on en avait peur.

C'est ainsi que les scandaleuses fêtes des Fous, des Innocens et de l'Ane étaient égayées, dans les pays où on les célébrait, par de grotesques parodies des cérémonies pieuses. La fête des Innocens, qui eut une grande popularité en Angleterre, était présidée par un petit évêque, *boy bishop*, et ce prélat en miniature dirigeait, mitre en tête, dans l'église, les ébats des jeunes garnemens ses compagnons. Le roi s'intéressait à la cérémonie, fai-

sait venir devant lui le minuscule dignitaire et lui remettait un cadeau. Édouard II donne six shillings et huit pence au petit Jean, fils d'Alan Scroby, qui avait officié dans la chapelle royale en qualité de *boy bishop;* une autre fois il donne dix shillings; Richard II, plus généreux, donnait une livre.

La passion de *voir*, qui alors était intense, et qui devait trouver sa principale satisfaction dans le théâtre, s'exerçait de plusieurs autres manières encore au moyen âge. Les défilés étaient une de ces manières; les occasions en étaient innombrables et on les faisait naître au besoin. Que l'association du Puy de Londres couronnât une chanson, et aussitôt un cortège était organisé dans les rues; un mariage, un départ pour la Palestine, une fête patronale, étaient des motifs suffisans; les sociétés revêtaient leurs livrées, tiraient leurs insignes du coffre commun, et sortaient dans la rue formées en cortège ou en procession, comprenant dans le *pageant*, lorsque la circonstance le permettait, toute une mascarade de géans, de nains, de monstres, de poissons dorés et animaux divers. Lorsque l'occasion était considérable, la ville même était transformée aux regards; tapissée de fleurs et de tentures, elle devenait comme un décor d'opéra réalisé.

La cité était ces jours-là balayée avec un soin rare; on enlevait « jusqu'aux moindres immondices », note avec admiration Mathieu Paris en 1236. Le cortège s'avançait, cavaliers et piétons, bannières flottantes, au long des rues pavoisées, au son des cloches sonnant dans les clochers. Aux croisées des chemins, on s'arrêtait; les gens du cortège cessaient d'être spectacle et devenaient spectateurs. Des merveilles avaient été préparées pour leur plaire: ici une forêt avec des bêtes sauvages et saint Jean-Baptiste, ailleurs des tableaux vivans représentant une scène tirée de la Bible ou de la littérature chevaleresque, le « pas de Saladin » par exemple, où l'on voyait combattre le héros de l'Islam et le héros d'Angleterre, Richard Cœur de Lion. Parfois la scène était muette et immobile, et c'était une sorte de tableau vivant; parfois les personnages agissaient, tout en restant muets, et c'étaient des pantomimes. D'autres fois enfin les héros prenaient la parole et complimentaient le roi; plus tard, et en tous cas au XVe siècle, les complimens furent dialogués: on approchait du drame de très près.

En 1236 Henri III d'Angleterre ayant épousé Aliénor de Provence fit son entrée solennelle dans sa capitale. On vit à cette occasion « tant de nobles, tant de religieux, tant de peuple, tant d'histrions que c'est à peine si la ville de Londres pouvait les contenir dans son vaste sein. Toute la ville était ornée de bannières de soie,

de couronnes, de tentures, de chandelles et de lampes, et d'engins et inventions extraordinaires. »

La même cité, coutumière de ces exhibitions et qui en a conservé jusqu'aujourd'hui un vestige dans la procession du lord maire, se surpassa, le 29 août 1393, lorsque Richard II fit son entrée après s'être réconcilié avec les bourgeois. Les rues étaient tendues de draps de pourpre et d'or; des « fleurs odorantes » embaumaient l'air ; des tapisseries avec figures couvraient les murs ; le roi s'avançait superbe à voir, très fier de sa beauté, « pareil à Troïlus » ; la reine Anne faisait partie du cortège. Des scènes diverses arrêtent la procession et enchantent les spectateurs ; l'une d'elles n'était pas prévue au programme. La reine arrivait près de la porte du pont, le vieux pont défendu par des tours et dont les portes se fermaient ; deux chars pleins de dames la suivaient ; un des chars, « œuvre de Phaéton sans doute », se rompit soudain ; graves comme des saintes, belles comme des anges, les dames perdant l'équilibre, tombèrent les jambes en l'air, et la foule tout en les admirant « eut beaucoup de peine à étouffer ses rires ». L'auteur contemporain de la description appelle cela, comme s'il eût été le peintre Fragonard, un « hasard heureux », *sors bona;* mais il n'eut rien de Fragonard, que ce mot ; c'était un carmélite, docteur en théologie.

Le désordre réparé, on entre dans Cheapside ; on y voit une « tour admirable » ; un jeune homme et une jeune fille en sortent, adressent un discours à Richard et Anne et leur offrent des couronnes ; à la porte de Saint-Paul un concert d'instrumens se fait entendre ; à Temple-bar, *barram Templi*, une forêt était établie sur la porte avec des arbres de toute sorte, des serpens, des lions, un ours, une licorne, un éléphant, un castor, un singe, un tigre, un sanglier, qui tous « couraient, se battaient, mordaient, sautaient ». Ils étaient là pour figurer le désert où vivait saint Jean-Baptiste. Un ange descend du toit et remet au roi et à la reine un petit diptyque d'or représentant le crucifiement, avec des pierres et des émaux. Il fait un discours. Enfin, sur l'intervention de la reine, qui a un rôle actif à jouer dans cet opéra, a lieu la cérémonie du pardon des citoyens par le roi.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini ; si la vie était dure, les fêtes étaient nombreuses et faisaient un moment oublier les peines ; « oubliance était au voir », comme dit si bien Froissart à propos d'une de ces magnifiques parades. Pour le populaire, il y avait encore les fêtes de mai avec leurs danses, leurs chansons, leurs défilés, la mimique des exploits de Robin Hood, plus tard la représentation de petites pièces dont il était le héros ; et

toujours ces cloches, tintant dans le ciel, remplissant l'air de joie. Pour la Cour, il y avait les ballets et mascarades, où les seigneurs prenaient part, déguisés au moyen de draperies étoilées, de barbes d'or, de costumes emplumés du genre de ceux que portaient à Paris, le 29 janvier 1392, le roi Charles VI et ses amis dans le fameux « Ballet des hommes sauvages », connu, depuis le désastre qui s'ensuivit, sous le nom de « Ballet des Ardens ». La mode des ballets, mascarades ou *masks* se perpétua; les Tudors et les Stuarts eurent pour ces divertissemens le même goût que les Plantagenets et il en résulta un genre spécial dans la littérature dramatique anglaise, genre qui compta de gracieux et touchans chefs-d'œuvre tels que le *Berger affligé* de Jonson et le *Comus* de Milton.

II

Pendant que les histrions et les amuseurs préludent à la farce et à la comédie dans les grand'salles des châteaux, que le drame romantique s'ébauche avec les « pas de Saladin » et les « prises de Troie », et le drame champêtre avec les fêtes de Robin Hood, d'autres sources du théâtre moderne jaillissent à l'ombre du cloître et sous les nefs des églises.

Toute imitation d'une action mène au drame. Si conventionnelle, liturgique, ritualisée que fût l'imitation, le sacrifice de la messe en offrait une; la messe conduisit au drame religieux, qui fut d'abord lui-même on ne peut plus conventionnel, liturgique et ritualisé. Il débute avec les parties antiphonées de l'office, et se confond alors avec l'office lui-même. C'est ainsi que, hors de l'église, le drame civil s'esquissait avec les chansons alternées, les disputoisons et altercations poétiques, des chanteurs de chansons facétieuses et de chants d'amour. Un grand pas est fait lorsque, dans les principales fêtes de l'année, Pâques et Noël, les chantres, au lieu de se répondre de stalle à stalle, se déplacent dans l'église pour imiter l'action qu'ils célèbrent, et que des additions sont introduites dans le texte de l'office : le drame religieux naît à ce moment.

« Dites, bergers, qui cherchez-vous dans cette crèche? »

Ils répondront : « Le Christ Sauveur, notre Seigneur. »

C'est là le point de départ; il date du x[e] siècle. « De ce dialogue embryonnaire, dit M. Petit de Julleville dans sa grande *Histoire du théâtre en France*, est sorti le drame des Pasteurs, tel qu'il s'offre à nous dans plusieurs rédactions. » L'une d'elles, suivie dans la cathédrale de Rouen, donne tout l'agencement de la

représentation : « Que la crèche soit disposée derrière l'autel et que l'image de Sainte Marie y soit placée. D'abord, qu'un enfant devant le chœur, dans un lieu élevé, figurant un ange, annonce la nativité du Seigneur à cinq chanoines ou à leurs vicaires du second rang; les pasteurs entrent par la grande porte du chœur... Les bergers s'avancent vers la crèche en chantant la prose *Pax in terris*. Deux prêtres du premier rang, vêtus de la dalmatique, figurent des sages-femmes auprès de la crèche. »

Ces embellissemens furent très goûtés, et d'année en année on les perfectionna; le vers remplaça la prose, la langue vulgaire remplaça le latin; le grand air de la place publique remplaça l'atmosphère recueillie des nefs, et l'on n'eut plus à recourir à des prêtres vêtus de la dalmatique pour représenter des sages-femmes. Les rôles féminins furent confiés à des jeunes garçons habillés en femmes, ce qui était se rapprocher de la réalité, autant du moins que fit Shakespeare lui-même, car de son temps on ne se servait pas encore d'actrices, et le rôle de Juliette était, comme on sait, tenu par un garçon. Ces perfectionnemens si simples, résumés en une phrase, demandèrent plusieurs siècles, mais le courant lentement formé n'en eut que plus de puissance. Le drame quitta l'église parce que, à force de grandir, il l'encombrait, qu'on l'y voyait mal, et que sa liberté de développement était entravée.

La fête de Pâques donna lieu au même travail d'ornementation que la fête de Noël. Les cérémonies de la semaine sainte qui suivaient pas à pas le drame de la Passion s'y prêtaient admirablement. D'additions en additions on finit par grouper toutes les scènes de l'Ancien Testament autour de la fête de Noël, et toutes les scènes du Nouveau, dont les autres étaient les symboles, autour de la fête de Pâques. De véritables cycles furent ainsi créés représentant, en deux principales parties, l'histoire religieuse de l'humanité, de la Création au Jugement. Détachés de l'église, ces groupes de drames se détachèrent souvent aussi des fêtes qui leur avaient donné naissance, et furent représentés parfois à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, à l'occasion d'une solennité quelconque.

Le goût de ces spectacles se répandant gagna de proche en proche, et divers sujets étrangers à la Bible furent dialogués : d'abord des vies de saints; plus tard, en France, quelques rares sujets empruntés à l'histoire ou au roman : l'histoire de Griselidis, la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc. Les Anglais s'en tinrent presque exclusivement à la Bible. Les drames tirés de la vie des saints étaient d'ordinaire appelés *miracles;* les drames tirés de la Bible, *mystères*, désignations qui n'avaient d'ailleurs rien de fort tranché et qui étaient souvent prises l'une pour l'autre.

Le drame religieux était en voie de perdre son caractère purement liturgique au moment où avait eu lieu la conquête d'Angleterre. Sous le règne des rois normands et angevins le goût des représentations dramatiques se répandit en Grande-Bretagne; dès le siècle après Hastings nous les y trouvons abondantes et prospères.

La plus ancienne représentation dont on ait gardé la mémoire eut lieu chez nos voisins au commencement du XII[e] siècle, et avait pour sujet l'histoire de cette sainte Catherine d'Alexandrie que l'empereur Maximin fit décapiter après qu'elle eût converti, dit-on, cinquante orateurs chargés de la ramener, à force d'éloquence, au paganisme. Les cinquante orateurs reçurent le baptême et furent brûlés vifs. La représentation avait été organisée par un Manceau de bonne famille, nommé Geoffrey, que Richard, abbé de Saint-Alban, avait fait venir de France pour diriger l'école attachée à l'abbaye. Mais comme il tarda à se mettre en route, il trouva à son arrivée l'école donnée à un autre. Dans le loisir qui lui était ainsi créé, il fit représenter à Dunstaple le « jeu » ou « miracle » de Sainte Catherine, « *quemdam ludum de Sancta Katerina quem miracula vulgariter appellamus.* » Il emprunta au sacristain de Saint-Alban les chapes de l'abbaye pour habiller ses acteurs. Mais la nuit qui suivit la représentation, le feu prit à sa maison; tous ses livres furent brûlés et les chapes aussi. « C'est pourquoi, ne sachant comment indemniser Dieu et Saint-Alban, il offrit sa personne en holocauste et prit l'habit religieux dans le couvent. Ainsi s'explique le zèle avec lequel, devenu abbé, il enrichit le couvent de chapes précieuses. » Car il devint abbé et mourut en 1146 après un règne de vingt-six ans, et Mathieu Paris, qui conte l'anecdote et dont on sait le goût pour les objets d'art, énumère et décrit tout au long les splendides vêtemens d'or et de pourpre, ornés de pierres précieuses, dont le Manceau Geoffrey enrichit le trésor du monastère.

Un peu plus tard, dans le même siècle, sous Henri II, un témoignage formel nous apprend que les « représentations de miracles » étaient d'un usage commun à Londres; au siècle suivant, sous Henri III, on commence à écrire ces drames en anglais. Au XIV[e] siècle, du temps de Chaucer, les mystères sont à l'apogée de leur popularité; les héros sont familiers à tous; leurs dires deviennent des proverbes, et les rois mêmes se mettent en route pour aller assister aux représentations. Chaucer les avait vues bien souvent; ses personnages y font de constantes allusions; son meunier ivre crie « à la manière de Pilate »; son joyeux Absalon joue le rôle du roi Hérode, et quelle Alison pouvait se montrer cruelle à un

personnage si en vue? La commère de Bath, vêtue de ses plus beaux atours, se rend *to pleyes of miracles* et tâche de faire des connaissances qui deviendront plus tard des maris. Nicolas cite au charpentier crédule l'exemple de Noé dont la femme ne voulait pas s'embarquer et pour laquelle il eût été sage de construire une arche à part.

Un traité anglais, rédigé à cette époque, contre la représentation des drames pieux montre l'extrême faveur dont ils jouissaient auprès de toutes les classes de la société. L'enthousiasme est si général et si excessif qu'il paraît à l'auteur du traité indispensable de réagir et de combattre (car la question était vivement disputée) les argumens formulés en faveur des mystères. Les œuvres et les miracles du Christ, observe-t-il, n'ont pas été accomplis par lui pour rire, et nous les représentons, nous, pour notre amusement! C'est se montrer singulièrement familier avec Dieu, qui est en droit de nous dire : « Ne jouez pas avec moi, jouez avec vos pareils! » Craignons sa vengeance; « un lord avec qui son domestique prend trop de liberté le tue sur-le-champ »; la vengeance de Dieu sera pire; bien que celle du lord fût déjà assez remarquable.

Que répondent à cela les défenseurs des mystères? Ils répondent que ces représentations sont faites « à l'honneur de Dieu même »; elles donnent à réfléchir; on y voit les démons entraîner les méchans en enfer; on voit la passion du Christ et on en pleure d'attendrissement : car on pleurait et on riait aux représentations, sans honte, bruyamment, *wepynge bitere teris*. De plus, il y a des gens qui ne peuvent se convertir que par des moyens gais, *by gamen and pley*, et ils trouvent eux aussi leur compte dans ces spectacles. Il faut bien, du reste, que « les gens aient quelques délassemens, et il est préférable ou moins mauvais qu'ils les prennent en jouant des miracles qu'en jouant d'autres sottises, *than bi pleyinge of other japis*. Enfin, « pourquoi ne serait-il pas permis de représenter en action les miracles de Dieu, puisqu'il est permis de les peindre?... et ils sont mieux gravés dans les esprits des hommes et mieux rappelés à leur mémoire par des représentations que par des peintures, car celles-ci sont comme un livre mort et celles-là comme un livre vivant. » A ces argumens et à divers autres qu'il expose, comme on voit, en langage singulièrement expressif, l'auteur du traité réplique de son mieux. Ces représentations détournent des devoirs de la vie commune; des femmes de l'espèce la moins dévote s'y portent en foule et n'y perdent pas leur temps. Leur présence ne retient pas les prêtres mêmes d'y aller : or il leur est expressément défendu « non seule-

ment d'être acteurs, mais d'entendre ou voir ces pièces »; ils violent la défense; ils jouent dans les « interludes »; ils vont les voir; « tout prêtre qui prétend à une vie sainte et se mêle de ces pièces n'est qu'un hypocrite et un menteur ». La passion pour ces divertissemens est si forte que les bourgeois deviennent avares pour tout le reste afin d'économiser en vue de la représentation et des débauches qui s'ensuivent; « ils rechignent à payer une dette, mais non à dépenser le double pour leurs pièces. » Les marchands fraudent dans leurs ventes, toujours en vue des représentations de mystères.

Maints documens confirment ces déclarations et montrent l'exactitude du tableau. Le goût des prêtres pour le drame et autres amusemens est condamné par le concile de Londres en 1391. Cent ans plus tôt, un Anglais, dans un poème qu'il rédigea en langue française avait signalé déjà les mêmes abus, et on voit par là combien ils étaient enracinés. Une autre folie, dit William de Wadington, a été inventée par les clercs fols; c'est ce qu'on appelle des Miracles; malgré les décrets ils se déguisent au moyen de masques, « les forcenés »! Sans doute le drame purement liturgique est permis (ce qui nous montre qu'il existait en Angleterre comme en France); on peut faire certaines représentations dramatiques; « mais que ce soit chastement, en office de sainte Église »; c'est ainsi qu'on figure la mise au tombeau et la résurrection « pour plus avoir dévotion. » Mais « faire de folles assemblées en les rues des cités, ou dans les cimetières après manger, » organiser pour les fols ces lieux de rendez-vous, la chose est bien différente, et si l'on nous dit « que ce soit fait pour l'honneur de Dieu, » n'en croyons rien; c'est à l'honneur du diable. Il faut refuser aux acteurs de leurs prêter chevaux et harnais, habits, ornemens divers : car le théâtre d'alors vivait d'emprunts; et malgré les défenses, malgré l'exemple des chapes de Saint-Alban brûlées, il continuait d'employer des vêtemens d'église. « Si les vêtemens furent consacrés, dit William, le péché est encore plus grand, » le prêtre ou le clerc qui consent au prêt mérite châtiment, il commet un sacrilège. Dans tout ceci, dans tous les divertissemens publics, danses et folies de toute sorte, une lourde responsabilité échoit aux ménestrels, « car ils ont un métier trop périlleux; ils font oublier Dieu et aimer la vanité du siècle. »

Beaucoup de ces drames anglais autrefois si populaires nous sont parvenus. Indépendamment des pièces existant à l'état séparé, histoires de saints (très rares) ou épaves d'anciennes séries, plusieurs collections subsistent, jadis propriété de guilds ou de municipalités. Nombre de villes se donnaient ces spectacles, qui

attiraient des visiteurs et qui étaient à la fois édifians, profitables et amusans. A partir du XIVe siècle, les représentations étaient généralement confiées aux corps de métiers, chacun se chargeant, quand faire se pouvait, de scènes conformes à sa spécialité : les charpentiers représentaient Noé et son arche; les orfèvres, les rois mages couronnés d'or; les marchands de vin, les noces de Cana, où s'accomplissait un miracle qui, dans ce temps, leur était familier; d'autres fois les drames étaient joués par des guilds fondées exprès pour cela : Guild de la Fête-Dieu, du *Pater noster*, etc. Nous avons ainsi, dans un état plus ou moins complet, la collection des mystères joués à Chester, Coventry, Woodkirk, York, et des fragmens d'autres collections. Ces textes sont généralement du XIVe siècle; mais ils nous sont parvenus avec des remaniemens postérieurs. On n'avait pas plus de respect pour les vieux mystères que pour les vieilles églises; on ajoutait des peintures, des porches, des enjolivemens à la mode du jour.

Ces fêtes dramatiques qui enchantaient toute une ville, auxquelles accouraient d'un zèle égal paysans, ouvriers, bourgeois, seigneurs, rois et reines, que la Réforme ne put tuer qu'après un demi-siècle d'efforts, coupaient avec un éclat incomparable le cours monotone des mois et des jours. La circonstance était solennelle; on s'y préparait longtemps d'avance; c'était affaire d'importance, affaire d'État. Les corporations se taxaient pour subvenir aux représentations dont elles étaient chargées; des amendes étaient prescrites pour les cas où elles accompliraient insuffisamment leurs fonctions, ou bien arriveraient en retard pour commencer la pièce.

Si l'on se borne à lire le texte de certains mystères, on sera tenté de les déclarer enfantins, barbares, grossiers. Ils sont cependant très dignes d'attention comme montrant un côté de l'âme des ancêtres, qui faisaient en tout cela *de leur mieux :* car les représentations n'étaient pas des œuvres de hasard; c'était le produit d'une application soutenue. N'était pas acteur que voulait; il fallait s'exercer et, dans certaines villes, passer des examens. A York, un arrêté du conseil de la cité prescrit que dès le carême, c'est-à-dire bien longtemps d'avance, puisqu'on jouait à la Fête-Dieu, « quatre acteurs, des plus habiles et des mieux renommés qui soient dans la ville, seront appelés devant le maire. Ils seront chargés de rechercher, entendre ou examiner tous acteurs, pièces et échafauds dont peuvent disposer les différens corps de métier prenant part aux représentations de la Fête-Dieu. Ils admettront et autoriseront les acteurs qui leur paraîtront pouvoir, grâce à leur expérience et à leurs qualités physiques, faire honneur à la cité et

auxdits métiers; ils renverront et excluront rigoureusement toutes personnes d'une habileté, d'une voix ou d'un physique insuffisans. » Chaque association ouvrière était tenue de produire devant les examinateurs « de bons acteurs bien habillés et parlant clairement », à peine de cent shillings d'amende, ce qui ferait plus de mille francs aujourd'hui. Ce témoignage est du xve siècle; mais il en est d'antérieurs qui montrent que, dès le début et jusqu'à la fin, on sut discerner entre les bons et les mauvais acteurs, et on attacha une grande importance à la prononciation et aux gestes. Le mystère d'*Adam*, qui est du xiie siècle, débute par des recommandations aux acteurs : « Qu'Adam soit exercé à répondre juste au moment voulu et qu'il le fasse sans lenteur ni précipitation; de même pour les autres acteurs, qu'ils parlent d'une manière posée, avec des gestes correspondant aux paroles; qu'ils n'ajoutent ni ne retranchent aucune syllabe dans les vers; que leur prononciation soit correcte. » L'amusement de ces exhibitions, le succès personnel des bons acteurs, tirés soudainement de l'ombre où s'écoulait leur vie ouvrière, offraient un si vif attrait qu'on voyait des artisans laisser là leurs outils et devenir acteurs nomades.

Sorti de l'église, le drame eut pour s'étaler toute la ville, et il la remplit tout entière; ces jours-là la ville lui appartenait, chaque compagnie possédait des chars et des tréteaux (*pageants*) posés sur des roues et qui figuraient le lieu des différentes scènes de la pièce; toute la série était représentée intégralement sur les principales places de la ville. Dès qu'une pièce était finie, les chars laissaient place aux suivans et s'en allaient à un autre carrefour où l'on recommençait. Les habitans des maisons voisines se trouvaient de la sorte « aux premières loges » pour bien voir; aussi dans certaines villes leur faisait-on payer ce privilège. A York, à dater de 1417, on mit les représentations aux enchères et les pièces se jouèrent devant la porte des plus offrans. Dans d'autres cas les tréteaux étaient fixes et toute la représentation avait lieu au même endroit.

La forme des tréteaux roulans variait de ville à ville. A Chester « ces *pageants* ou chars étaient de forme élevée, comme une maison divisée en deux étages; celui d'en haut était découvert; dans celui d'en bas les acteurs s'habillaient; dans celui d'en haut ils jouaient. Les chars avaient six roues. » Dans d'autres cas les tréteaux étaient moins élevés, et des plans inclinés rejoignaient la plate-forme au sol de la place. Un cavalier pouvait ainsi y monter : « Ici Hérode chevauche sur le *pageant*, puis dans la rue. » (Mystères de Coventry.) D'autres fois enfin la salle d'en haut ne

restait pas ouverte, mais un rideau s'ouvrait et se fermait suivant les nécessités de l'action.

Les principaux personnages, représentant précisément « l'action », se rendaient à travers la place d'un tréteau à l'autre; le rideau s'ouvrait et le dialogue s'établissait de la place au tréteau. Les rois, les anges, Dieu dominaient toujours ainsi le reste des personnages. Exemple : « Ici ils prennent Jésus et le conduisent en grande hâte à Hérode, et l'échafaud d'Hérode s'ouvrira, et l'on verra Hérode sur son trône, tous les Juifs étant à genoux, excepté Anne et Caïphe. » Chaucer parle des « tréteaux élevés » sur lesquels son clerc Absalon jouait Hérode; le tétrarque en effet trônait toujours au-dessus de la multitude.

Les arrangemens adoptés en Angleterre étaient, comme on voit, à peu près les mêmes que ceux de France, et cela est naturel, puisque le goût de ces drames avait été importé par les Normands. Pas plus dans l'un que dans l'autre pays, il n'y eut jamais de ces maisons à six étages décrites par les frères Parfait,dont chaque étage figurait un lieu différent. Il faudrait se représenter au contraire ces fameuses maisons couchées par terre, avec leurs compartimens répartis autour de la place. Il existe du reste d'anciennes peintures donnant une idée fort précise de la manière dont les choses se passaient. Une ravissante miniature de Jean Fouquet, conservée à Chantilly, a pour sujet une représentation dramatique de la vie de sainte Apolline. L'action principale, jouée par la sainte et les bourreaux, se passe à terre, sur la place publique. Tout autour sont disposés des tréteaux composés d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage qu'un rideau peut fermer. Une de ces sortes de loges figure le Paradis, et des anges, les bras croisés, tranquillement assis sur leur escalier, attendent leur tour de parole; une autre est remplie de musiciens jouant de l'orgue, de la trompette, etc.; une troisième contient le trône du prince; le trône est vide, car le prince, Julien l'Apostat, un sceptre fleurdelisé à la main, vient de descendre par une échelle pour prendre part à l'action principale. L'enfer a la forme d'une gueule énorme s'ouvrant et se fermant; elle est posée à terre, pour la facilité des démons, qui avaient constamment à intervenir dans le drame et qui avaient de plus pour fonctions de maintenir l'entrain de la foule, en se répandant subitement parmi elle, hideux, velus, hurlans, faisant des cris et contorsions, « avecques grande terreur des petits enfans », disait Rabelais qui, comme Chaucer deux cents ans plus tôt, avait souvent assisté à ces drames. La miniature représente plusieurs de ces démons aux pieds fourchus sortis de leur enfer; on y voit aussi un bouffon qui, pendant le mar-

tyre même de la sainte, amuse les spectateurs et marque son mépris pour la chrétienne de la façon décrite par Jean de Salisbury dès le XIIe siècle, en montrant sa personne d'une manière *quam erubescat videre vel cynicus.*

Aux loges ou « establies » réservées aux acteurs sont mêlées d'autres loges construites pour les spectateurs d'importance ou les mieux payans. Ce mélange eût jeté nos esprits dans un certain désarroi; mais alors on n'était guère exigeant et on avait l'illusion facile. Du reste ces spectateurs seigneuriaux, richement vêtus, étaient eux-mêmes un spectacle; on s'habitua si bien à eux que nous les retrouverons assis sur le théâtre de Shakspeare comme sur le théâtre de Corneille et de Molière.

J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter...

dit l'Éraste des *Fâcheux*. Au temps de Shakspeare, l'usage était plus contraire encore à l'illusion; non seulement il y avait des seigneurs sur les côtés de la scène, mais il y en avait même dans le fond, occupant une vaste loge qui faisait face au parterre.

Les costumes étaient riches; c'est ce qu'on en peut dire de mieux. Les saints se mettaient autour du menton des barbes d'or frisé; Dieu le Père était habillé en pape ou en évêque. La foule était peu difficile, et pour cause, sur l'exactitude historique; tout ce qu'il lui fallait c'était des *signes*. Les chapes et les tiares étaient à ses yeux les signes religieux par excellence, et sous cet accoutrement elle reconnaissait Dieu sans hésiter. Le turban, coiffure sarrasine, Mahomet objet de la vénération des infidèles, lui étaient connus et étaient à ses yeux le signe caractéristique de l'impiété. Aussi Hérode était-il coiffé d'un turban et jurait-il prématurément par Mahomet. L'habitude des symboles rendait facile l'interprétation de ces signes, et l'usage s'en perpétua. Les peintres de la Renaissance représentent saint Étienne avec une pierre, saint Paul avec une épée, signes et symboles qui évoquaient tout le drame du martyre dans l'esprit des hommes de bonne volonté.

Les auteurs de mystères ne se préoccupaient guère, comme on peut croire, de la règle des unités. Le mystère français du *Vieux Testament* ne s'accomplit pas en un jour; il occupe exactement quarante siècles. Les localités les plus lointaines étaient représentées autour de la place, Rome, Jérusalem, Marseille; les « establies » ou échafauds, serrés les uns contre les autres, ne donnaient pas l'idée de ces grandes distances: l'imagination des spectateurs devait suppléer à tout; quelques toises de terrain représentaient

la Méditerranée de Marseille à Jaffa, quelques minutes représentaient des années; Hérode envoie un messager à Tibère; à peine le tétrarque a-t-il fini de parler que déjà son serviteur est à Rome, et accomplit sa mission. Noé entre dans l'arche et ferme sa fenêtre, — un instant de silence, — la fenêtre s'ouvre, Noé passe la tête et déclare que les quarante jours sont finis. (Mystères de Chester).

Afin de faciliter un peu sa tâche au public on prenait certaines précautions pour qu'il sût où il était; parfois un écriteau indiquait le pays représenté, usage qui comme tant d'autres, issu des mystères, se retrouve sur les théâtres du temps d'Élisabeth : « On écrit *Thèbes* en grosses lettres sur une vieille porte, dit sir Philip Sidney, et, sans en demander davantage, nous devons nous croire à Thèbes. » D'autres fois l'acteur, s'inspirant par avance des préceptes de Boileau « décline son nom », ce qui permet de se reconnaître dans cette foule : Je suis Hérode! Je suis Tibère! Ou encore les personnages en se transportant d'un lieu à un autre s'écrient : Nous voici arrivés, je reconnais Marseille! Tous ces procédés se retrouvent dans Shakspeare, avec le génie en plus. C'est le même procédé qui lui fait faire en vers merveilleux ces descriptions de paysages, de châteaux forts, de landes désertes, pour suppléer au décor absent par un appel à l'imagination. S'il y avait eu des décors, la description eût fait double emploi et eût été hors d'œuvre.

Quelques essais de décors étaient tentés cependant, mais si naïfs que c'étaient encore des signes et symboles plutôt que des représentations des lieux. Un trône signifiait le palais du roi; Dieu sépare la lumière des ténèbres : « Adoncques se doit monstrer ung drap painct, c'est assavoir la moytié toute blanche et l'autre toute noire. » La création des animaux se rapproche davantage de la réalité : « Adoncques doit-on secrettement getter petis oyseaulx volans en l'air, et mettre sur terre oysons, cynes, canes... avecques le plus de bestes estranges qu'on pourra trouver. » L'état d'innocence était représenté innocemment : « Adoncques se doit lever Adam tout nud et faire grandes admirations en regardant de tous costez. » Le public lui rendait sans doute admiration pour admiration. Même simplicité dans les mystères anglais qui ajoutent une recommandation pratique à l'adresse des acteurs : « Ici Adam et Ève se lèveront, tout nus, et il faudra qu'ils n'aient pas honte. » Le moment d'avoir honte viendra du reste un peu plus tard; le serpent « sort de son trou » et fait son office : « Adoncques doit Adam couvrir son humanité faignant d'avoir honte. Icy se doit semblablement vergongner la femme et se musser (cacher) de sa main... »

Si les décors étaient négligés, les machines l'étaient moins. Cette caractéristique des temps modernes, levain qui transforma le vieux monde : la passion de l'impossible, qui fit accomplir tant de grandes choses, en fit faire aussi beaucoup de petites ; elle paraissait dans ces humbles détails : on négligeait le décor, mais on s'acharnait à construire des « engins. » Pendant qu'un drap blanc et un drap noir figuraient la lumière et le chaos, dès le XIIe siècle, dans le drame anglo-normand d'*Adam*, un serpent mécanique tentait la femme au Paradis Terrestre, « *serpens artificiose compositus.* » Ève émerveillée n'offrait que peu de résistance. Ailleurs un ange emporte Enoch « par un engin subtil » en Paradis Terrestre. Dans le Jugement dernier des mystères de Chester « on fera descendre Jésus comme dans un nuage, si on peut. » Mais on ne pouvait pas toujours. Les anges dans la miniature de Fouquet n'ont d'autre « engin » pour descendre sur terre qu'une échelle. Dans *Marie-Madeleine* (drame anglais du XVe siècle), une barque paraissait sur la place, avec son mât et sa voile, et transportait en Palestine le roi de Marseille.

L'enfer fut de tout temps la partie le plus soignée et la mieux machinée. La gueule s'ouvrait et se fermait, jetait des flammes par les naseaux, vomissait sur la foule ses démons, armés de harpons, poussant des hurlemens affreux. Des profondeurs de la gorge du monstre s'élevaient des bruits épouvantables : c'étaient les gémissemens des damnés ; on les imitait fort simplement en choquant entre elles « des marmites et casseroles ». Dans le drame d'*Adam*, les héros sont emmenés en enfer en attendant la descente du Christ, et la scène, d'après les indications du manuscrit, devait être ainsi figurée : « Alors viendra le Diable et trois ou quatre diables avec lui portant des chaînes dans leurs mains et des anneaux de fer qu'ils mettront au cou d'Adam et Eve. Quelques-uns les poussent, d'autres les tirent vers l'enfer. D'autres diables, attendant près de l'enfer les nouveaux venus, se livrent entre eux à des gambades en signe de joie pour la catastrophe. » Après l'entrée en enfer, les diables « en feront sortir une grande fumée ; ils vociféreront de joie, choquant leurs casseroles et chaudrons pour qu'on les entende du dehors. Après un moment, quelques diables sortiront et feront une course à travers la place. » Les marmites étaient d'un emploi fréquent ; Abel en avait une sous sa robe, et Caïn frappant dessus en tirait des sons lugubres, dont les auditeurs étaient tout attendris (même drame d'*Adam*).

Les « engins » se perfectionnèrent à mesure qu'on approcha de la Renaissance. Mais il fallait y consacrer beaucoup d'argent,

et seules pouvaient subvenir à de telles dépenses les municipalités ou la cour. En Angleterre le décor et les machines font de grands progrès chez le roi. Inigo Jones en invente de ravissans, dont les dessins subsistent. Mais ces splendeurs étaient trop coûteuses pour passer sur les théâtres publics pour lesquels écrivait Shakspeare : aussi ne songea-t-il jamais à employer d'autre magie que celle de son vers. Inigo Jones réalisait des changemens à vue avec ses machinistes, et Shakspeare avec sa poésie. Ceux de Shakspeare ont l'avantage qu'on les voit encore.

III

Quoi qu'on puisse penser de tant de naïvetés, d'indécences, de grossièretés, d'enfantillages, de ces ruines que tant de lierre couvre et dont on peut à peine discerner les formes, il faut pourtant regarder ces œuvres de près, et pour nous y déterminer une considération suffirait à défaut de toute autre : pendant que dans le théâtre de Bacchus, au pied de l'Acropole, les pièces de Sophocle étaient jouées une fois sans plus, les drames chrétiens, remaniés de siècle en siècle, ont été représentés cinq cents ans de suite, devant des foules immenses. C'est là un phénomène unique dans l'histoire de la littérature.

Plusieurs raisons l'expliquent, et on en a déjà fourni quelques-unes. La curiosité de voir était extrême, et dans ces spectacles on voyait tout ce qu'on pouvait souhaiter : l'inconnaissable, l'invisible, des miracles, la cour du roi, le paradis terrestre ; ce dont on avait entendu parler, ce dont on avait rêvé. Les moyens étaient simples, mais le public les jugeait suffisans.

Ce que les fêtes étaient dans l'année, les sacremens l'étaient dans la vie des hommes ; marquant les grandes étapes mémorables de l'existence. Tout un réseau de pratiques et d'obligations pieuses enserrait les mois et les saisons. Les cloches ne restaient jamais longtemps muettes ; elles tintaient moins discrètement qu'aujourd'hui et n'avaient pas peur d'appeler l'attention sur elles. A chaque période de la journée elles rappelaient à tous des prières à dire ; et, même à ceux qui n'en disaient pas, elles rappelaient l'importance de la religion. Les existences étaient ainsi comme imprégnées de religion. Or toute la religion était expliquée, représentée aux yeux, rendue tangible dans les mystères.

Les vers débités par les acteurs ne ressemblaient guère à ceux de Shakspeare ; c'étaient la plupart du temps des bavardages vulgaires, d'une prosodie barbare, où une allitération sans règles

exactes se mariait à des rimes boiteuses, mais l'émotion était grande. Dans l'état d'âme où se trouvaient les spectateurs d'alors, rien n'eût pu arrêter leur émotion, ni les méchans vers, ni les « engins » ridicules; la cause de l'émotion était le sujet de la scène et non la manière de la représenter. Tout le passé de l'humanité était en jeu, et son avenir éternel. Aussi les acteurs étaient-ils parfois interrompus par les exclamations et les mouvemens passionnés de la foule. A un drame représenté à la Comédie-Française, il y a peu de temps, un spectateur a surpris ses voisins en s'écriant : « Mais signe donc! Est-elle bête!... » Dans le plein air de la place publique, à une époque où les mœurs étaient moins polies, bien des interjections de ce genre coupaient la représentation. Bien des apostrophes injurieuses ont dû être adressées à Ève écoutant le serpent. Et le serpent parlait (dans le drame d'*Adam*) un langage facile à comprendre, le langage de la vie quotidienne :

DIABOLUS.

Je vis Adam, mais trop est fol.

ÉVA.

Un peu est dur...

DIABOLUS.

Il est plus dur que n'est un fer.

Mais toi, Ève, tu es un être supérieur, délicat, ravissant à voir :

Tu es faiblette et tendre chose,
Tu es plus fraîche que n'est rose,
Tu es plus blanche que cristal,
Que nief (neige) qui choit sur glace en val...
Pour ce fait bon se traire à toi;
Parler te veux...

Et pour ces complimens, pour cette folie, pensait la foule, pour cette faute de notre mère commune, nous souffrons et nous peinons, nous faisons carême, nous sommes tentés, nous sommes faibles, et s'ouvre sous nos pas cette gueule horrible de l'enfer qui peut-être un jour nous engloutira tous. Ève, détourne-toi du serpent!

Plus grande encore était l'émotion causée par le drame de la Passion, le drame du rachat, dont tous les détails étaient familiers; et l'indignation était si forte que les bourreaux n'échappaient pas toujours aux mauvais coups.

Le moyen âge est l'âge des contrastes; il ignore la mesure. On

l'a déjà vu à propos de Chaucer (1); les plus habiles, pour arriver à une sorte d'équilibre, *compensent*, comme Chaucer, des contes du Meunier avec des histoires de Grisélidis. Quand ils veulent être tendres, les auteurs des Mystères tombent la plupart du temps dans ces gentillesses par trop raffinées qui décèlent le barbare. Après une scène touchante entre Abraham et son fils, les petites mines d'Isaac qui demande seulement à ne pas voir « l'épée si aiguë » dépassent la région sensible de notre cœur et atteignent presque le point où commence le rire. L'opposition entre les fureurs d'Hérode et la douceur de Joseph et Marie est poussée de même au point le plus exorbitant. Joseph, qui tout à l'heure injuriait sa femme en termes intraduisibles, devient un saint tellement gentil et suave qu'on a peine à le reconnaître. Il emporte ses outils en Égypte, *ses petits outils*, dit-il. Quoi de plus touchant? Au moyen âge on s'attendrissait là-dessus, on pleurait; et tout aussitôt on était prêt à se réjouir des plus énormes bouffonneries. Elles abondent dans les mystères et parmi elles brillent parfois des scènes de comédie, faites d'observation vraie.

Les personnages les plus mal traités dans les mystères anglais sont les rois. Ce sont toujours des fantoches grotesques et méchans. Les auteurs eussent peut-être donné pour excuse que leurs rois sont des mécréans et que le noir n'est pas assez noir pour peindre des infidèles. Mais à ce pieux motif s'ajoutait sûrement une pointe de malice, et une partie du plaisir que les auteurs des mystères trouvaient à dessiner des caricatures venait de ce que les originaux, non seulement étaient des païens, mais encore des rois. Car ils étendent la satire des rois aux princes et aux seigneurs, même lorsque ceux-ci sont chrétiens. On constate ainsi la présence inattendue de Lancelot du Lac à la cour d'Hérode, en Palestine, où, après avoir débité maintes vantardises, le preux amant de la reine Guenever tire son invincible épée et massacre les Innocens (Mystères de Chester).

Hérode, Auguste, Tibère, Pilate, Pharaon, le roi de Marseille, ouvrent toujours les scènes où ils figurent par un monologue où ils font leur éloge; c'était une tradition établie; de même que Dieu récitait volontiers un sermon, de même ces personnages faisaient ce que les manuscrits appellent leur *boast*, leur fanfaronnade; ils sont les maîtres de l'univers; ils lancent le tonnerre, tout le monde leur obéit, ils jurent sans vergogne (par Mahomet); ils mènent grand tapage. Ils se pavanent dans leurs beaux habits et leurs belles phrases, et prononcent toujours quelques paroles en fran-

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes*, du 15 avril 1893.

çais; le français est là comme signe de puissance et d'autorité; l'Hérode anglais ne pouvait se flatter de descendre des ducs de Normandie, mais les sujets des rois angevins se seraient difficilement représenté un prince qui n'eût pas parlé français. Le français d'Hérode est mal châtié, et le parlement de Paris, qui devait s'indigner un jour de la mauvaise grammaire des Confrères de la Passion, eût bien souffert s'il avait vu mettre à la torture le noble langage de France sur les tréteaux de Chester.

Peu importait, et des mots quelconques suffisaient, puisque le français n'était autre chose qu'un signe, tout comme l'épée de saint Paul et le turban des païens.

Une des fonctions de ces turbulens héros était d'imposer le silence; jaloux du bruit à faire, ils tenaient la main à ce que nul n'empiétât sur leur privilège : tâche que la foule indisciplinée des spectateurs ne rendait pas facile. « Tenez-vous cois, beshers! » crie Auguste; — *beshers* signifie « beaux sires » dans le français royal des mystères, « je vous l'ordonne! pas un mot de personne; moi seul je dois parler! le premier qui remue, je lui lance ma foudre au nez; aussi soyez muets comme des pierres! » Silence! crie Tibère; Silence! crie Hérode; « bougez sans permission et je vous hache menu comme chair à pâté : *small as flesh to pott!* » (Collection de Woodkirk.) Et chacun de ces princes, là-dessus, de se démener sur son tréteau, et de s'égaler pour le moins au soleil. « Au-dessus de tous les rois sous le cristal des cieux royalement je règne, dans la félicité, inconnu au malheur... » — « Du ciel et de la terre je suis gouverneur souverain, dit un autre... je suis le roi des rois. » — « Place, canaille, dit un troisième, pourquoi ne me saluez-vous pas?... Il ne vous arrive guère de voir un prince comme moi, et le fait est qu'il n'y en a aucun sous le soleil... Je suis le roi de Marseille! » De tels personnages n'ont peur de rien; ils sont familiers avec l'auditoire et l'interpellent à chaque instant, ce qui ne devait pas contribuer au maintien du bon ordre : « Vois-tu toutes ces belles femmes? dit l'Octave des mystères de Chester en montrant l'assistance; choisis celle que tu voudras; prends la plus jolie; je t'en fais cadeau. » — « Ne suis-je pas le maître, dit Tibère, répondez tous! » Et une note du manuscrit porte : « Ici le peuple répond d'un seul cri : Oui, Mylord, oui! » Le tout était joué avec gestes appropriés, d'une emphase extrême et dont la tradition se conserva fort tard. Shakspeare condamne (comme Molière condamnait les comédiens de l'hôtel de Bourgogne) les acteurs de son temps qui « sur-hérodaient Hérode. »

Les auteurs des mystères anglais n'avaient pas grande expé-

rience des cours : ils traçaient leurs caricatures par à peu près. Ils n'étaient pas non plus fort instruits; les anachronismes et les bévues pullulent sous leur plume; pendant qu'Hérode sacrifie à Mahomet, Noé invoque la Sainte Vierge, et les bergers de Noël jurent par la mort du Christ dont on ne leur annoncera la naissance qu'à la fin de la pièce.

La psychologie de ces drames est très sommaire, surtout lorsqu'il s'agit de personnages d'un certain rang et de sentimens un peu raffinés. Les auteurs de mystères parlent alors à l'aventure et décrivent par ouï-dire; ils n'ont vu leurs modèles que de loin et ne sont pas familiers avec eux. Ont-ils à nous faire comprendre par suite de quels reviremens la jeune Marie-Madeleine, vertueuse autant que belle, se résout à commettre son premier péché, ils s'y prennent fort simplement. Un « galant » la rencontre et lui déclare soudain qu'il la trouve jolie et qu'il l'aime. « Comment, Monsieur, dit-elle, me prenez-vous pour une...? » — Oh! pas du tout répond l'autre, mais vous êtes si jolie... si nous dansions ensemble?... si nous prenions du pain trempé?... Marie ne peut résister à ces preuves de tendresse. « Je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés, m'amour... Je commence à vous aimer... Je suis à vous pour la vie. » Clarisse Harlowe y mettra plus de formes et plus de temps; ici vingt-cinq vers ont suffi.

Mais la vérité est serrée de plus près lorsque les auteurs parlent de choses qui leur étaient familières et décrivent les pauvres diables parmi lesquels ils vivaient. C'est là, au point de vue littéraire, le grand mérite des mystères : on y trouve les premières scènes de vraie comédie que compte l'histoire du théâtre anglais.

Bien entendu cette comédie est la plupart du temps bouffonne : en tout on allait aux extrêmes. Certaines scènes joyeuses étaient aussi célèbres que les vantardises d'Hérode; elles ont fait pendant des siècles les délices de la vieille Angleterre. Les scènes de mari à femme, Noé et sa femme, Pilate et sa femme, Joseph et Marie, cette dernière scène fort scandaleuse, étaient extrêmement populaires. Dans toutes les collections de mystères anglais la femme de Noé est une mégère non apprivoisée, qui refuse d'entrer dans l'arche. Dans la collection d'York, Noé recevant de Dieu l'ordre de construire l'arche s'étonne un peu d'abord : « Ah! mon bon Seigneur, je suis bien vieux! » Il se résout cependant; les pluies commencent, il faut partir. Noé appelle sa femme; elle ne vient pas : entrer dans l'arche! elle voulait justement se rendre à la ville; elle ordonne même à ses enfans d'aller s'habiller, sans se soucier autrement du Déluge. Noé lui fait observer qu'il a déjà plu énormément et que son projet de promenade est fort imprudent.

La dame n'est aucunement pacifiée; pourquoi lui avoir fait mystère de tout cela, et n'avoir pas pris son avis? Voilà cent ans que son mari travaille à l'arche et elle n'en savait rien! Il n'est du reste guère agréable de quitter la terre ferme pour vivre en bateau; dans tous les cas il lui faut le temps de faire ses paquets; et puis il faudra qu'elle emmène ses commères pour avoir à qui parler. Noé, qui déjà, en construisant son navire, s'est exercé à la patience, ne perd pas courage; il reçoit un soufflet, il ne se rebute pas. La femme entre enfin, et avec elle, comme on peut croire, l'orage est dans l'arche.

Saint Joseph est un pauvre artisan, décrit d'après nature, ayant le langage des artisans, leurs mœurs, leurs ignorances, leurs aspirations. Peu de monumens de la littérature du moyen âge contiennent de meilleures descriptions de l'ouvrier que les mystères où il figure. Quelques-uns de ses discours mériteraient d'être transcrits dans les recueils de *Political Songs*. L'empereur Auguste a profité de l'occasion du recensement pour faire proclamer un impôt nouvellement mis par lui sur tous ses sujets : « Ah! Seigneur! s'écrie le saint (dans les Mystères de Chester), que vient faire cet homme ici? Le bien du pauvre est toujours menacé. J'apprends par la proclamation de ce braillard qu'il me faut payer tribut, et le grand âge et le manque de forces m'ont empêché de rien gagner tous ces temps derniers. Arrive maintenant l'envoyé du roi pour prendre tout ce qu'il peut. Avec cette hache que je porte, cette vrille et cette tarière, un marteau, toujours en détresse, j'ai gagné mon pain. Je n'ai jamais eu château, tour ni manoir, j'ai fait en pauvre charpentier ce que j'ai pu avec ces outils; et si maintenant il me reste le moindre rien par devers moi, il faut que je le paye au roi. » Il n'a plus qu'un bœuf, il va le vendre. On pense si, dans le siècle qui vit, en Angleterre, les statuts sur les ouvriers et la révolte des paysans, ces paroles restaient sans écho dans l'auditoire.

Les scènes de ménage entre Joseph et Marie sont également curieuses au point de vue des mœurs, mais trop de grossièreté s'y mêle pour qu'on puisse les reproduire.

Dès que les gens du peuple figurent sur la scène, presque toujours le dialogue s'anime, et nous avons affaire à des personnages vivans. A côté des ouvriers représentés par saint Joseph figurent les paysans représentés par les bergers de Noël. Ce sont des bergers anglais du moyen âge; s'ils jurent par le Christ un peu prématurément, on en est moins surpris quand on les entend nommer les pays où ils vivent : le comté de Lancastre, la vallée de la Clyde, Boughton près Chester, Norbury près Wakefield. De

toutes les bières, celle d'Ely a leurs préférences. Ils causent entre eux du temps qu'il fait, de l'heure qu'il est, des méchans salaires qu'on leur paie, du mouton qui s'est perdu; ils font la dînette dans un coin de pré, chantent des chansons, se battent quelque peu; bref, se comportent en vrais bergers de la vie réelle. Ce n'est que tout à la fin, au *Gloria*, qu'ils prendront l'attitude recueillie, convenable pour le jour de Noël.

Dans les mystères joués à Woodkirk, la visite au Nouveau-né était précédée par une comédie, digne d'être rapprochée de *Pathelin* et qui n'a rien à voir avec Noël. C'est la nuit, les bergers causent, puis le sommeil vient; un de leurs compagnons, Mak, a mauvais renom et passe pour voleur; ils le font coucher entre eux. Mais Mak se lève sans qu'ils s'en doutent :

— Comme ils dorment dur! dit-il, plein de mépris pour leur vaine précaution, et il enlève un mouton qu'il porte à sa femme.

— Gare la potence! dit la femme.

— Bah! dit Mak, j'y ai toujours échappé.

— Oui, mais tant va la cruche à l'eau qu'elle revient à la fin cassée.

N'importe, ce n'est plus le temps de raisonner. Les camarades ont une opinion trop arrêtée sur Mak pour ne pas venir tout droit chez lui; ce qu'ils font. On entend dans la maison des gémissemens plaintifs; c'est, paraît-il, la femme de Mak qui vient d'accoucher. Les bergers entrent, Mak fait l'empressé et le bon garçon; ses offres de service sont accueillies froidement.

— Fouillez donc la maison, puisque vous me soupçonnez!

— Hors d'ici, voleurs! crie la femme, loin de mon enfant, ne l'approchez pas!

— Si vous saviez ce qu'elle a souffert! ça vous fendrait l'âme. Vous avez tort, je vous dis, de venir ainsi chez une accouchée; mais je me tais.

— Ah! que je souffre, veuille Dieu, dans sa bonté que, si je je vous ai jamais trompés, je mange cet enfant couché là, dans le berceau!

Les bergers, assourdis, cherchent quand même et ne trouvent rien. Ils n'ont qu'à s'excuser et à partir, mais voici bien un autre embarras :

— Mak, s'il vous plaît, je veux donner six pence à votre petit.

— Non, arrière, il dort.

— Il me semble qu'il ouvre les yeux.

— Quand il se réveille, il pleure; je vous en prie, sortez d'ici!...

— Laissez-moi l'embrasser et soulever la couverture. Que diable est ceci? Il a un long museau!

Et la ruse est découverte : c'était le mouton. Les gros mots pleuvent et des mots on allait passer aux coups, quand soudainement parmi les étoiles du ciel éclate dans la nuit le chant des anges. Gloire à Dieu, paix à la terre! le monde rajeuni se renouvelle... Les colères s'effacent, les haines s'oublient et les rudes bergers d'Angleterre prennent tout recueillis le chemin de Bethléem.

IV

Le XIVe siècle vit l'épanouissement du drame religieux en Angleterre, le XVe sa décadence et le XVIe sa mort. La forme sous laquelle il plut davantage fut la forme des mystères où la Bible était racontée en dialogues. La mise en drames de la vie des saints et des miracles de la Vierge fut beaucoup moins goûtée en Angleterre qu'en France; il ne reste que peu de pièces anglaises de cette catégorie, tandis que, dans notre pays, elles étaient innombrables et on en possède des recueils énormes; la Bible est la source par excellence où les dramaturges anglais allèrent puiser.

On a vu du reste qu'ils ne se gênaient guère pour y ajouter des scènes et des personnages qui n'ont rien d'évangélique. Ces scènes contribuèrent, avec les « interludes » et les dialogues facétieux en faveur chez les grands, à la formation de la comédie. Celle-ci se détache peu à peu de ses lieux d'origine, et on la trouvera à l'état libre au temps de la Renaissance.

Vers la même époque devait fleurir un genre dramatique dont l'origine remontait au XIVe siècle : les *moralités*. C'était la transformation en drames des traités pieux et des recueils de bons conseils, comme les mystères étaient la dramatisation des livres saints. On faisait dans ces pièces de la psychologie à outrance; les individus disparaissaient, remplacés par des abstractions et représentés par leur qualité dominante; vertus et défauts se livraient bataille et se disputaient la conduite d'Humanité assise comme Hercule, « entre un double chemin ». Ainsi se manifestait jusque sur les planches la passion du moyen âge pour les allégories et les symboles. Le *Roman de la Rose* en France, les *Visions* de Langland en Angleterre, l'immense popularité de la *Consolation philosophique* de Boèce dans toute l'Europe, avaient été déjà des manifestations de ces mêmes tendances. En introduisant dans son recueil de contes l'histoire en prose de Mélibée et de Prudence, découpée en dialogue, Chaucer approcha de fort

près des moralités; car l'œuvre n'est ni un traité, ni un récit, ni un drame et tient également des trois; avec très peu de changemens on eût pu en faire une moralité qui se serait appelée : le Débat d'Humanité et de Sagesse.

Dans les mystères, dès le XIVe siècle, les abstractions avaient trouvé place. La Mort figure dans la collection de Woodkirk. Dans *Marie Madeleine* (XVe siècle) de nombreux personnages abstraits sont mêlés aux autres : Sensualité, Curiosité, Monde, Chair, les Sept péchés capitaux, etc.; même mélange dans plusieurs pièces de la collection dite de Coventry. Ce genre, pour nous pénible à l'excès, eut à l'état libre, comme la farce, son principal développement, sous les premiers Tudors. A côté des pièces qui amusent, on s'acharne à ce moment à faire des pièces utiles et, par le moyen de moralités aujourd'hui illisibles, égayées çà et là par quelques scènes de taverne et par les gambades du bouffon ou *Vice*, armé comme Arlequin d'un couteau de bois, on enseigne la vertu, la religion, les bonnes mœurs, les sciences physiques; on attaque la foi catholique au profit des réformés et la foi réformée au profit des catholiques.

Pendant ce temps, ancêtres universels, chez qui se trouvaient, en germe, toutes les variétés de drames, depuis la farce jusqu'à l'allégorie, en passant par les genres tragique, romantique et pastoral, les mystères vivaient encore. La Réforme était venue, le peuple s'était converti; il avait dépouillé l'ancienne foi, mais il ne pouvait se résoudre à renoncer aux mystères. Il aimait toujours Hérode, Noé et sa femme, et tout l'appareil tumultueux des diables et diablotins de la gueule d'enfer. On s'excusait, dans les prologues, des superstitions dont les pièces étaient pleines et, la conscience ainsi tranquillisée, on les représentait sans scrupule. L'évêque réformé de Chester interdit les mystères en 1567 et on les joue quand même; l'archevêque d'York renouvelle la défense en 1574; on les joue quand même pendant quatre jours : ce furent les dernières représentations de cette célèbre série. A York les habitans eurent plus de peine encore à renoncer à leurs vieux drames; ils s'affligeaient de penser à la différence de religion qui séparait maintenant la ville de ses chères tragédies; convertis à la nouvelle foi, les bourgeois voulurent convertir leurs pièces, et les marges du manuscrit portent encore aujourd'hui des indications qui sont la trace de leurs efforts. Mais la tâche était difficile; les gens de la ville y perdaient leur latin; ils se résolurent à faire appel à plus habile qu'eux et décidèrent « que le livre serait porté à mylord archevêque et à M. le doyen de la cathédrale pour être corrigé, si mylord archevêque voulait bien. »

Mylord archevêque, prudent et sage, régla l'affaire par procédé administratif. Il mit le registre dans un coin et interdit les représentations. Ce fut leur fin.

En France, les mystères survécurent tout aussi tard, mais ils eurent, à cause du caractère radical que la Renaissance prit chez nous, une bien moindre influence sur le développement ultérieur du drame. On les jouait toujours au XVIe siècle, et le Parlement de Paris se plaignait en 1542 de leur trop grande popularité : les prêtres des paroisses et jusqu'aux chantres de la Sainte-Chapelle disaient les vêpres à midi, heure insolite, et ils les disaient « en poste » pour aller à ces spectacles.

Six ans après, la représentation des mystères était interdite à Paris; mais on continuait à voir sur la porte de l'Hôtel de Bourgogne la croix, l'échelle et le roseau, insignes des Confrères de la Passion, dont le privilège mutilé, vieux de presque trois siècles, ne fut aboli définitivement qu'en plein règne de Louis XIV, au mois de décembre 1676. Molière était mort depuis trois ans.

En Angleterre, lorsque mylord archevêque mit fin aux mystères d'York en 1579, les vieux drames avaient produit tout leur fruit. Ils avaient entretenu le goût des spectacles; ils laissaient derrière eux des troupes de comédiens courant les provinces, des auteurs, un public. Déjà grandissait dans une petite ville, sur les bords de l'Avon, l'enfant qui devait atteindre aux plus hauts sommets de l'art. Il suivait, la semaine, les leçons de la *grammar school;* il assistait aux représentations que des troupes ambulantes donnaient de temps en temps à Strafford, et il voyait le dimanche, peints sur le mur de la chapelle de la Sainte Croix, un paradis et un enfer, tout pareils à ceux des mystères : des anges d'or et des diables noirs, et cette gueule immense « où damnés sont boulus », comme dit, dans une ballade célèbre, la pauvre vieille mère du poète Villon.

Au moment où se terminèrent les représentations d'York, William Shakspeare avait quinze ans.

J.-J. JUSSERAND.

PENTHÉSILÉE

« ... Mais le fils de Pélée continuait de gémir en songeant à la grâce divine de la jeune Amazone, étendue dans le sang et la poussière. Et de cruelles amertumes lui dévoraient le cœur, autant que précédemment à la mort de son cher Patrocle, car il se sentait pris d'un amour invincible pour celle qu'il avait tuée. »

QUINTUS DE SMYRNE.

Je publie ces feuilles dans la *Revue*, comme parfois on insère un avis personnel à la quatrième page d'un journal. C'est une confidence ou plutôt une confession dont je ne dois être que l'intermédiaire. L'ami de qui je l'ai reçue a disparu ; la personne à qui elle est destinée vit dans des conditions de retraite et de mystère qui ont dépisté toutes mes recherches. Je souhaite que ce récit, où elle se reconnaîtra aussitôt, tombe sous ses yeux.

Il y a dix-huit mois environ, un changement singulier s'était produit dans les habitudes et le caractère de mon ami H. R... Sans cause apparente, sans prétexte avoué, sans transition, il s'était retiré du monde, fuyant les salons où il était le plus familier, évitant ses amis, dont j'étais le plus ancien, sinon le plus intime. Dans les rares occasions où je l'avais pu rencontrer, je l'avais trouvé silencieux et sombre, visiblement tourmenté par quelque grave souci dont il me faisait mystère, et j'avais cherché en vain à m'expliquer cette brusque transformation d'une vie

dont j'avais souvent admiré l'équilibre et l'heureuse ordonnance.

Dans un temps et dans un monde où les caractères individuels sont si effacés, il avait sa personnalité. Il tenait d'abord de nature, une intelligence facile, une volonté énergique, une âme élégante et fine. Indépendant de fortune, il avait touché à la diplomatie, juste assez pour courir le monde et varier ses points de vue sur les hommes et les choses. D'une ouverture d'esprit et d'une souplesse de pensée qui le mettaient à l'aise dans tous les milieux, il menait à Paris une vie de dilettantisme où il entrait pour le moins autant de travail que de fantaisie. On le recherchait dans le monde parce qu'il ne s'y prodiguait pas. Il y plaisait, disait-on, par l'agrément de sa parole et le charme de ses façons; en réalité, par son attention à ne jamais occuper les autres de sa personne, mais à toujours les entretenir d'eux-mêmes, de leurs plaisirs et de leurs soucis, de leurs intérêts et de leurs ambitions. Peut-être cette répugnance à parler de lui, cette façon de tenir les curiosités à distance par la politesse même de ses manières, dissimulait-elle un fonds de secrète hauteur; mais, si quelque orgueil se cachait en lui, peu d'hommes étaient plus dépourvus de sotte vanité.

Ce n'était pas en effet la vanité, la partie faible de cette nature si heureusement douée, c'était un certain défaut de chaleur et de passion, l'incapacité de s'attacher à une chose ou à un être jusqu'à l'aimer uniquement. Aussi, faute d'un principe d'action, sa vie avait flotté un peu à la dérive, au hasard des circonstances. Avec son goût du travail, ses dons intellectuels et la variété de sa culture, il eût acquis facilement une situation littéraire et se fût même élevé au talent. Mais si, par exemple, le voyant intéressé à quelque étude d'art ou d'histoire, je l'excitais à produire, il me répondait invariablement que le talent des autres lui suffisait et que, de toutes les jouissances de l'esprit, la curiosité seule lui agréait, parce que, seule, elle récompense à peu près des peines qu'elle coûte.

Avait-il aimé? Il m'eût été impossible de l'affirmer, tant sa vie intime était recluse, tant il s'appliquait à dérober le secret de ses affections. Il avait fait autrefois, dans le monde de la galanterie, de courtes et banales excursions. En dehors de ces aventures faciles et éphémères, le bruit de quelques succès plus sérieux et plus flatteurs pour son amour-propre avait discrètement circulé; mais, impénétrable à tous sur ce chapitre, il ne s'en était ouvert à moi que par allusions vagues, lointaines et très sommaires. Une raison particulière expliquait d'ailleurs la réserve qu'il observait

envers moi à cet égard et qui contrastait avec l'absolue confiance qu'il me témoignait en toute autre matière. Les choses du sentiment étaient en effet les seules sur lesquelles nous ne pouvions nous entendre. Il n'en parlait jamais sans un esprit d'ironie et de scepticisme qui, pour tout le reste, était étranger à sa nature et n'était sans doute que la trace de quelque blessure ancienne et cachée. Lui, dont le jugement était si libre et si large et qui ne professait de dédain que pour les formes vraiment inférieures de la vie, prenait un ton de supériorité souriante et de persiflage hautain, dès qu'il était question de tendresse et de passion. Et pourtant, il ne pouvait vivre hors du commerce des femmes. Mais, autant que je croyais le connaître sous ce rapport, il ne les aimait pas pour la joie divine de les aimer : il les désirait pour le plaisir de les conquérir, de les disputer aux autres et à elles-mêmes. Il les considérait comme des êtres un peu inférieurs, d'éternels enfans, de charmans animaux, dont la mission sur terre est de procurer à l'homme ses émotions les plus vives et les plus imprévues. Quand, par hasard, il abordait avec moi le sujet féminin, il devenait aussitôt sarcastique et gouailleur, jusqu'à perdre ce sens du goût et de la mesure qui semblait, d'autre part, la qualité maîtresse de son esprit. Sa raillerie, d'ailleurs, ne l'épargnait pas lui-même, et c'était contre ses propres sentimens qu'il dirigeait ses traits les plus acérés. Un jour que, dans le cours d'une demi-confidence, il s'était montré à moi réellement ému, il avait repris soudain son travers habituel et, comme dépité d'avoir été surpris en flagrant délit d'attendrissement, il s'était persiflé avec plus d'amertume que jamais. Agacé à mon tour, je l'avais interrompu non sans vivacité : « Si tu ne respectes pas l'émotion que tu fais naître, respecte au moins celle que tu ressens. » Et depuis lors, d'un accord tacite, nous n'avions plus abordé ces sortes de sujets.

Je me croyais donc tenu à une circonspection particulière, lorsque s'était produit dans sa vie ce grand changement que rien ne m'expliquait.

Un soir pourtant, l'ayant perdu de vue depuis près d'un mois, inquiet de sa santé physique autant que de son état moral, je fis taire mes scrupules et me décidai à forcer sa retraite.

Quand j'arrivai devant sa maison, de la lumière brillait aux fenêtres de son appartement. Je m'enquis auprès du portier s'il était *seul* au logis : il n'était pas sorti de la journée et n'avait reçu personne. Sûr de n'être ni indiscret ni importun, je montai. Son domestique vint m'ouvrir. L'antichambre, pleine de malles et de caisses, annonçait un départ très prochain.

Dans le cabinet de travail où j'entrai directement, il était assis à son bureau, la plume à la main, des enveloppes cachetées près de lui. Loin de paraître surpris de ma visite : « Je t'écrivais, me dit-il en se retournant à demi, car je pars demain. Mais puisque te voici, ma lettre est inutile. » Et avant que j'eusse fait un geste ou prononcé un mot, il jeta au feu deux ou trois feuillets couverts d'une écriture serrée. Dans ce mouvement, la flamme du foyer l'éclaira d'une vive lueur et je fus effrayé de voir comme, en si peu de jours, ses traits s'étaient altérés et son corps amaigri.

Puis, m'indiquant un fauteuil et s'asseyant en face de moi : « Tu es, reprit-il, mon seul ami, et ton dévoûment ne m'a jamais manqué. Je n'ai donc pas le droit de te laisser ignorer plus longtemps les motifs qui m'ont éloigné de toi depuis quelques semaines et les déterminations graves qui vont changer le cours de ma vie. Mais surtout j'ai une confession à faire, et toi seul peux la recevoir. »

Et comme, à ces mots, je me récriais, il m'interrompit d'un geste qui signifiait que le temps nous était mesuré et que ce n'était pas l'heure des paroles inutiles. Puis, d'un ton simple et ferme (il avait horreur des phrases), il poursuivit :

I

Je ne t'ai jamais parlé de mes relations avec Mme d'Égly.

C'est à Palerme, il y aura deux ans bientôt, que je l'avais connue. Elle était descendue à l'hôtel Trinacria où, sur le point de quitter la Sicile, je m'étais arrêté pour mettre au net mes notes et mes croquis de voyage.

Dès le premier jour, j'avais remarqué cette jeune femme aux cheveux blond cendré, aux traits fins et doux, à la tournure élégante et svelte ; rien dans sa personne n'attirait le regard et tout le retenait ; sa mise était très simple, trop simple même, si certains détails de la toilette n'avaient révélé des habitudes personnelles d'une recherche raffinée.

On la rencontrait toujours seule avec son enfant, une petite fille de trois ou quatre ans, pâlotte, toussotante, et dont les yeux graves, toujours cernés, indiquaient une intelligence trop avancée. Dans l'hôtel plein de monde, elle vivait très solitaire, se dérobant à tout contact, évitant toute relation.

Chaque matin, de la fenêtre de ma chambre, je me plaisais à la regarder assise au fond du jardin, un livre à la main, pendant que sa fille jouait, au soleil, sur le sable de l'allée. Souvent elle suspendait sa lecture pour s'assurer que l'enfant ne

risquait pas de se refroidir, et l'on devinait, à la voir si attentive, qu'il fallait des soins de chaque instant pour entretenir la vie dans ce petit corps débile, semblable à une fleur étiolée.

Le registre des étrangers m'avait appris son nom : Mme d'Égly.

J'avais, quelques années auparavant, rencontré à Paris un homme qui portait ce nom. C'était un garçon d'une trentaine d'années, épais, haut en couleur, cheveux et favoris roux, plus vulgaire encore au moral qu'au physique et qui, le chapeau en arrière, allait, toujours sifflotant, avec l'allure et la distinction d'un valet d'écurie. Vrai pilier de cercle et de coulisses, il dépensait allègrement un reste de fortune et de jeunesse, comptant sur son nom, sur les relations de sa famille, sur sa « veine, » comme il disait, pour se refaire un jour par le mariage un capital et une santé.

Et je me souvenais vaguement qu'en effet il avait pris femme. — Était-ce d'elle qu'il avait fait choix? Mais comment une créature si fine se serait-elle résignée à épouser un tel butor?...

Elle était là depuis deux semaines et mon séjour touchait à sa fin, que je n'avais pu encore, malgré toute ma tactique, trouver prétexte à lui adresser la parole et à entrer en propos.

Le hasard d'une promenade au couvent de Monte-Oliveto nous mit en présence. Elle y arrivait presque au même instant que moi, seule comme toujours avec sa fille et la gouvernante de l'enfant. Tandis que nos cochers dételaient à l'auberge, nous nous acheminions séparément, moi à quelques pas devant elle, par le sentier qui conduit au couvent. La montée était rude, la journée chaude, l'occasion toute naturelle : je lui offris mon bras qu'elle accepta.

Arrivés au sommet que couronne un monastère abandonné de Franciscains, nous admirâmes ensemble le panorama qui se déroulait devant nous, — le ciel pur et transparent comme un saphir, le bois d'oliviers au feuillage léger et frissonnant, au sol parsemé de cyclamens et d'anémones, qui sous nos pieds dévalait jusqu'à la plage, les rochers teintés de rose corail qui faisaient à la côte une mouvante ceinture d'écume, enfin la mer qui, jusqu'à l'horizon, miroitait au soleil comme une moire argentée.

Après quelques instans accordés à ce spectacle, nous nous séparâmes; elle alla d'un côté avec ses livres, moi de l'autre avec mon album d'aquarelle, et de nouveau nous nous fûmes étrangers.

Quand le moment vint de songer au retour, je la vis s'approcher du petit coin d'ombre où j'étais installé. Et, comme mise en confiance par mon attitude à son égard, ce fut elle cette fois qui engagea la conversation. Nous causâmes tout au plus un quart d'heure et de façon très simple : c'était assez cependant pour que je pusse reconnaître en elle un esprit fin et gracieux, une âme ouverte aux émotions délicates et sensible à la beauté.

Quelques instans après elle, je reprenais le chemin de Palerme.

Les jours suivans, nous nous revîmes à l'hôtel; je m'approchais d'elle, je m'enquérais de sa santé, nous échangions quelques propos insignifians et je mettais fin très vite à une conversation qu'elle ne semblait pas désireuse de prolonger.

La veille de mon départ pourtant, nous causâmes longuement Le dîner venait de finir et huit heures sonnaient à peine. La soirée, — c'était la première de mai, — était tiède et lumineuse. Mme d'Egly, assise sur un banc du jardin, se disposait à rentrer déjà lorsque j'allai lui faire mes adieux. Elle m'invita à m'asseoir à ses côtés. Tenait-elle à me laisser d'elle une impression moins vague, moins indifférente que celle qu'elle m'avait donnée jusqu'alors ? Voulait-elle me remercier de n'avoir pas abusé du hasard qui nous avait un instant rapprochés l'autre jour et d'avoir deviné son désir secret d'isolement? Toujours est-il que, se départant de sa réserve habituelle, elle me témoigna pour la première fois un peu de confiance et même d'abandon.

J'appris ainsi qu'elle voyageait depuis huit mois en Italie pour la santé de sa fille; elle la conduirait ensuite, pendant l'été, sur une plage de l'Océan, d'où elle espérait pouvoir la ramener à Paris, guérie et fortifiée, aux premiers jours d'automne.

Pas une fois elle ne prononça le nom de son mari.

Elle me parla ensuite des lieux qu'elle venait de visiter, surtout de Rome et de Florence. Avec le prestige de ses souvenirs, avec ses marbres et ses ruines, ses basiliques et ses palais, Rome l'avait plus intéressée qu'émue. Et puis le contraste brutal de la poésie du passé avec les banalités de la vie moderne l'avait trop souvent choquée. Mais elle gardait à Florence un souvenir intact et plein de regrets. Elle se rappelait avec une sorte de tendresse les fresques de Santa Maria Novella et du Carmine, le petit couvent de San Marco, les trésors des Uffizi et du Bargello, les collines de l'Arno, Fiesole, son campanile et ses cyprès découpant leur silhouette sur l'azur du ciel, enfin tout ce qui fait de Florence un lieu privilégié, un séjour incomparable pour le culte d'une pensée unique, pour un rêve du cœur ou de l'imagination.

Je la laissais parler, curieux de la sentir s'animer au réveil de ses impressions accumulées et de la voir s'ouvrir si naturellement, sans effort ni coquetterie, à un homme que, une heure auparavant, elle traitait encore comme le plus indifférent des étrangers.

Une horloge du voisinage, qui sonna dix heures, interrompit brusquement notre entretien. Elle se leva, me dit adieu en me tendant la main et s'en alla vers l'hôtel.

Je restai une grande heure encore à jouir de cette nuit, douce et parfumée comme une nuit d'été, si claire qu'au ciel on ne dis-

tinguait pas le scintillement des étoiles. Et, pensant à Mme d'Égly, j'admirais l'harmonie qui semblait exister entre sa personne extérieure et ce que je venais d'entrevoir de sa nature intime.

Cinq jours plus tard, je rentrais en France, et déjà le souvenir de ma compagne de Palerme n'était plus dans mon esprit qu'une vision presque effacée, à peine plus distincte que le souvenir d'un rêve.

II

Au mois de novembre, je la retrouvai à Paris. Elle habitait le deuxième étage d'un hôtel isolé, rue Rembrandt, aux environs du parc Monceau. Elle vivait là, seule avec son enfant.

De temps à autre, à de très longs intervalles, son mari apparaissait. Il demeurait deux, trois jours, puis repartait pour Monte-Carlo, pour Luchon, pour Spa, pour un de ces lieux où le plaisir est facile et dure toujours. J'eus bientôt la clé de cette singulière organisation de vie conjugale. A quelques propos de cercle et de salon, je compris qu'entre Mme d'Égly et son mari ne subsistait plus qu'un lien de convenance tout extérieur. Leurs rapprochemens intermittens s'expliquaient, pour elle, par le désir de maintenir aux yeux du monde, et dans l'intérêt de sa fille, une dernière apparence d'union matrimoniale, — pour lui, par les avantages d'ordre très positif qu'il retirait de cette combinaison. Le voyage de Mme d'Égly en Italie avait facilité l'établissement de ces rapports entre les époux, en y servant d'abord de prétexte.

Orpheline depuis l'enfance, élevée par une tante, vieille fille sèche et dévote qui était morte peu de temps après l'avoir si habilement fiancée, Mme d'Égly n'avait plus de famille directe. Ses beaux-parens, qui s'étaient pris de tendresse pour elle, avaient redoublé d'attentions à son égard depuis le triste et banal roman de son ménage, comme pour témoigner que, séparée moralement de leur fils, elle restait sans tort et sans reproche. Mais, âgés tous deux, demeurant la majeure partie de l'année au fond de la Sologne, leur affection était, pour leur belle-fille, de plus de ressource que leur société.

A part deux amitiés de femme et un très petit nombre de relations, Mme d'Égly vivait donc dans une grande solitude. Rien pourtant ne lui aurait été plus aisé que d'aller dans le monde : elle y avait été attirée, elle y eût brillé; son nom, sa grâce, sa fortune, son indépendance, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire d'elle une des préférées, une des élues des salons parisiens. Elle avait décliné d'abord les invitations, puis le monde oublie si facilement qui ne le recherche pas, qu'elle n'eut bientôt plus à s'en écarter. Elle acceptait avec une gaîté courageuse cette reclusion, y mettant la fierté

de son veuvage volontaire, n'y dérogeant que pour participer à quelques réunions d'une stricte intimité ou pour assister à quelques concerts.

Ce fut précisément un dimanche, au Conservatoire. que je la rencontrai pour la première fois depuis mon retour. Je la saluai à la sortie.

La quinzaine suivante, je la revis encore : elle m'invita à l'aller voir.

Trois jours plus tard, j'étais chez elle. De cette entrevue qui fut banale et courte, j'emportai pourtant le désir de revenir.

Je revins, et bientôt mes visites se succédèrent à peu près régulièrement chaque semaine.

Elle ne démentait pas, en effet, la première impression que, de Palerme, j'avais emportée d'elle. Je lui retrouvais cette élégance personnelle et morale qui m'avait frappé tout d'abord, ce charme grave et doux qui inspirait l'envie des entretiens prolongés, des causeries intimes et sérieuses, et cette façon d'écouter qui donnait à sa physionomie une expression si vive et si fine.

A la mieux connaître, chaque jour on l'appréciait davantage ; car c'était vraiment un joli esprit de femme, net et doux, naturel et délicat, qui voyait clairement les choses, qui en tout discernait le point juste et dont toutes les opinions étaient comme nuancées de raison et d'agrément. Au hasard de la conversation, elle laissait tomber sur le monde, sur la vie, sur l'art ou la littérature, des réflexions ingénieuses, souvent profondes. Nul pédantisme, d'ailleurs, rien qui sentît la formule apprise ou la phrase de convention : elle était vraie en tout, sincère avec elle-même comme avec les autres, élégante dans toutes ses pensées comme dans ses moindres gestes. Il n'y avait non plus en elle ni froideur ni sécheresse, et, sous cette intelligence saine et droite, on devinait une sensibilité accessible à toutes les finesses, une source toujours vive de tendresse et d'émotion. C'était même là ce qui donnait un tour si personnel à son esprit. Par instant, des mots charmans lui partaient du cœur, soudains, imprévus, comme aux personnes spirituelles jaillissent les traits piquans et les brillantes reparties.

Le salon où elle me recevait me paraissait une oasis de fraîcheur et de sincérité au milieu du monde parisien, — un petit salon simple et harmonieux comme elle, toujours fleuri, où chaque chose révélait la régularité de son existence, la recherche de ses goûts, la distinction de toute sa personne.

D'abord espacées, mes visites devinrent bientôt fréquentes. J'y allais, un peu à toute heure, le plus souvent après déjeuner. Je la trouvais alors, les mains gantées de suède, soignant ses jardinières d'orchidées, appelant à son insu la comparaison entre elle

et ces jolis êtres, à la structure fine, au parfum discret et rare. Elle me recevait sans interrompre sa besogne, puis elle venait s'asseoir en face de moi dans son petit coin favori et me gardait jusqu'à l'heure où elle allait chercher sa fille au parc Monceau pour faire quelque course avec elle.

Plus rarement, j'allais la voir après dîner. Je m'attardais toujours à ces causeries du soir, donnant libre cours à ma pensée, sentant les idées éclore d'elles-mêmes dans cette atmosphère intime et tiède, admirant le merveilleux miroir qu'est un esprit de femme quand nulle prétention n'en altère la limpidité. Ou bien, la laissant parler, je me surprenais parfois à écouter bien plus la musique de sa voix argentine que le sens qui se dégageait de ses paroles.

Je m'étais vite fait ainsi une habitude très douce de ce contact familier avec une créature affectueuse et simple, d'un esprit si charmant, d'un cœur si droit, et dont les pensées semblaient calmes et transparentes comme le teint de son visage.

III

Pourtant, après quelques semaines, vers le milieu de janvier, autant qu'il m'en souvient, je crus m'apercevoir d'un changement dans le caractère de mon amie.

C'était toujours le même charme, mais il s'y mêlait un peu de mélancolie. Elle n'avait plus cette tranquillité ingénue et souriante qui lui donnait tant de grâce à mes yeux. Quelque chose de nouveau et d'indéfinissable apparaissait au fond de son regard.

C'était si fugitif, que tout d'abord je n'y arrêtai pas mon esprit. Mais bientôt cela passa dans nos causeries. Il y avait dans ses paroles je ne sais quelle expression restée jusqu'alors étrangère à nos entretiens, des phrases inachevées, des silences, des réticences, une sorte de gêne que je ne pouvais ni préciser, ni m'expliquer. La conversation, qui toujours était si facile avec elle, languissait. Nous ne parlions plus guère que de choses insignifiantes, et nos propos étaient sans suite.

Un seul sujet semblait l'intéresser, — les questions de sentiment. Elle les recherchait maintenant avec autant de soin qu'elle les évitait auparavant. Le roman, l'article de revue, l'incident du jour, tout lui était prétexte à aborder ce terrain dont elle s'était jusqu'à ce jour si soigneusement écartée. Et parmi ces questions, une l'attirait plus que les autres, celle de l'amitié entre homme et femme. Je l'avais tant de fois entendu traiter, le fameux problème ; j'en connaissais si bien les redites, les éternels lieux communs et l'inévitable solution, que cela me contrariait de voir mon amie y

venir à son tour. Il me semblait qu'elle allait y perdre le plus original de son charme.

Ce qui m'avait peut-être le plus séduit en elle, c'était en effet sa franchise, sa loyauté d'allure. Pas une fois je n'avais surpris dans son accueil ces habiletés si communes aux femmes, ces alternatives d'avance et de retraite, ces façons de s'offrir et de se reprendre, ces formes demi-enjôlantes, demi-railleuses, qui irritent l'espoir sans le décourager. Le gracieux concert qu'elle me donnait depuis trois mois allait-il donc finir par quelque banal refrain ?

Une fois l'esprit en éveil, je ne tardai pas à reconnaître que l'instinct de coquetterie se développait chez elle.

Jusqu'alors indifférente à sa beauté, elle recherchait à présent tout ce qui pouvait la faire valoir. Ce fut d'abord un détail de parure ou de coiffure, de coupe ou d'arrangement, c'était maintenant toute sa mise qui changeait. Aux petits costumes de drap ajustés qu'elle portait dès le lever succédaient des toilettes de ville, d'une originalité discrète encore, mais plus enveloppantes et plus habillées, et, pour l'intérieur, des robes d'une élégance plus intime et plus abandonnée. Il était rare qu'elle ne me parlât de ses courses chez les fournisseurs, de ce qu'elle avait vu, commandé, essayé. Elle s'excusait avec une gentillesse charmante d'attacher de l'importance à ce qu'elle appelait encore des futilités. J'en souriais avec elle ; mais à part moi je pensais que cette préoccupation nouvelle était le symptôme certain de quelque évolution morale prochaine.

D'autres menus indices, tels que son choix de certaines lectures, sa docilité à mes moindres avis, enfin mille prévenances dont elle me faisait l'objet, me révélaient en même temps le souci qu'elle avait de me plaire et la place que je prenais dans son esprit.

Un fait, insignifiant d'apparence, acheva bientôt de m'éclairer à cet égard.

Sur mes instances, elle avait accepté l'invitation à une soirée offerte par une de ses amies pour le mariage de sa fille : je lui avais représenté qu'elle ne pouvait s'abstenir de s'y rendre, car une séquestration trop rigoureuse, en prêtant à de fâcheux commentaires, risquait de lui aliéner à la longue les sympathies du monde.

L'inquiétude que me donnait alors la santé de mon père ne me permettant pas de la rejoindre à cette soirée où j'étais d'autre part invité, elle m'avait demandé et je lui avais promis de venir prendre le thé chez elle avant son départ, afin de la voir en toilette.

Quand j'arrivai, à l'heure dite, elle n'était pas encore prête, et je l'attendis au salon où brillait, me sembla-t-il, plus de lumière que d'habitude.

Après quelques minutes, elle entra, parée, décolletée, dans une robe unie de satin gris argent d'une tonalité exquise ; un mince collier de zibeline s'ajustait à son cou, et quelques violettes détachées apparaissaient dans l'échancrure du corsage.

A deux pas de moi, elle s'arrêta, le buste en avant, dans une contenance un peu embarrassée, les épaules rougissantes. Elle me regardait d'un air indécis qui se transforma en un radieux sourire, aussitôt qu'elle vit dans mes yeux l'approbation de sa toilette et l'admiration de sa beauté.

Au bout de dix minutes, comme je me levais pour prendre congé d'elle : « Non, restez, me dit-elle ; nous sommes si bien ici ; restez encore un instant. » Et elle se remit à causer avec une vivacité, un enjouement, une ivresse légère que je ne lui avais jamais vus.

Il était plus de onze heures quand je lui dis adieu à la portière de sa voiture.

Rentré chez moi, je voulus achever une lettre d'affaires commencée ; mais, sitôt la plume en main, mes idées et mes calculs s'embrouillèrent. Je m'assis alors au coin du feu et pris un livre ; mais je le rejetai sur la table à la seconde page. Ma pensée était ailleurs : elle me ramenait rue Rembrandt, à l'heure précédente.

Je revoyais Mme d'Égly dans cette robe aux tons doux et soyeux qui la dessinait si élégamment ; je me rappelais encore son heureux sourire et cette apparition dernière, en elle, d'un être qui ne s'était pas encore révélé. Puis d'autres détails me revenaient à l'esprit, son insistance à me voir ce soir-là, mon attente dans le salon, l'éclairage inusité de la pièce, sa démarche et son attitude en entrant. Et j'admirais avec quelle perfection les femmes, même les plus naïves, entendent l'art de la mise en scène.

Je remuai quelque temps ces pensées maussades et ne pus me résoudre à me mettre au lit que lorsque je fus à peu près certain que Mme d'Égly était rentrée au logis.

Le lendemain matin, je recevais d'elle un mot simple et affectueux, avouant de la façon la plus naturelle que sa rentrée ou plutôt ses nouveaux débuts dans le monde l'avaient amusée, et me fixant un très prochain rendez-vous. Au billet était joint, enveloppé dans du papier de soie, le petit bouquet de violettes que j'avais aperçu la veille à l'échancrure de sa gorge.

Le même jour, un télégramme m'appelait à Pau, auprès de mon père dont l'état s'était subitement aggravé. Je partis aussitôt, j'arrivai trop tard.

Quand je revins à Paris, trois semaines après, Mme d'Égly eut, pour m'accueillir, de ces mots dont son cœur avait le secret et qui me touchèrent aux larmes.

Mais la violence des émotions que je venais de traverser avait effacé en moi tout autre sentiment. Et puis, l'amitié qui me liait à Mme d'Égly était de date trop récente ; elle-même était encore trop étrangère à ma vie passée pour que j'éprouvasse le besoin d'épancher en elle le trop-plein de mon affliction. Enfin, j'avais je ne sais quelle gêne, quelle pudeur à reprendre sitôt notre commerce d'intimité.

Avec son tact habituel, elle devina mes scrupules. Elle m'attira moins chez elle ; ses prévenances se firent plus discrètes, ses attentions plus délicates : sa pensée seule se révélait à moi toujours présente.

Mais, si courtes et si rares que fussent nos entrevues, je m'aperçus bien vite que la tristesse qui se lisait sur son visage n'était pas seulement le reflet de la mienne.

Pendant mon voyage, elle avait laissé sous le voile de la sympathie sa pensée se tourner sans cesse vers moi. Ne supposant pas que le sentiment qui l'occupait fût autre que de l'amitié, elle s'y était abandonnée, sans défiance ni réserve, comme à une chose franche et naturelle. Et l'absence avait ainsi noué en elle ces fils mystérieux qui forment la trame invisible et durable des grandes affections. Mais, depuis mon retour, ne retrouvant plus notre intimité passée, elle sentait du vide autour d'elle, et, pour la première fois, elle prenait conscience de l'intérêt nouveau qui s'était glissé dans sa vie.

Elle, qui auparavant ne restait pas une minute inoccupée, qui même en causant avait toujours entre les doigts un dessin de tapisserie à remplir, un point de guipure à broder, quelques jolies choses à chiffonner, devenait indolente et rêveuse. Il m'arrivait de la trouver, à la fin de la journée, sans un livre, sans un ouvrage à la main. Elle se renfermait de plus en plus chez elle. Concerts, expositions, sorties avec sa fille, réunions intimes chez l'une ou l'autre de ses deux amies, tout ce qui la distrayait encore un mois plus tôt l'ennuyait à présent. Sa curiosité, si vive à s'éveiller et si ingénieuse à se satisfaire, était comme engourdie. Tout, autour d'elle, trahissait cet état singulier de son esprit. Son piano restait fermé, et le petit désordre de partitions qui l'encombrait autrefois avait disparu. Ses fleurs, qui étaient la joie de son salon et dont elle n'abandonnait le soin à personne, s'effeuillaient tristement au pied de leurs vases. Enfin il y avait, dans toute sa manière d'être, quelque chose d'indécis, d'atone et de désorienté.

Bien qu'elle ne se plaignît pas, sa santé même me semblait atteinte. Ce n'était pas tant la fatigue de son visage qui m'inquiétait à cet égard ; car sa beauté n'était pas assez régulière pour rester en tout temps égale à elle-même, et plus d'une fois je lui

avais vu les traits tirés, les yeux cernés, les joues pâlies : c'était plutôt l'espèce de tristesse physique épandue sur toute sa personne, une tristesse douce et silencieuse d'enfant malade.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi.

L'attrait de nos premières causeries s'en était allé. A chacune de mes visites, après un échange de questions banales, la conversation tombait. « Parlez-moi, me disait-elle, je suis si lasse aujourd'hui. » Et, se blottissant frileusement au fond de sa chaise longue, elle m'écoutait, immobile. Mais je ne savais plus de quoi l'entretenir; car, quelque sujet que j'abordasse, je comprenais que mes paroles ne répondaient pas à ses pensées. Si je l'interrogeais sur les causes de sa tristesse, elle me disait avec un accent de grande franchise qu'elle les ignorait, que je ne devais pas m'en troubler, et qu'avec le retour de la belle saison cela passerait.

Chaque fois aussi, dès que je faisais mine de m'en aller, elle se ranimait et mettait, à me retenir encore quelques minutes auprès d'elle, une insistance grondeuse et gentille à laquelle je me rendais toujours. Elle semblait alors avoir mille questions, mille confidences à me faire; mais, soit timidité, soit impuissance d'expression, elle gardait tout, questions et confidences, et dans le ton de son adieu je sentais que sa pensée restait pleine de choses inexprimées.

Un jour, je la trouvai plus abattue que de coutume. « Vous venez fort à propos, me dit-elle avec un pauvre sourire qui détendait ses lèvres sans parvenir à éclairer son visage. La solitude ne me vaut rien aujourd'hui. J'ai l'âme couleur du temps; je vois tout en gris. » C'était en effet un jour lugubre de février finissant où, sous le ciel incolore, une pluie mêlée de neige étendait sur les choses un linceul de tristesse.

Assise sur une chaise basse, tout près de la cheminée, elle tendait les mains à la flamme : « Je ne sais ce que j'ai, continua-t-elle, je suis transie jusqu'au fond du cœur. Ah! qu'un peu de notre soleil de Sicile me ferait du bien! Vous souvenez-vous?... » Et, rappelant les moindres incidens de notre rencontre à Palerme, elle semblait se détendre à la douceur de ces souvenirs et s'y réchauffer l'âme.

Lorsqu'on apporta les lampes, je me levai pour partir. « Non, non, supplia-t-elle, restez encore. C'est une charité de ne pas m'abandonner aujourd'hui... Jamais je ne me suis sentie si seule au monde. » Comme, à ce dernier mot, je lui objectais la grande place que sa fille tenait dans son cœur et dans sa vie : « Ah! Dieu, certes, reprit-elle, je l'adore, mon enfant. Pourrais-je même vivre sans elle!... Mais, vous l'avouerais-je?(je me l'avoue à peine) : cet intérêt, si cher et sacré qu'il me soit, ne m'absorbe pas tout en-

tière, et chaque jour qui passe me semble perdu pour le bonheur. Si vous saviez quelle tristesse m'étreint certains soirs!... Mais pourquoi n'ai-je pas éprouvé plus tôt ce que je vous confie là? Pourquoi est-ce d'aujourd'hui seulement que je sens au dedans et autour de moi ce vide affreux? J'étais heureuse quand vous m'avez connue. Par quelle raison ce qui me satisfaisait alors ne me suffit-il plus à présent?... » Elle continua quelque temps ainsi, d'un ton très simple, sans s'interrompre, sans chercher ses mots : seulement elle avait un peu d'émotion dans la voix et, par instans, elle s'arrêtait pour reprendre haleine.

Je l'écoutais, ne lui répondant que par quelques paroles affectueuses et vagues, comme on fait à un enfant qu'on veut endormir ou consoler.

Enfin, quand nous nous séparâmes, elle me dit avec une gravité tendre : « Aimez-moi un peu, mon ami; j'ai tant besoin de votre amitié. » Et il me sembla qu'elle retenait une larme entre ses cils.

IV

Après cet entretien, il ne m'était plus permis de douter de ses sentimens pour moi. Mais quels étaient les miens à son égard? Un soir déjà, revenant de chez elle à travers les rues désertes, je m'étais demandé si je n'étais pas sur le point de l'aimer, et, sans même m'arrêter à la question, je m'étais répondu : Non.

Cette fois je m'examinai plus à fond. Assurément, M[me] d'Égly m'intéressait. J'étais sensible d'abord à son élégance, à sa distinction morale, à son charme d'intelligence et d'honnêteté. Elle me plaisait ensuite parce qu'elle ne ressemblait pas aux autres femmes, parce qu'elle n'avait rien de leur grâce factice, parce qu'elle gardait toute la fraîcheur, toute la saveur d'un être simple en la sincérité de sa nature première. Enfin, je lui savais gré de n'avoir, dans son trouble présent, ni coquetterie sentimentale, ni mélancolie romanesque, mais d'être à la fois si discrètement et si profondément émue.

Mais, de là à l'aimer, quelle différence! Je ne reconnaissais en moi aucun des symptômes de la passion naissante, ni ce frisson particulier qui fait tressaillir notre être quand s'allume en lui la flamme d'un désir nouveau. Près de M[me] d'Égly comme loin d'elle, sous l'action directe de son charme comme sous l'influence de son souvenir, je restais maître de moi, dans une complète tranquillité d'âme, dans une parfaite lucidité d'esprit; sa pensée m'occupait, me distrayait, mais ne m'obsédait pas, et, même aux heures de rêverie, me laissait sans fièvre et sans trouble. Je ne l'aimais donc pas. Elle remuait au fond de moi un vague instinct de tendresse;

j'avais pour elle une sympathie sérieuse, un attachement respectueux, une amitié d'essence particulière comme pour un être d'élite, pour une créature rare et délicate, — rien autre, rien de plus.

Mais, si j'étais sûr de moi, pouvais-je répondre de *nous?* Je n'étais plus assez novice dans les aventures de ce genre, pour croire qu'il fût possible de maintenir longtemps encore, dans les limites de l'honneur et de la raison, des relations d'une intimité aussi étroite et aussi facile. L'issue était fatale. Avant un mois, du train dont battait son cœur, ma pauvre amie tomberait dans mes bras. Sans doute, elle était aussi désirable qu'aimable, elle serait une maîtresse exquise; mais elle était de ces créatures qui mettent toute leur vie dans leur amour et, quand elles se sont données, ne se reprennent jamais. Or, il y avait longtemps que je m'étais affranchi des misères du cœur, des responsabilités de la passion sincère comme des enfantillages de la passion simulée, et qu'une irrésistible aversion me détournait de tout engagement.

Ma conduite avec Mme d'Égly m'était dès lors toute tracée. Changer au plus tôt d'attitude envers elle, faire mes visites moins fréquentes et nos causeries moins intimes, surtout prévenir de sa part toute confidence nouvelle; en un mot, la rendre insensiblement à elle-même. De la douceur, un peu d'habileté, y devaient suffire. Et fier de renoncer ainsi à une affection si bien faite pour flatter ma vanité, je m'applaudissais, comme d'un acte méritoire et chevaleresque, d'un parti où il entrait pour le moins autant de prudence que de probité.

Ma décision prise, je commençai, pour la mettre en pratique, par demeurer trois jours sans aller rue Rembrandt. Le quatrième jour, l'idée me vint d'y passer avant déjeuner afin d'avoir un prétexte plus naturel d'abréger ma visite.

C'était la première fois que je me présentais le matin chez Mme d'Égly. A onze heures, j'entrais dans son salon. Elle était encore dans sa chambre.

Tandis que je l'attendais à feuilleter un cahier de musique resté ouvert sur le piano, je ressentis soudain une pression douce. C'était elle, qui, me posant ses deux mains sur les épaules, me murmurait un « bonjour » à l'oreille. Elle avait marché si légèrement, que je ne l'avais pas entendue s'avancer jusqu'à moi. Après avoir joui un instant de ma surprise : « Ah! fit-elle, la gentille idée que vous avez eue de venir me voir ce matin! Me voici heureuse pour toute la journée. »

Une fraîche odeur d'iris et de verveine, parfum du lit ou parfum du bain, s'exhalait d'elle; la torsade qui relevait ses cheveux très haut au-dessus de la nuque faisait paraître plus petite encore sa

tête si fine; on devinait sous les flocons de batiste de son peignoir la souplesse de ses formes jeunes et libres; enfin le radieux sourire qui éclairait son visage répandait sur tout son être quelque chose de joyeux, de juvénile et de délicieusement florissant. Le charme inattendu de cette apparition, si différente de l'amie attristée que je croyais trouver, me fit d'abord oublier la pensée qui avait inspiré ma visite. Quand je m'en souvins, il était trop tard. Comme si notre dernier entretien lui eût soulagé le cœur, Mme d'Égly se montrait en effet d'une animation affectueuse, d'une gaîté légère et communicative, où toute dissonance de ma part eût semblé brutale et dont j'aurais été vraiment cruel de la désabuser. Après deux tentatives pour m'en aller, je finis par rester une grande heure auprès d'elle, si bien que, tout au contraire de ce que je m'étais proposé, je la laissai ravie de cette entrevue matinale comme d'une familiarité nouvelle introduite dans notre amitié.

Je n'avais pas mis le pied dans la rue, que j'éprouvais contre moi-même un vif dépit de ma fausse manœuvre. A notre rencontre suivante, l'occasion ne me parut pas plus favorable, et j'en attendis une meilleure. Puis, les jours passant, je me demandais si je ne m'étais pas alarmé trop tôt. Y avait-il donc péril en la demeure? Ne serais-je pas toujours maître d'agir au premier symptôme grave? Enfin, assoupi dans mes inquiétudes par le charme même de la situation qui se prolongeait, je m'en remis aux événemens imprévus, aux séparations nécessaires de l'été qui approchait, en un mot, au plus perfide des auxiliaires, — le hasard.

Tandis que je restais ainsi inactif, les sentimens de mon amie suivaient leur développement logique.

Elle se montrait chaque jour plus expansive et plus affectueuse. Tout, dans sa personne, dans ses yeux, dans les inflexions de sa voix, dans ses gestes et ses poses, semblait demander qu'on l'enveloppât de tendresse. Elle m'accueillait avec de câlines effusions, se tenait plus près de moi, s'attardait aux moindres contacts, et quand, pour lui dire adieu, je lui baisais la main, je sentais qu'elle me l'appuyait aux lèvres. Mais elle faisait cela sans langueur comme sans pruderie, n'y goûtant qu'un plaisir très pur et très honnête, gardant jusque dans ses façons les plus caressantes une pudeur absolue, et révélant par l'ingénuité même de ses abandons l'ignorance où sa courte expérience du mariage l'avait laissée de tout un côté de l'amour.

Et c'était pour moi une impression nouvelle aussi et savoureuse que celle d'une volupté si naïve, si fraîche et si chastement émue.

Cependant la fin d'avril était venue. Un soir, accoudés à la fenêtre de son salon, nous respirions les senteurs végétales qu'un souffle d'air tiède nous apportait du parc Monceau comme une

première haleine du printemps. Aucun bruit n'arrivait du dehors, sinon de loin en loin le roulement sourd et passager d'une voiture sur le pavé de quelque rue voisine. Nous ne nous parlions pas, et je la voyais à peine; mais à la pression de son bras contre le mien, je sentais le rythme de son cœur s'accélérer, ses nerfs s'ébranler et tout ce qu'il y avait de féminin palpiter en elle.

Lorsque, à l'heure du thé, nous rentrâmes dans le cercle de la lampe, je fus frappé de l'expression étrange de ses yeux, subitement agrandis comme s'ils venaient de s'éveiller à un monde nouveau.

De ce soir-là en effet, une vie nouvelle commença pour elle. Pendant trois, quatre semaines (je ne me rappelle au juste, car aucun événement extérieur ne nous mesurait le temps), elle eut une crise et comme une fièvre douce de bonheur.

La joie de son cœur, glissant à travers ses paupières, illuminait son visage. C'était en elle une détente de l'âme, une expansion des sens, un rayonnement de tout l'être, quelque chose de spontané et de vivifiant comme les grandes roses éclatantes qui embaumaient son salon, comme le printemps fleuri qui s'épanouissait au dehors. Elle était infiniment séduisante et précieuse ainsi.

Mais ce qui lui donnait peut-être le plus de charme à mes yeux, c'était son inconscience : elle aimait sans se douter qu'elle aimât. Assurément, si la pensée d'un amour irrégulier se fût offerte à son esprit, elle aurait trouvé dans son honnêteté native la force de l'écarter aussitôt. Mais l'amour ne l'avait pas envahie avec ses troubles et ses signes habituels : il s'était glissé en elle lentement, sous les formes les plus insidieuses. Et comme, de ma part non plus, rien dans mon attitude ni dans mon langage n'avait pu l'éclairer sur elle-même, comme sa sécurité restait entière, elle s'abandonnait, sans se défendre, au sentiment qui la pénétrait.

Elle était à cet âge d'or du cœur, où l'amour se suffit à lui-même, et, s'improvisant un passé, oubliant l'avenir, tout absorbé par ses propres émotions, ne songe même pas à se demander s'il est payé de retour. Elle n'exigeait ni transports ni adorations; elle n'avouait rien, ne demandait rien. Et j'admirais combien il lui fallait peu pour entretenir son illusion. Pas une fois le mot d'amour n'avait été prononcé entre nous. Elle avait créé elle-même son rêve et je n'en étais que l'occasion. Elle aimait parce que sa nature était d'être aimante, elle exhalait de la tendresse aussi inconsciemment qu'une fleur produit son parfum.

V

Mais, plus elle s'affermissait dans ces sentimens, et plus aussi se confirmaient en moi mes craintes et mes prévisions.

En quelques semaines, en quelques jours, quelle distance parcourue! Nous étions maintenant à la merci d'un hasard.

Pour la centième fois, je me répétais qu'il était déloyal de ne pas me dérober à un amour que je ne partageais pas; que ce serait un crime de laisser succomber dans de pareilles conditions celle qui se fiait à moi, la seule excuse de perdre une femme étant de l'aimer; qu'enfin une liaison avec Mme d'Égly ne serait pas le caprice d'une heure, une fantaisie sans lendemain, mais une chose grave, pesant sur toute la vie. Et cette dernière perspective réveillant en moi mon horreur de tout engagement, j'entrevoyais déjà les dégoûts et les lassitudes, les mensonges et les rancœurs, les jalousies et les reproches, toute la misère des lendemains de la passion.

Cependant, si lucide que fût mon jugement, je ne tentais rien pour y conformer ma conduite. Mes résolutions antérieures demeuraient intactes; l'obligation de dénouer cette dangereuse intimité m'apparaissait plus évidente et plus urgente que jamais. Mais une puissance supérieure me ramenait chaque jour rue Rembrandt, avec les mêmes sentimens apparens, avec la même complaisance à entretenir l'illusion de mon amie.

Ce qui me paralysait ainsi, c'était la force mystérieuse qui, à certaines heures, semble se substituer à notre volonté et qui, par des ordres inentendus de nous-mêmes, arrête ou précipite nos actes. Pour nous justifier des conséquences où elle nous entraîne, nous disons que notre destinée fut la plus forte; mais nous oublions que c'est nous qui, par nos actes et nos paroles, et plus encore par nos pensées occultes, par nos intentions secrètes, par nos défaillances cachées, par tout l'obscur et l'inavoué de notre vie morale, créons chaque jour notre destinée.

C'était, en effet, tout mon passé qui m'empêchait, à cette heure, d'obéir à la voix si claire de l'honneur. L'habitude du libertinage et de la volupté facile, qui depuis longtemps avait tari dans mon cœur les sources de la passion vraie, y avait aussi détruit le goût des affections simples et paisibles. A ne voir dans la femme qu'un objet de jouissance personnelle, un merveilleux instrument de curiosités et d'émotions, j'étais devenu incapable d'en approcher une sans être pris du désir de la troubler, sinon de la conquérir.

Il avait fallu toute la droiture de Mme d'Égly et son charme unique d'honnêteté pour avoir tenu si longtemps endormis au fond de moi ces tristes instincts de ma nature acquise. Mais depuis qu'une femme nouvelle m'était apparue en elle, depuis que j'avais respiré à ses côtés la subtile émanation que toute créature qui aime laisse après soi, je me retrouvais tel qu'autrefois. Et le fin parfum de tendresse

que j'avais d'abord reçu d'elle s'était soudain altéré, dans mon cœur, au vestige des parfums anciens, comme une liqueur pure au contact d'un vase où fermenterait un peu de lie.

C'est ainsi que bientôt mes scrupules mêmes se retournèrent contre celle qui en était l'objet, en lui donnant à mes yeux l'attrait d'un fruit rare et défendu. Malgré moi, quand je me la représentais marchant si droit dans la vie, drapée si décemment dans son devoir comme dans une robe de veuve, j'avais aussitôt la vision de son corps jeune, odorant et souple et le pressentiment des défaillances prochaines de son âme ébranlée. Et si je m'indignais de m'arrêter à de pareilles imaginations, l'*autre* qui était en moi me murmurait qu'il était trop tard pour reculer, que je m'étais déjà trop donné pour avoir le droit de me reprendre et que mon honneur même était en quelque sorte engagé à aller jusqu'au bout.

Par instant aussi, la crainte d'être dupe me prenait et je me demandais si l'absence même de coquetterie n'était pas chez mon amie un suprême calcul. De quoi me servaient donc mes expériences passées, si j'allais me laisser prendre à de simples artifices? Mais tout, en Mme d'Égly, démentait mes soupçons et me forçait de lui reconnaître un cœur sans reproche, incapable de détour et d'expédient : son âme, comme son regard, était claire, loyale et ne laissait rien à surprendre, rien à deviner.

J'en arrivai ainsi à un état de trouble singulier, de continuel mécontentement de moi-même, dont ma façon d'être avec mon amie ne tarda pas à se ressentir.

Je devenais ironique, ou sourdement provocant; je soutenais des paradoxes qui contrecarraient ses idées les plus chères ou offensaient ses sentimens les plus intimes. Comme si je voulais lui faire expier mes torts secrets envers elle, je trouvais je ne sais quel plaisir pervers à la chagriner en toute occasion, à la laisser inquiète et troublée. Le contraste était d'autant plus frappant à ses yeux que, m'étant toujours senti en pleine sécurité avec elle, je ne lui avais jamais rien laissé paraître de ces habitudes d'ironie dont je m'étais souvent fait une arme ou un amusement dans le monde.

Ne comprenant rien à ces façons nouvelles, elle m'opposa d'abord une bonne grâce et une patience admirables. Elle feignait de ne pas s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi; elle ne se blessait d'aucune de mes taquineries ou les tournait en plaisanterie souriante. Toute son attitude à mon égard pouvait se traduire ainsi : « Vous avez quelque souci que je ne puis deviner, qui vous rend injuste et dur envers moi; mais je vous aime trop pour vous en vouloir, et, quoi que vous fassiez ou disiez, vous ne lasserez jamais ni mon indulgence ni mon affection. »

Même quand j'étais resté une semaine sans la voir, sans lui

donner signe de vie, elle n'avait, en me revoyant, aucun mot de reproche : « Je craignais que vous ne fussiez souffrant, » me disait-elle, et rien de plus. Mais le trait de bistre qui maintenant cernait toujours ses yeux, la pâleur de ses lèvres, le léger tremblement de sa voix et jusqu'à sa façon de laisser tomber ses mains, ne révélaient que trop sa souffrance intérieure et son découragement. Et j'osais lui trouver ainsi une séduction nouvelle!

Un jour, plus mal disposé encore que de coutume, j'émis l'idée de ma rentrée possible, probable même, dans la diplomatie active, de mon départ pour un pays lointain, pour la Chine, que je me figurais comme une autre humanité qu'il fallait absolument avoir vue avant qu'elle n'eût perdu sa couleur locale et son originalité pittoresque : tout cela dit d'un ton dégagé, sans un mot du regret que me causerait notre séparation.

Tandis que je parlais, je pouvais suivre sur sa physionomie l'effet de mes paroles et constater quelle tyrannie un esprit égoïste et maître de soi peut exerc[illegible] sur une créature tendre à l'excès. A tout ce que je disais, elle acquiesçait de la tête ou de quelques mots; elle semblait approuver mes projets et se pénétrer de mes argumens; mais en même temps je voyais ses doigts se crisper nerveusement aux franges du fauteuil et ses yeux me supplier, avec une expression intraduisible de douceur, de reproche et d'angoisse, de cesser ce jeu cruel si je n'avais d'autre but que de la chagriner encore, ou de changer de ton si réellement je songeais à la quitter bientôt.

Comment n'ai-je pas été ému alors par la prière silencieuse et passionnée de son regard et ne me suis-je pas jeté à ses genoux en implorant son pardon? — Je ne sais, je ne comprends plus moi-même. Il fallait que j'eusse perdu toute notion de pudeur et de pitié, que je fusse atteint d'une véritable cécité morale pour m'aiguillonner ainsi à cette lutte contre un être excellent dont le seul tort était de m'aimer et que la délicatesse même de sa sensibilité me livrait sans défense.

Enfin (car j'ai hâte d'épuiser ces souvenirs), comme à quelques jours de là je recommençais ma manœuvre et reparlais de mes projets de départ, toutes les énergies de sa tendresse et de sa fierté se révoltèrent soudain, et les sentimens qu'elle comprimait depuis si longtemps firent explosion au dehors :

— Quel plaisir trouvez-vous, me dit-elle, à me tourmenter ainsi? Si vous saviez le mal que vous me faites!...

Depuis un mois, d'ailleurs, je ne vous reconnais plus. Qu'y a-t-il? N'êtes-vous plus mon ami? ou m'étais-je méprise sur vos sentimens?

Faut-il donc vous apprendre ce que vous étiez pour moi?...

Après le grand choc moral que j'ai subi il y a trois ans, quand je me suis trouvée tout à coup seule dans la vie, veuve sans deuil et sans souvenirs, j'avais fait, un soir, le rêve d'une belle amitié d'homme, loyale et forte, assez intime et tendre pour combler un peu le vide de mon cœur, assez désintéressée toutefois pour n'exiger de moi rien que de pur, de bon et d'avouable. Et l'impossibilité même de ce rêve me le rendait d'autant plus cher à caresser.

Mais voici que je vous rencontrais. Vous paraissiez vous intéresser à moi, et, du premier jour, je me sentais aller à vous. Il me semblait que vous lisiez dans mon âme fermée, que vous deviniez ce qui manquait à ma vie pour la rendre pleine, pour concilier l'ardent besoin d'affection et d'appui qui me possède avec le devoir d'honneur qui me lie plus impérieusement que toute autre. Oh! la surprise et le charme de nos premières causeries, l'exquise impression d'être si discrètement dévoilée et si bien pénétrée! Vous ne pouvez savoir, vous ne pouvez comprendre! Sachez seulement que je garde de ces heures disparues un tel souvenir, que nulle désillusion jamais ne saurait m'en faire détester la douceur... Et plus tard, quand j'ai pu croire que vous vous attachiez à moi, quelle joie de n'être plus seule, toujours seule! Tout mon passé de femme, toutes ces années écoulées dans le silence et le vide du cœur, s'effaçaient de ma mémoire, se détachaient de moi comme tombent des feuilles mortes : je venais seulement de comprendre ce que peut valoir la vie et que tout le bonheur se résume à exister pour quelqu'un, à avoir foi dans un autre...

En retour, je vous donnais tout ce que je puis encore donner de moi, tout un coin de mon cœur où nul avant vous n'a jamais pénétré, tout un monde d'émotions qui m'étaient si chères à ressentir, qu'elles me semblaient de quelque prix pour vous.

Et maintenant tout cela s'écroule. Chaque jour, votre main se retire un peu plus de la mienne. Pourquoi? Suis-je donc condamnée à voir le bonheur me fuir toujours, à vivre sans jamais le recevoir, sans jamais le donner?...

Elle poursuivit quelque temps ainsi, en phrases courtes et sans suite, parlant plus encore par besoin d'épancher son cœur que par désir d'être contredite et rassurée; car mes réponses évasives et mes protestations ambiguës semblaient ne pas même arriver jusqu'à elle.

Elle était toute baignée de larmes quand je la quittai, et je du lui promettre, pour la calmer, de revenir la voir le jour suivant.

Je rentrai chez moi vraiment ému de la scène à laquelle je venais d'assister et qui me révélait chez ma pauvre amie tant d'aspirations ardentes et de maux cachés. Ses dernières paroles surtout, me revenant à l'oreille, m'emplissaient le cœur de pitié;

mon âme dévoyée, obscurcie par sa malsaine expérience de la vie, retrouvait encore quelques impulsions généreuses. Et je me jurai de la sauver d'elle et de moi.

Mais le lendemain, mes dispositions étaient changées. Éveillé plus tôt que de coutume, oppressé par un singulier malaise, je me levai et j'ouvris la fenêtre. C'était encore l'aube, le ciel était gris et bas : une pluie fine, presque froide pour la saison, me frappa au visage. Pris de frisson, je refermai la fenêtre et me rejetai sur mon lit, essayant vainement de me rendormir. Mille idées confuses s'agitaient dans mon cerveau, qui toutes se résumaient dans l'impatience d'en finir avec Mme d'Égly, de mettre quelque chose d'irréparable entre nous, et dont quelques-unes se traduisaient par de telles perfidies, par de telles gageures, que je rougissais jusqu'au fond de moi de les avoir seulement conçues.

Harcelé, énervé par ces pensées, je ne *voulus* pas, de toute la journée, trouver le temps d'aller rue Rembrandt. Sorti de bonne heure, je ne rentrai chez moi qu'après dîner, au milieu de la soirée. Comme je le prévoyais, une lettre de Mme d'Égly m'attendait. On l'avait apportée vers six heures ; on avait dû repartir sans réponse C'était un appel impatient, une supplication désespérée de ne pas laisser s'achever la journée sans tenir ma promesse.

Si tard qu'il fût, je me disposais à envoyer un mot de réponse, quand le timbre de l'antichambre résonna. Je me hâtai d'ouvrir, craignant de deviner.

C'était elle, en effet.

Sans même relever sa voilette, elle voulait parler ; mais, dès les premiers mots, la voix lui manquant, elle eut un sanglot si profond et si déchirant, que, pour l'empêcher de défaillir, je la saisis dans mes bras.

Si j'avais eu la curiosité de la voir succomber, j'étais satisfait. Elle tombait de lassitude ; elle baissait la tête comme un pauvre être traqué, je pouvais choisir la place pour lui asséner le dernier coup.

Blottie contre moi, les paupières closes, ses cheveux sur mes lèvres, la paume des mains appuyée contre ses tempes comme pour contenir le battement fou de ses artères, elle murmurait, d'une voix si basse qu'on eût dit la plainte même de son cœur : « Aimez-moi, ne m'abandonnez pas, aimez-moi. »

A ce moment, j'eus la claire vision que je pouvais encore, en lui épargnant la suprême défaite, racheter tous mes torts envers elle. Mais j'avais perdu le gouvernement de ma volonté : un nuage passa sur mes yeux, et plus rien de noble ne subsistait en moi lorsque, dans un grand élan de tendresse et de terreur, elle se donna...

Après son départ, j'achevai la nuit en d'étranges réflexions. Je vis soudain ce que serait fatalement notre avenir. Dans le désarroi de tout mon être moral, je ne me sentais ni la force d'aimer ni le courage de simuler la passion. Puisque tôt ou tard Mme d'Égly serait détrompée, autant qu'elle le fût tout de suite. Mieux valait une crise immédiate, si déchirante dût-elle être, qu'une série de mensonges et d'expédiens. Je ne m'étais déjà que trop avili; je n'irais pas plus loin. J'avais eu envers elle toutes les perfidies, sauf celle de lui déclarer un amour que je ne ressentais pas; je ne lui infligerais pas la souffrance de s'apercevoir un jour que le bonheur passé n'était qu'illusion et duperie. Mon parti fut pris soudain.

Le lendemain, à une heure, j'arrivai rue Rembrandt.

Mme d'Égly semblait m'attendre. Dès qu'elle me vit, elle se leva vers moi, et frémissante, toute son âme dans les yeux : « Ah! s'écria-t-elle, que je vous aime et que je suis heureuse d'être à vous! Et vous, m'aimerez-vous toujours? »

Je lui pris les mains et la regardai fixement. Le mot qu'elle attendait ne sortit pas de ma bouche. Mais, par une de ces intuitions subites qui s'opèrent en nous aux minutes décisives, elle lut dans mon regard ce que l'honneur me commandait de lui avouer depuis le début de cette aventure : que je ne l'aimais pas, que je ne l'avais jamais aimée. Notre colloque muet ne dura qu'une seconde, et pourtant toute parole eût été superflue.

Arrachant brusquement ses mains des miennes, elle recula jusqu'à la porte de sa chambre, et là, les lèvres tremblantes, la physionomie évanouie, restant debout par un effort suprême, elle m'ordonna de sortir.

Et je dus sortir devant l'autorité de son geste.

Jusqu'au soir, j'errai dans Paris, étourdi comme après un coup, ayant à peine conscience du chemin que je suivais.

La nuit était venue quand je rentrai chez moi.

Un vague parfum d'iris flottait encore autour des meubles...

Après une violente crise de larmes, je repris un peu possession de moi-même et je m'efforçai de raisonner la situation, d'envisager les choses moins au tragique et plus au sérieux. J'écrivis, coup sur coup, trois, quatre brouillons de lettre à Mme d'Égly, inventant des excuses, prodiguant les protestations. Mais toutes mes phrases sonnaient faux et vide, et je me bornai à supplier mon amie de me recevoir, m'en remettant à l'imprévu pour m'inspirer sur le moment ce que je pourrais lui dire.

Le matin, dès la première heure, je fis porter ma lettre. On me répondit que Mme d'Égly était souffrante et ne pouvait écrire. Deux fois dans la journée, je me présentai moi-même

rue Rembrandt. Sous le même prétexte, je ne fus pas reçu.

Le lendemain, vers midi, on m'apporta enfin une lettre d'elle; j'y lus ces simples mots : « Je pars ce soir et je vous défends de chercher à me revoir jamais. Fallait-il donc que vous me fissiez horreur un jour? »

VI

Et maintenant où est-elle? Qu'est-elle devenue? Dans quelle retraite s'est-elle réfugiée avec son enfant? Toutes mes recherches pour le savoir sont restées vaines.

Voilà deux mois que ce drame s'est passé entre nous, et, depuis deux mois, je ne vis plus : l'image offensée et douloureuse de mon amie me poursuit comme un remords.

D'abord j'ai cru que le travail, en donnant le change à mes idées, aurait vite allégé ma conscience de scrupules qui autrefois, certes, ne l'auraient pas si longtemps importunée. Et j'ai repris mes livres, mes études commencées; je suis retourné aux musées et aux bibliothèques. Mais bientôt tout exercice de l'esprit m'est devenu impossible, tant je me sentais las au premier effort d'attention.

Alors j'ai redemandé au monde ses distractions habituelles; j'ai fait des visites, dîné en ville, erré dans les salons, traîné les nuits au cercle. Mais bien vite aussi toute société m'est devenue intolérable : ennuyé, excédé de tout, agacé des discours entendus comme des visages rencontrés, j'avais l'âpre et impatient désir, l'impérieux besoin de me retrouver seul chez moi, portes closes, aux prises avec ma secrète et unique pensée. Sans explication, sans souci des commentaires, j'ai quitté le monde aussi brusquement que je m'y étais replongé, pour me renfermer désormais chez moi. Et là, durant des journées et des soirées entières, je rêvais à l'étrange et misérable roman que je venais de vivre, le parcourant depuis la première étape jusqu'au dénoûment, m'attardant aux souvenirs que j'aurais voulu le plus écarter, ne trouvant pas plus d'excuse à ma conduite qu'après le réveil on ne découvre de sens aux visions incohérentes d'un songe, écoutant avec angoisse la voix intérieure qui me répétait : « Tu as été lâche et cruel, tu as créé de la souffrance inutile et imméritée... Peut-être n'était-il pas en ton pouvoir de donner le bonheur à celle qui te le demandait; mais il dépendait de toi de ne pas la troubler, de ne pas l'égarer sur elle-même, de ne pas jouer avec son cœur comme avec un instrument sonore et docile, enfin de ne pas infliger à une créature aimante et fière la honte d'avoir été possédée sans être aimée... »

Je restais à songer ainsi chaque soir très tard dans la nuit, sou-

vent jusqu'à l'heure où les premiers bruits de Paris se réveillent, et ce n'est qu'à force de volonté que je parvenais à m'endormir, d'un sommeil inquiet.

Mais, depuis quelque temps, ce sommeil-là même m'est interdit; car un sentiment nouveau, que d'abord je n'ai pas osé reconnaître, me torture sans répit : j'aime maintenant, et d'un amour désespéré, celle que je n'ai pas su retenir quand elle s'offrait à moi.

Je l'aime parce que je l'ai fait souffrir; parce que j'ai pris plaisir à voir expirer sa pudeur; parce que je lui ai porté de telles blessures qu'au fond d'elle quelque chose pleurera toujours! Sans doute il fallait à mon cœur cette odieuse aventure pour qu'il s'ouvrît enfin et qu'avec la pitié l'amour y entrât en maître.

C'est ainsi que mon âme tout entière n'est plus aujourd'hui que tendresse et compassion... Étrange chose que nous! Certains jours, il suffit d'une illusion perdue pour nous les retirer toutes; d'autres fois, c'est assez d'une illusion retrouvée pour nous remettre au cœur un infini besoin de croire et d'aimer... Jamais je n'ai senti ma pauvre amie plus avant dans mon âme, plus nécessaire à ma vie morale, plus digne d'être adorée, comme aussi, hélas! plus lointaine, plus douloureuse à mon souvenir et plus irrévocablement perdue pour moi. Je n'ai plus un coin de moi-même qui ne soit imprégné d'elle, sa pensée m'obsède comme une idée fixe, et son image flotte sans cesse autour de moi comme un fantôme familier. Parfois même, dans mes insomnies, mon esprit ébranlé s'hallucine : je crois alors revoir la chère créature, reconnaître la caresse de sa voix, ou respirer la fine senteur de violettes qui s'exhalait d'elle comme le parfum naturel de son âme exquise. Et je m'assoupis dans ce rêve. Mais, au réveil, le sentiment de la réalité me revient d'autant plus poignant, et, dans la suite interminable des heures, j'endure tous les tourmens de la passion stérile.

J'en suis arrivé ainsi à une telle lassitude, à un tel dégoût de moi-même, j'éprouve une détresse si profonde, que, pour n'y pas succomber, j'ai résolu de fuir au loin, de rompre toute attache avec mon existence passée et de demander à une vie nouvelle un principe d'effort et de rénovation.

Mais, avant de disparaître, j'ai un devoir impérieux à remplir envers celle que j'ai mortellement outragée.

Je veux qu'elle connaisse la mystérieuse révolution qui s'est accomplie en moi depuis qu'elle s'en est allée de ma vie; je veux qu'elle sache quels sentimens, quel culte inaltérable et passionné je lui garde désormais dans mon cœur. Je le veux, — non pour qu'elle me pardonne, car elle ne peut avoir encore retrouvé le calme qu'exige le pardon, — mais pour qu'elle ne croie pas avoir

aimé et s'être donnée en vain, pour qu'elle se réconcilie avec elle-même, pour qu'elle soit raffermie dans son juste orgueil de femme et apaisée dans tous ses souvenirs.

Voilà, mon ami, la mission que je confie à ton dévoûment puisque je n'ai pu la remplir moi-même. Je t'adjure de pénétrer la retraite de Mme d'Égly et de t'acquitter auprès d'elle, par parole ou par écrit, de la seule réparation qu'il soit en mon pouvoir de lui accorder aujourd'hui.

VII

Ce furent là les derniers mots de mon ami. Ce qu'une pareille confidence avait dû lui coûter, le pli de souffrance qui s'était creusé entre ses sourcils et la pâleur de ses lèvres l'attestaient assez. Pas une fois pourtant sa voix n'avait tremblé.

Je compris qu'en présence de résolutions si fermement énoncées, toute insistance pour les modifier demeurerait inutile, et je pris les engagemens qu'il me demandait.

Je reçus encore de lui quelques indications pour le règlement de ses affaires et une adresse provisoire où je pouvais lui écrire. Puis, comme les premières lueurs du jour apparaissaient, je le pressai dans mes bras, et nous nous dîmes adieu.

Pendant les premières semaines qui ont suivi son départ, quelques nouvelles de lui me sont parvenues; mais, depuis six mois, plus rien, et la dernière lettre que je lui ai expédiée m'a été renvoyée, cachets intacts, avec la mention de la poste : « Parti pour une destination inconnue. » A-t-il changé de nom, comme il croyait changer d'âme en changeant de pays? — Je ne sais. Accablé de tristesse et d'ennui, excédé de retrouver partout avec soi tout ce qu'il prétendait fuir, souvenirs, remords, regrets, a-t-il cherché et rencontré la mort? — Je ne puis le croire : les occasions de bien mourir sont rares de notre temps, et, malgré ses défaillances, il avait le caractère trop bien trempé pour se résigner à une fin vulgaire. A-t-il péri d'accident? — J'en suis réduit à des conjectures. Le reverrai-je jamais?

Même mystère autour d'*elle*. Les conditions d'isolement dans lesquelles elle vivait à Paris lui donnaient plus de facilités qu'à toute autre de disparaître sans laisser de trace. Des rares amies qu'elle fréquentait, deux seules, je crois, possèdent le secret de sa retraite, et le gardent. En désespoir de cause, j'ai écrit ces pages : je souhaite qu'elles tombent sous ses yeux.

MAURICE PALÉOLOGUE.

LA

NAISSANCE D'UNE CAPITALE

LA VILLE DE WASHINGTON DE 1800 A 1816

Lorsque les États-Unis, émancipés de la tutelle de l'Angleterre, eurent installé en 1789 leur nouveau gouvernement fédératif, — Président, Sénat, Chambre des représentans, Cour suprême, — ils songèrent à se donner une capitale.

Sous la première Confédération, qui avait duré de 1781 à 1789, les petites républiques, très jalouses les unes des autres, n'avaient eu souci de donner à leur faible gouvernement commun un siège permanent. Le Congrès continental erra donc de ville en ville, avec ses chefs de service, habitant tour à tour New-York, puis Philadelphie, d'où il fut un jour chassé par une poignée de mutins, puis Trenton dans le New-Jersey et Annapolis dans le Maryland, retournant de là à New-York, où s'écoulèrent ses derniers jours.

La nouvelle république ne pouvait s'accommoder d'un pareil régime. Les délégués des États, membres de la Convention de Philadelphie et auteurs collectifs de la Constitution, décidèrent que le gouvernement fédéral, cessant d'être ambulant, serait établi dans une capitale fixe, indépendante de toute juridiction locale.

Choisirait-on une des villes existantes, Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore? ou créerait-on de toutes pièces une ville nouvelle? Boston était bien excentrique pour les Caroliniens, et de même Charleston pour les gens de la Nouvelle-Angleterre.

New-York était trop septentrional encore. La ville de Philadelphie, située presque au centre du long ruban d'États déployé sur l'Atlantique, convenait mieux et fut en effet adoptée comme capitale provisoire; mais il était impossible que l'État de Pennsylvanie consentît à laisser détacher de sa juridiction sa plus grande ville, qui était en même temps la plus belle et la plus peuplée de toute l'Union.

On songea à Germantown, un faubourg de Philadelphie. Mais l'idée de loger le gouvernement fédéral dans une banlieue fut vite abandonnée. On en revint au plan de création d'une ville nouvelle.

Il fallait un point très central, dans le voisinage duquel, pour la tranquillité et l'impartialité des débats du Congrès, n'existât pas une agglomération trop importante d'habitans. D'autre part, toute capitale, digne de ce nom, doit se trouver sur un grand fleuve, à l'exemple de Rome, de Paris, de Londres, de Vienne. Trois cours d'eau entrèrent en concurrence : le Delaware, le Susquehannah et le Potomac. Le premier, qui avait déjà Philadelphie, fut écarté. Des deux autres, le Potomac devint rapidement favori. Il eut pour lui d'abord la Virginie et le Maryland, sa rive droite étant virginienne et sa rive gauche marylandaise. Le projet souriait à Washington, dont la propriété, Mount-Vernon, était sur le Potomac.

Les gens du Nord se firent un peu prier; il fallut que le Sud fît quelques concessions sur le terrain des grandes mesures financières alors en cours d'élaboration. Hamilton et Jefferson dînèrent un jour ensemble, et se mirent d'accord. Le 16 juillet 1790, une loi autorisa le président de l'Union, Washington, à nommer des commissaires chargés de choisir sur le Potomac un district de 25 kilomètres carrés, d'en faire l'acquisition, et d'y élever la capitale permanente. Le Congrès et le gouvernement devaient en prendre possession en 1800, et résideraient jusque-là à Philadelphie.

I

Washington nomma trois commissaires et se mit aussitôt à l'œuvre avec eux. Il connaissait bien les rives du Potomac, les ayant souvent parcourues en sa jeunesse quand il était arpenteur. Peut-être son choix était-il fait d'avance.

A quelques milles en amont de Mount-Vernon, qui est sur la rive virginienne, se trouvait la petite ville d'Alexandria, une des plus importantes municipalités de la Virginie au XVIIIe siècle,

et qui servait de centre social aux grandes familles dont les vastes plantations et les confortables *mansions* étaient disséminées dans les environs, les Washington, les Fairfax, les Alexander, les Carlyle, les Payne, les Fleming, les Ramsey. C'était une noble petite ville; par sa situation sur le fleuve, elle pouvait aussi devenir une ville commerciale; une compagnie de marchands écossais était déjà venue s'y établir. Après Culloden, des jacobites avaient trouvé un refuge sur ce coin favorisé. Des navires venaient prendre sur les quais les produits de la Virginie à destination de l'Angleterre, et livraient, en échange, des tapis, de la porcelaine, des meubles, des voitures, du vin et jusqu'à des briques. Alexandria nourrit quelque temps le rêve de devenir la capitale des États-Unis. Mais George Washington, de qui la décision dépendait, craignit qu'on ne se méprît sur les raisons de sa détermination, si, maître du choix d'un site pour la capitale, il adoptait un territoire si proche de sa propriété.

Il remonta donc de quelques kilomètres le Potomac et marqua, sur la rive gauche, marylandaise, en face des hauteurs virginiennes d'Arlington, un vaste emplacement marécageux, près duquel le Potomac, encore éloigné de 170 kilomètres de son embouchure dans la baie de Chesapeake, s'élargit en un port spacieux où de grands navires peuvent jeter l'ancre. Il fut décidé que là s'élèverait la cité fédérale, entre le Potomac au sud-ouest, l'Anacostia, affluent dudit Potomac, au sud-est, une colline sur laquelle était un village appelé Georgetown au nord-ouest, et une autre colline au nord, où Washington voyait déjà se dresser les lignes sévères et majestueuses d'une grande et splendide demeure, le Capitole, siège du Congrès fédéral.

Alexandria, condamnée ainsi par son enfant le plus cher, Washington, à une éternelle médiocrité, ne lui garda pas rancune; ses autorités locales vinrent assister le président, lorsque, le 15 avril 1791, entouré des trois commissaires, il prit officiellement possession du territoire cédé au gouvernement fédéral par le Maryland et la Virginie.

L'année suivante le terrain acquis fut exactement délimité. Il embrassait dix milles carrés dont deux tiers sur la rive gauche ou orientale du Potomac (Maryland), le dernier tiers sur la rive droite ou occidentale (Virginie). Deux petites agglomérations urbaines étaient comprises dans la cession, Germantown et Alexandria. Le plan de la future capitale fut dessiné à l'est et au sud-est de Germantown, entre le ruisseau du rocher (*Rock Creek*) et l'Anacostia ou *Eastern Branch*, deux affluens de la rive orientale du Potomac.

Le lieu fut appelé cité fédérale, *Federal City*, par Washington. Mais les commissaires proposèrent et firent adopter, le 9 septembre 1791, les noms de *City of Washington* pour la ville et de *Territory of Columbia* pour le district. L'exécution du tracé topographique fut confiée à un ingénieur français, Major L'Enfant, qui prit pour modèle la ville de Versailles avec ses rues croisées à angle droit et ses larges avenues lancées en éventail d'un point central et coupant les principales rues.

L'Enfant adopta des proportions énormes qui firent plus tard donner à la cité le surnom de « ville aux distances magnifiques ». Il ne devait pas y avoir moins de 400 kilomètres de rues et d'avenues, celles-ci pour la plupart ayant 48 mètres de large, les plus petites voies 21 mètres. Partout une profusion de squares, de places circulaires, de réserves triangulaires, de terrains vides pour parcs et promenades. L'espace attribué aux rues, avenues et squares représentait 55 pour 100 de la superficie totale. Le plan était superbe ; les grandes lignes en furent constamment respectées, même pendant qu'il manquait toujours à Washington ce qui est essentiel à une ville, des habitans. Aujourd'hui, les prévisions pour lesquelles le tracé était fait sont à peu près réalisées, et la cité fédérale est enfin devenue une ville belle, confortable, élégante et salubre. Mais elle ne fut, pendant bien longtemps, ni belle, ni confortable, ni élégante, ni salubre. Au milieu du siècle encore, elle n'apparaissait aux voyageurs que comme une ville inachevée, laide, incommode, vouée à la poussière, à la boue et à la fièvre.

Le sol, en 1791, appartenait à des fermiers du Maryland. Washington dirigea lui-même les négociations d'achat ; il obtint en général des conditions raisonnables, avec l'arrangement suivant : les propriétaires cédaient gratuitement le terrain nécessaire pour les avenues et les rues (c'est un peu pour cela qu'on les fit si larges et si nombreuses). Les terrains destinés à être couverts de constructions étaient abandonnés aux États-Unis, à raison d'un lot sur deux alternativement. Les autorités fédérales pouvaient acquérir les lots réservés aux propriétaires, en payant 25 livres sterling (625 francs) par acre (4000 mètres carrés). Elles usèrent de ce droit pour les emplacemens réservés aux édifices publics.

Washington croyait que la cité fédérale deviendrait un grand emporium, que ses quais seraient bordés de grandes flottes de commerce, que tout le trafic de l'ouest y viendrait converger par un canal joignant le Potomac et l'Ohio. A l'automne de 1791 on mit des lots aux enchères : le résultat fut une déception ; très peu d'acquéreurs se présentèrent. Dans les premières années,

cette création d'une capitale fut un gigantesque insuccès.

Le 24 avril 1800, le sixième Congrès décida qu'il irait passer dans la cité de Washington les derniers mois de sa carrière (décembre 1800 à mars 1801). John Adams alla donc s'installer dans la future Maison-Blanche qui n'était point terminée, et le Congrès, en décembre, se réunit au Capitole.

On avait voulu un endroit silencieux, peu peuplé, à l'abri des agitations et des passions de la foule. On était servi à souhait. Les 64 kilomètres qui séparaient Baltimore de la capitale fédérale étaient couverts de bois épais où l'on ne rencontrait ni maisons, ni êtres humains.

Sur la colline du Capitole s'élevait un bâtiment inachevé, solitaire. Là un syndicat, formé par Morris, Greenleaf et Nicholson, avait acheté 6000 lots et s'était engagé à construire des maisons de briques. Mais la faillite survint avant même un commencement d'exécution. La ville comptait encore à peine 500 habitans, pour la plupart des nègres et des ouvriers étrangers, engagés pour la construction des édifices publics, et qui vivaient dans de misérables huttes. Du splendide Capitole rêvé, on n'avait élevé que l'aile du nord.

La cité fédérale n'était qu'un village de *squatters* dans le désert. Les membres du Congrès ne trouvaient de logis que dans Georgetown, à près de cinq kilomètres du Capitole.

Que d'ambitions déçues, de spéculations malheureuses! On bâtit le Capitole sur la hauteur qui domine de 30 mètres le Potomac et l'Anacostia. La façade principale fut tournée vers l'est. Sur le plateau qui s'étendait de ce côté, devait, supposait-on, se développer la ville. Les propriétaires de lots ne voulaient rien vendre au-dessous de 75 cents à 1 dollar le pied (40 à 55 francs le mètre carré). Il en résulta que les gens qui désiraient s'installer à Washington s'éloignèrent du plateau du Capitole, et achetèrent des lots valant 10 à 25 cents le pied (6 à 13 francs le mètre carré) dans les marécages entre le Capitole et le Potomac. Le plateau, la partie la plus salubre de la ville, resta un désert pendant plus de cinquante ans. Les magasins, les maisons de rapport, les résidences riches se multiplièrent des deux côtés de l'avenue de Pennsylvania et vers Georgetown.

Oliver Wolcot écrit en 1800 : « Il y a une bonne taverne près du Capitole; on construit quelques autres maisons », et J. Cotton Smith, membre du Congrès : « L'avenue de Pennsylvanie n'est qu'un vaste marais couvert de vieux arbrisseaux. »

La demeure construite pour le président des États-Unis ne prit le nom de Maison-Blanche (White House), sous lequel elle est

si connue aujourd'hui, qu'après 1814, lorsque l'édifice, à moitié détruit par l'incendie qu'allumèrent les Anglais, eut été rebâti et qu'une couche de peinture blanche eut effacé sur ses murs les traces de la fumée et des flammes. La maison présidentielle s'appela tout d'abord l'hôtel de l'Exécutif, *the Executive Mansion*. On avait songé à l'appellation de « Palais », mais le terme fut jugé trop ambitieux, trop aristocratique. On choisit, pour élever cette demeure, un emplacement plus rapproché du Potomac que celui du Capitole ; la première pierre fut posée avec solennité par Washington en 1792. Le projet de construction avait été mis au concours. Un architecte irlandais, James Hoban, établi à Charleston, où il édifiait de belles maisons sur la Batterie pour les planteurs sud-caroliniens et les riches négocians de la ville, fut avisé que son plan pour la maison présidentielle était accepté. Il se rendit à Washington, reçut 500 dollars comme prix du concours et commença la construction. L'Executive Mansion fut la reproduction de l'hôtel du duc de Leinster à Dublin, bel édifice bâti dans le style des grandes villas italiennes de l'époque. Le goût n'était pas encore aux monumens d'habitation privée affectant l'aspect d'un temple, d'une cathédrale ou d'un château féodal.

Le gros œuvre était à peine achevé lorsque John Adams vint occuper le bâtiment dans l'automne de 1800. On voit dans les lettres de Mrs Adams combien on eut de peine à obtenir la quantité de bois nécessaire pour combattre les effets de l'humidité pénétrante et comment la femme du président étendait et faisait sécher le linge dans la grande « Salle de l'Est » destinée par Hoban aux réceptions, où s'entassent aujourd'hui, deux fois par an, les citoyens de l'Amérique pour l'exercice du droit sacré de broyer les mains de leur premier magistrat.

John Adams et Mrs Adams ne firent que passer à l'Executive Mansion, où ils étaient descendus pour quelques mois, comme dans une auberge incommode. Le 4 mars 1801, la présidence terminée, ils reprenaient la route du Massachusetts, laissant à Thomas Jefferson, le nouvel élu de la nation, le soin de faire au monde officiel et aux visiteurs étrangers les honneurs de la capitale et de la maison présidentielle.

II

Thomas Jefferson resta huit années l'hôte de cette maison et y prit en conséquence quelques habitudes.

Né en 1743, il avait cinquante-huit ans. Lorsque sa pensée se

reportait sur les années de sa première jeunesse, il pouvait se revoir étudiant au collège de William and Mary, à Williamsburg (Virginie), bon compagnon, friand d'aventures, fort épris de la société des jeunes filles, excellent cavalier, chasseur intrépide, violoniste de quelque talent. Il subit à cette époque l'influence des propos sceptiques qu'il entendait tenir à la table de son protecteur et ami, le libre penseur Fouquier, gouverneur royal de la Virginie. Jefferson se fit avocat; mais il n'avait pas le don de la parole; alors, au lieu de plaider, il se jeta dans la politique. Ses études classiques lui avaient fait une âme républicaine ; il embrassa les idées libérales et révolutionnaires avec une ardeur passionnée, attaquant tout à la fois le joug métropolitain, le principe monarchique, le fanatisme religieux et l'aristocratie, à laquelle il appartenait lui-même, étant un Randolph.

Jefferson et Franklin avaient été l'un et l'autre atteints d'une attaque de rationalisme français. Mais Franklin, discret, modéré, se gardait d'offenser des « préjugés », car les États-Unis étaient en 1775, comme ils sont aujourd'hui encore, un pays essentiellement chrétien. Jefferson affecta des dehors plus irréligieux et travailla avec un zèle très sincère à la démolition des privilèges de l'Église épiscopale anglaise en Virginie. Ses vues sur la religion étaient exactement celles de Priestley. N'admettant ni la foi, ni la révélation, ni les miracles, déiste à peine, il ne croyait naturellement pas à la divinité du Christ, mais rendait volontiers hommage à la haute valeur du christianisme et à l'humanité sublime du fondateur de ce « grand système ».

A vingt-neuf ans (1772), il avait épousé Mrs Martha Skelton, jeune veuve de vingt-trois ans, fille d'un avocat de Virginie. Cette union dura dix années et fut très heureuse. Jefferson éprouva un profond chagrin lorsqu'il perdit sa compagne, en 1782. Il reporta toute son affection sur ses filles et emmena l'aînée à Paris en 1784, le Congrès continental l'ayant nommé ministre plénipotentiaire avec Adams et Franklin pour négocier des traités de commerce avec les nations étrangères. Lorsqu'il inaugura sa présidence, il entra en célibataire dans l'hôtel de l'Exécutif; il ne s'était pas remarié; et de ses deux filles, l'une, Martha, avait épousé Thomas Randolph, plus tard gouverneur de la Virginie, l'autre, Maria, était devenue Mrs Eppes; celle-ci, de santé délicate, mourut avant la fin de la première présidence de Jefferson.

L'une et l'autre vivaient loin de Washington et ne purent rendre que de rares visites à leur père. Aussi, Jefferson eut-il assez de peine à rassembler quelques élémens de vie sociale dans

la cité fédérale. Pour autant qu'il réussit dans cet effort mondain, il le dut à la collaboration de l'aimable Mrs Dorothy Madison, femme de James Madison, secrétaire d'État et ami intime du président.

Il rompit d'ailleurs avec les traditions qu'avait établies Washington à New-York et à Philadelphie, abolit les fameuses « levées » et ne voulut pas même que l'on célébrât l'anniversaire de sa naissance.

Deux fois chaque année, le jour de l'an et le 4 juillet, fête de la Déclaration de l'indépendance, il ouvrait toutes grandes les portes de la Maison Exécutive. La foule se précipitait dans les salles de réception à l'entrée desquelles se tenait le président, entouré de ses secrétaires. Sauf en ces deux occasions, la maison semblait close. Jefferson, retiré dans un coin de l'édifice, était si isolé dans cette maison vide et dans cette capitale sans habitans qu'il pouvait se croire à la campagne. Tandis que sa renommée se répandait dans le monde entier, il devenait de plus en plus casanier et n'entreprit, pendant ses huit années de présidence, aucune de ces grandes tournées que Washington considérait, non sans raison, comme un des devoirs essentiels de sa position. Le seul voyage qu'il fît volontiers était celui de la cité fédérale à sa propriété de Monticello (en Virginie, non loin du domaine de son ami Madison). Dès que l'été arrivait et que la session du Congrès était close, il se hâtait d'aller retrouver ses champs, ses noirs, ses plantations.

Durant l'hiver, il donnait de temps à autre à dîner, soit au monde officiel, soit à quelques intimes. Il appelait alors à son aide Mrs Madison, dont la présence enlevait tout de suite à l'hôtel de l'Exécutif son air rébarbatif de bâtiment inachevé et inhabité.

III

De 1790 à 1797, pendant la double présidence de Washington, il y avait eu autour des autorités fédérales et du Congrès un essai de vie sociale. Le président et sa femme, « lady » Washington, avaient formé autour d'eux comme une petite cour. D'ailleurs, les villes de New-York et de Philadelphie, où le Congrès et le gouvernement siégèrent avant 1800, offraient à cet égard des ressources que ne pouvait posséder le village fédéral des bords du Potomac. A New-York, les Clinton, les Jay, les Schuyler, les Livingstone, étaient à la tête d'une véritable élite sociale fondée sur la grande propriété foncière, la banque et le commerce.

Autour de Mrs Martha Washington se groupait un petit

cercle d'amies, la docte Abigaïl Adams, femme du vice-président; Mrs Jay dont le mari, John Jay, avait dirigé les affaires étrangères de la Confédération; Mrs Knox, femme du secrétaire de la Guerre; la jeunesse était représentée dans ce groupe par une des filles de Jefferson, beauté de grande réputation. Aux réceptions figurait le corps diplomatique, représenté alors par les trois ministres de France, d'Espagne et de Hollande.

Dès 1791, le Congrès s'était établi à Philadelphie. Les principaux membres de la « société » dans la ville des quakers, outre le groupe officiel transporté de New-York, furent Robert Morris, le financier, qui, jusqu'à sa faillite, mena un train luxueux pour l'époque; Thomas Willing, l'associé de Morris et le président de la Banque des États-Unis, père de la célèbre Mrs Bingham, la reine de la mode à Philadelphie de 1793 à 1801, courtisée par Jefferson et par le grave Washington lui-même; les Boudinot, société sévère, centre du haut monde quaker; Wolcot, qui réunissait chez lui les délégués de la Nouvelle-Angleterre au Congrès.

Lorsque Washington eut quitté la présidence, ces élémens sociaux disparurent ou se dispersèrent. Les Adams vécurent très isolés. A Washington, au point de vue social, tout était à créer.

Les dernières années du XVIIIe siècle voyaient se produire une révolution dans les goûts et les manières. Les grands événemens d'Europe firent affluer des visiteurs étrangers en Amérique, surtout des Français. On y vit des ex-sans-culottes se rencontrer avec des gentilshommes à perruque poudrée. En quelques années, l'Amérique fut visitée par Talleyrand, de Noailles, La Rochefoucault-Liancourt, Chateaubriand, Kosciuszko, Volney. L'Angleterre envoya Cooper et le Dr Priestley. Les écrits du temps signalent une invasion des modes et des habitudes de France. A New-York, les « belles » ne veulent plus que les chapeaux de Mme Bouchard. Des coiffeurs français coupent les cheveux à la Titus et à la Brutus. On laisse aux vieux « beaux » la poudre et la perruque, les habits de soie et la tabatière. Les jeunes adoptent le costume noir en même temps que le cigare et le billard. Les réfugiés français enseignent la valse aux misses américaines. Les tables d'hôte françaises se multiplient à Philadelphie; il s'en établit quelques-unes à Washington. Jefferson, qui mangeait peu et ne buvait point de spiritueux, aimait la cuisine du pays où il avait vécu de 1784 à 1790, et avait un cuisinier français; ses ennemis politiques lui en faisaient sérieusement le reproche comme d'un manque de patriotisme.

Jefferson, très simple de manières, ennemi de l'étiquette, n'était pas homme à donner le ton pour une renaissance de la vie sociale. Sa tenue était souvent négligée, ses façons manquaient de noblesse, sinon de charme; familier, aimable, brillant et fin causeur, il n'observait pas toujours rigoureusement le décorum.

Un jour, le nouveau ministre d'Angleterre, Merry, se rendit en grand costume à la maison de l'Exécutif avec le secrétaire d'État, pour faire une visite officielle au président. Introduit dans la salle d'audience, il ne trouve personne, mais dans un couloir il heurte Jefferson en costume d'intérieur, pantoufles aux pieds. Shoking! Quelque temps après, les Merry dînent à la Maison-Blanche. Pour passer dans la salle à manger, le président offre son bras, non à la femme du ministre britannique, Mrs Merry, mais à la femme du secrétaire d'État, Mrs Madison. Cette fois, ce fut une affaire d'État. Le ministre se considéra comme insulté et refusa désormais toute relation mondaine avec la présidence. A Londres, on usa de représailles, et la femme du ministre américain, James Monroe, eut à subir « l' affront » qui avait été fait à Mrs Merry. En réalité, Jefferson avait établi pour ses dîners officiels la théorie du pêle-mêle; ses invités se plaçaient à table comme ils voulaient, ou au hasard. Le marquis d'Yrujo, le ministre espagnol, s'était fait à ce système et l'acceptait depuis trois ans. On finit par faire comprendre la chose à Merry.

Le corps diplomatique, déjà plus nombreux qu'au temps de Washington, s'accrut d'un représentant de la Turquie portant le nom de Meley-Meley. Lorsque cet Oriental arriva à Washington, on donna un grand bal en son honneur. Toutes les beautés de la ville y figurèrent, curieuses de voir le Turc. Lui, impassible, se laissait admirer. Soudain, il aperçoit une grosse négresse sortant de l'office. Ravi, il se précipite vers cette apparition et l'embrasse avec enthousiasme, s'écriant qu'elle lui rappelait son pays et celle de ses femmes qui lui avait coûté le plus cher.

IV

La capitale se peuplait si peu, et sa colonie officielle offrait de si faibles ressources aux occupations de la vie mondaine, avec un président veuf, un vice-président conspirateur (Aaron Burr), des législateurs dont fort peu osaient amener leur famille dans ce désert, que l'histoire n'aurait pour ainsi dire rien à recueillir dans ce terrain stérile, si elle n'y rencontrait l'intéressant et charmant profil d'une jeune femme dont le nom a été prononcé plus haut, Mrs Madison, la femme du secrétaire d'État de Jefferson, véri-

table reine, par la grâce, la beauté, la vivacité, le tact, de ce tout petit royaume où chacun, dès qu'elle parut, se soumit le plus volontiers du monde à ses lois.

Mrs Dorothy Madison (Dolly, par abréviation) avait vingt-neuf ans lorsque son mari prit les fonctions de secrétaire d'État (ministre des affaires étrangères et de beaucoup d'autres affaires). Elle était fille d'un Virginien, John Payne, et d'une Virginienne, Marie Coles, à qui Jefferson, lorsqu'il avait vingt ans, avait fait la cour, et cousine par sa mère du célèbre orateur Patrick Henry. Payne, un riche planteur, appartenait à la secte des quakers. De temps en temps, sa conscience lui reprochait de tenir en servitude des êtres qui étaient ses semblables. Ce reproche devenant à la fin une obsession, il vendit sa propriété et émancipa ses noirs. On le traita de fanatique; il n'en eut cure, et alla s'établir à Philadelphie, séjour d'élection pour un quaker convaincu. Il y devint *elder* (ancien) et prêcheur. Il fit en même temps des affaires et s'y ruina. C'était l'époque où la dépréciation du papier-monnaie bouleversait toutes les situations. Payne fut une victime du krach des assignats de la révolution américaine.

La petite Dolly avait été élevée très simplement, comme une quakeresse. Lorsqu'elle atteignit ses dix-neuf ans, elle gagnait depuis longtemps tous les cœurs par le charme exquis de ses manières. Taille élancée, ovale délicat du visage, traits plus plaisans que réguliers, un teint éblouissant de blonde avec des cheveux noirs et des yeux bleus de l'expression la plus douce sous la modeste cape de quakeresse, tel est le portrait que nous trace d'elle la main pieuse d'une petite-nièce (1), qui a recueilli récemment d'intéressans souvenirs sur cette gracieuse contemporaine des commencemens du siècle.

Lorsque le jeune M. Todd rencontra sur sa route ce trésor de grâce, il en devint éperdument amoureux et demanda la main de la belle. M. Todd était un avocat de bonne famille, possesseur d'une honnête aisance. Il était aussi de la secte. M. Payne le tenait en haute estime et avait de sérieuses raisons, depuis ses embarras de fortune, de lui vouloir être agréable. Il plaida auprès de sa fille la cause du jeune homme et la gagna. Miss Dolly se maria par reconnaissance et trouva dans cette union trois années de bonheur.

Malheureusement, en septembre 1793, la fièvre jaune éclata à Philadelphie, et y fit d'affreux ravages, dont Brockden Brown a tracé un curieux et émouvant tableau dans son roman de Mer-

(1) *Memoirs and Letters of Dolly Madison*, edited by her grand-niece, Boston.

wyn. Les personnages les plus haut placés ne donnèrent pas, si l'on en croit une lettre de Jefferson à Morris, du 11 septembre, d'étonnantes preuves de courage civique :

« Il y a eu quarante morts l'avant-dernière semaine, cinquante dans la dernière, il y en aura bien deux cents dans celle-ci; c'est un sauve-qui-peut général. Le colonel Hamilton (secrétaire du Trésor) a été atteint, mais il est en convalescence. Le président est parti hier pour Mount Vernon, ainsi que cela avait été antérieurement arrangé. Le secrétaire de la Guerre va faire un tour à Boston. Je partirai moi-même dans quelques jours, pour la Virginie. »

Cette épidémie enleva à Mrs Todd un de ses enfans et son mari. Elle-même fut très malade (1). Puis le temps passa sur ces grandes épreuves. Philadelphie oublia ses morts; Dolly, si jeune encore, riche et souverainement jolie, sourit de nouveau à la vie. Chateaubriand, dans son « Voyage en Amérique, » dit qu'à Philadelphie, les femmes, surtout les quakeresses jeunes, lui avaient paru fort jolies sous la modestie de leur accoutrement. Peut-être eut-il l'occasion d'apercevoir Dolly Todd.

Ce qui est certain, c'est qu'un jour, le hasard amena sur les pas de la jeune veuve M. James Madison, qui, à quarante-deux ans, n'avait guère connu de la vie que les joies sévères des travaux intellectuels. Il vit Dolly, et fut frappé comme l'avait été M. Todd. Il n'eut plus de repos qu'il n'eût obtenu une introduction (2). L'entrevue eut lieu; le grave homme d'État en sortit fiancé.

Le bruit en courut vite et arriva jusqu'à la demeure présidentielle. Le général et Mrs Washington s'y intéressèrent vive-

(1) Mrs Todd avait deux enfans, dont un baby de trois semaines. On la transporta en litière avec les deux petits à Gray's Ferry. M. Todd était absent; il arriva à Philadelphie juste à temps pour voir mourir son père et sa mère, emportés en même temps par le fléau. Mrs Dolly Todd suppliait son mari de la venir retrouver, mais le malheureux resta quelques jours dans la ville pour arrêter ses affaires et aider quelques amis. Enfin il put annoncer à sa femme qu'il allait la rejoindre et « ne plus la quitter ». Arrivé à Gray's Ferry il trouva à la porte de la maison Mrs Payne, sa belle-mère et lui dit : « J'ai le poison dans les veines, mais il faut que je la voie une fois encore. » Dolly entendit, s'élança dans l'escalier, et tomba dans les bras de son mari. Quelques heures plus tard, celui-ci mourait, et sa femme gisait, à demi morte, terrassée elle aussi par le fléau.

Dolly se remit, mais elle perdit son baby, et peu de temps après rentra à Philadelphie, ne ramenant des siens que son petit John, et n'ayant pour consolation que le nombre des deuils et des désespoirs dont elle était entourée dans cette ville décimée.

(2) Un petit billet de Dolly à Mrs Lee : « Chère amie, viens vite me trouver; Aaron Burr dit que le « grand petit Madison » a demandé à m'être présenté ce soir. » La petite-nièce, auteur des *Memoirs*, ajoute que, pour ce grave événement, Dolly mit une robe de satin et orna son cou d'un mouchoir de tulle de soie; même quelques boucles espiègles eurent la permission de s'échapper d'un élégant petit bonnet.

ment; ils mandèrent la petite Mrs Todd qui accourut étonnée : « Dolly, dit Mrs Washington, est-ce vrai? Tu es engagée à James Madison? » La jolie veuve hésitait. « Si c'est vrai, dit mistress Washington, tu n'as pas besoin de rougir; sois fière plutôt; il sera pour toi un bon mari, et peu importe qu'il ait vingt ans de plus que toi. Le général a beaucoup d'estime et d'amitié pour M. Madison, et nous t'approuvons tous deux; nous voulons que tu sois heureuse. »

Le mariage eut lieu en septembre 1794, chez une sœur cadette de Dolly, Lucy Payne, qui, à quinze ans, avait épousé George Steptoe Washington, neveu du général.

Il fallut une semaine pour se rendre de Philadelphie à Harewood, propriété de ce jeune ménage. De nombreux voisins furent invités aux noces qui se prolongèrent pendant plusieurs jours.

Après une courte excursion à Montpelier, domaine de Madison, situé dans le comté d'Orange (Virginie), les nouveaux mariés rentrèrent à Philadelphie.

James Madison avait quarante-trois ans lorsqu'il se maria. Au physique, il était petit et faisait piètre figure auprès de Washington si majestueux, et de Jefferson dont la taille atteignait six pieds anglais. Mais il avait dans les traits et dans toute sa personne une dignité sereine, grave et douce. Par sa bonté délicate et aussi par ses qualités de penseur réfléchi et de travailleur acharné, ce grave mari sut inspirer à sa femme, jeune, et de goûts un peu frivoles, une tendre et sérieuse affection. Mrs Dolly commença vers ce temps son rôle de mondaine. M. Madison était un des membres les plus importans du Congrès, elle reçut et rendit beaucoup de visites, et eut un grand succès aux vendredis de Mrs Washington. L'été se passait à la campagne, dans la terre de Montpelier, où des amies, laissées à Philadelphie, envoyaient quelques échos des bruits de la ville, surtout des papotages sur la mode (1).

(1) Le gouverneur de la Pennsylvanie, Mac Kean, avait une fille, miss Sally, jeune personne très gaie, d'allure indépendante, dont s'éprit dès son arrivée en Amérique l'inflammable marquis d'Yrujo, ministre d'Espagne, et qui devint ainsi marquise. Elle était intime amie d'Anna, la sœur cadette de Mrs Madison, et si l'on veut savoir de quels objets était occupé l'esprit de ces jeunes personnes, on peut s'en faire une idée par les fragmens d'une lettre écrite en juin 1796 par Sally à Anna : « J'ai été voir hier une poupée, qu'on a expédiée d'Angleterre pour nous montrer les modes. On porte de très longues traînes avec des garnitures en passementerie. Il y a aussi une robe, plissée en arrière, ouverte, et ruchée sur les côtés, sans traîne. Les chapeaux ont une forme nouvelle; on les porte tout à fait sur le côté de la tête. Il est venu un chapeau de paille pour Mrs Bingham, garniture blanche avec de larges rubans rouges. Les corsages sont de deux pouces plus bas qu'avant, et l'on ne connait plus les manches longues. Elles s'arrêtent un peu au-dessus du coude. Et les

Les distractions étaient rares à Washington. Gilbert Stuart, le célèbre portraitiste, y vint faire un séjour en 1803. Il eut un succès fou. Tout le monde voulait un portrait de Stuart, il fallait prendre son rang. On écrit à Mrs Madison : « Stuart fait rage, il est tué de travail. Chacune de ces dames lui dit : Cher monsieur Stuart, vous paraissez bien fatigué, il faudra vous reposer quand *mon* portrait sera terminé. »

En 1804, Mrs Madison dut se séparer de sa sœur Anna qui avait toujours vécu avec elle et l'aidait à faire les honneurs du salon de Jefferson. Anna Payne épousait Richard Cutts, représentant du Maine au Congrès. Les mariés traversèrent Baltimore, Philadelphie, où Anna revit Sally Mac Kean devenue marquise d'Yrujo, New-York et Boston. Dans cette dernière ville, la sœur de Mrs Madison fut hébergée par Mrs Knox, l'amie intime de la première présidente, et se trouva en pleine société fédéraliste. Elle y fut très choyée, en dépit des animosités politiques si ardentes à cette époque.

On a quelques lettres adressées par Mrs Madison à sa sœur au cours de ce voyage de noces. Elles contiennent quelques allusions aux incidens minuscules qui rompaient la monotonie de la vie dans la capitale. Washington est désert; Stuart a fini ses portraits et s'en va peindre les gens de Boston, mais il reviendra l'hiver prochain, car il a acheté un lot pour y construire un « temple ». Le baron Humboldt est arrivé, un charmant baron prussien; toutes les dames sont folles de lui, bien qu'il ne soit pas positivement beau. Mais il est poli, modeste, en même temps le mieux informé et le plus intéressant des voyageurs; il aime beaucoup les États-Unis. Il va s'embarquer pour la France et y publier un récit de ses voyages, mais il reviendra; « il avait avec lui tout un train de philosophes. » Une délégation d'Indiens vint un jour à Washington. Le secrétaire d'État invite à souper les hommes

coudes? les nôtres, ma chère Anna, sont d'albâtre à côté de ceux de quelques-unes de nos dames les plus élégantes... Tous nos beaux vont bien, l'aimable Chevalier est rétabli, plus charmant que jamais... »

Sally écrit encore en septembre de la même année : « Vous ne pouvez vous figurer, ma chère Anna, comme je m'amuse. Le charmant Chevalier, le divin Santana, le joyeux Viar, le spirituel et agréable Fatio, lord Henry aux yeux noirs, le comte langoureux, le modeste et bon Meclare sont tous les jours chez nous. On va à cheval, ou on fait de la musique. Je donnerai des détails à votre sœur Madison, car je suis lasse d'écrire, ceci est ma troisième lettre aujourd'hui... M. et Mrs Jandenes vont s'embarquer en juillet avec les deux chers bébés en bonne santé. Ils doivent m'envoyer dès leur arrivée en Espagne un volume de lettres, me donnant toutes les nouvelles. Je recevrai aussi une élégante guitare espagnole, et j'apprendrai à en jouer. Signor don Carlos m'a déjà donné quelques leçons. Nous avons ici un fameux chanteur italien qui est venu avec le ministre. Il joue de tous les instrumens, et c'est bien la créature la plus drôle que vous ayez vue... etc., etc. »

rouges. Le soir, rentrant dans sa chambre, Mrs Madison aperçoit dans la glace l'image d'un de ces braves guerriers derrière la porte. Très émue, mais arrivant à se dominer, elle gagne une pièce voisine et sonne. Un serviteur arrive, à l'aide duquel Mrs Madison réussit à faire comprendre à ce grand enfant de la nature qu'il s'était trompé.

La correspondance continue en 1805, année où Mrs Madison fut longtemps confinée à la chambre par des douleurs rhumatismales : « Le croiriez-vous, ma chère, Tourreau (le ministre français) bat sa femme. Je la plains fort, elle est si aimable et si douce. » Le ménage Tourreau ne marchait pas, en effet. Ce ministre était un fort bel homme; sous la Terreur, il était marqué pour la guillotine; mais une jeune servante le vit, l'aima et le sauva. Il fit d'elle sa femme; ils durent se séparer à l'époque où Tourreau représentait Napoléon à Washington.

Arrive juillet, tout est morne et vide; Jefferson va partir; il doit bientôt marier Virginia sa petite-fille, et il charge Mrs Madison des acquisitions. Elle ira courir les magasins, mais ne trouvera rien; il y a peu de choix à Georgetown (là était le commerce). Le 4 juillet, anniversaire de la Déclaration de l'indépendance, elle a passé la journée chez le président, très amusée de la foule qui envahit la maison de l'Exécutif. A la fin du mois, au lieu de se rendre en Virginie pour assister au mariage, il lui faut aller à Philadelphie consulter une célébrité médicale, le docteur Physic. Pendant tout le voyage, par cette chaleur torride, M. Madison a été charmant, aux petits soins.

A Philadelphie tout un monde de visiteurs; on est très aimable. Mais un bon quaker est venu sermonner Mrs Dolly devenue singulièrement mondaine. C'est vrai qu'elle avait un peu trop oublié qu'elle était de la secte; un petit frisson la saisit au souvenir de la terreur qu'on lui inspirait jadis à l'égard des plaisirs sociaux.

Trois mois se passent; la guérison n'est pas venue, il faut rester à Philadelphie, tandis que M. Madison retourne à Washington pour ses devoirs officiels. C'est la première séparation depuis dix années; Mrs Madison est anxieuse. Comment son cher mari aura-t-il supporté le voyage? heureusement il est sous la garde du fidèle Peter (un nègre). Une excellente amie, Betsey Pemberton, est près d'elle et la console de son mieux. Le bon Peter est enfin revenu et a donné de bonnes nouvelles. Le 30 octobre : « J'ai lu avec délices votre lettre, mon cher mari; savoir que vous m'aimez, que mon enfant est sauf, que ma mère va bien, cela comprend tout mon bonheur. » Novembre arrive, le docteur permet le dé-

part pour Washington, où Mrs Madison retrouve enfin tous les siens.

V

Ici, une longue interruption de la correspondance; quelques rares billets où l'on apprend la naissance de nombreux enfans de Mrs Martha Randolph et de Mrs Anna Cutts. L'horizon politique s'assombrit de plus en plus du côté de l'Angleterre; M. Madison a été élu président de l'Union et est entré en fonctions (mars 1809); il est enseveli sous des monceaux de papiers diplomatiques, mais sa femme tient de son mieux tête à l'orage.

Elle a trente-sept ans, et la réputation bien établie d'être la plus jolie femme des États-Unis. S'il est un point de l'Union où les passions politiques fassent trêve, c'est le salon de Mrs Madison. Toutes les résistances cèdent devant l'élégance, la bonne grâce, l'ardent désir de plaire de Madame la présidente. Pendant les dîners officiels, où les ministres étrangers et les membres du gouvernement s'entretiennent des affaires sérieuses, les dames du corps diplomatique soupent avec Mrs Dolly et se partagent les bibelots de prix qu'elle offre en d'ingénieuses loteries dans ces réunions intimes. Bien qu'elle ne fût pas très instruite et qu'elle eût peu le temps de lire, elle suppléait à tout par le tact, l'amabilité, la vivacité du cœur, et les ressources qu'une grande fortune mettait au service d'une générosité sans bornes. Même ses anciens amis quakers n'avaient plus le courage de lui en vouloir de son goût si prononcé pour les choses du monde.

Elle eut cette ambition de donner pour sa part le plus d'éclat possible à l'administration de son mari, pendant les trois années de 1809 à 1812, qui furent pour Madison un temps de cruel souci et de travail sans relâche. De santé faible, il succombait parfois à la fatigue; il s'en allait alors passer quelques minutes dans le salon de sa femme, sûr d'y entendre d'amusantes histoires et de jolis éclats de rire; et cela le reposait plus, disait-il lui-même, qu'une longue promenade au grand air.

Un des traits de ce caractère de grande dame vraiment bonne, était l'horreur de toute discussion politique. Même aux heures les plus sombres qui précédèrent la déclaration de guerre à l'Angleterre (18 juin 1812), quand toutes les passions politiques étaient déchaînées, elle entretenait dans son salon une atmosphère de douce et bienveillante tolérance universelle.

La cité fédérale fut assez animée dans l'hiver de 1811 à 1812. Les membres du nouveau Congrès arrivaient en nombre avec leurs

femmes et leurs filles. Mrs Madison redoubla d'efforts pour empêcher les querelles violentes des partis de franchir la porte de l'Executive Mansion. La tâche était malaisée. Lorsque le président eut acquis la correspondance de l'agent canadien Henry et livré au public, en mars 1812, ces papiers qui révélaient d'étranges pourparlers entre les autorités britanniques du Canada et les hommes d'État du Nord-Est, les fédéralistes furieux s'abstinrent de toute visite chez « lady Madison », comme on appelait dès lors la présidente. Les républicains, pour narguer leurs adversaires, vinrent en foule chez le président, les 25 et 26 mars. Ce que voyant, les fédéralistes cessèrent de bouder, à la grande satisfaction de leur hôtesse, désolée de ce petit essai de sécession sociale.

Après la déclaration de guerre et les premiers revers sur la frontière septentrionale, le président eut à subir de virulentes récriminations. Une dame fédéraliste fit un jour arrêter sa voiture devant la porte de la maison présidentielle, se dressa debout, déroula sa chevelure, qu'elle avait, dit-on, très belle et très longue, et du ton le plus exalté se déclara prête à la sacrifier pour en faire une corde qui servirait à pendre M. Madison. Les succès sur mer apportèrent quelque adoucissement à l'amertume de ces épreuves. C'est au milieu d'un bal officiel qu'arriva la nouvelle de la victoire de Decatur sur une frégate anglaise. L'officier qui l'apportait déposa aux pieds de « lady Madison » le pavillon britannique si glorieusement conquis.

Avec l'année 1813 surgirent de nouvelles craintes. On n'attaquait plus, et la défensive n'était pas toujours heureuse. Dès cette année les escadres de l'ennemi pillèrent les rivages virginiens et menacèrent même Washington.

VI

Le 12 mai de cette année, Mrs Madison écrit à son cousin, Edouard Coles, secrétaire du président : «... Vous dirai-je maintenant les craintes et les alarmes qui m'entourent? Pendant la semaine dernière toute la ville et Georgetown (le cabinet excepté) s'attendaient à une visite de l'ennemi, et ne ménageaient point les expressions de terreur et de reproche. Hier un exprès est venu annoncer l'apparition d'une frégate à l'embouchure du Potomac... On fait de grands préparatifs de défense. Le fort est en réparation, et cinq cents hommes de milice, avec autant de réguliers, campent près du moulin à vent sur l'esplanade. J'aperçois vingt tentes, et cette vue me plaît, car, toute quakeresse que je suis, je pense

qu'il faut combattre quand on est attaqué. Aussi ai-je toujours le vieux sabre tunisien à ma portée. Un de nos généraux a découvert un plan des Anglais, qui consiste à débarquer de nuit une troupe de chenapans triés à choix à 14 milles au-dessous d'Alexandria, et à les envoyer mettre le feu à la maison du président et aux édifices publics. Cela ne me fait pas trembler, mais j'éprouve un sentiment pénible à la pensée que l'amiral peut au premier jour m'expédier un mot pour m'aviser qu'il va venir me saluer dans mon salon... »

L'attaque sérieuse des Anglais contre la capitale des États-Unis n'eut lieu toutefois que l'année suivante en août, quand Napoléon avait depuis plusieurs mois déjà abdiqué à Fontainebleau.

Une semaine avant l'entrée de l'ennemi dans le village fédéral, Monroe, secrétaire d'État, se rendit à cheval à Benedict, petite localité sur le Patuxent, et là, plein de tristesse, assista au débarquement des vétérans des guerres d'Espagne. Sachant combien faibles étaient les préparatifs de la défense, il ordonna dès son retour que tous les papiers publics et les archives de son département fussent enlevés et mis en lieu sûr. On fabriqua aussitôt des sacs que l'on emplit de ces papiers, et on les entassa sur des chariots qui les portèrent à Leesburg, à 35 milles de Washington.

Bien que les Anglais eussent débarqué depuis le 18 à une si faible distance de la capitale, on avait encore à peine le 23 la prescience d'un grand danger. Mrs Madison devait même avoir ce jour-là du monde à dîner. Voici un billet que lui écrit Mrs Jones, la femme du secrétaire de la marine, le 23 août, la veille même de la terrible soirée : « Chère madame, dans l'état présent d'alarme et de préparation au pis qui puisse arriver, j'imagine qu'il sera plus convenable de renoncer au plaisir de votre hospitalité aujourd'hui ; je vous prie donc de nous excuser ; M. Jones est fort occupé aux affaires de son département ; Lucy et moi nous faisons des paquets en prévision d'un départ subit. Si nous sommes réduits à cette nécessité, nous ne savons où aller, et rien n'est prêt pour le transport de nos effets. J'espère sincèrement que nous n'en sommes pas là, mais on peut sérieusement tout craindre. »

On en était là cependant, et la présidente dut songer elle-même au départ. Elle expédia en Virginie des papiers d'État, entre autres le manuscrit original de la Déclaration d'indépendance. Puis, lorsque lui arriva la nouvelle que les Américains venaient d'être mis en déroute à Bladensburg, à quelques kilomètres de

Washington, on la pressa de pourvoir à sa propre sûreté. Mais elle ne pouvait se décider à quitter la maison avant le retour du président. La veille elle avait commencé une lettre adressée à sa sœur Anna :

« Mardi, 23 août 1814... Mon mari m'a quittée hier matin pour joindre le général Winder... J'ai reçu de lui, depuis, deux dépêches au crayon. La dernière est alarmante. Il désire que je me tienne prête à fuir à tout moment, et mande que l'ennemi est plus fort qu'on ne l'avait cru d'abord, et qu'il pourrait arriver jusqu'à la ville. Je me tiens donc prête. J'ai entassé dans des malles les papiers publics, et tout est dans la voiture; quant à nos biens personnels, il faut en faire le sacrifice, car il est impossible de trouver des moyens de les transporter. Je suis décidée d'ailleurs à ne partir que lorsque je verrai M. Madison sauf; je veux qu'il m'accompagne, car il y a beaucoup d'hostilité contre lui. Je sens autour de nous la désaffection. Tous nos amis sont partis, même le colonel qui, avec cent hommes, avait la garde de la maison. »

Elle ajoute que le nègre John, un de ses plus fidèles serviteurs, voulait enclouer un canon mis en position devant la porte, et établir une traînée de poudre jusque dans l'édifice pour faire sauter les Anglais s'ils osaient entrer, et qu'il n'avait pas bien compris pourquoi on lui interdisait cette folie.

Le lendemain 24, la lettre est reprise :

« 24 août, 3 heures... Le croiriez-vous, nous avons eu une escarmouche, à Bladensburg... Deux messagers sont arrivés couverts de poussière, pour me dire de partir. Mais je veux attendre M. Madison. M. Carroll, notre ami, vient de venir pour hâter mon départ. Il est de fort mauvaise humeur parce que j'insiste pour enlever le grand portrait du général Washington. On ne pouvait arriver à détacher le cadre du mur; j'ai donné l'ordre de le briser à coups de hachette; c'est fait, et la précieuse toile est confiée à deux gentlemen de New-York. Et maintenant, chère sœur, il faut que je quitte la maison, ou bien j'y serai bloquée par nos soldats en retraite, dont est pleine la route que je dois prendre. Quand vous écrirai-je? et où serai-je demain? »

Mrs Madison venait de franchir le seuil de la Maison-Blanche, lorsqu'elle aperçut le président qui accourait à sa recherche. Elle l'accompagna jusqu'à la rive virginienne, puis, sur ses instances, consentit à aller prendre quelque repos dans une maison amie, à deux milles de Georgetown. Elle y passa la nuit, à la fenêtre, contemplant l'incendie que les Anglais allumaient dans Washington.

Durant toute cette journée du 24 août, la ville avait été remplie de tumulte, de désarroi et d'épouvante. Les miliciens, fuyards de Bladensburg, se traînaient par les avenues, aveuglés de poussière, écrasés de chaleur. Les femmes, les enfans, une longue file de voitures et de charrettes, se pressaient sur le pont de bois par où l'on pouvait gagner la Virginie. Le soir tombant, l'ordre fut donné aux troupes, pour la septième fois dans la journée, de faire retraite; les hauteurs de Georgetown étaient assignées comme point de ralliement. Certains refusaient d'obéir, voulant combattre encore, essayer de défendre la ville; puis, las de tout, n'étant plus commandés, ils suivaient leurs camarades. Les bandes se déroulaient, désordonnées, lamentables, le long de l'avenue de Pennsylvanie, passaient devant la Maison-Blanche, puis montaient vers Georgetown, et s'échelonnaient sur le plateau jusqu'à Tenallytown, s'arrêtant au point où l'obscurité les surprenait. Et tout à coup, dans la nuit, tandis que ces débris d'armée s'affalaient sur le sol, le ciel s'éclaira du côté de l'est, et l'horizon devint rouge des flammes qui s'élevaient des monumens de Washington.

Vers huit heures du soir les premiers habits rouges furent aperçus sur la colline du Capitole. Du côté de l'Arsenal on entendait l'éclatement des bombes. Cockburn donna l'ordre d'abord de mettre le feu au palais du Congrès (1) : des lueurs fantastiques s'élevèrent, éclairant les avenues, le long desquelles s'avancèrent les soldats anglais, lentement, s'étonnant de trouver la ville toute vide. Il n'y restait que des vagabonds épiant l'heure du pillage, et des esclaves, grands enfans qu'émerveillait l'étrangeté du spectacle.

Lorsque les Anglais arrivèrent devant l'Executive Mansion, furieux, dit-on, de n'avoir pu capturer le président et sa femme qu'ils auraient voulu « montrer » à Londres (n'est-ce pas un trait bien britannique?), ils brisèrent les portes et se livrèrent à un pillage en règle, des caves au grenier, trouvant pour tout trophée les notes au crayon adressées par M. Madison à sa femme dans les deux dernières journées (2).

(1) On raconta trois semaines plus tard aux membres du Congrès, à leur retour aux ruines du Capitole, que l'amiral Cockburn, s'installant sur le fauteuil du *speaker* dans la Chambre des représentans, avait mis facétieusement aux voix cette question : « Brûlerons-nous le sanctuaire de la démocratie yankee? » La résolution ayant été adoptée à l'unanimité, on entassa des matières combustibles sous le fauteuil, et tout flamba. C'est une des nombreuses légendes qu'inspira l'exploit nocturne des Anglais.

(2) La maison contenait toutefois des meubles, des provisions, une bibliothèque précieuse; tout fut incendié, et M. Madison subit de cet acte de sauvagerie une perte de 12 000 dollars.

Les officiers anglais ne passèrent pas sans appréhension cette nuit de pillage. Leurs troupes, peu nombreuses, étaient débandées. Craignant une surprise, ils résolurent d'évacuer la ville dès le jour venu. Comme ils reprenaient, le lendemain de leur entrée peu glorieuse, le chemin de Bladensburg, éclata le plus violent ouragan que les habitans de Washington eussent jamais vu. Les toits étaient emportés comme brins de paille, et une pluie torrentielle s'abattit pendant deux heures; des maisons où les soldats s'étaient réfugiés s'effondrèrent; trente hommes périrent écrasés sous les décombres.

Lorsque l'aube avait paru, Mrs Madison quittait la maison qui venait de l'abriter quelques heures et se mettait en route avec deux compagnes pour le rendez-vous que lui avait assigné le président, une misérable auberge, perdue dans la campagne virginienne, à seize milles de Washington. Les pauvres femmes y arrivèrent dans l'après-midi, traînées à travers des chemins détestables que l'ouragan défonçait et transformait en marécages. L'auberge était remplie de fugitifs de la capitale, hommes et femmes, dénués de tout, affamés. Lorsque ces gens apprirent que la présidente était là, une poussée de colère les ameuta; ils se précipitèrent à la porte, éclatant en reproches et en injures; l'entrée fut refusée aux fugitives. Elles durent attendre dehors tout le reste du jour. Le soir amena une recrudescence de l'orage, la foudre éclata avec violence, on laissa enfin entrer la présidente dans une petite pièce où elle attendit M. Madison, qui ne parut qu'assez avant dans la nuit, brisé de fatigue et d'inquiétude.

Il prenait un peu de nourriture, obtenue à grand'peine des maîtres de l'auberge, lorsqu'un courrier vint l'avertir que le secret de sa retraite avait été livré à l'ennemi et que des Anglais approchaient à marche forcée. On le décida à quitter l'auberge et à chercher un refuge dans une cabane au milieu des bois, où il passa le reste de la nuit. L'avis était faux, puisque durant cette même nuit, le général Ross et l'amiral Cockburn, après avoir quitté précipitamment Washington, comme si quelque troupe vengeresse d'Américains allait fondre sur eux, étaient déjà loin de la ville, du côté du nord, se dirigeant vers Baltimore, objectif d'une prochaine attaque des forces anglaises.

Enfin des informations plus exactes ramenèrent le calme dans les esprits. M. Madison et sa femme se rapprochèrent du Potomac, rentrèrent dans Washington et purent contempler les ruines encore fumantes de la Maison-Blanche.

VII

Ils louèrent une maison appelée l'Octogone, appartenant au colonel Taylor, et c'est là que le président signa le traité de Gand qui mettait fin à la guerre contre l'Angleterre; ils s'installèrent ensuite dans un bâtiment qui avait été précédemment occupé par le département du Trésor. La Maison-Blanche ne fut remise en état que pour l'époque où Monroe recueillit la succession présidentielle de Madison.

Toutes ces misères furent promptement oubliées après la paix, et surtout après la nouvelle de la brillante victoire du général Jackson à la Nouvelle-Orléans. La petite cour de « lady Madison » fut en 1816 de nouveau très brillante. Avec le grand juge Marshall on y voyait les commissaires du traité de Gand, Gallatin, Bayard, Clay, Russell, les majors généraux de la guerre, Brown, Gaines, Scott, Ripley, en grand costume, avec leurs aides de camp. Toutes les passions politiques étaient apaisées, les animosités éteintes; fédéralistes et démocrates frayaient sur un pied de cordialité. A ces réunions figurait encore sir Charles Bagot, le nouveau ministre anglais, très populaire. C'est lui qui déclara un jour que la présidente avait dans toute sa personne l'air d'une reine (*every inch a queen*).

Ce n'est pas sans regret que Mrs Madison se prépara, dans l'hiver de 1816 à 1817, à quitter Washington, où elle avait vécu seize années, associée aux premières destinées de cette capitale, où elle avait si obstinément travaillé à créer un milieu et des traditions de sociabilité.

On ne la laissa pas partir immédiatement après l'installation du nouveau président, James Monroe. Il lui fallut, avec son mari, assister à plusieurs réunions organisées en leur honneur. Enfin, ils regagnèrent une dernière fois, et pour n'en plus revenir, le domaine de Montpelier (1), où ils allaient s'enfermer pour de longues années, avec les souvenirs de l'Amérique jeffersonienne.

VIII

L'aspect de la cité fédérale ne s'était guère modifié depuis le temps où Jefferson, pour l'inauguration de sa première prési-

(1) Montpelier était un séjour fort agréable. M. Madison, qui avait alors soixante-six ans, s'y adonna à l'agriculture avec cette même application consciencieuse et tenace qu'il avait consacrée naguère aux affaires publiques. Mrs Madison, devenue campagnarde, s'organisa, sur cette terre de mille hectares adossée au flanc des mon-

dence, avait parcouru à cheval l'avenue de Pennsylvanie jusqu'au Capitole, n'ayant pu se procurer une voiture. C'étaient toujours les mêmes voies infinies et larges, bordées de rares maisons au centre et se prolongeant sans constructions dans la campagne déserte. Quelques milliers d'habitans étaient disséminés dans ce vaste espace qui en comprendrait sans peine un million. On n'avait encore rien fait pour supprimer les marécages et le ruisseau fangeux, dont les émanations empestaient l'air en été. Les espaces réservés attendaient toujours les parcs et les jardins projetés, comme les lots en vente attendaient les acquéreurs. La Maison-Blanche fut restaurée peu de temps après l'inauguration de Monroe, mais on ne toucha aux ruines du Capitole incendié qu'en 1818. Le bâtiment, lors de l'entrée des Anglais, se composait de deux ailes reliées par un passage en bois. L'aile du nord seule existait en 1800, celle du sud avait été construite en 1811. On travaillait encore à cette partie de l'édifice lorsque le feu accomplit son œuvre. Le nouveau Capitole, commencé en 1818 sur les débris de l'ancien, est le monument actuel, l'orgueil de tout bon Américain. Il ne fut achevé qu'en 1863 et ne coûta pas moins de 65 millions de francs.

En 1839 encore, un voyageur anglais, George Comb, écrit que « la ville ressemble à un grand village épars dans un marais. »

Sous la présidence de Fillmore, un beau zèle s'empara du Congrès. Il s'agissait de nettoyer et de transformer en jardins les espaces réservés sous les noms de *squares, parks* ou *reservations.* Un crédit fut voté, le président prit la chose à cœur et choisit un artiste spécial en plantations pour diriger les travaux. On commença par les terrains de l'Institut Smithsonien. Malheureusement, dès l'année suivante, l'élection présidentielle et d'autres soucis firent oublier les embellissemens de la capitale. Les choses restèrent en l'état jusqu'à la guerre civile.

De 1861 à 1865, Washington fut un camp retranché. Durant quelques années encore les préoccupations restèrent concentrées sur des questions d'intérêt général, liquidation des dettes de la guerre, reconstitution des États du Sud, émancipation politique de la race noire. Le Congrès ne pouvait guère s'intéresser à des affaires de voirie. Les rues et les avenues restèrent livrées aux injures alternées de la boue et de la poussière, tandis qu'on laissait abominablement négligés les abords du Capitole et de tous les autres édifices publics.

tagnes Bleues et peuplée de nègres, une petite royauté très active, qui ne connut jamais ni troubles ni révolutions, fondée sur l'adoration universelle des sujets petits et grands. Elle survécut quatorze ans à M. Madison et s'éteignit à 86 ans, en 1856.

Enfin, en 1871, sous la pression du sentiment public et devant l'indignation exprimée par tous les visiteurs de la capitale, le Congrès prit des mesures tout à fait énergiques. Il vota des crédits sérieux, ce qui provoqua aussitôt d'importantes donations privées. On institua un comité des travaux publics, investi d'un pouvoir exclusif sur les rues, les égouts, les avenues, chargé d'améliorer le tout d'après un plan d'ensemble, autorisé à se créer des fonds par des taxes et des emprunts. Ce fut un changement complet. De cette époque datent le réseau des égouts et le pavage régulier. Les rues furent bordées d'arbres, les marais comblés et couverts de plantations, le fleuve régularisé, un estuaire vaseux changé en un beau port.

En 1875, après les premiers travaux d'embellissement, la ville avait déjà 125 000 habitans. Elle en compte aujourd'hui 250 000, et on la tient avec raison pour une des plus élégantes, des plus saines et des plus agréables parmi les grandes cités d'Amérique. Quant à la Maison-Blanche, elle est devenue une très confortable et luxueuse demeure, une hôtellerie de premier ordre, où les présidens se succèdent, locataires de passage, avec une régularité toute constitutionnelle; ce n'est pas un *home*. Parfois, et pour de très courtes périodes, on a vu s'y renouveler la tentative de Mrs Madison; le succès a toujours été médiocre. Les centres sociaux se sont multipliés à Washington; la Maison-Blanche est restée exclusivement un centre officiel, ce qui n'est pas la même chose. L'histoire cependant présente de curieux rapprochemens. L'hôte actuel de la Maison-Blanche est un partisan fidèle de l'ancienne doctrine jeffersonienne, un travailleur probe, consciencieux, comme était Madison; et l'hôtesse est une jeune femme dont l'opinion publique aux États-Unis exalte les grâces aimables et le charme domestique, comme les Américains de 1809 à 1817 célébraient les qualités séductrices de la tant populaire présidente, Dolly Madison.

AUGUSTE MOIREAU.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *L'Attaque du Moulin*, drame lyrique en quatre actes, d'après M. Emile Zola; paroles de M. Louis Gallet; musique de M. Alfred Bruneau.

Où sont non pas les neiges, mais les feux au contraire, et les ardeurs d'antan, d'il y a deux ans à peine? Que sont devenus les dithyrambes, et les festins offerts, la table mise et les coupes vidées en l'honneur du « maître » du *Rêve*, du Messie qui renouvelait la musique française en particulier et la musique de théâtre en général? L'enthousiasme s'était donc trop hâté! La gloire avait été trop vite! On publie aujourd'hui la grande trahison de M. Bruneau et son apostasie. Il a tiré sur ses troupes, voire sur ses chefs, et sur les hérauts de sa jeune renommée. — Qui dit cela? Les mêmes qui disaient il y a deux ans le contraire, et ce disant nous croyons qu'ils se trompent encore, autant qu'ils se sont déjà trompés. La vérité, fort simple, et distante également de ces deux erreurs, c'est qu'il y a dans *l'Attaque du Moulin* plus de musique, et de meilleure musique que dans *le Rêve;* un progrès par conséquent, au lieu d'une déchéance. Nous l'allons montrer tout à l'heure; essayer du moins de le montrer, après avoir rappelé quel sujet cette fois a choisi le musicien. Il l'a pris aussi dissemblable que possible du premier, aussi arrêté et concret que l'autre était mystique et flottant, et le seul contraste des deux livrets a pu faire croire à l'existence, entre les deux partitions, d'un contraste plus imaginaire que réel, et dont les fanatiques du *Rêve* se sont bruyamment scandalisés.

C'est jour sinon de noce, du moins de fiançailles au moulin du père Merlier. Le meunier marie sa fille Françoise à Dominique, un gars venu du pays flamand. En plein repas des accordailles, on apprend que la guerre est déclarée. Quelle guerre et à quels ennemis? La nouvelle de M. Zola le disait, on se rappelle avec quelle ferveur de récente haine; le drame de M. Gallet ne pouvait naturellement le dire, encore moins le faire voir; il dépayse l'action et la laisse dans le vague du temps comme du lieu.

Au second acte, le moulin a été attaqué et conquis. Dominique a fait son devoir avec les autres : il a défendu sa terre d'adoption, son nouveau foyer et la femme qui doit être sienne. Pris les armes à la main, il sera fusillé demain. Mais pendant la nuit Françoise pénètre par la fenêtre auprès de son fiancé prisonnier, lui remet un couteau, et Dominique, par la fenêtre aussi, descend, poignarde la sentinelle et s'enfuit à travers les bois familiers.

Pour le meurtrier disparu, c'est le meunier qui paiera, et de mourir à la place du fiancé de sa Françoise, le brave homme héroïquement se réjouit. Mais voici que, trompant je ne sais comment la surveillance de l'ennemi, Dominique reparaît à la dérobée. Merlier lui cache la vérité et réussit à l'éloigner encore. Puis il donne à sa fille un baiser, mais si tendre, si ému, que Françoise devine tout, s'épouvante et s'affole. Soudain sonnent des clairons : les Français! les Français! Par malheur, avant qu'ils n'arrivent, l'officier ennemi a le temps de faire exécuter son otage, et quand Dominique revient à la tête de nos soldats qu'il a guidés, il trouve Françoise évanouie auprès du cadavre paternel.

A cette donnée, que lui fournissait le romancier, le librettiste a ajouté quelque chose, ou plutôt quelqu'un, une figure en dehors de l'action, mais non de l'idée : celle de Marceline. Marceline est une vieille servante; elle a élevé Françoise; ses deux fils autrefois sont tombés sur les champs de bataille, et dans le fond du drame elle passe, jetant à la guerre, à l'horrible guerre, ses anathèmes de mère désolée. Il semble que ce personnage de surcroît soit le mieux venu. Il est en tout cas le plus favorable à la musique, et celui qu'en retour elle a favorisé le plus. On a regretté que d'une très courte nouvelle M. Gallet eût tiré son livret un peu trop en longueur. Mais il ne pouvait guère l'en tirer autrement, et justement il se trouve que les longueurs, ou, si vous aimez mieux, les épisodes surtout ont porté bonheur au musicien. Ne disons pas : « Il se trouve », car ce n'est point par hasard, mais par l'effet d'une loi. Cette loi veut que la musique en général prenne pour objets des sentimens plutôt que des actions, qu'elle se développe dans le temps comme dans l'espace avec une certaine liberté, sans que l'événement la précipite ni que le drame l'étrangle. A cet égard, la fameuse dénomination de drame lyrique, dont on nous rebat les oreilles, pourrait bien avoir quelque chose de boiteux et presque de contradictoire entre les termes, si le mot drame implique avant tout l'idée du fait, et le mot lyrique au contraire, celle de l'âme qui se déploie et s'épanouit. En tout cas, les pages lyriques de l'*Attaque du Moulin* sont de beaucoup supérieures aux autres. Dès que la pièce marche, ou qu'elle court, tout intérêt musical cesse. Le dernier acte, capital dramatiquement, est musicalement presque nul. Et je ne sais rien de plus vide, de moins vivant, que ce qui devrait être la vie

elle-même, le dialogue rapide, le dialogue d'action entre les personnages. De cet élément du drame musical, où se porte surtout l'effort de l'école nouvelle, la forme reste encore à fixer. Le parlé de l'ancien opéra-comique (et de certains opéras allemands de demi-caractère) a disparu comme contraire à la vérité, ou mieux à l'unité de la convention. Nous ne supporterions plus davantage le *parlando* rapide à l'italienne, plaqué de grêles accords. Mais la dernière mode, celle de la note collée au mot, avec orchestre à l'appui, a bien ses inconvéniens et ses ennuis. Sous prétexte de tout subordonner à la déclamation, elle y sacrifie la musique elle-même, et de longues scènes ainsi, d'entretiens interminables, toute forme mélodique est bannie, sans que l'accent y gagne en force ni en justesse rien de ce que perdent les lignes en harmonie et en pureté.

Mais où donc alors l'auteur de l'*Attaque du Moulin* s'est-il montré plus musicien et plus musical que l'auteur du *Rêve*? Dans le premier acte et dans le troisième. Le premier acte presque tout entier offre de l'intérêt : les idées, sans y avoir une grande originalité, y sont du moins très nettes; elles se suivent et se développent.

La scène des fiançailles villageoises est un vrai tableau en musique, et non, comme trop de pages du *Rêve*, une collection de taches sonores. Les motifs, nombreux, quoiqu'on l'ait contesté, motifs du moulin, des apprêts du repas, du travail des champs, joignent à des formes musicalement pures une valeur d'expression et de signification suffisante. Si la causerie de Marceline et du père Merlier manque d'aisance, c'est, encore une fois, que M. Bruneau ne possède pas le don de la conversation mélodique; mais l'orchestre sous les paroles circule sans peine et file avec légèreté. De l'épisode nuptial qui vient ensuite il faut louer d'abord la composition, l'harmonieuse ordonnance et la symétrie sans raideur. La situation est connue : les jeunes filles amènent la fiancée voilée, et le fiancé, conduit aussi par ses compagnons, prie qu'on lève le voile; ronde chantée et dansée, interrogatoire et sanction populaire des fiançailles. Le modèle du genre se trouve dans le *Roi d'Ys*, et M. Bruneau, sans l'égaler, a de loin rappelé ce modèle. Le motif de la double ronde a de l'allure, avec un entrain presque rude. Les refrains alternés commencent par se répondre en des tons franchement opposés. Entre les reprises roucoule une mélopée de flûte, lente, douce et fleurie d'ornemens délicats. Puis s'organise de part et d'autre une sorte de galante charade et de petit jeu par questions et réponses. « Comment, demande une jeune fille à Dominique, comment la protégeras-tu? comment la nourriras-tu? comment l'aimeras-tu? » — A la triple interrogation il répond non sans éloquence. Avec élan d'abord, presque avec enthousiasme, il chante sa mâle jeunesse et sa force, prouvée par la hache au tronc des plus vieux arbres. Puis, sur un rythme plus ferme encore et plus pesant, il dit son ardeur aux besognes des

champs, la fleur du blé jetée par ses mains sous la meule; il prête enfin, doucement, le serment d'hymen, de saine et féconde tendresse, et la vie puissante, la passion profonde animent également les trois réponses : la belle phrase de l'amour, la belle phrase du travail et la belle phrase de la forêt. — J'aime moins, beaucoup moins, les répliques de la jeune fille : elles ont quelque chose d'aigre, de maigre aussi, et la musique ici grimace au lieu de sourire. Mais la conclusion est toute charmante : de nouveau la flûte soupire; encore adoucie et comme ouatée par les chœurs, qui reprennent tout bas, elle répand sur l'ensemble une plus mystérieuse et plus solennelle langueur. Peu à peu les voix se réunissent et les motifs s'étagent : celui du travail s'affirme, celui du moulin recommence à tourner. Tous faciles, tous expressifs et tous chantans, leur concert, en même temps qu'il s'élève, s'enrichit et s'illumine, et de cette vaste polyphonie une double sensation se dégage avec intensité : celle de la beauté dans la nature et celle de la joie dans les cœurs.

Joie de courte durée, que vient bientôt assombrir l'annonce de la guerre. L'imprécation de Marceline, à la fin du premier acte, est une page vigoureuse de déclamation lyrique. Peut-être la souhaiterait-on moins hachée, plus uniment animée d'un souffle continu et croissant, joignant ainsi à l'accent dramatique plus de beauté musicale. Il est permis d'imaginer, de regretter même ici quelque chose qui serait l'équivalent en musique des imprécations de Camille, par exemple, c'est-à-dire quelque chose à la fois de plus soutenu et de plus large, une inspiration moins brisée et haletante, et, plutôt que des saccades et des secousses, la progression jusqu'au paroxysme, d'un seul mouvement et d'une force unique. Tel qu'il est pourtant, selon la formule ou l'idéal moderne, il a beaucoup d'éclat, ce *vocero* paysan. Il a de la grandeur aussi, une grandeur symbolique. Par la voix de Marceline comme par celle d'une sibylle antique, la nature même proteste et crie, la vieille terre se plaint à l'avance des outrages et des blessures qu'elle va souffrir. S'il manque ici l'ampleur mélodique et ce qu'on pourrait, dans la bonne acception du mot, appeler le parti pris, l'effet est obtenu par les détails, par l'énergie et la dislocation du rythme, par l'âpreté de certains intervalles, par des séries d'accords froids, tristes et nus, sans que de tout cela jamais rien déchire l'oreille ou la blesse seulement. Et voici que Marceline, après avoir pleuré sur les choses ou pour elles, pleure sur elle-même, sur ses fils, qui des anciens combats ne sont jamais revenus. Plus personnelle et plus humaine que la première, cette seconde partie est peut-être plus belle aussi. Le chant s'y développe tristement : trois notes d'orchestre y reviennent tomber régulières et fidèles, comme pour compatir et consoler; et puis la chanteuse, s'est montrée là si tragique, si noblement douloureuse, cordiale si profondément, que nous avons tous éprouvé, accrue et

avivée par la musique, la sensation du fameux *bella matribus detestata*.

Mais la sensation, ou le sentiment de la guerre, une autre scène, avec plus d'originalité, le donne encore plus délicat et plus profond : c'est la scène de la sentinelle, au commencement du troisième acte. Ce qu'il n'a pu rendre par la force (témoin l'inutile fracas, dans le premier entr'acte, des tambours, clairons, fifres et autres instrumens belliqueux), le musicien, aidé du librettiste, qu'on peut appeler ici le poète, l'a rendu par la simplicité, la mélancolie et la douceur. On sait que les tableaux guerriers en musique, j'entends en musique de théâtre, sont le plus souvent écourtés et vulgaires : pendant que l'orchestre fait du bruit, choristes et figurans font des gestes; les uns de menace (les vainqueurs), les autres (les vaincus) de terreur et de prière. Au nombre de ces derniers on remarque d'ordinaire une femme défendant ses enfans et un évêque traîné au supplice (voir notamment le massacre au troisième acte du *Prophète*, et toutes les scènes de carnage dans tous les opéras). L'effet alors n'est qu'extérieur et grossier. Au contraire il est pénétrant ici, où l'accord de la poésie, de la musique, de la décoration et de la mise en scène nous donne une impression non encore éprouvée, nous montre l'invasion, douloureuse non seulement à l'envahi, mais à l'envahisseur même, et la guerre incomprise et déplorée par un pauvre petit soldat qui monte la garde et chante tristement sur des ruines.

Rien de commun, encore moins de brutal, rien que de sobre et de fin dans cet épisode. L'entr'acte symphonique qui le précède ne fait que répéter le prélude même de l'œuvre, auquel est donnée pour épigraphe, dans la partition, cette phrase de la nouvelle originale : « Jamais une paix plus large n'était descendue sur un coin plus heureux de nature. »

L'épigraphe est juste, et le large motif du prélude, le motif de la terre de France, exprime véritablement le bonheur et la paix. Il l'exprimait surtout au seuil de l'ouvrage, entonné par l'orchestre en toute sécurité, dans toute sa plénitude sonore. Or voyez quelles ressources possède la musique pour rendre d'une manière qui n'est qu'à elle les choses de l'ordre général, les choses de la pensée et du sentiment. Cette fois encore le rideau va se lever sur la terre de France, hélas! non plus paisible, heureuse, mais vaincue et humiliée. Qui donc en redira le chant? Non plus, de ses puissans archets, le quatuor à cordes; mais le hautbois, de ses grêles soupirs, le hautbois à la fois pastoral et douloureux, et du fragile instrument s'exhalera la double détresse de la nature et de la patrie. Rien que ce changement de timbre annoncera des changemens plus profonds, et quand apparaîtra la campagne silencieuse, gardée par le soldat ennemi, on écoutera pour ainsi dire en arrière, et ce qu'on vient d'entendre achèvera, après l'avoir préparée, l'impression de ce qu'on voit.

Que voit-on? Le moulin éventré, la roue immobile, la plaine blonde d'épis ; sous les saules qui bordent la rivière, une sentinelle, appuyée sur son fusil, regarde, rêve et chante. Elle chante un *lied*, dont les paroles témoignent, sans assez de poésie, d'une philosophie peut-être rare chez un factionnaire :

Ah! que plutôt jamais rien ne commence,
Puisqu'un jour tout doit forcément finir!

Je n'aime qu'à demi ces deux vers, mais j'aime beaucoup la mélodie plus naïvement triste, qui accompagne ce pessimisme de corps de garde. La phrase instrumentale du pays de France répond à la mélopée du soldat, et c'est une heureuse idée d'avoir ainsi rapproché, presque mis en commun, les deux plaintes ennemies. Puis des moissonneuses paraissent dans le fond du théâtre, allant aux champs ; elles ne font que passer, vivement escortées par le motif du travail, et leur passage, leur fuite sous le soleil d'été, met dans la morne étendue comme un sourire furtif de la terre.

Maintenant c'est Marceline qui vient. Devant le soldat de vingt ans elle s'arrête et, trouvant qu'il ressemble à l'un de ses fils morts, elle le contemple longuement, puis l'interroge. Belle est cette contemplation et touchant cet interrogatoire. Après un *aparte* fait de quelques phrases mélodiques autant qu'expressives : « Soldat, demande-t-elle, de quel pays êtes-vous? » Lui, vaguement (et le vague de cette réponse en fait l'émotion profonde) : « De là-bas, *de l'autre côté du grand fleuve*. » Comme la parole, vague est la musique aussi. Par le seul effet d'une modulation imprévue, elle ouvre au dialogue une nouvelle perspective, un horizon mystérieux de souvenirs et de mélancolie. L'entretien se poursuit, et l'enfant, armé sans même savoir pour quelle querelle, l'enfant victorieux, mais si tristement, laisse monter, vers la vaincue compatissante et sombre, le regret de son pays à lui, de sa mère, de sa fiancée, la nostalgie enfin de toutes ses amours. Ici vraiment, rien que de délicieux; rien qui ne respire le sentiment le plus pur et le plus musicalement rendu, par des moyens simples mais efficaces : deux ou trois accords, et au besoin, comme sous les mots : *Je ne sais pas pourquoi je suis venu*, quelques notes sans accompagnement, que la justesse de l'intonation suffit à faire exquises. Et puis la scène entière est enveloppée, elle baigne pour ainsi dire dans une atmosphère d'inquiétude et d'universelle détresse; il semble que la souffrance humaine ne soit ici qu'une participation au grand deuil muet des choses, et cette communauté douloureuse, loin d'écraser la beauté de l'épisode, l'élève au contraire et la fortifie.

Non, décidément, il n'y avait rien d'égal ni même de comparable dans le *Rêve*, aux deux ou trois pages que nous venons d'analyser. Sans compter qu'auprès de celles-ci, bien qu'au-dessous d'elles, on en citerait une ou deux encore : l'adieu de Dominique à la forêt amie, et tout le

début du duo qui suit. De ces deux morceaux, le premier, par la tonalité, le mouvement et le sentiment général, rappelle de très près, et la ressemblance est flatteuse, l'admirable cantilène, dans une forêt aussi, de *Sigurd : Esprits gardiens de ces lieux vénérés!* Quant au duo, je sais peu de plus heureux effets d'orchestre que la combinaison d'alto, de flûte et de harpe qui lui fait un doux et triste accompagnement. Tout cela, c'est de la musique, et la musique, voyez-vous, rien ne devient si rare chez les musiciens; rien de si rare chez le musicien qu'était hier M. Bruneau, qu'il est encore, mais qu'il est un peu moins aujourd'hui. A propos de sa nouvelle œuvre, on a beaucoup parlé, comme on fait toujours, systèmes et théories. L'esthétique et la métaphysique se sont donné carrière. Les uns ont montré le drame lyrique français « partant de la symphonie continue à l'orchestre, qui développe les situations et commente les personnages », et « ne faisant plus du chant que l'expression des cerveaux et des cœurs ». Les autres, plus obscurs, ont vaticiné ainsi : « Écartant le geste des élémens et des êtres, nous avançons dans l'âme particulière ou générale : c'est là que s'accumule la vie. Nous sommes les assaillans des cités intérieures, partis à la conquête des synthèses. » — J'allais vous le dire, et vous comprenez maintenant pourquoi l'*Attaque du Moulin* est supérieure au *Rêve*..., à moins que ce ne soit plutôt, et plus simplement, parce que les formes musicales y sont plus belles, les mélodies plus mélodieuses, et plus harmonieuses les harmonies. Il se pourrait. En tout cas, si demain on offrait à M. Bruneau, non plus un banquet d'honneur, mais un très léger repas, quelque chose comme une collation, nous ne refuserions pas d'y souscrire, heureux de saluer un progrès notable chez un artiste modeste, convaincu et consciencieux. Mais M. Bruneau, nous le savons par expérience, est au-dessus du blâme ; peut-être est-il également au-dessus de l'éloge, et de l'une et de l'autre supériorité nous ne pouvons que le féliciter.

L'*Attaque du Moulin* a pour principaux interprètes Mmes Leblant et Delna, MM. Vergnet, Bouvet et Clément. M. Clément chante d'une voix délicieuse, avec le goût le plus pur, le rôle de la sentinelle. M. Bouvet (Merlier) est d'une bonhomie héroïque, mais agitée d'un *tremolo* perpétuel, auquel les bras et les jambes même participent avec excès. M. Vergnet, d'aspect massif, prononce et joue moins bien qu'il ne chante. Mme Leblant a débuté dans le rôle de Françoise avec un éclat, que dis-je? des éclats insoutenables. Quant à Mlle Delna, dont on vante les progrès, elle n'a pas progressé depuis qu'elle s'est révélée dans les *Troyens*. Cantatrice et tragédienne, elle reste ce qu'elle fut tout de suite : la perfection même, et la perfection la plus parfaite, celle de la nature. L'instinct infaillible, le divin instinct est dans cette enfant.

CAMILLE BELLAIGUE.

LES REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ITALIENNES

UNE VICTIME DE NAPOLÉON : LA REINE D'ÉTRURIE. — UN BRIGAND VÉNITIEN AU XVIIIe SIÈCLE. — ARTICLES DIVERS SUR DES SUJETS D'HISTOIRE.

I

Dans une revue de fin d'année que joue en ce moment le Théâtre Cluny, le héros de toutes les revues de cette fin d'année, Napoléon Premier, s'étend avec complaisance sur ses vertus, les traits de courage et de générosité qui doivent le recommander à l'admiration des siècles. Et comme un de ses interlocuteurs, timidement, lui rappelle la mort du duc d'Enghien : « Parbleu ! s'écrie Napoléon, qui n'est pas homme à être embarrassé pour si peu; parbleu, je m'y attendais! J'étais sûr d'avance que vous alliez me parler de cette affaire-là! C'est une plaisanterie qu'on ne rate jamais : dès qu'on veut m'ennuyer, vlan! on me parle du duc d'Enghien! » Et vous pensez bien que la rondeur de cette repartie suffit à désarmer l'interlocuteur de Napoléon, et tout l'auditoire : elle suffirait à désarmer la postérité tout entière.

Finissons-en donc, comme le veut le Napoléon du Théâtre Cluny, avec cette histoire du duc d'Enghien; à être trop souvent rappelée, elle risquerait, en effet, de nous ennuyer. Mais je me demande ce que répondrait Napoléon, ou ce que répondraient en son nom ses apologistes d'aujourd'hui, si on lui rappelait tant d'autres circonstances où

il a fait bon marché, non plus seulement de la légalité, mais de la dignité et de la vie humaines : si on l'accusait, par exemple, d'avoir sacrifié à son ambition personnelle des millions de jeunes gens, qui sont morts sans savoir pourquoi; ou encore d'avoir volontairement déçu l'espérance de mainte nation malheureuse qui s'était fiée à lui. Dans un livre dont la valeur historique peut être discutable, mais qui émeut et qui charme comme un roman d'amour, M. Frédéric Masson nous fait voir Mme Walewska s'offrant à Napoléon en échange du bonheur de la Pologne, sa patrie, qu'il lui promet de délivrer; et nous admirons le cœur magnifique de cette jeune femme, et nous partageons les élans passionnés de son impérial amant. Mais le bonheur de la Pologne, ce prix qui devait payer de si héroïques amours, Napoléon y a-t-il jamais sérieusement pensé? Non, M. Masson le sait trop; et ses plus éloquentes peintures ne nous empêchent point de nous représenter Napoléon, dans toute cette affaire, comme un de ces galans indélicats qui promettent mariage aux jeunes filles sans la moindre intention de les épouser.

Après cela, peut-être Mme Walewska n'a-t-elle pas été aussi complètement une victime de Napoléon que le croit M. Masson. J'imagine qu'à défaut du bonheur de son pays, il lui a été agréable encore d'être aimée d'un si grand homme, et de pouvoir l'étonner par un si touchant exemple de patriotisme. L'âme des belles Polonaises est une petite boîte trop compliquée pour que personne puisse jamais être sûr d'en avoir bien vu tout le fond. Mais combien de victimes plus authentiques, et plus infortunées, dont l'inquiète ambition de Napoléon a bouleversé la vie! Songez seulement à tant de familles royales que, pendant près de vingt ans, il a tenues en haleine, se refusant à les laisser un seul jour manger, dormir, régner en repos, les promenant à sa fantaisie d'un trône sur l'autre à travers l'Europe, jusqu'au jour où, par un dernier caprice, il les jetait sur le pavé! Il n'y avait pas un de ces princes qui ne tremblât devant lui, comme s'il eût été le diable; et, de fait, le diable lui-même les aurait moins tourmentés. De près ou de loin, ils le sentaient qui les épiait; et ils avaient beau lui être dévoués et fidèles, ils tremblaient encore : car ils savaient qu'il lui suffirait d'un frère à caser, ou d'un maréchal à éloigner de Paris, pour que ce fût la fin de leur dynastie.

Les femmes surtout, les pauvres petites princesses, comme elles ont dû souffrir et le détester! Il les traitait avec une galanterie familière et brutale, qui les humiliait davantage que n'eussent fait des injures. Leur beauté, les toilettes dont elles s'ornaient pour lui plaire, à peine s'il semblait s'en apercevoir. Sans consulter leur cœur, secrètement promis peut-être à quelque bel archiduc, il les donnait pour femmes à ses frères, à ses généraux, aux parens de Joséphine. Trop heureuses

encore celles qu'il daignait marier! Mais il y en avait d'autres qui jamais n'ont pu voir en lui qu'un monstre acharné à les faire souffrir : la reine Louise de Prusse, par exemple, la reine Louise d'Espagne, et cette reine d'Étrurie, Marie-Louise de Bourbon, qui, du jour au lendemain, se trouva chassée de son royaume, chassée du royaume de son père, séparée de son fils, enfermée dans un couvent, tout cela sans autre motif que le désir de Napoléon de régner à sa place.

Un érudit italien, M. Giovanni Sforza, vient précisément de raconter la vie et les aventures de cette malheureuse princesse, dans une série d'articles de la *Nuova Antologia*. Je vais essayer de résumer en quelques pages le long récit qu'il en a fait. La plupart des documens dont il s'est servi sont, je crois, inédits; en tout cas, c'est là un coin de l'histoire du premier Empire dont nos historiens ne se sont guère occupés; et puis vous savez que les relations de Napoléon avec les femmes sont, par le temps qui court, le sujet à la mode.

II

L'infante Marie-Louise était née le 6 juillet 1782, tandis que son père, le futur roi d'Espagne Charles IV, n'était encore que prince des Asturies. Sa mère était cette reine Louise qui, plus tard, eut elle-même si fort à souffrir de la mauvaise humeur de Napoléon. Elle ne semble pas avoir eu une enfance bien heureuse : dans les sombres et mornes appartemens de l'Escurial elle fut élevée un peu au hasard, sa mère n'ayant déjà plus de pensées que pour son amant Manuel Godoy, un bellâtre d'opérette, le meilleur joueur de guitare, mais aussi l'homme le plus lâche et le plus stupide de toutes les Espagnes.

La petite Marie-Louise avait à peine douze ans, en 1794, lorsque ses parens reçurent la visite du prince héritier de Parme, Louis de Bourbon. Il était fils du frère de la reine d'Espagne : et il venait à Madrid pour épouser une de ses cousines, Marie-Amélie, plus âgée de deux ans que sa sœur Marie-Louise. Mais le jeune prince, sitôt arrivé, déclara que l'infante Marie-Amélie ne lui plaisait pas. La petite Marie-Louise, au contraire, lui parut charmante; et Manuel Godoy, à qui il le dit, s'empressa de la lui offrir. Le mariage eut lieu à Saint-Ildefonse, le 25 août 1795. Marie-Amélie, désolée, se maria quelques mois après avec un parent pauvre, le vieil infant Antoine Pasquale : mais la préférence donnée à sa petite sœur lui était un souvenir trop pénible : la troisième année de son mariage, elle mourut de chagrin.

Le jeune Louis aurait bien voulu revenir à Parme : il y avait commencé un grand travail qui l'occupait tout entier, une description détaillée de la flore de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Ce jeune prince était en effet un botaniste passionné. C'était, pour le reste, un

niais, de figure assez agréable, mais lourd, embarrassé, et, en outre, sujet à des attaques d'épilepsie. Il avait vingt-deux ans, en 1795, lorsqu'il épousa cette petite infante de treize ans. Et c'est sans doute en considération de l'âge de leur fille que ses beaux-parens lui demandèrent de rester près d'eux quelque temps encore. Il s'y résigna : ajournant l'étude de la flore de Parme, il se mit à étudier celle de la Castille et de l'Estramadure. Il parcourait ces provinces en compagnie de sa petite femme, regrettant seulement que l'étiquette espagnole ne lui permît point d'herboriser avec autant de liberté qu'il aurait voulu. « Je l'aimais bien, a raconté plus tard Marie-Louise, j'aimais bien aussi mes parens, et ces premières années de notre mariage furent les plus heureuses de toute ma vie. » En 1801 elle eut un fils, Charles-Louis, qui fut tenu sur les fonts baptismaux par son grand-père le roi d'Espagne.

Elle était à peine remise de ses couches lorsque Napoléon, pour la première fois, s'empara de sa destinée. Par le traité de Madrid, du 21 mars 1801, il décida « que le duc de Parme résignait à jamais, pour lui et ses héritiers, le duché de Parme avec toutes ses dépendances, en faveur de la République Française ; que le grand-duc de Toscane résignait également son duché ; et que ce duché serait donné au fils du duc de Parme en indemnité des pays cédés par l'Infant son père. » Le mari de Marie-Louise était ainsi transplanté de Parme à Florence, avec le titre de roi de Toscane, titre qu'un caprice de Napoléon changea plus tard en celui de roi d'Étrurie. Le jeune couple eut donc à quitter l'Espagne, pour se rendre en Italie : le Premier Consul lui enjoignit en outre d'avoir à passer par Paris.

Ce voyage à Paris n'apparaissait pas précisément au prince Louis et à sa femme comme une partie de plaisir : la vérité est qu'il les terrifiait : et la malheureuse petite reine se rappela toute sa vie l'angoisse qu'elle en avait eue. « Quelques jours avant notre départ de Madrid, écrit-elle dans ses *Mémoires*, le prince de la Paix, étant venu nous faire visite, nous dit que nous devions de toute nécessité aller à Paris, attendu que le Premier Consul tenait à voir quel effet produirait en France la présence d'un Bourbon. Cette nouvelle acheva de nous épouvanter : nous tremblions à l'idée de cette expérience qu'on voulait faire à nos dépens, dans un pays où notre famille venait d'être si odieusement massacrée. » Mais il fallut se résigner. On partit de Madrid le matin du 21 avril. A la frontière, l'escorte espagnole fut congédiée, et remplacée par un général français avec une poignée de soldats.

Après un voyage à marches forcées, qui ressemblait davantage à un convoi de prisonniers qu'à une promenade royale, le roi de Toscane et sa jeune femme entrèrent à Paris, dans une vieille calèche du temps de Philippe V, que traînait une mule. Ils allèrent loger à l'ambassade

d'Espagne. La foule, fort heureusement, ne leur chercha point noise : elle se contentait de les considérer comme des bêtes curieuses. On leur offrit des fêtes, un peu partout; la plus belle fut celle que leur offrit leur *cousine*, la marquise de Montesson, qui, ayant été jadis la femme morganatique de Philippe-Égalité, se piquait depuis lors d'appartenir à la famille des Bourbons.

Et quand on les eut bien vus, Napoléon les congédia. Il ne paraît pas d'ailleurs les avoir jamais trouvés très intéressans. Du roi de Toscane il disait à Bourrienne : « J'en suis fatigué, c'est un véritable automate. Je lui ai fait une foule de questions, il n'a pu répondre à aucune. » Quant à la reine, il lui reconnaissait plus d'esprit; mais la malheureuse femme n'avait rien pour lui plaire. Elle ne prenait aucun soin ni de sa taille, qui n'avait jamais été très fine, ni de son teint, ni de ses dents, ni de ses cheveux, qu'elle avait pourtant d'un noir magnifique; elle s'habillait uniformément de lourdes robes de velours trop dorées; et sa frayeur était si grande qu'elle avait peine à sourire. « Pour une reine de race ancienne, écrit Mme du Cayla, elle est bien mal habillée et n'a certes pas bonne façon; nos femmes de chambre sont mieux qu'elle. » Il faut ajouter que la pauvre reine était souffrante; elle avait pris la fièvre, en voyage, et jusqu'à son arrivée en Toscane elle ne put dormir une seule nuit.

Elle fut enchantée de quitter Paris. Le 12 juillet, le couple royal entra à Turin, où l'attendait en grande cérémonie l'archevêque de Florence. On repartit le 14 pour Parme; enfin le 12 août on arriva à Florence. « Nous y entrâmes assez effrayés, raconte Marie-Louise; nous craignions que le peuple, en nous voyant entourés de troupes françaises, ne nous fît un mauvais parti. »

L'hiver de 1801 fut pour elle plein de tristesse. Le palais Pitti, où elle demeurait, était presque vide. Il fallut s'adresser aux patriciens de Florence pour avoir des meubles, de la vaisselle, des chandeliers. La santé du roi déclinait de jour en jour; aux attaques d'épilepsie était venue se joindre une inflammation des poumons, et son caractère, d'ordinaire très doux, commençait à s'aigrir. L'ambassadeur de la République d'Italie à Florence, Estense Tassoni, écrivait de lui : « Le roi a des lumières, un cœur excellent, un grand désir de bien faire ; mais son fâcheux état de santé rend vaines toutes ces qualités. Ses attaques d'épilepsie l'abrutissent et lui font perdre la mémoire... Il a des crises de fureur où personne ne peut l'approcher. » Le 2 juin 1802, se sentant perdu, il décréta que sa femme « serait désormais admise au conseil, avec voix délibérative pour toutes les affaires du royaume ».

Ici, un nouvel épisode lamentable et comique. A la fin d'août 1820, ce pauvre roi à moitié mort et sa femme, enceinte de huit mois, reçoivent l'ordre de se rendre aussitôt en Espagne, pour assister au ma-

riage du prince des Asturies avec la princesse Marie-Antoinette de Naples. Ils partent, laissant les finances de Toscane dans un embarras affreux. A Pise, ils sont obligés de faire halte; enfin ils arrivent à Livourne, où les attend l'escadre espagnole. Mais aussitôt en mer, la reine accouche. Le lendemain, une tempête effroyable les met à deux doigts de la mort. Et quand ils arrivent à Madrid, ils trouvent la noce terminée; il ne leur reste plus qu'à repartir pour Florence. Encore sont-ils assaillis, dans le golfe du Lion, par une nouvelle tempête, qui dure deux heures et détruit leur vaisseau.

C'était trop de fatigue pour le pauvre roi. Il traîna encore un hiver, et mourut le 27 mai 1803, laissant son royaume à son fils Charles-Louis, sous la régence de sa femme.

III

Marie-Louise était à peine veuve depuis six mois, que déjà ses parens et Napoléon, chacun de son côté, s'occupaient de la marier. Elle ne paraît guère avoir eu beaucoup de goût pour l'Infant que lui proposaient ses parens; mais nul doute qu'elle ne désirât fort se remarier, car elle accepta avec empressement l'offre que lui fit Napoléon, d'épouser Lucien Bonaparte. Et devant le refus de Lucien de répudier sa femme, Christine Boyer, c'est encore avec empressement que la reine d'Étrurie consentit à accueillir un autre protégé de Napoléon, Eugène de Beauharnais. « En apprenant qu'on songeait à la marier avec S. A. R. le prince de Beauharnais, Sa Majesté a secrètement ordonné un *triduum* dans deux monastères de Florence, avec exposition du Saint Sacrement. » Hélas! le *triduum* resta sans effet : Eugène de Beauharnais fut fiancé à la fille du grand-duc de Bade, et la malheureuse reine d'Étrurie dut rester veuve jusqu'au bout!

Elle eut d'ailleurs bien d'autres soucis. Tout l'hiver de 1803, la peste décima Livourne. Le 30 janvier l'Arno déborda, ruinant tout le pays entre Livourne et Pise. Des tremblemens de terre détruisirent en partie Sienne et Colle. Et la caisse publique, de jour en jour, se vidait, la faillite semblait inévitable.

Marie-Louise prenait très au sérieux, cependant, son titre de régente. Elle examinait par elle-même tous les comptes, elle visitait son royaume village par village, elle surveillait avec un soin tendre l'éducation du roi son fils. Elle ne négligeait rien, et de toute son âme elle aspirait à bien faire. Mais elle avait la chance contre elle.

La malheureuse! En apprenant l'arrivée de Napoléon à Milan, elle lui envoie deux ambassadeurs chargés d'obtenir certaines concessions, Napoléon consent aux concessions demandées, mais il accompagne son consentement de cette phrase terrible : « Votre reine est trop jeune et

ses ministres trop vieux pour rester à la tête d'un royaume comme la Toscane ! »

Et, en effet, il délègue auprès d'elle, en 1806, un ministre plénipotentiaire qui désormais sera le vrai souverain. Ce nouveau ministre, Hector d'Aubusson de la Feuillade, annonce, dès son arrivée, qu'il a l'intention de mener les choses « un peu rondement, et à la française » ! Dans une lettre confidentielle à la princesse Élisa Bonaparte, le 25 novembre 1805, il écrit : « La Reine aime dans le fond S. M. l'Empereur et toute sa famille ; mais elle est entourée de gens qui la trompent, et qui la détestent autant qu'ils détestent la France. Les ministres sont tous sans talent et sans bonne volonté. La grande masse des employés de l'État ne vaut pas mieux. La noblesse et les prêtres sont tout aussi mauvais. La police est détestable... Mais dans peu de jours nous serons plus tranquilles, sans que cela puisse en rien contrarier les vues de S. M. l'Empereur : car aussitôt qu'il voudra faire un signe, ce pays deviendra province française, ou italienne, ou lucquoise, au grand contentement de la majorité du peuple... Tandis que Sébastiani s'amuse à faire à Constantinople une révolution à l'eau-forte, j'en fais donc une ici à l'eau de rose seulement. Je chasse quelques fonctionnaires publics, perfides, ignorans ou traîtres, pour en mettre d'autres qui valent un peu mieux, sans être très bons. Mais Sébastiani est bien heureux : il lui faut moins de temps pour faire sauter la tête à une douzaine de pachas qu'il ne m'en faut à moi pour faire sauter un coquin de ministre. »

Un an durant, la régente dut subir la domination de cet étonnant diplomate. Enfin, dans les premiers jours de novembre 1807, d'Aubusson, entrant chez elle, lui apprit que Napoléon venait de la chasser de son trône. Il y avait un mois déjà, en effet, qu'avait été signé à Fontainebleau un traité dont l'article IX disait : « S. M. le roi d'Étrurie cède en toute propriété et souveraineté le royaume d'Étrurie à S. M. l'Empereur des Français et roi d'Italie. » Napoléon offrait en échange à Marie-Louise un petit royaume qu'il créait pour elle avec une partie du Portugal. En apprenant cette nouvelle, la pauvre femme s'évanouit. Et comme elle tardait, les jours suivans, à quitter Florence, Napoléon lui écrivit qu'il « ne croyait pas convenable pour elle de prolonger son séjour dans un pays qui ne lui appartenait plus : en suite de quoi il lui conseillait de partir au plus vite, l'avertissant que le 18 du mois elle pourrait le voir à Milan ». Elle quitta Florence le matin du 10 : et il lui fallut encore adresser à ses anciens sujets une proclamation où elle disait « qu'elle se consolait de l'amertume de cette séparation en pensant que son royaume allait passer sous l'heureuse autorité d'un monarque doué de toutes les vertus ».

Elle rençontra ce vertueux monarque à Milan. « Je lui exposai,

nous dit-elle, ma douleur d'avoir quitté la Toscane, et je le priai de vouloir bien me rendre cet État, au lieu de la portion de Portugal qu'on voulait me donner. Il eut l'impudence de m'assurer que pour lui il m'aurait laissée tranquille en Toscane, mais que c'était la Cour d'Espagne qui avait provoqué l'échange avec le Portugal, parce que mes parens souhaitaient de me rapprocher d'eux. Cet homme avait déjà conçu le projet d'envahir l'Espagne, et il voulut me détourner d'y aller, me proposant de rester à Turin, ou à Nice. « Est-ce que vous ne savez pas les nouvelles d'Espagne ? » me dit-il, faisant allusion aux événemens du mois de novembre, que j'ignorais alors absolument. »

On sait de quels événemens Napoléon voulait parler. Il avait formé le plan de chasser les Bourbons d'Espagne, et ce soi-disant trône en Portugal n'était qu'un prétexte pour se faire céder la Toscane. Le 19 février 1808, en arrivant à Aranjuez, Marie-Louise trouve sa famille dans un lamentable état d'inquiétude et de dissentiment. Le père, Charles IV, était en lutte ouverte avec son fils Ferdinand. La reine Louise se désolait, ne sachant à quel saint se vouer. Et le misérable Manuel Godoy, affolé de terreur, insistait pour que la famille royale s'embarquât au plus vite pour Mexico. Quelques mois après, Napoléon les mande tous à Bayonne : quand Marie-Louise, retenue à Madrid par la rougeole, vint enfin les y rejoindre, son père courut au-devant d'elle et, d'un ton tragique : « Apprenez, ma fille, lui dit-il, que notre famille a cessé de régner pour toujours ! »

La reine d'Étrurie, pourtant, refusait de s'y résigner. Elle chargea un de ses fidèles confidens, Andrea Nuti, de négocier avec Napoléon la restitution de la Toscane. Et comme les négociations menaçaient de s'éterniser, Napoléon finit par faire simplement répondre à Marie-Louise que « le fardeau du pouvoir était d'un poids très lourd, et qu'à son avis la Reine se trouverait certainement mieux d'un riche apanage, qui lui permettrait de jouir de la vie sans soucis, sans fatigues, sans dangers ».

Si encore il lui avait donné ce riche apanage ! Mais pour toute compensation il lui offrit une prison. Il la fit conduire, d'abord, à Fontainebleau, puis à Compiègne, avec ses parens et l'inévitable Godoy. Il lui retint les premiers mois de la petite pension qu'il lui avait promise, cette somme étant, disait-il, destinée à couvrir les frais de son voyage depuis Bayonne ! Il lui refusa la permission de chasser, de monter à cheval. En septembre 1808, quand ses parens furent transférés à Marseille, il lui enjoignit de rester à Compiègne. Elle y resta seule, jusqu'au mois d'avril de l'année suivante.

Enfin, sur les instances de son chambellan, elle reçoit l'autorisation de se rendre à Parme où Napoléon lui donne pour résidence le Palais de Colorno. L'Empereur lui écrit même une lettre fort galante, où il lui

souhaite bon voyage, et lui exprime son désir que Parme lui plaise. Elle s'en va un peu consolée. Mais à Lyon un commissaire de police lui annonce qu'il a reçu l'ordre de la conduire non pas à Parme, mais à Nice, et il l'y mène à marches forcées.

Ses peines ne sont pas près de finir. A Nice, on lui retient sa pension, on la traite comme une prisonnière. Un brave commerçant de Livourne, Gaspard Chifenti, ému de pitié, tente de l'emmener en Angleterre : ses projets sont découverts, par une imprudence de la reine; Chifenti est arrêté avec ses complices, jugé, condamné à mort, fusillé. Marie-Louise reçoit l'ordre de s'enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent. On lui enlève son fils, on la conduit à Rome escortée de gendarmes, on l'enferme au couvent de Saint-Sixte, sans autre compagnie qu'une dame de sa suite.

« J'étais dans ce lieu depuis onze mois, écrit-elle dans ses *Mémoires*, lorsque le 16 juillet 1812 mes parens et mon fils arrivèrent à Rome. J'espérais que leur arrivée serait aussitôt suivie de ma mise en liberté; bien loin de là, on donna, en ce qui me concernait, des ordres plus rigoureux encore. » Une seule fois par mois le général Miollis lui amenait sa famille : on se voyait un quart d'heure, la mère avait le droit d'embrasser son fils; et puis de nouveau on la laissait seule. Elle tomba malade : la prieure du couvent, les médecins, les notables de la ville implorèrent sa grâce : Napoléon s'obstina à la laisser en prison. Et il ne fallut pas moins que l'entrée de Murat à Rome, le 14 janvier 1814, pour lui rendre la liberté.

La liberté ne lui suffisait pas. De même que son premier mari ne l'avait point dégoûtée du mariage, le souvenir de son malheureux règne n'avait pu lui enlever son désir d'être reine. Elle voulait un trône, elle le demandait, avec une insistance infatigable, aux vainqueurs de Napoléon. Déjà pendant son séjour à Nice elle suppliait le gouvernement anglais de la nommer reine quelque part, « soit en Europe, ou aux Indes, ou en Amérique ». A défaut de l'Étrurie, à défaut de Parme, donnée à Marie-Louise d'Autriche, elle obtint enfin la petite principauté de Lucques, telle que l'avait créée Napoléon pour sa sœur Élisa. On lui promit en outre que Parme serait restituée à sa famille, après la mort de Marie-Louise.

Elle régna à Lucques jusqu'à sa mort, en 1824. Les traités qui la nommaient souveraine lui avaient en même temps imposé l'obligation de maintenir à Lucques le régime constitutionnel : elle dut s'y résigner, bien que ce régime ne fût guère de son goût. Du moins elle se donna pour occupation constante, pendant son règne, d'effacer à Lucques jusqu'à la moindre trace des institutions de Napoléon. Ses malheurs l'avaient d'ailleurs rendue un peu capricieuse et intolérante, en telle sorte que sa mort ne laissa point de regrets. Lorsqu'elle mourut, son

fils défendit d'annoncer officiellement la chose, afin de ne pas interrompre les réjouissances du carnaval. On commanda sa statue au sculpteur Bartolini; mais jamais il ne put venir à bout de la faire. « Que voulez-vous, répondait-il à ceux qui s'en étonnaient, cette dame ne m'inspire décidément pas! »

IV

J'aurais voulu pouvoir signaler encore d'autres articles sur des sujets d'histoire, récemment publiés dans les revues italiennes. Plusieurs sont très intéressans, par exemple l'étude de M. Masi sur *Catherine Sforza*, dans la *Nuova Antologia*, l'étude de M. Tononi sur *Saint Benoît* et celle de M. Claretta sur la *Société de Turin au XVIIe siècle*, dans la *Rassegna Nazionale*. Mais les malheurs de la reine d'Étrurie m'ont retenu trop longtemps. Je suis heureux, au moins, que M. Angelo Solerti n'ait point terminé, dans la *Nuova Antologia*, son étude sur *Ugo et Parisina*, ces deux amans tragiques que les poètes ont chantés, mais dont la véritable histoire restait encore à écrire : M. Solerti est en train de l'écrire avec une extrême abondance de documens inédits, dont je compte bien avoir l'occasion de traduire quelques-uns, quand l'ensemble de son travail aura enfin paru.

Voici, en attendant, une histoire de brigands qui aurait fait le bonheur de Stendhal; elle est émouvante, accidentée, horrible à souhait, et, de plus, absolument anthentique: car M. Molmenti, qui nous la raconte, s'appuie sur des documens officiels d'une valeur incontestable.

Le héros de cette histoire, le comte Lucio della Torre, portait un des plus grands noms de l'Italie. Fils du comte Girolamo della Torre, qui avait été tué, le 15 novembre 1699, par son propre frère, il fut élevé, aux frais de la République de Venise, dans un collège de jésuites. Dès le collège, son humeur indomptable se manifesta, et lorsque, en 1712, sa mère le maria à la belle Éléonore de Madrisio, déjà deux arrêts d'expulsion avaient été lancés contre lui. Mais il ne se souciait d'aucune loi humaine ni divine. Un jour, ayant battu sa jeune femme plus fort que de coutume, il brisa le crâne de son petit garçon, qu'elle était en train d'allaiter. Il s'enfuit de son château, revint à Venise, enleva la femme du grand chancelier du Conseil des Dix, se retira avec elle dans le Frioul, où il organisa une véritable armée de brigands. Il dévalisait, assassinait les passans, et s'en allait ensuite dans les villes des environs, où personne n'osait mettre la main sur lui. C'est ainsi qu'un jour, à la fête de Saint-Antoine, les habitans de Padoue le virent se promener dans leur ville, tout vêtu de rouge, au grand trot de quatre chevaux, dans un carrosse princier.

Enfin, le Conseil des Dix ayant mis sa tête à prix, il se résigna à quitter le territoire de la République. Il se réfugia dans le Tyrol, chez un de ses cousins, Richard de Strassoldo, dont il séduisit tour à tour la femme, Anna Maria, et la fille, Ludovica. Et comme le frère de Ludovica, Nicolo, lui demandait raison du déshonneur de sa sœur, Lucio lui jura d'épouser la jeune fille dès que serait morte Éléonore, sa première femme. Sur quoi toute la famille résolut de s'unir pour aller tuer cette malheureuse. Accompagné de sa maîtresse, Nicolo vint au château de Noale, où elle demeurait; il lui demanda l'hospitalité, et, à peine introduit, lui brisa la tête d'un coup de pistolet.

C'est alors seulement que le Conseil des Dix s'enhardit à demander l'extradition de Lucio della Torre. Le misérable fut amené à Venise, dégradé de tous ses titres, et condamné à mort; la Strassolda et son fils Nicolo furent condamnés avec lui. Tous les trois furent décapités sur la place Saint-Marc.

On trouve encore dans les articles de M. Molmenti plusieurs autres histoires du même genre, intéressantes non seulement comme de magnifiques sujets de mélodrame, mais aussi pour la singulière idée qu'elles donnent des mœurs vénitiennes au XVIII[e] siècle. Je ne crois pas qu'en aucun pays on ait tenu ainsi peu de compte du gouvernement et des lois civiles. Le Conseil des Dix ne cessait pas d'émettre des décrets de bannissement, et de faire construire des colonnes en commémoration de sa sévérité ; mais les bannis se promenaient tranquillement sur les places, enlevaient les femmes, rossaient les gendarmes, et tout finissait par de nouveaux décrets et de nouvelles colonnes. C'est encore Napoléon, avec sa police et ses codes, qui a changé tout cela. Grâce à lui, Venise est en train de devenir pareille à n'importe laquelle de nos préfectures. Les gondoles elles-mêmes, bientôt, ne seront plus qu'un souvenir historique : les journaux affirment qu'on vient d'acheter, pour les remplacer, les petits bateaux à vapeur de l'exposition de Chicago.

T. DE WYZEWA.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Tandis que les véritables amateurs estiment qu'il n'y aura jamais assez de beaux livres d'art d'une exécution aussi parfaite que ceux qui ont paru dans ces dernières années, ce sont les plus importantes maisons d'édition qui semblent se lasser de faire du nouveau, et de mettre au jour quelques-unes de ces splendides publications pareilles à celles auxquelles leur nom demeurera attaché. Mais si les ouvrages qui traitent des nombreuses manifestations de l'idéal et de son expression la plus pure, de tout ce que l'architecture, la peinture, la statuaire, la poésie, l'imagination enfin sous toutes ses formes les plus diverses ont su déployer de richesses ou de fictions pour le plaisir des yeux et pour le charme de l'existence, si toutes ces œuvres sont devenues aujourd'hui moins soignées et moins abondantes qu'en ces dix ou quinze dernières années où leur luxe ne pouvait être dépassé, en revanche les ouvrages d'information, d'histoire ancienne ou moderne, de voyages d'exploration et de science, où se déploient toutes les ressources d'un temps fertile en inventions multiples et si variées dans leur originalité, tous ces livres pratiques se multiplient et sont maintenant répandus jusque chez les éditeurs les plus modestes, qui, à leur tour, tiennent à honneur de prendre part à ce tournoi d'un nouveau genre, et que l'on ne saurait trop encourager, puisque cette émulation contribue à augmenter la somme des connaissances générales indispensables et à les faire pénétrer jusque dans les classes les moins privilégiées.

Que tous les éditeurs ne réussissent pas également dans cette tâche, cela n'est point douteux. Il est donc plus que jamais nécessaire de faire un choix et d'indiquer dans cette production plus ou moins saine des livres de l'année courante ceux qui paraissent dignes de recevoir un bon accueil, qui peuvent être lus et dont quelques-uns même peuvent être conservés.

Parmi les ouvrages qui ont exercé l'influence la plus profonde sur

l'éducation intellectuelle des jeunes générations et le plus contribué durant ces dernières années à leur donner des idées justes et des notions exactes sur l'histoire des nations et des races, sur le monde des anciens comme aussi sur les civilisations disparues et sur les peuples modernes en éveillant chez elles le désir d'étudier les choses de plus près, il faut mettre en première ligne les deux grandes publications de la maison Hachette : *La Nouvelle Géographie universelle* (1) par M. Élisée Reclus, qui s'achève, avec le XIXe volume, sur *l'Amazone et la Plata*, et l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* (2) par MM. Georges Perrot et Charles Chipiez, aujourd'hui arrivée à son sixième volume, qui traite de la Grèce primitive et de l'Art mycénien.

Du premier de ces ouvrages on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit, si ce n'est que le savant géographe et historien de l'univers a rempli de tous points le programme qu'il s'était proposé en commençant, qu'il est de ceux qui nous guident sur notre planète à travers le passé et le présent sans jamais nous lasser, parce qu'il n'est rien qui dans son œuvre ne soit logiquement conçu et déduit, disposé dans une belle ordonnance et selon une majestueuse perspective, et qu'il a su résumer sous une forme nouvelle et très personnelle l'universalité des connaissances géographiques, en n'oubliant rien de ce qui donne à chaque pays, à chaque peuple, sa physionomie originale.

Plus de 13 000 gravures des plus beaux sites et des types les plus curieux qui soient sur la terre, avec environ 3 000 cartes, complètent le texte, et l'éclairent, si bien que l'on a toujours devant les yeux les pays parcourus, tandis que l'esprit reste captivé par l'intérêt du récit et le charme des descriptions. En signalant l'achèvement de la *Nouvelle Géographie universelle*, il n'est que juste de rendre hommage à M. Élisée Reclus, car cet ouvrage laisse bien loin derrière lui tous ceux qui depuis un siècle ont été entrepris sur le même sujet. Il a d'ailleurs le double mérite du fond et de la forme.

Avec l'*Histoire de l'Art*, nous remontons dans l'antiquité renouvelée depuis le commencement du siècle par le déchiffrement des écritures et l'étude des inscriptions. Après avoir, dans les cinq premiers volumes, sur l'Égypte, l'Assyrie, la Phénicie, la Judée, l'Asie Mineure, la Perse, montré quels liens rattachent la Grèce à cet Orient tout voisin d'elle, où se bâtissaient des édifices comme ceux de Thèbes et de Babylone quand les ancêtres des Grecs étaient presque des sauvages, MM. Perrot et Chipiez sont enfin arrivés, dans ce sixième volume, à l'art grec, auquel seront consacrés trois volumes entiers et qui formera le centre et le

(1) *Nouvelle Géographie universelle. — La Terre et les hommes.* — Tome XIX : l'Amérique du Sud. 1 vol. in-8°; Hachette.

(2) *Histoire de l'Art dans l'antiquité :* Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie Mineure, Perse, Grèce, par MM. Georges Perrot et Charles Chipiez. — Tome VI, *la Grèce.*

cœur de cette histoire générale de l'art antique, puisqu'il n'est aucun peuple qui ait eu, au même degré que les Grecs, la passion de l'art et le sentiment du beau. On ne pourrait confier la tâche de nous décrire cette terre antique où les foules mettent continuellement au jour des trésors nouveaux, à un plus érudit archéologue, à un écrivain plus compétent, que M. Perrot, bien connu des lecteurs de la *Revue*. M. Perrot est retourné en Grèce il y a deux ans ; il a visité avec MM. Schliemann et Dœrpfeld ces sites de Troie, de Tirynthe, de Mycènes, où ont été faites des découvertes si surprenantes et dont les résultats sont exposés dans ce volume. Le texte est accompagné de nombreuses figures qui en sont le vivant commentaire. Les artistes qui ont prêté leur concours à l'œuvre ont reproduit de préférence les monumens qui n'avaient pas encore été publiés et ont multiplié pour l'architecture les vues perspectives qui donnent de l'édifice dans son ensemble et ses détails une idée bien plus nette et plus vive qu'un simple plan. Plus d'un explorateur leur a offert la primeur de ses découvertes et de ses dessins ; les conservateurs de tous les musées d'Europe ont autorisé et facilité toutes les reproductions qui leur ont été demandées, et les savans de tous les pays ont également apporté leur contribution à ce travail de reconstitution, qui restera l'un des monumens les plus complets de ce temps-ci.

Après avoir visité avec MM. Perrot et Chipiez l'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée, la Phénicie, la Judée et la Perse dans le passé, on se trouve tout préparé à faire avec fruit dans le présent l'étude du monde oriental et de l'Extrême-Orient. C'est le journal du grand-duc héritier de Russie qui nous y ramène, écrit par un de ses compagnons de voyage qui a parcouru avec lui, de 1890 à 1891, l'Égypte et l'Inde. Le césarevitch a rapporté de son voyage les notes et les vues à l'aide desquelles a été composé le livre remarquable à tous égards que vient d'imprimer avec luxe la maison Delagrave (1). On serait tenté de l'ouvrir comme on ouvre à cette époque de l'année un livre d'étrennes. Il en a toute la richesse, les admirables gravures, toutes d'un dessinateur russe de grand talent, M. N. Karazine, et l'impression irréprochable. Le panorama se déroule avec une variété de détails qui ne cessent de captiver l'attention, tandis que la personnalité du voyageur, l'héritier du plus vaste empire du continent, y apparaît juste assez pour donner encore plus de splendeur au tableau, qui se renouvelle sans cesse, des incidens et des merveilles.

C'est le récit de ce voyage aux extrémités du continent que nous a donné le compagnon du grand-duc héritier le prince Oukhtomsky. De Vladivostok, « la reine de l'Orient », le jeune prince est revenu vers l'Europe en poste, en *troïka* à trois chevaux attelés de

(1) *Voyage en Orient de S. A. I. le Césarevitch*, par le prince Oukhtomsky, traduit par M. Louis Léger, illustré de 170 compositions par M. N.-N. Karazine, 1 vol. in-4° ; Delagrave.

front, par l'interminable route sibérienne, à travers les montagnes de la Sibérie orientale et les steppes de la Sibérie occidentale. Pour aller, il avait suivi un itinéraire tout autre ; la route de mer, passant par Suez, faisant tout le tour du massif continental asiatique, de la Méditerranée et de la Mer-Rouge au nord de la mer du Japon. Après une visite à l'Égypte, il a ainsi effectué le périple de l'Asie, et sur son chemin, il a rencontré toutes les grandes races et les grandes civilisations de cette vieille mère Asie. C'est à Trieste, sur une frégate russe, que s'est embarqué le tsarévitch pour son grand voyage d'instruction à travers l'Orient et l'Extrême-Orient, sous la direction du général prince Nad.-Anat. Baratinsky. Un aquarelliste de talent, M. N. Grilsenko, élève de Bogoloubof, accompagnait l'expédition. La traduction faite par M. Louis Leger du journal rédigé par le prince Oukhtomsky ne peut manquer de trouver la plus grande faveur en France. A côté du compte rendu d'orientales réceptions, la plus grande partie du cadre est remplie par des scènes de mœurs, de vivans tableaux des plus vieilles contrées et des plus anciennes races du globe.

Et puisque ici nous sommes en Extrême-Orient, ne quittons pas la Chine sans parler d'une des industries les plus parfaites de l'art chinois qui a été étudié avec une connaissance approfondie par M. Grandidier. Quand on regarde les vases anciens provenant de Chine aujourd'hui partout répandus, et où la fantaisie la plus originale semble seule s'être donné carrière, on ne soupçonne pas que chacune de ces scènes si vivantes et si bien rendues se rattache à une date précise de l'histoire avec ses coutumes et les rites particuliers de la religion autochtone. Qu'il s'agisse des origines au temps des Song ou des Youen (926 à 1368) où la céramique au décor sobre est encore dans l'enfance, et garde l'empreinte des doigts du potier des Ming (1368-1620), — l'époque classique par excellence, — de l'époque Khang-Hi (1662-1723), de l'époque Kien-Kong (1736-1796), l'art céramique chinois porte témoignage de tout le passé et raconte les usages les plus caractéristiques de cette civilisation qui remonte si loin. Quoi de plus intéressant que d'en suivre les développemens, avec les plus riches modèles sous les yeux, dans le splendide volume sur la céramique chinoise (1) que vient de publier la maison Didot? On ne peut rien voir de plus soigné comme exécution et comme reproduction donnant l'impression même de l'objet que les héliogravures par M. Dujardin des cent quatre-vingts pièces de la célèbre collection de M. Ernest Grandidier, l'auteur de ce travail, fruit d'une expérience consommée et de nombreuses recherches. Sans doute on savait que la porcelaine est originaire de la Chine, et que les potiers du Céleste Empire avaient été pendant des siècles les artistes les plus habiles pour lesquels l'art décoratif n'avait pas de secret; mais on n'avait

(1) *La Céramique chinoise*, par E. Grandidier. 1 vol. gr. in-8°, illustré de 42 héliogravures par M. Dujardin.

pas eu jusqu'ici de notions aussi exactes et aussi techniques sur la composition de la porcelaine chinoise et sur sa fabrication, sur son origine et sur les procédés spéciaux à la Chine. A tous ces renseignemens précieux M. Grandidier a joint l'explication la plus ingénieuse et la plus savante interprétation sur les sujets de décor de ces porcelaines, sur les mœurs et les coutumes des anciennes dynasties, les cérémonies religieuses, les légendes du pays et les mythes historiques, les romans même que ces sujets nous révèlent sous la fantaisie de l'artiste céramiste, et montré autant d'érudition que de solidité dans la démonstration à propos d'objets aussi fragiles.

La Femme à Paris (1), c'est là certes un sujet d'étude attrayant et bien compris pour attirer les fidèles admirateurs de la Parisienne, qui sont de tous les temps, et surtout quand on sait que la présentation sera faite par M. Octave Uzanne, l'auteur de tant de piquantes recherches, d'investigations fort consciencieusement poussées sur les vêtemens, parures ou ornemens de la femme, d'observations lestes et prime sautières sur ses habitudes, sur ses goûts, son luxe et sa frivolité, observations qui lui ont valu la reconnaissance de plus d'un amateur difficile.

Cette fois le peintre de la vie féminine s'est complu à faire défiler sous nos yeux, en une suite de tableaux rapides et pleins d'aisance et de désinvolture, les principaux types de la Parisienne avec leur caractère, leur physionomie, leurs modes, manières, attitudes, leur langage et leurs principaux traits, en toilette ou en déshabillé, peu lui importe, ou plutôt il lui importe beaucoup, car il a du goût. Sans doute on pourra lui reprocher de trop s'attarder à l'étude des dessous et de glisser parfois jusqu'aux bas-fonds de la galanterie dans ses croquis un peu bien poussés au noir, où toutes les « Cythères parisiennes dans les diverses classes des filles galantes » se montrent sans vergogne au naturel et pas assez ou trop dévêtues. Il est vrai que ces pages, d'un réalisme suggestif et souvent assez brutal, sont immédiatement suivies d'un chapitre sur la Parisienne charitable, sur ses croyances, ses devoirs, ses dévouemens et son rôle supérieur dans la vie contemporaine; mais l'impression première est restée. La femme vertueuse ne peut faire oublier l'autre : la pervertie, dont les curieux dessins de M. Pierre Vidal ont encore accentué le type si souvent vulgaire. Et nous sommes assurés que personne ne nous contredira si nous protestons que la Parisienne nous était toujours apparue plus séduisante et plus gracieuse qu'en cette cruelle photographie, plus délicieusement simple et naturelle en ses frivolités mêmes qui lui coûtent quelquefois si peu parce qu'elle sait faire tant de plaisir, et qu'elle garde toujours, quoi qu'il arrive, le charme de toutes les élégances et de toutes les séductions.

(1) *La Femme à Paris — Nos Contemporaines*, par M. Octave Uzanne, 1 vol. gr. in-8°, avec 300 illustrations par Pierre Vidal et 50 planches à l'eau-forte et aquarelles par F. Massé.

Combien au type un peu trop chargé de cette Parisienne qui manque de race nous préférons l'héroïne du roman si émouvant de M. Th. Bentzon, *Jacqueline* (1), cette vraie Parisienne, pleine de cœur et de charme, courageuse, séduisante, qui sait, après les plus terribles revers de fortune, traverser les milieux les plus divers en côtoyant tous les écueils sans y laisser rien de sa pureté et de son charme de vraie jeune fille, si elle y a laissé ses illusions. Son élégance naturelle et sa droiture, souvent incomprise il est vrai, font encore mieux valoir tout ce qui la distingue des autres femmes, de celles-là surtout qui ne cherchent dans la vie mondaine que la satisfaction de leurs plaisirs et le succès de leurs mines pleines de coquetterie. Le roman, très mouvementé, écrit d'un style simple et d'une observation toujours fine et délicate, très vivant et très moderne, a fourni à M. Albert Lynch un choix de sujets reproduisant les intérieurs les plus genreux et les tons, les raffinemens du luxe de notre époque, des scènes très familières de la campagne et de la ville, des toilettes d'un goût parfait, les modes les plus gracieuses et les plus nouvelles qu'il soit, et qui ne pouvaient être mieux rendues que par le pinceau de M. Lynch et mieux interprétées dans leur diversité et leur délicieuse originalité. Ce superbe volume réunit tout ce qui peut captiver les yeux et charmer l'esprit.

Que dire qui n'ait été déjà dit d'une œuvre populaire entre toutes, de cette joyeuse et brillante épopée des *Trois Mousquetaires* (2) qui ne ressemble à aucune autre et qui eût suffi à rendre à jamais célèbre le nom d'Alexandre Dumas, si ce n'est que M. Maurice Leloir a pour jamais fixé les types créés par le génie du puissant romancier et que, lorsque l'on a commencé à lire le texte, si passionné que l'on soit par l'intérêt du récit et emporté dans le mouvement qui le précipite, on s'arrête à chaque page pour voir s'animer sous le crayon de l'artiste les tableaux et les personnages que l'on connaît et que l'on retrouve mis en scène avec l'allure et la physionomie que leur a prêtées notre imagination. Telle est en effet l'impression que produisent les 250 compositions de M. Leloir, l'illustrateur charmant de *Manon*, du *Voyage sentimental*, des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, dont le talent n'a jamais été mieux inspiré, pour la variété de ses compositions, la diversité de conception, la vérité d'accent, la familiarité et la naïveté touchante, la noblesse et la grandeur épiques des autres, si bien que l'interprète contribue à mettre encore plus en lumière la fécondité toujours renouvelée du maître.

Cette superbe édition a toutes les qualités d'une publication de choix : elle en a tout le luxe, les belles gravures, l'impression irrépro-

(1) *Jacqueline*, par M. Th. Bentzon, illustré de 27 compositions en photogravure d'après M. Albert Lynch. 1 vol. in-4°; Boussod-Valadon et Cie.

(2) *Les Trois Mousquetaires*, par Alexandre Dumas, 2 vol. in-8° colombier illustrés de 250 compositions de Maurice Leloir; Calmann-Lévy.

chable, et fait grand honneur aux imprimeurs Chamerot et Renouard. Elle est précédée d'une lettre d'Alexandre Dumas fils, « souvenir et hommage à ce grand ami dont il est séparé depuis vingt-trois ans », et qu'on ne pourra lire sans émotion. Après de nobles réflexions philosophiques sur la mort et l'immortalité, sur le rôle de la littérature, « miroir que les dramaturges, les romanciers présentent à l'homme et qui doit refléter ce qu'il y a de sain, de réconfortant en lui » ; après avoir affirmé qu'il lui faut une espérance, une consolation, un appui, un idéal, il ajoute : « Eh bien, voilà pourquoi, mon bon et cher père, j'ai pu te dire qu'il resterait beaucoup de ton œuvre et pourquoi le temps, envolé depuis lors, a ratifié mon dire. Voilà pourquoi, avec tes héros bien portans, gais, spirituels, intrépides, généreux, se dévouant jusqu'à la mort aux causes les plus nobles, aux sentimens les plus élevés, tu passionnes de plus en plus les foules depuis plus d'un demi-siècle ; pourquoi, malgré toutes les écoles, toutes les esthétiques, toutes les discussions sincères ou non, toutes les partialités et les dénigremens où se débat la littérature actuelle, tu es devenu, tu restes et tu resteras l'écrivain le plus entraînant, le romancier le plus populaire dans le bon sens du mot, non seulement de la France, mais du monde entier. Tu fais partie maintenant de ce qui soulage et console les misères humaines... A force d'intéresser, de passionner, d'enthousiasmer, de faire rire ou pleurer ces grands enfans qu'on appelle les hommes, ils ont fini par te considérer comme de leur famille, et ils t'appellent le père Dumas. »

Le *Chevalier de Maison-Rouge* (1) a paru en même temps, édité par la maison Testard avec le même luxe que les *Trois Mousquetaires ;* et quand on examine l'une après l'autre ces deux publications, on reste très frappé du contraste qui les distingue, et de la manière si différente dont les deux artistes, MM. Leloir et Le Blant, ont interprété ces deux romans avec tout leur talent, et chacun à sa manière. Plus d'un siècle s'est écoulé, on le sent bien, rien qu'à remarquer les personnages et avant même d'avoir lu une ligne du texte. Combien les temps ont changé et comme les personnages, le costume et les modes ont déjà varié ! Aux scènes héroïques, passionnées et superbes du temps des *Mousquetaires* ont succédé des scènes tragiques et empreintes de tristesse ; l'horizon s'est assombri, et l'inquiétude ou le tourment sont peints sur toutes les physionomies. Dans une éloquente préface M. Larroumet montre que le héros d'Alexandre Dumas n'a pas été inventé de toutes pièces, que le chevalier de Maison-Rouge a réellement existé et que le chevalier de Rougeville fut l'auteur d'un des projets d'évasion qui jusqu'au dernier jour disputèrent Marie-Antoinette à l'échafaud. L'impression que donnent les dessins de M. Le Blant, le maître peintre des Vendéens, est toujours forte et souvent puissante, et l'on ne sait ce que l'on doit le

(1) *Le Chevalier de Maison-Rouge*, par Alexandre Dumas, 2 vol. in-8° illustré par Julien Le Blant ; Émile Testard.

plus admirer de cette variété de conposition et d'interprétation, ou de la familiarité touchante, de la sublime grandeur, qui font de chacun des épisodes rapportés un véritable tableau.

Les Jouets! On ne peut certes pas prétendre que le sujet manque d'actualité, mais il est loin d'être banal, envisagé comme il l'est par M. Léo Claretie; car il ne s'agit pas seulement de nos derniers jouets de fabrication parisienne, d'une élégance incomparable sans doute et d'un goût et d'une invention qu'on ne trouve nulle part ailleurs, mais encore des jouets de tous les temps, considérés à tous les points de vue, depuis la plus haute antiquité des Égyptiens et des Grecs jusqu'aux Romains et aux martyrs dont les cercueils renferment des hochets. La partie historique s'étend ensuite aux temps modernes, et M. Claretie nous fait visiter de curieuses collections des jouets du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle en France; puis il nous fait parcourir tous les étages de l'atelier moderne, depuis l'énorme fabrique jusqu'à la mansarde garnie où travaille l'ouvrier parisien et la prison où le détenu confectionne les pauvres jouets. Cette très curieuse monographie se termine par des considérations, un peu étendues peut-être, quoique fort bien déduites, sur la philosophie des jouets; mais, heureusement pour les enfans qui cassent leur poupée pour voir « ce qu'elle a dans le ventre », ils n'y trouveront ni économie politique, ni philosophie, et continueront de jouer comme devant.

Ce n'est pas seulement la topographie et la description pittoresque de la Bretagne que M. Dubouchet se propose de nous faire connaître dans ses *Zigzags*. Il s'efforce, avec beaucoup d'autres, de pénétrer l'*individualité poétique du vieux duché*. De Saint-Malo à Dinan, de Brest à Saint-Brieuc, de la Loire à la Vilaine, traversant tantôt les montagnes schisteuses, les rivières encaissées, puis évasées en larges estuaires, les forêts fabuleuses, tantôt les molles ondulations des landes hérissées de pierres druidiques, M. Dubouchet a pris à cœur de recueillir en route les légendes, les chansons, les souvenances historiques ou les épisodes de la guerre des chouans, et, entre deux croquis, car les dessins qui illustrent le volume sont dus à l'écrivain lui-même, il a noté les observations, les traits de mœurs qui lui ont paru et caractéristiques et propres à faire aimer cette belle contrée. Et peut-être pourrait-on précisément reprocher à l'auteur des *Zigzags en Bretagne* (1) d'avoir réuni un peu trop hâtivement ses impressions de voyage, sans souci d'en dégager une opinion personnelle plus généralisée, et d'avoir fait, contre son intention même, plutôt qu'un de ces livres de fond profondément conçus et solidement établis sur des matériaux de choix, une sorte de guide d'excursionnistes, encore que ce guide soit incontesta-

(1) *Zigzags en Bretagne*, texte et dessins par MM. H. et G. Dubouchet, 1 vol. gr. in-8°; P. Lethielleux.

blement le plus complet, le plus ingénieux et le plus amusant qu'on ait lu.

C'est également à ce désir passionné de pénétrer ces étranges âmes bretonnes que nous devons l'*Ane des Korrigans* (1) de M. Quesnay de Beaurepaire. L'histoire mi-fantastique, mi-réelle de ce Perronick qui de chouan convaincu, devint patriote exalté, et, — c'est ici la part de la légende et du symbole, — fut changé en Ane des Korrigans pendant la période transformatrice de ses idées, nous ouvre, sous le voile de la fiction, des aperçus nouveaux sur l'évolution sentimentale de cette race sourde, jusqu'alors, aux grands mots d'*honneur national* et de *patrie française*.

De cette révolution qui remua si profondément la Bretagne, nulle figure n'a surgi plus douloureuse et plus innocente que la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. M. Imbert de Saint-Amand nous présente aujourd'hui le *Journal* de la jeune princesse (2), corrigé et annoté par Louis XVIII. Toute l'existence de Marie-Thérèse au Temple, du 13 août 1792 au 18 décembre 1795, veille du jour où elle eut dix-sept ans, est relatée en pages qu'une brièveté obligée rend plus poignantes encore. Et parmi ces pages, il n'en est guère de plus tristement sobres que le retour de Varennes. Pas une fois, dans les phases diverses de ce tragique écrit, ne se dément l'énergique piété de cette princesse toute française qui, après plus de trois ans de captivité, ne put quitter le sol de sa patrie sans verser des larmes. Le texte est accompagné d'autographes et de portraits, dont deux de Marie-Thérèse sont finement gravés.

Et puisqu'il est question de la fin de la monarchie et de la naissance de la Révolution, nous ne saurions passer sous silence, après les *Mémoires de Marbot* (3) si émus, si sincères dans leur simplicité, si attachans par la grandeur des situations et de combats qui tiennent de l'épopée, les *Mémoires du général Thiébault* (4), qui, à Versailles, assistait à l'agonie de la royauté, et, à Paris, aux massacres de la Terreur avant de combattre comme Marbot sous les ordres et aux côtés de l'empereur. Sur cette époque, dont il est plus que jamais de mode de s'entretenir aujourd'hui les deux premiers volumes des *Mémoires du chancelier Pasquier* (5), si bien ordonnés et d'une si belle allure, ont apporté les plus précieux matériaux pour achever le tableau d'une époque qui semblait de tous points connue et dont cependant on n'a jamais mieux parlé qu'aujourd'hui.

(1) *L'Ane des Korrigans*, légendes du Morbihan, par Alfred Quesnay de Beaurepaire, 1 vol. gr. in-8°, illustré par l'auteur; Firmin-Didot.

(2) *Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême*, corrigé et annoté par Louis XVIII, introduction par M. Imbert de Saint-Amand, 1 vol. in-8°; Firmin-Didot.

(3) *Mémoires du général baron de Marbot*, 3 vol. in-8°; Plon, Nourrit et Cie.

(4) *Mémoires du général Thiébault*, tome Ier, in-8°; *ibid.*

(5) *Mémoires du chancelier Pasquier*, tomes I et II, in-8°; *ibid.*

Avec l'*Anneau de César* (1), mémoires d'un soldat de Vercingétorix, nous retombons du document authentique de l'histoire dans le roman historique documenté. Sans rechercher la part qu'ont les *Commentaires de César* dans le nouveau livre de M. Alfred Rambaud, il faut louer sans restriction la trame imaginative, qui, très habilement, relie des épisodes de guerre, tels que Gergovie, Bibracte-la-Sainte et Alésia. Dans le cours de ces aventures belliqueuses, l'érudition très sûre de l'auteur perce sans entraver l'action et de belles illustrations de M. Georges Roux ajouteraient, s'il en était besoin, à la vraisemblance de cette passionnante épopée gauloise. Nous signalerons dans cette même collection les deux volumes annuels du *Magasin d'éducation et de récréation*, *P'tit-Bonhomme* (2), où se retrouve toute la maîtrise du conteur expérimenté qu'est M. Jules Verne; il faut citer aussi *Geneviève Delmas* (3), roman à l'usage des jeunes lectrices, où M. Th. Bentzon analyse, avec sa finesse d'observation coutumière, le développement moral d'une jeune fille dont la force d'âme, émoussée par une enfance de luxe et de gâteries, se retrempe dans une ruine imprévue, mais vaillamment supportée, et le *Sultan de Tanguick*, par M. P.-J. Stahl, conte aussi ingénieux que les précédens du délicat écrivain.

Les voyages sérieux, comme ceux de M. Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée, de Tunis à Alger* (5), comme *la Vie au continent noir* (6), d'Adrien Marie et de M. Félix Dubois, dont le récit demeurera comme un document sur la période des voyages en Afrique, et consacrera le souvenir des derniers jours d'Adrien Marie, qui, après avoir accompagné la mission du capitaine Brosselard-Faidherbe dans le Haut-Niger, devait succomber au retour même de la *malaria* africaine, après avoir rapporté une série précieuse de dessins, d'aquarelles teintées des couleurs et du soleil d'Afrique (6); comme ceux de M. Henri Coudreau, qui a parcouru *Chez nos Indiens* (7) la Guyane en tous sens, en nous racontant ses pérégrinations dans cette fertile contrée du bassin amazonéen; de Mme Chantre qui, après avoir suivi son mari *A travers l'Arménie russe* (8), nous retrace les multiples péripéties de son pénible voyage dans les régions de la Russie asiatique et du massif de l'Ararat. Tous ces voyages seront lus avec un véritable entraînement.

Entre toutes ces expéditions lointaines il ne faut pas oublier de citer celle du capitaine Binger au Soudan et celle de M. Jean Dybowski (9) qui, du Loango au Chari, parcourut la *Route du Tchad* et apprit pendant

(1) *L'Anneau de César*, par M. Alfred Rambaud, 1 vol. gr. in-8°; Hetzel
(2) *P'tit-Bonhomme*, par M. Jules Verne, 1 vol. gr. in-8° illustré ; Hetzel.
(3) *Geneviève Delmas*, par M. Th. Bentzon, 1 vol. in-8° illustré.
(4) *Le Sultan de Tanguick*, par P.-J. Stahl, 1 vol. in-18° illustré ; Hetzel.
(5) *De Tunis à Alger*, par M. Marius Bernard, 1 vol. gr. in-8° illustré; Laurens.
(6) *La Vie au Continent noir*, par MM. Adrien Marie et Félix Dubois, 1 vol. illustré.
(7) *Chez nos Indiens*, par M. Henri Coudreau, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.
(8) *A travers l'Arménie russe*, par Mme Chantre, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.
(9) *La Route du Tchad*, par M. Jean Dybowski, 1 vol. in 8° illustré; Firmin-Didot.

son voyage le désastre de la mission Crampel avec laquelle il devait concourir à établir l'influence française dans le Haut-Oubangui.

Les voyages de pure fantaisie, eux aussi, ont conservé tout leur prestige sur les jeunes imaginations. Et ni le *Lazare Poban* (1) de M. Eugène Mouton, ni les aventures merveilleuses de Marius Mercurin *A travers le Sahara* (2), de M. Demage, ni *Une Française au pôle Nord* (3) de M. Pierre Maël, ne nuiront au succès du genre. Ne sont-ce pas aussi de vrais voyages mêlés de rares et merveilleuses péripéties qu'entreprennent les cirques ambulans? Nous recommanderons, à ce titre, aux moins graves de nos lecteurs, *Moustique* (4), les *Spectacles enfantins* (5) par M. Albert Cim, et les *Tribulations de Nicolas Mender* (6). Mme Marie Dronsart enfin a eu l'idée assez heureuse de réunir sous un même titre toutes les *Biographies des grandes voyageuses* (7).

Ce que Mme Marie Dronsart a fait pour les exploratrices des différentes nations, Mme Noémi Balleyguier l'a tenté dans les *Futurs chevaliers* (8). D'une anecdote saillante de l'enfance de chacune, elle a fait une histoire, une histoire dont on trouverait aisément la source dans les chansons de geste et les vieilles chroniques.

Après avoir parlé de toutes ces publications qui n'ont jamais été mieux illustrées, plus diversement et de si amusante façon, ce qui démontre bien qu'il n'y a pas de genre inférieur, mais qu'il n'y a que des œuvres inférieures, nous ne saurions trop louer la collection que forme l'année complète de *Mon Journal* (9) à l'usage des enfans de 8 à 12 ans et que de plus âgés pourraient lire avec plaisir. Il y a là une grande variété de sujets traités avec un égal talent et presque toujours le récit sous sa forme rapide et amusante voile une leçon de morale ou une démonstration instructive dont les jeunes lecteurs feront leur profit. Le *Grand Napoléon des petits enfans* (10) et *Trois héros* (11), d'un effet d'illustration si original et si nouveau par Job, sont également bien faits pour frapper les jeunes imaginations. Et quelle collection plus variée et mieux choisie pourrait rivaliser avec tous les charmans

(1) *Les Voyages merveilleux de Lazare Poban*, par M. Eugène Mouton, 1 vol. gr. in-8°, illustré; Hachette.

(2) *A travers le Sahara*, par M. Demage, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(3) *Une Française au Pôle Nord*, par M. Pierre Maël, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(4) *Moustique*, par Roger Dombre, 1 vol. in-8°; Delagrave.

(5) *Les Spectacles enfantins*, par Albert Cim, tableau illustré par Gerbault, Job; Hachette.

(6) *Les Tribulations de Nicolas Mender*, par Mme Danielle d'Arthez, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(7) *Les Grandes Voyageuses*, par Mme Dronsart, 1 vol. illustré; Hachette.

(8) *Futurs chevaliers*, par Mme Noémi Balleyguier, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.

(9) *Mon Journal*, 1 vol. in-8°, illustré de gravures en noir et en couleurs; Hachette et Cie.

(10) *Le grand Napoléon des petits enfans*, par F. de Marthold, album in-4°, illustré en couleurs par Job; Plon, Nourrit et Cie.

(11) *Trois Héros*, par Aimé Giron, album in-4° illustré en noir et couleurs, par Job; Hachette et Cie.

recueils illustrés en couleurs jusque dans les prix les plus modestes, par l'imprimerie May et Motteroz? Dans les *Arts de la reproduction vulgarisés* (1), M. Jules Adeline nous fait connaître quels sont les procédés de reproduction mécanique qui permettent d'obtenir ces merveilleux résultats. Il insiste sur les différens procédés de gravure d'interprétation et de gravure directe; fait ressortir quels en sont les avantages et les inconvéniens, quelles sont les règles à suivre et les effets obtenus.

Des renseignemens sur les diverses méthodes d'impression, de tirage, des gravures en relief et en creux, des planches en noir et en couleurs terminent ce volume dans lequel on a tenu cependant à rappeler les vieilles méthodes de gravure d'interprétation autrefois en honneur et les essais d'un imprimeur praticien, M. Motteroz, sur les *gravures chimiques en relief* et sur les *Illustrations par les procédés chimiques*, suivis de l'*Histoire de la gravure*, de M. Georges Duplessis. Depuis, nombre d'ouvrages ont été consacrés à la gravure, et dans cette précieuse *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* dont les éditeurs des *Arts de reproduction* ont eu l'initiative, M. Henri Delaborde a également traité avec la compétence qu'on lui connaît de l'art de la gravure, tandis que M. de Lostalot a résumé l'historique des procédés en attendant que la science, qui est sur la voie, ait trouvé un moyen pratique de reproduire directement par la photographie les couleurs naturelles des objets et des tableaux qui lui seront présentés.

Cette œuvre de vulgarisation prépare on ne peut mieux à lire l'*Histoire populaire de la peinture* (2), très belle et très savante histoire, par M. Arsène Alexandre, l'auteur de tant de travaux d'art et de quelques-uns des plus charmans albums de la maison Quantin. L'ouvrage entier comprendra quatre volumes : la peinture française, — l'école italienne, — les écoles flamande et hollandaise, — les écoles allemande, anglaise et espagnole, — et formera un véritable musée de mille chefs-d'œuvre qui prendra sa place à côté de l'*Histoire de la peinture en Europe*, par M. Georges Lafenestre, inaugurée par le *Musée du Louvre* (3). Quoiqu'il n'y ait pas de peinture populaire dans le sens strict du mot et que l'objet du monde devant lequel il se dit le plus de sottises, ce soit un tableau de musée, on arrive par l'étude à faire comprendre la plupart des belles œuvres et à les faire comprendre telles qu'elles sont. C'est l'objet de cet ouvrage, et il est naturel qu'il commence par la peinture française qui est bien celle qui est encore la plus méconnue de toutes, et dont, depuis les Primitifs jusqu'aux maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle,

(1) *Les Arts de reproduction vulgarisés*, par Jules Adeline, 1 vol. in-8, avec 140 vignettes dans le texte, et 12 planches hors texte; May et Motteroz.

(2) *Histoire populaire de la peinture*, par M. Arsène Alexandre, t. Ier, École française, 1 vol. gr. in-8° illustré de 250 gravures; Henri Laurens.

(3) *Le Musée national du Louvre*, par M. Georges Lafenestre, 1 vol. in-8°; May et Motteroz.

on n'a jamais apprécié à leur complète valeur les admirables qualités. C'est cette connaissance des époques et des maîtres qui permet de jouir bien plus vivement de l'œuvre d'art.

Sans qu'il soit besoin d'avoir tous ces chefs-d'œuvre sous les yeux, il suffit d'un peu de goût pour décorer un éventail, un écran et un paravent, ce qui est pour toute jeune fille ou jeune femme une très agréable et très utile manière d'occuper ses loisirs. M. G. Fraipont dans ce traité (1) plein d'agrément et de précision donne les règles de la composition selon la forme, la couleur, le sujet de l'objet à décorer; il indique ensuite la manière de peindre suivant le procédé employé sur les diverses matières : gaze, soie, velours, parchemin, bois, peau, et ses illustrations sont fort bien faites et choisies dans leur variété. En même temps que des modèles d'éventails, d'écrans et de paravens, on y puisera une foule d'idées ingénieuses, d'arrangemens heureux, de fantaisies gracieuses applicables à toutes espèces de pièces à orner.

Jérusalem, de M. l'abbé Albouy, tout rempli d'un souffle chrétien, s'adresse particulièrement à ceux que leur foi pousse à rechercher en Terre-Sainte et dans les sanctuaires de la Judée (2) les souvenirs de la naissance et de la vie de Jésus et qui, en parcourant ces lieux où le Divin Maître se manifesta à l'humanité et qui furent témoins des mystères sacrés, souhaitent de ressentir les émotions des premiers croyans en face du berceau du christianisme et du tombeau de leur Dieu. Après tant d'autres illustres et pieux voyageurs, qui ont décrit Jérusalem descendant des hauteurs de Sion vers la vallée de Josaphat, le mélange de tous les types des races humaines qui s'y croisent, la diversité des actes et des cultes qui y célèbrent leurs cérémonies, M. Augustin Albouy conduit à son tour le pèlerin catholique à tous les sites consacrés, à tous les sanctuaires vénérables. Le Calvaire et le Saint Sépulcre, le Mont-Sion, la Tour de David, près de la porte de Jaffa, le Mont Moriah, la montagne des Oliviers, les cimetières, les tombeaux fameux, le temple et le palais de Salomon, il nous fait visiter tous les établissemens catholiques, les quartiers et les mosquées que fréquente la population musulmane et schismatique, et contempler la mer Morte et le Jourdain, Jéricho, Bethléem, et la mosquée d'Hébron.

Le livre sur la *Marine française* (3) est écrit par un marin qui la connaît bien, qui l'aime et qui la fait aimer, parce qu'il en parle avec chaleur et avec une profonde connaissance d'un métier qui est fait

(1) *L'Éventail, l'Écran, le Paravent*, par M. G. Fraipont; 1 vol. gr. in-8, orné de 16 aquarelles et 112 dessins de l'auteur; Laurens.

(2) *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée*, par M. l'abbé A. Albouy, 1 vol. gr. in-8°, illustré; Didot.

(3) *La Marine française*, par M. Maurice Loir, lieutenant de vaisseau, 1 vol. gr. in-8, illustré de 250 gravures dans le texte, en noir ou en deux teintes, et de 36 planches imprimées d'après L. Couturier et Montenard; Hachette et Cie.

pour ceux qui ont le culte de ce qui est grand et désintéressé. M. Maurice Loir a pris la marine à ses débuts, alors qu'elle empruntait à la marine commerçante ses barques et ses matelots, et l'a suivie pas à pas dans ses progrès continus, dans ses transformations successives, depuis les nefs et les galères, les naves et les galéasses, jusqu'aux vaisseaux à plusieurs étages de batteries, puis aux vaisseaux à vapeur et finalement aux cuirassés, qui sont les bâtimens de combat de l'heure présente. Il a décrit la série ininterrompue des changemens apportés dans l'armement, depuis les canons à boulets de pierre jusqu'aux torpilleurs, et dépeint chemin faisant les mœurs, les coutumes, la vie intime des marins aux différens âges de notre histoire maritime, en rappelant brièvement les guerres navales entreprises par la France, et la persévérance et l'ardeur de nos marins, qui n'ont qu'un souci, celui d'être à la hauteur des suprêmes destinées qui l'attendent après toutes les actions héroïques dont elle a le droit de s'enorgueillir. Avec lui le lecteur vit à bord des navires qu'il dépeint, côte à côte avec les marins qu'il met en scène, partage leurs enthousiasmes et se sent pénétré d'admiration aux grands spectacles qui se déroulent devant lui. Et ils se déroulent en réalité sous ses yeux, en une série de gravures, de dessins, de croquis pris sur le vif, par MM. Couturier et Montenard, deux peintres de marine dont ceux qui aiment les choses de la mer ont plus d'une fois apprécié les œuvres dans les expositions.

Puissent ces pages si vibrantes de patriotisme et qui seront lues avec passion par les jeunes gens, inspirer à quelques-uns le désir d'embrasser une carrière toute de dévouement, d'abnégation et qui exalte jusqu'à l'esprit de sacrifice tous les sentimens les plus généreux!

L'*Armée de l'Est* et l'*Armée de la Loire* (1), relation anecdotique de la campagne de 1870-71, faite d'après de nombreux témoignages oculaires et documens, est une œuvre encore pleine de souvenirs héroïques, de pages réconfortantes au milieu de toutes les scènes les plus cruelles de l'Année terrible, et c'est un *memento* qui contribuera à fortifier les plus nobles pensées.

Quelle plus haute leçon pourrait-on imaginer que celle qui naît du rapprochement de ces grands exemples pris dans le triomphe ou dans la défaite, et, parmi les livres d'étrennes, s'il en est beaucoup de curieux, d'instructifs ou d'agréables, ceux-là seuls qui parlent aussi dignement de l'armée et de la marine suffiraient à justifier une aussi abondante production.

J. B.

(1) *L'Armée de l'Est* et *l'Armée de la Loire*, par M. Grenest, illustré par M. Bombled, 1 vol. in-8° avec cartes et plans; Garnier frères.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre.

Rappelant à cette place, il y a quinze jours, les derniers attentats anarchistes dans le monde et particulièrement en France, nous nous étonnions que le gouvernement n'eût pas encore su concevoir, rédiger et faire voter rapidement par les Chambres une loi de défense urgente contre les bêtes fauves à face humaine lâchées en liberté dans notre civilisation. Une nouvelle et horrible explosion, se produisant cette fois dans l'enceinte du palais législatif, a secoué la torpeur des députés et des ministres. Le 9 décembre dernier, pendant la séance de la Chambre, une bombe, lancée du haut d'une tribune publique, a éclaté au milieu de la salle, en blessant une cinquantaine de personnes, tant parmi les spectateurs des galeries que sur les bancs des représentans.

Dès le lendemain, la police, qui avait procédé avec une louable rapidité, tenait sous les verrous le coupable, un socialiste-anarchiste nommé Vaillant, dont elle avait tiré des aveux complets. Pour prévenir autant que possible le retour de pareils crimes, le Cabinet a proposé et fait adopter déjà en partie un ensemble de mesures visant non seulement la fabrication des explosifs et les associations d'anarchistes, mais aussi les journaux et les réunions publiques où se font d'épouvantables apologies de l'assassinat. Le ministère Casimir Perier a été et sera soutenu, dans l'accomplissement de cette besogne de désinfection nationale, par les honnêtes gens de tous les partis et, l'on peut ajouter, de tous les pays.

L'avènement même de ce cabinet, dont les membres et les doctrines sont un peu ce que l'on nommait il y a vingt ans « républicains conservateurs » et ce que l'on appelle aujourd'hui « modérés », accuse importance de l'évolution récente des ralliés, qui a changé en France la face de la politique. Par « ralliés », j'entends ces quinze cent mille élec-

teurs qui, de 1889 à 1893, sont passés de la droite à la gauche; qui, de vaincus des précédens scrutins, sont devenus les vainqueurs dans celui-ci, en fondant avec d'anciens adversaires ce parti des « républicains de gouvernement » auquel sa force numérique assure pour quelque temps la suprématie dans le Parlement... s'il sait s'en servir. Au XVII[e] siècle, les soldats prisonniers étaient incorporés dans les rangs de l'armée ennemie, et y servaient le lendemain avec la même conviction qu'ils faisaient la veille sous le drapeau contraire; chose, aux yeux des contemporains, fort raisonnable, puisque ces « gens de guerre » exerçaient une profession et que leur destinée était de se battre pour ou contre n'importe qui. Les électeurs conservateurs, dont le droit était de voter pour ou contre n'importe qui, au mieux de ce qu'ils croyaient être l'intérêt présent de la France, ont imité de leur plein gré ces prisonniers des guerres d'autrefois; c'est à leur seul enrôlement dans une des troupes en présence que celle-ci doit aujourd'hui le pouvoir.

M. Clémenceau aura beau dire que le nouveau ministère est le prisonnier du pape; que Léon XIII a mis la main sur la République française, et que « le fameux cri de guerre : Le cléricalisme c'est l'ennemi! expire sur les lèvres de nos hommes d'État repentans », cela signifie simplement que, si les nouveaux ministres sont, sans exception, des républicains éprouvés, ils ne sont pas, ou ils ne sont plus sectaires, et qu'ils ne voient pas au nom de quel principe ils repousseraient les catholiques qui viennent à eux. Il n'est pas jusqu'à l'appui de la droite, si souvent accepté ou sollicité par les radicaux, si souvent prêté par celle-là, hélas! à son plus grand préjudice, durant les quinze années qui viennent de s'écouler, dont le parti avancé ne veuille faire au gouvernement un crime de lèse-république.

Aussi bien l'appui de la droite est-il aujourd'hui rationnel, également honorable pour les députés conservateurs qui le donnent sans l'avoir promis, et pour le Cabinet qui le reçoit sans l'avoir marchandé. Voudrait-on peut-être qu'il le repoussât? Et s'il plaît au pape d'être républicain, et à la droite d'être ministérielle, M. Maret prétend-il les en empêcher?

Le 1[er] décembre, au moment où l'on ne s'y attendait plus, M. Casimir Perier, auquel M. Carnot avait envoyé plusieurs jours de suite tous les députés de sa connaissance pour insister auprès de lui, afin qu'il acceptât le mandat de former un cabinet, s'est enfin décidé à descendre du fauteuil présidentiel de la Chambre des députés, pour se mettre en quête de neuf personnes prêtes à accepter un portefeuille dans la combinaison dont il serait le chef. M. Casimir Périer était l'élu de la Chambre; sur son nom la majorité venait d'émettre un vote clair et décisif. En même temps qu'un hommage, c'était là une désignation officielle à laquelle le patriotisme du député de l'Aube ne pouvait lui permettre plus longtemps de se dérober. En effet, aussitôt qu'il eut accepté, la

constitution du ministère, qui jusque-là semblait assez laborieuse, au point que M. Spuller, malgré les sympathies personnelles dont jouit ce fin lettré, avait mis cinq jours à recruter trois ministres y compris lui-même, devint si aisée qu'en moins de vingt-quatre heures elle fut achevée, et que l'acte de naissance du Cabinet, publié au *Journal officiel* du 3 courant, eût dû porter la date du 2 décembre si, par une innocente supercherie, on ne l'eût post-daté du lendemain, pour éviter des rapprochemens historiques que les secrétaires d'État actuels n'avaient pourtant pas à redouter.

La crise s'est donc terminée à l'honneur de chacun de ceux qui y jouaient un rôle, y compris M. le Président de la République. On reprochait à M. Carnot d'être demeuré fidèle au système de la concentration, comme si l'union, lorsqu'elle n'est qu'apparente et superficielle, ne faisait pas tout justement le contraire de la force. — Il semble effectivement acquis que, si le ministère Dupuy s'était présenté intact devant la Chambre nouvelle, c'est que le chef de l'État avait refusé de demander à certains de ses membres d'abandonner leur portefeuille. — Qu'il se soit trompé en cette occurrence ou qu'il ait témoigné quelque excès de tendresse pour un système désormais condamné, il convient de reconnaître toutefois que M. Carnot n'ourdit aucune intrigue, qu'il ne commit par conséquent aucune trahison; et c'est aller un peu loin peut-être que de juger, comme certains virtuoses d'opposition irréconciliable, ses tergiversations dignes... d'une peine capitale.

M. Casimir Perier, prenant en main la direction des affaires pour soutenir la politique qui répond à ses propres idées et au sentiment de la majorité de la Chambre, s'est entouré de collaborateurs, qui, venus de points divers, se sont rencontrés et loyalement mis d'accord sur ce qu'il est à la fois utile et possible de faire. S'il est vrai qu'il n'y ait pas deux feuilles tout à fait pareilles dans le même arbre, il ne l'est pas moins qu'il n'y a pas deux députés, et partant deux ministres, qui pensent exactement de même sur toutes les questions; aussi l'homogénéité que nous souhaitons parmi les membres du gouvernement n'est-elle pas l'uniformité des différens exemplaires d'un même livre: MM. Burdeau et Antonin Dubost, ministres des Finances et de la Justice, constituent l'aile gauche du nouveau Cabinet; ils siègent sur les confins de l'union républicaine. MM. Spuller et Raynal, ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, deux anciens collaborateurs intimes de Gambetta, correspondent au centre; l'aile droite est représentée par MM. Casimir Perier, qui s'est réservé les Affaires étrangères, et Jonnart, l'un des membres les plus éloquens et les plus distingués de la Chambre, placé à la tête des Travaux publics.

Quant au ministère de la Guerre, ce n'est pas sans plaisir que les partisans de la liberté de conscience ont vu le général Mercier y remplacer l'ancien titulaire. L'attitude du général Loizillon, lors de l'interpellation

de M. de L'Angle-Beaumanoir au Sénat, relative à une punition de quinze jours de salle de police infligée à deux séminaristes pour avoir servi la messe en uniforme, avait péniblement impressionné les esprits les moins dévots, qui estiment qu'un soldat a aussi bien le droit d'employer ses loisirs à prendre part, en tenue, aux offices d'une église, qu'aux parties de billard d'un café ou à d'autres parties... ailleurs.

Le chef du Cabinet, petit-fils du grand ministre de 1831, qui sut donner aux débuts du règne vacillant de Louis-Philippe figure et forme de gouvernement, fils de cet ami de M. Thiers qui, avec les Montalivet et les Rémusat, apporta à la république indécise de 1872 un concours qui devait faire impression sur le pays et favoriser la marche ascendante d'un régime jusqu'alors détesté; le chef du Cabinet est un rallié de la première heure et, comme tel, son loyalisme ne peut être suspect à aucun des députés de la majorité. Par ailleurs, neveu du duc d'Audiffret-Pasquier, beau-frère du comte de Ségur, son nom est de nature à n'épouvanter point ni les ralliés d'aujourd'hui ou ceux de demain, républicains de la douzième heure, ni même les conservateurs qui persistent à repousser théoriquement la forme actuelle. A son tour, il peut contribuer à l'inauguration d'une ère de paix intérieure à laquelle les conjonctures semblent propices.

Tout porte à croire que tel est son but, et la déclaration officielle par laquelle il a préludé à ses rapports avec les représentans du pays le dénote suffisamment. L'esprit qui l'anime, les projets qu'elle annonce et ceux qu'elle repousse sont à peu près les mêmes que M. Dupuy repoussait et annonçait dix jours auparavant. Il s'y mêle cependant je ne sais quelle grâce subtile répandue dans le discours pour adoucir les arêtes des refus, et colorer d'une ombre de réalité les espérances que l'on sait trop lointaines. Contre cette bonne volonté et, pour me servir d'un mot vulgaire, ce bon-garçonisme politique, l'on ne saurait trop mettre en garde M. le président du Conseil. Il ne désarmera, il n'endormira ainsi aucun de ses adversaires ; il risquerait, par trop de relâchement, de laisser s'éparpiller ses amis. Le premier Casimir Perier, qui parlait au roi avec indépendance, n'avait pas moins de fierté avec les Chambres. On lui reprochait une certaine brutalité de langage et des allusions souvent cassantes; c'était la forme de son énergie. Son petit-fils nous paraît pécher au contraire par mansuétude.

Le Parlement est plein de personnes moyennes et sincères qui croient que, pour avoir de grandes idées, il suffit d'éprouver le désir d'en avoir; il est pénible, mais nécessaire de les détromper. La tâche de l'homme d'État consiste, selon le mot de Leibniz, « à séparer de la paille des mots le grain des choses ». Quoique la déclaration de M. Casimir Perier soit beaucoup plus courte que celle de M. Dupuy, elle fait cependant plus de promesses, et des promesses plus grandes, parmi lesquelles il en est que l'on ne peut pas tenir. Quelques socialistes ont

déclaré le lendemain que le chef du gouvernement était un homme poli et qui savait vivre, parce qu'il leur a concédé une ou deux périodes semi-gracieuses ; mais croit-il par là les amadouer?

Tout ce qu'il doit espérer de l'opposition c'est qu'elle ne le diffame pas, qu'elle ne l'accuse pas d'avoir assassiné quelque notaire ; pour le reste, les nouveaux ministres n'avaient pas encore pris possession de leurs portefeuilles que déjà le parti radical proclamait ces hommes qui ont voté les lois militaire et scolaire convaincus de cléricalisme, de réaction.

Il est bien vrai, et l'on doit le reconnaître, que dans les scrutins les plus significatifs la majorité ministérielle, tout d'abord chiffrée à trois cents voix, paraît avoir éprouvé quelque déchet : la proposition d'amnistie n'a été repoussée que par 257 voix contre 226, et M. Dupuy n'a été, le lendemain, nommé président de la Chambre que par 251 voix contre 213. Les amis du ministère ont cherché des excuses à ces défections : « Les nouveaux députés n'avaient pas bien compris le sens du vote... Il faut faire la part de l'inexpérience et des tâtonnemens au début d'une législature... » Ce sont là des explications insuffisantes. La vérité, c'est que la scission, ou, simplement, la coupure, n'est pas encore bien nette, dans les rangs des républicains, entre les ministériels et les opposans. Mais que le ministère n'imagine pas accroître, ni même asseoir, la majorité nouvelle par des concessions ou par des caresses à la gauche ! Bien au contraire, ces flottans, ces timides, se mettront du parti de ceux qui leur paraîtront avoir le plus d'autorité, d'audace et d'esprit de décision. Il dépend de M. Casimir Perier de les avoir avec lui, s'il leur montre qu'il est là pour les guider et non pas pour les suivre.

Le Cabinet annonce par exemple l'intention « d'étudier la création d'une caisse des retraites pour les travailleurs, avec la volonté d'accomplir ce grand acte de solidarité sociale » : en pareille matière la volonté ne suffit pas. Le principe est excellent, l'idée généreuse ; la difficulté gît dans l'exécution. Et personne encore n'a apporté un plan pratique, celui de M. Constans étant, de l'aveu de tout le monde, reconnu irréalisable. Ne vaudrait-il pas mieux renoncer, pour le moment, à une œuvre gigantesque qui n'aboutira pas, et se borner à seconder, par des subventions, l'action efficace des mutualités existantes?

Dès à présent on peut, vis-à-vis de ces sociétés très nombreuses, appliquer ce mot qui fit fortune dans un discours du dernier printemps : « Aide-toi, la république t'aidera ! » Les adhérens aux sociétés de secours mutuels dépassent aujourd'hui 1 200 000. C'est là un chiffre qui n'est point méprisable. Si on le rapproche des 8 millions de petits propriétaires fonciers et des 8 millions de livrets individuels entre lesquels se répartit le capital des caisses d'épargne, qui dépasse

aujourd'hui 4 milliards 300 millions; si l'on y joint les pensions de retraites servies à leurs ouvriers et employés par les compagnies de chemins de fer, de mines, par un très grand nombre d'administrations publiques et d'industries privées, on se rendra compte que les travailleurs des catégories les moins fortunées ne sont pas aujourd'hui aussi dénués qu'on paraît le croire, ni de ressources dans le présent, ni de garanties dans l'avenir.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à faire, mais seulement que tout n'est plus à faire et qu'il a déjà été beaucoup fait en détail. Le pas le plus difficile à franchir était de créer, de répandre chez les travailleurs isolés le goût personnel de l'épargne, sans lequel il n'est pas de caisse nationale de retraites capable de fonctionner. Le grand écueil que les institutions de prévoyance rencontrent à leurs débuts, c'est que chacun des participans, qui verse annuellement par exemple 30 francs à la caisse sociale, prétend en recevoir au moins 35 chaque année, de ladite caisse, en médicamens ou secours divers, sans quoi il estime avoir conclu une mauvaise affaire. L'organisation spontanée d'un État-providence, qui promettrait tout sans rien avoir, aurait pour résultat d'ancrer plus profondément en beaucoup de cerveaux l'espérance chimérique d'une rente gratuite que la collectivité se servirait à elle-même et qu'elle ne pourrait trouver que dans l'impôt.

Or les finances, c'est justement là où le bât nous blesse. M. Casimir Perier pense « qu'il faut plus équitablement répartir le poids de l'impôt; qu'il faut, tenant compte des modifications qui se sont produites, depuis un siècle, dans la distribution de la fortune publique et dans la valeur respective des élémens qui la composent, remanier les contributions directes pour leur rendre le caractère qu'avait voulu leur donner l'Assemblée constituante, et atteindre surtout la richesse acquise. » La pensée du gouvernement semble ici un peu obscure.

S'agit-il de « remanier » les contributions directes pour les réduire ou pour les augmenter? Parlant plus loin d'un relèvement des droits de succession, le président du Conseil a fait connaître qu'il n'aurait pour but que de permettre la déduction du passif dans le calcul des taxes à acquitter; c'est une réforme depuis longtemps à l'étude et dont nous avons déjà souhaité ici même la réalisation. Il n'en résultera pour l'État aucun supplément de recettes. Quant aux idées fiscales de la Constituante, idées du reste très rudimentaires, je ne crois pas qu'il soit bien désirable de s'en inspirer. L'Assemblée de 1789 avait à extirper des abus séculaires, dont le principal était cet impôt arbitraire sur le revenu, impôt de répartition et non de quotité, que l'on appelait la « taille personnelle »; son plus grand souci était de le faire disparaître. Elle demanda presque tout le budget des recettes à la terre, à l'impôt foncier.

Si l'on voulait remanier l'impôt foncier, on le pourrait sans inconvé-

nient, en augmentant la taxe sur le sol des propriétés bâties, dont la valeur s'accroît sans cesse dans les villes, et en dégrevant le sol rural, qui, pour le moment, subit une crise dont nous ne sommes pas près de voir la fin. Déjà, du reste, il y a quelques années, on est entré dans cette voie, et ce n'est évidemment pas une suppression radicale de l'impôt des terrains non bâtis que M. Casimir Perier peut avoir en vue, puisqu'il s'était, si nous ne nous trompons, déclaré hostile à cette mesure lorsqu'il n'était que simple député.

Nous ne savons donc ce que la déclaration ministérielle veut dire par cette « richesse acquise », qu'elle entend surtout viser. S'agit-il d'un impôt sur le capital que rêverait M. Burdeau, à l'imitation de la Hollande? M. Goblet, lui aussi, disait, dans une séance récente, qu'il « n'y a qu'un moyen de se procurer de l'argent: c'est de le prendre là où il est, c'est-à-dire sur la richesse... » Il tombe sous le sens que l'on ne peut prendre l'argent où il n'est pas. Le vieil adage de la monarchie absolue prouve lui-même que le roi, où il n'y avait rien, se reconnaissait incapable de trouver quelque chose.

M. Casimir Perier ne prétend sans doute pas cueillir cet argent de la même façon que M. Goblet; je crois pour ma part que le budget des recettes est très susceptible de réformes, et j'aurai sans doute l'occasion de m'en expliquer quelque jour; mais, avant d'y procéder, on ne saurait trop se pénétrer de cette vérité : que les impôts ne sont nullement payés par ceux *qui les acquittent en apparence.* Les pauvres rejettent sur les riches une partie de l'impôt qu'ils paient; les riches rejettent sur les pauvres une partie des contributions qu'ils supportent. Ce chassé-croisé se fait au moyen d'une majoration plus ou moins grande des consommations et des salaires. C'est sur ce sujet primordial que doivent porter les méditations de ceux qui s'occupent des finances de l'État, sous peine de faire fausse route.

Puis, avant de remanier le budget des recettes, que nos ministres regardent un peu, s'il leur plaît, au budget des dépenses! Qu'ils considèrent le chiffre de notre dette que l'on n'amortit plus, qui au contraire grossit toujours, à telle enseigne que l'on commence à parler d'un nouvel emprunt pour la fin de l'année prochaine. La première, la plus urgente des réformes, c'est un budget en solide équilibre, un crédit public au-dessus de toute atteinte. Non-seulement il faut fermer le grand-livre de notre dette consolidée, qui atteint 32 milliards, c'est-à-dire plus du double de celle de l'Angleterre, et est à peu près égale à celle des États de la Triple-Alliance, mais il convient d'en reprendre l'amortissement sur la base d'une centaine de millions par an au minimum. Le précédent ministre des Finances avait fait à ce sujet des promesses positives, et nous ne voulons pas douter que son successeur n'ait à cœur de les tenir.

D'autre part, on sait avec quelle difficulté, au moyen de quels expé-

diens, ont été équilibrés nos deux derniers budgets. Nul, parmi ceux qui suivent de près la question d'argent, ne peut s'empêcher d'en concevoir quelque inquiétude. Depuis le commencement de 1893 jusqu'à ce jour, soit par l'effet de moins-values sur les recouvremens, soit par suite de crédits additionnels de toute nature, l'excédent des dépenses sur les recettes s'élève à 45 millions, en tenant compte de l'économie qui résultera, à la fin de l'année, des dépenses prévues et non effectuées. A cette somme de 45 millions viennent s'ajouter 43 autres millions auxquels montent les demandes supplémentaires portées, il y a quelques jours, devant les Chambres. Voilà 87 millions de dépenses qui n'ont pas de contre-partie dans les recettes.

Si l'on y joint, en dehors du budget ordinaire, les services alimentés par l'emprunt qui, pour 1893, se chiffrent par 140 millions environ, on atteint, pour l'exercice en cours, un déficit probable de 220 à 230 millions. Comment le nouveau ministère entend-il y pourvoir?

C'est là une préoccupation qui se recommande aussi à l'attention des députés qui seraient tentés, par des interpellations inconsidérées, d'émouvoir le pays et de pousser le gouvernement à des entreprises coloniales dont nous ne recueillerons aucun profit immédiat. Nous avons à l'heure actuelle, en Asie et en Afrique, beaucoup d'affaires sur les bras, et nous possédons à la Chambre un groupe dit « de politique extérieure et coloniale », fort important puisqu'il compte 120 membres et fort dévoué aux multiples intérêts de la France dans le monde, mais dans le sein duquel s'agitent des gens trop pressés et trop belliqueux. Pour fortifier, pour étendre même, si l'on veut, notre domaine extra-européen, la diplomatie populaire et la diplomatie parlementaire, qui se ressemblent beaucoup l'une à l'autre, sont le contraire de la bonne diplomatie.

Lorsque nous avons signé avec le Siam, à la fin de juillet dernier, une paix avantageuse, puisqu'elle nous assurait la possession de la rive gauche du Mékong et la neutralisation, à notre profit, d'une zone de quelque importance sur la rive droite de ce fleuve, notre ministre des Affaires étrangères, M. Develle, qui avait très dextrement conduit les négociations, a conclu avec le marquis de Dufferin, ambassadeur d'Angleterre, un arrangement en vertu duquel la France admettait le principe de la création d'un État-tampon entre les possessions réciproques des deux gouvernemens.

A vrai parler, il est difficile de comprendre pourquoi la Grande-Bretagne tenait tant à ne pas être notre voisine immédiate, sur ce point de l'Extrême-Orient, lorsque nous vivons ailleurs coude à coude en bonne intelligence. Elle a d'autant moins de raison de désirer la fondation d'un État artificiel, que les territoires intermédiaires de ce genre sont inévitablement des foyers d'insurrection et de désordres, en un mot de vrais nids à chicanes. Mais, une fois le principe admis par

nous, nous n'avions qu'à tracer, de concert avec les Anglais, le périmètre du futur tampon. C'est ce que l'on a cherché à faire depuis quatre mois, avec un désir sincère de part et d'autre d'arriver à une entente, mais avec une absence de données géographiques telle que, de part et d'autre aussi, on a fini par reconnaître que l'on ne savait pas bien sur quoi l'on discutait, et l'on s'est décidé à faire dresser une carte de la haute vallée du Mékong. Nos droits par conséquent demeurent intacts.

Il en est de même en Afrique où, du nord au sud et de l'est à l'ouest, la plupart des puissances européennes sont en rivalité et en litige : le Congo français avec le Congo belge, le Congo belge avec l'Angleterre, l'Angleterre avec le Portugal, à Mozambique, et la France avec l'Allemagne, dans l'hinterland du Cameroun. Pour aplanir ce dernier différend, notre gouvernement a envoyé à Berlin deux délégués, le vaillant explorateur Monteil et M. Haussmann, fonctionnaire de l'administration des colonies. Nos compatriotes, dont la mission n'a pas de caractère diplomatique, et qui sont simplement chargés de faire, avec les délégués de l'Allemagne, une étude amiable de la question, sont, nous en sommes sûrs, porteurs des instructions les plus conciliantes, d'abord parce que nous n'avons aucune prétention de nous opposer à l'extension légitime des Allemands à l'intérieur de l'Afrique, quoique nous les y ayons devancés avec un bonheur qu'ils ont eux-mêmes reconnu, ensuite parce que l'on doit songer, à Paris autant qu'à Berlin, à se prémunir dans cette contrée contre les agissemens intraitables de la Compagnie anglaise du Niger, dont le marchand allemand Hœnigsberg n'a pas eu moins à se plaindre que le lieutenant français Mizon.

Le gouvernement anglais agit avec la Royal Niger Company comme la légende raconte que M. Dupin, président de la Chambre des députés, procédait naguère avec Berryer, lorsque le grand orateur malmenait les ministres à la tribune ; le rappelant à haute voix, sur un ton sévère, au respect des pouvoirs établis, et lui soufflant en même temps, à voix basse : « Continue, tu n'as jamais été plus en verve ! » Il peut donc arriver dans l'avenir, et l'Allemagne le comprend comme nous, bien qu'elle vienne de signer, sans nous, avec l'Angleterre, un traité particulier sur la valeur duquel elle ne s'illusionne pas ; il peut arriver qu'Allemands et Français aient à exercer une action commune contre une compagnie trop avide, pour qui la mère patrie réserve des trésors d'indulgence.

Tandis que la France défend ainsi pacifiquement l'œuvre accomplie par M. Maistre, au sud du lac Tchad, dans la région du Chari, elle transforme, ou du moins elle essaie de transformer, en un gouvernement civil l'organisation militaire du Soudan, à laquelle ont glorieusement présidé jusqu'ici les colonels Combes et Archinard. Le régime militaire avait cet inconvénient d'absorber chaque année des millions,

et tendait à agrandir sans cesse l'immense région, — son étendue égale celle de la France, — que nous avons placée là sous notre domination. Espérons que l'administration civile s'appliquera à mettre le Soudan en valeur, car les Européens, jusqu'à présent, ne se sont guère dirigés de ce côté : on ne comptait pas, l'an dernier, plus d'une vingtaine de colons entre Kayes et le Niger!

L'ère de la conquête aussi sera bientôt close au Dahomey, où la campagne, reprise depuis deux mois par le général Dodds, est sur le point de donner des résultats définitifs. Déjà les principaux chefs dahoméens se sont soumis sans conditions et ont livré la plus grande partie des armes dont disposait le roi Behanzin. Celui-ci, qui avait tenté de nous amuser, il y a quelques semaines, par l'envoi d'une « ambassade » à laquelle le Président de la République et les ministres se sont abstenus, avec raison, de donner audience, est aujourd'hui traqué par les quatre colonnes, fortes de 1800 combattans, qui sont parties d'Agony et convergent vers Atcheribé, à cinquante kilomètres au nord d'Abomey. Quel que soit le sort réservé à l'ancien roi du Dahomey, —suicide, fuite, capture par nos troupes ou soumission volontaire, — on peut désormais considérer Behanzin comme une quantité négligeable, dans ce pays où nous avons établi notre protectorat, et où le peuple dahoméen, qui n'a jamais eu d'homogénéité ethnographique, ne pourra plus se reconstituer en État politique.

Il n'en est pas moins vrai que le souci de l'honneur national, la nécessité de ne pas faire un aveu manifeste d'impuissance, nous ont entraînés depuis dix-huit mois, dans le golfe de Bénin, à des dépenses en hommes et en argent qui ne sont d'aucun profit positif pour la France. Il serait absurde d'aller, de gaîté de cœur, recommencer sur quelque autre point de l'Afrique, et par exemple à Madagascar, comme le souhaiteraient un certain nombre de députés, une expédition du même genre, qui serait celle-là, quoi qu'ils en disent, beaucoup plus longue et beaucoup plus chère.

Et si nous n'avons pas l'intention de faire, quant à présent, l'expédition militaire dont il s'agit contre le gouvernement malgache, il ne paraît pas bien nécessaire d'agiter perpétuellement l'opinion publique, en France, par des projets d'annexion de cette île, sur laquelle les traités nous assurent un protectorat incontesté. Lors d'une conspiration découverte cet été, et qu'avait ourdie contre le premier ministre Rainilaïarivony, son fils Rajoelina, assisté d'un sieur Kingdon, sujet anglais, qui fait profession d'hostilité ouverte contre la France, c'est à l'intervention officielle de notre résident général à Tananarive que le vice-consul d'Angleterre s'est adressé pour obtenir l'élargissement de son compatriote.

Que notre protectorat soit purement diplomatique ; que, reconnu formellement *en droit* par les États européens, comme l'Angleterre et

l'Allemagne, il soit assez lestement traité *en fait* par le principal intéressé, le gouvernement hova, c'est ce que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de constater. Il ne tiendrait qu'à nous, le jour où notre longanimité serait épuisée, de transformer cette suprématie platonique en une occupation effective; telle n'est pas cependant la pensée du Cabinet actuel. On aurait tôt fait de dégoûter le pays de la politique coloniale si on le lançait, à nouveau, dans un trop grand nombre d'entreprises simultanées et d'une nécessité insuffisamment justifiée. Au contraire, il est bon que l'entourage de la reine Ranavalo-Manjaka sache que nous ne poursuivons que le maintien strict et loyal des droits que nous tenons du traité de 1885. Les Malgaches n'étant tenus vis-à-vis de nous qu'à des obligations peu onéreuses, nous sommes fondés à exiger l'accomplissement de ce qu'ils nous doivent, lors même que l'on admettrait, avec un ancien ministre de Grèce, M. Carapanos, cette maxime « qu'un État ne doit que ce qu'il peut payer ».

Ce principe, que les particuliers ne sont pas heureusement admis à mettre en pratique, la Grèce elle-même est à la veille de l'appliquer à sa dette publique, dont les intérêts se trouveront bientôt sans doute réduits de plus de moitié. La faillite, dont on parle ouvertement à Athènes, n'y était plus qu'une question de temps, depuis que le gouvernement hellène ne parvenait à payer qu'au moyen d'emprunts nouveaux la rente due pour les emprunts antérieurs. Dans ce dessein, au mois de juin dernier, le cabinet Sotiropoulo faisait encore une émission de 100 millions, que la Chambre ne ratifiera pas d'ailleurs, et qui vraisemblablement aura été la dernière tentative en ce genre, puisque le défaut de paiement des arrérages, en empêchant désormais la Grèce, comme jadis la Turquie et plus récemment le Portugal, de trouver des prêteurs, lui ôtera la faculté de s'obérer davantage.

Mais tandis que la Turquie, sous un prince énergique, se relève, il n'en est pas de même de la Grèce. Au point de vue agricole, la différence entre les deux pays est frappante et semble à l'avantage des possessions du sultan. Le voyageur qui passe de Grèce en Turquie, et qui s'attend, sur la foi des préjugés classiques ou du souvenir des *Orientales*, à trouver la barbarie succédant à la civilisation, éprouve une impression toute contraire, principalement dans la Thessalie, désolée aujourd'hui par le brigandage, et dont l'état matériel serait plutôt inférieur à ce qu'il était sous le joug ottoman. Cela tendrait à prouver à ceux qui en douteraient encore que la liberté et le régime parlementaire ne suffisent pas à eux seuls à faire pousser les grains.

Durant l'année qui vient de s'écouler, la crise financière s'est compliquée en Grèce d'un redoublement de la crise industrielle et d'un avilissement excessif du prix de marchandises, telles que le raisin, qui entraient pour une grande part dans le commerce d'exportation du pays. Les recettes de l'État ont donné de forts mécomptes par rapport

aux prévisions budgétaires. C'est dans ces tristes conditions que le cabinet Rhallys-Sotiropoulo s'est présenté devant la Chambre, aussi tard qu'il l'a pu ; trop tôt encore, au gré de ses rares partisans, puisqu'il a été immédiatement renversé, quoiqu'il ne fût pas responsable de la situation actuelle, n'ayant pris le pouvoir qu'au mois de mai dernier. Il a cédé la place à M. Tricoupis, lequel a constitué son cinquième ministère et rédigé son dixième programme réparateur.

Évalué en monnaie fiduciaire, qui perd actuellement plus de moitié de sa valeur, le budget des recettes de la Grèce s'élève à 100 millions de francs environ ; les services publics, y compris l'armée et la marine, exigent une dépense de 60 millions : il resterait donc une quarantaine de millions pour le service de la dette ; mais quelle modification apporterait à ces chiffres une abolition du cours forcé ? M. Tricoupis, en revenant aux affaires, se trouve en présence de difficultés plus grandes que jamais ; malheureusement la responsabilité lui en incombe pour une large part, le fâcheux état où se trouve la Grèce résultant des actes de mauvaise administration qui ont signalé les dix dernières années.

Vte G. d'Avenel.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Deux faits ont agi dans les premiers jours de décembre sur l'allure générale du marché financier : l'ajournement de la conversion et l'exécution d'un gros spéculateur. La crise ministérielle d'où est sortie le cabinet Casimir Perier n'a plus permis de considérer comme possible la conversion en décembre. M. Peytral avait sans doute ses idées arrêtées sur l'opération ; M. Burdeau en a d'autres très probablement. L'ajournement a eu pour conséquence l'arrêt des arbitrages auxquels se livraient quelques spéculateurs entre les deux fonds 3 pour 100 et 4 1/2. L'exécution du gros spéculateur a produit de la hausse sur quelques fonds étrangers, comme la rente italienne et l'Extérieure d'Espagne.

Le 5 pour 100 italien est en reprise continue depuis le cours de 78.50. Il a valu ces jours-ci 83.25. La situation financière ne s'est cependant pas modifiée, et la démission de M. Giolitti a ouvert une longue crise ministérielle. Mais les rachats des derniers vendeurs ont relevé les cours sans que la politique fût pour beaucoup dans ce résultat. Des ventes à découvert avaient été effectuées en Italie même sur la perspective d'un ministère Crispi. Aujourd'hui c'est ce même ministère qu'invoquent les haussiers comme motif de reprise. On ne parle

plus que d'un Crispi assagi, ami de la paix, rêvant de larges réductions dans les dépenses militaires, presque francophile. La solution du problème n'est cependant pas seulement dans la réduction des dépenses, elle est aussi dans l'établissement de nouveaux impôts. La population italienne est-elle en état de supporter un supplément de charges? M. Crispi le suppose; l'événement seul prouvera s'il voit juste. Le change a baissé; c'est l'unique élément d'amélioration que présente jusqu'ici la situation économique de l'Italie.

L'Extérieure d'Espagne a été portée au-dessus de 63; ce fonds aura quelque peine à se maintenir à un tel prix, à moins que l'affaire de Melilla ne soit promptement réglée. L'entretien de 20 000 hommes sur la côte d'Afrique est en ce moment une charge écrasante pour le Trésor espagnol. Les hostilités sont suspendues, mais les négociations traînent en longueur. Aussi longtemps que cette source de dépenses n'aura pas disparu, il ne peut être question sérieusement de l'emprunt de 750 millions dont l'éventualité a hanté pendant cette quinzaine l'imagination des spéculateurs en fonds espagnols. La sympathie, platonique jusqu'à présent, que le gouvernement de Madrid a témoignée aux Compagnies de chemin de fer de la péninsule, a valu aux titres de ces dernières une très légère reprise. Ces entreprises sont menacées par la hausse du change, qui accroît leurs charges d'intérêt et oblige quelques-unes à songer à des mesures extraordinaires, comme la suspension de l'amortissement. Le meilleur remède serait une élévation des tarifs de transport; mais une telle modification ne peut avoir lieu qu'avec l'assentiment du Trésor, qui cherchera à se faire payer son concours.

L'empire d'Allemagne est aux prises en ce moment avec de grosses difficultés financières. Depuis sa constitution, il y a moins d'un quart de siècle, les dépenses n'ont cessé d'augmenter malgré une gestion sobre et parcimonieuse. Jamais l'accroissement des recettes n'a pu suivre le mouvement d'expansion des dépenses; dans les premières années l'indemnité de guerre payée par la France a comblé l'écart; puis, cette source épuisée, les ministres des finances de l'empire ont eu recours à l'emprunt. La dette impériale s'élève aujourd'hui à 2 milliards de marks environ, dont les trois quarts, 1.500 millions, appartiennent à la dernière époque décadaire 1883-93, soit en moyenne 150 millions de marks par an. Cette dette comprend 450 millions de marks en 4 pour 100, 762 millions en 3 1/2, et 870 millions en 3 pour 100; ce ne sont assurément pas là des chiffres bien élevés, si on les compare à ceux qui représentent des dettes comme celles de la France, de la Grande-Bretagne et même de l'Italie. Cependant le 3 pour 100 allemand est coté bien au-dessous des fonds 3 pour 100 de tous ses voisins occidentaux; il ne vaut en effet que 86, et l'écart considérable entre ce prix et celui qu'a atteint notre rente nationale, aujourd'hui presque au pair, a pour unique raison la différence fondamentale qui existe entre

le degré d'intensité de la richesse privée accumulée dans les deux pays. Une cause occasionnelle de hausse chez nous a été l'intervention constante des fonds des caisses d'épargne dans les achats de rentes sur le marché. Aujourd'hui le Trésor allemand a besoin de ressources nouvelles pour couvrir l'accroissement des dépenses militaires; il lui faut près de 100 millions par an; le Reichstag est donc invité à voter des impôts supplémentaires atteignant la Bourse, le tabac, le vin, etc.

Le Conseil d'administration de la Dette publique ottomane a publié récemment le compte rendu des opérations effectuées dans le dernier exercice 1892-93, et ce document est accompagné d'un substantiel rapport du président de ce Conseil, M. Vincent Caillard. Les renseignemens ainsi portés à la connaissance du public expliquent la grande hausse qui s'est produite depuis une année sur toutes les catégories de titres représentatifs de la dette turque.

On sait qu'en 1881 le Sultan a concédé à ses créanciers étrangers, en garantie de la dette ottomane convertie, un certain nombre de revenus spéciaux dont l'administration et la perception ont été remises à un Conseil international. Cet organisme a fonctionné avec une régularité parfaite depuis onze années, et le produit des revenus concédés a été s'accroissant sans cesse. Ces revenus sont les suivans : Tabacs (prélèvement fixe et part dans les bénéfices nets de la Régie), sel, spiritueux, timbre, pêcheries, soie, dîme sur les tabacs. Il faut y ajouter deux redevances fixes sur les Douanes et sur le Tumbéki et l'annuité payée par la Bulgarie pour la Roumélie Orientale. Les créanciers étrangers ont droit en outre aux parts proportionnelles de l'ancienne dette turque, qui devraient être supportées par les États des Balkans et par la Grèce. Mais la diplomatie n'a pas encore déterminé les parts et jusqu'ici cette source de revenu est restée par conséquent stérile.

L'ensemble des revenus administrés par le Conseil donne un produit qui s'accroît régulièrement chaque année d'une centaine de mille livres turques en moyenne et dépasse aujourd'hui (tous frais d'exploitation déduits) 2 millions liv. t., somme suffisante pour payer ponctuellement l'intérêt promis et amortir par rachat une quantité importante de titres.

En 1892-93 les revenus nets totaux ont été de 2.184.545 liv. t. contre 2.066.571 l'année précédente, et il a été consacré à l'amortissement une somme de 670.558 liv. t., qui a servi à rembourser un capital nominal de 1.505.452 liv. t. Ces résultats sont dus à la fois à l'habile gestion du Conseil et à la fidélité du sultan aux engagemens pris en 1881. Cette fidélité lui a procuré le double avantage d'un relèvement très marqué du crédit de son empire et d'une mise en œuvre, déjà singulièrement féconde, des grandes ressources naturelles du pays. Le Conseil de la dette est devenu pour la Turquie une organisation analogue à la fois à la Caisse de la dette publique en Égypte et à l'administration des

douanes en Chine. Celle-ci alimente en grande partie le trésor impérial à Pékin, et la Caisse de la dette publique au Caire a élevé les fonds égyptiens, pour le taux de capitalisation, au niveau des meilleurs fonds coloniaux de la Grande-Bretagne.

Les valeurs ottomanes qui ont été le plus vivement poussées dans ces derniers temps sont l'obligation consolidée 4 pour 100, qui, rapportant 20 francs, vaut actuellement 430, et l'obligation du chemin de fer de Salonique à Constantinople, qui rapporte 15 francs et se cote 307 francs.

Les fonds russes, parvenus au niveau où on les voit aujourd'hui, ne peuvent plus guère monter. La fermeté du rouble a porté l'emprunt d'Orient au-dessus de 69 francs, et le 3 pour 100 a presque atteint 84 francs ; le voici, à deux points près, au même niveau que le 3 pour 100 allemand.

Le président des États-Unis, M. Cleveland, vient d'adresser au Congrès son message annuel. La plus grande partie de ce document est consacrée à la question du tarif douanier. Le président reconnaît que les circonstances ne comportent pas une solution radicale, une abrogation pure et simple de la loi Mac Kinley, et le retour au régime qui existait avant cet accès violent de protectionnisme. Il demande surtout l'abaissement des droits sur les matières premières et sur les denrées nécessaires à la vie. Le parti démocrate, selon lui, a pris devant les électeurs l'engagement de procéder à une revision du tarif, et il faut qu'il tienne sa parole. La date de l'application du nouveau tarif a été reculée au mois de juin 1894.

Les péripéties par lesquelles a passé dans ces derniers temps la révolution brésilienne sont restées sans action sur les cours de la rente 4 pour 100 de ce pays : on la cote en reprise à 58, en prévision du rétablissement possible de la monarchie à Rio-de-Janeiro.

Au mois de janvier prochain aura lieu l'emprunt de la Ville de Paris, portant sur un montant total de 317 millions de francs, dont 200 millions pour divers travaux de voirie et 117 pour l'assainissement de la ville (application du système du tout-à-l'égout). Le projet de loi a été déposé pour ce second emprunt, il y a peu de jours, sur le bureau de la Chambre. Les versemens seront échelonnés en six annuités, les dépenses auxquelles s'applique l'emprunt devant être réparties durant ce même laps de temps.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT VINGTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE — LXII[e] ANNÉE

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1893

Livraison du 1[er] Novembre.

Les Négociations et la Paix (1656-1659), par M. LE DUC D'AUMALE. . . . 5
Papa Félix, par M. Art ROE. 37
Études sociales. — La Coopération, par M. Paul LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France 78
La Réforme orthographique et le Rapport de M. Gréard, par M. Michel BRÉAL, de l'Institut de France. 112
Les Lendemains, première partie, par M. Jean REIBRACH. 132
Les Laboratoires maritimes. — Naples et Banyuls-sur-Mer, par M. Frédéric HOUSSAY. 168
L'Œuvre de Guy de Maupassant, par M. René DOUMIC. 187
Poésie. — Renaissance, par M. Pierre de NOLHAC 210
M. Auguste Strindberg et *la Confession d'un fou*, par M. G. VALBERT. . 214
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire. 226
Le Mouvement financier de la Quinzaine 238

Livraison du 15 Novembre.

Ce qu'elles peuvent, par M[lle] Jeanne SCHULTZ. 241
Sanctuaires d'Orient. — I. L'Égypte musulmane. — Le Caire et ses Mosquées, par M. Édouard SCHURÉ. 277
Canaux maritimes. — Corinthe. — Canal de la Baltique a la mer du Nord. — Manchester. — De la Méditerranée a l'Atlantique, par M. J. FLEURY. 308
Foules et Sectes au point de vue criminel, par M. G. TARDE. 349
Les Lendemains, dernière partie, par M. Jean REIBRACH. 388

Aux Rives du Mékong, par M. Edmond PLAUCHUT. 420
Les Revues allemandes, par M. T. de WYZEWA. 442
Revue dramatique. — Comédie-Française : *L'Amour brode.* — Vaudeville : *Madame Sans-Gêne.* — Renaissance : *Les Rois*, par M. Camille BELLAIGUE. 454
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire. 466
Le Mouvement financier de la Quinzaine. 477

Livraison du 1er Décembre.

Les Transformations de la Diplomatie. — I. L'ancienne Europe. 481
Piraterie, par M. MASSON-FORESTIER 510
Études sociales. — La Coopération. — II. — Les Associations coopératives de crédit et les Sociétés de Production, par M. Paul LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France. 538
Notes de Voyage en Asie centrale. — La Question du Pamir, par M. Édouard BLANC. 575
Ce qu'elles peuvent, dernière partie, par Mlle Jeanne SCHULTZ. 610
Études d'Hygiène. — Épidémies anciennes et Épidémies modernes. — Les nouvelles Routes des Épidémies, par M. A. PROUST, de l'Académie de médecine. 641
Poésie. — Hymnes orphiques, par M. LECONTE DE LISLE, de l'Académie française. 681
M. Henri Geffcken et sa Brochure sur l'Alliance franco-russe, par M. G. VALBERT 689
Revue dramatique. — Comédie-Française : *Antigone*, par M. Camille BELLAIGUE. 701
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire. 706
Le Mouvement financier de la Quinzaine 717

Livraison du 15 Décembre.

Bernadette de Lourdes. — Mystère, première partie, par Émile POUVILLON. 721
Les Transformations de la Diplomatie. — II. — L'Europe nouvelle. . . 766
La Grève des mineurs dans le Nord de la France, par M. Alphonse de CALONNE. 800
Les Anglais au Moyen Age. — Le Théatre, par M. J. J. JUSSERAND. . . 834
Penthésilée, par M. Maurice PALÉOLOGUE. 862
La Naissance d'une Capitale. — La Ville de Washington de 1800 a 1816, par M. Auguste MOIREAU. 888
Revue musicale. — Opéra-Comique : *L'Attaque du Moulin*, par M. Camille BELLAIGUE 912
Les Revues italiennes, par M. T. de WYZEWA. 919
Les Livres d'Étrennes. 930
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire 944
Le Mouvement financier de la Quinzaine. 955

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 30670.